

# PROTÉA

théories  
et pratiques  
sémiotiques

volume 26 numéro 1  
printemps 1998

*interprétation*

COLLABORATEURS Guy BOUCHARD Ghislain BOURQUE  
Jacques FONTANILLE Nicole FORTIN Jacques GENINASCA  
Louis HÉBERT Ioannis KANELLOS Andrew QUINN  
François RASTIER Joëlle RÉTHORÉ Fernande SAINT-MARTIN  
HORS DOSSIER Olivier AMMOUR-MAYEUR Nicolas COUÉGNAS  
ICONOGRAPHIE Michel CÔTÉ présenté par Bertrand GERVAIS

Michel Côté 1998

**PROTÉE** paraît trois fois l'an. Sa publication est parrainée par le Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi. Ce département regroupe des professeurs et chercheurs en littérature, en arts visuels, en linguistique, en théâtre, en cinéma, en langues modernes, en philosophie, en enseignement du français et en communication. **PROTÉE** est subventionnée par le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, la Fondation de l'UQAC, le Programme d'aide institutionnelle à la recherche (Fonds institutionnel de recherches), l'Institut de recherches technolittéraires et hypertextuelles et le Département des arts et lettres de l'UQAC.

Le comité d'évaluation du Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (FCAR) du ministère de l'Éducation du Québec a attribué à **PROTÉE** la note **A+** pour son excellence et sa diffusion internationale.

Directrice : Francine Belle-Isle. Directeur-adjoint : Jacques-B. Bouchard. Adjointe à la rédaction : Michelle Côté.

Secrétaire à l'administration : Maude Dumont-Gauthier. Responsable du présent numéro : Louis Hébert.

Page couverture : **Lettres asiatiques** de Michel Côté, 1997, encres, 40,5 x 50,5cm, photo : Michel Dubreuil.

Comité de rédaction :

Francine BELLE-ISLE, Université du Québec à Chicoutimi  
Lucie BOURASSA, Université de Montréal  
Mireille CALLE-GRUBER, Queen's University  
Bertrand GERVAIS, Université du Québec à Montréal  
Marty LAFOREST, Université du Québec à Trois-Rivières  
Johanne LAMOUREUX, Université de Montréal  
Jean-Pierre VIDAL, Université du Québec à Chicoutimi  
Rodrigue VILLENEUVE, Université du Québec à Chicoutimi

ABONNEMENT (3 NUMÉROS/ANNÉE)  
(VERSION IMPRIMÉE OU CÉDÉROM ANNUEL)

INDIVIDUEL  
Canada : 29\$ (15\$ pour les étudiants)  
États-Unis : 34\$  
Autres pays : 39\$

INSTITUTIONNEL  
Canada : 34\$  
États-Unis : 44\$  
Autres pays : 49\$

Comité Conseil international :

François JOST, Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III)  
Eric LANDOWSKI, Centre national de la recherche scientifique  
Louise MILOT, Université du Québec

VENTE AU NUMÉRO

(VERSION IMPRIMÉE)

(VERSION Internet)

INDIVIDUELLE  
Canada : 11,25\$ (6\$ pour les étudiants\*)  
États-Unis : 13,25\$  
Autres pays : 14,25\$

INDIVIDUELLE  
Canada : 8\$ (4\$ pour les étudiants)  
États-Unis : 8\$  
Autres pays : 8\$

\* le tarif étudiant n'est pas appliqué en kiosque

INSTITUTIONNELLE  
Canada : 15\$  
États-Unis : 17\$  
Autres pays : 19\$

INSTITUTIONNELLE  
Canada : 10\$  
États-Unis : 10\$  
Autres pays : 10\$

Comité de lecture\* :

Jacques BACHAND, Université du Québec  
Donald BRUCE, University of Alberta  
Robert DION, Université du Québec à Rimouski  
Gabrielle FRÉMONT, Université Laval  
Jocelyne LUPIEN, Université du Québec à Montréal  
Joseph MELANÇON, Université Laval  
Fernand ROY, Université du Québec à Chicoutimi  
Paul SAINT-PIERRE, Université de Montréal  
Gilles THÉRIEN, Université du Québec à Montréal  
Christian VANDENDORPE, Université d'Ottawa  
Lorraine VERNER, Université du Québec à Chicoutimi

\* La revue fait aussi appel à des lecteurs spécialistes selon les contenus des dossiers thématiques et des articles reçus.

Mode de paiement : chèque (tiré sur une banque canadienne) ou mandat-poste libellés en dollars canadiens. TPS et TVQ non incluses pour la vente au Canada.

Administration : PROTÉE, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi (Québec), Canada G7H 2B1, téléphone : (418) 545-5011, poste 5396, télécopieur : (418) 545-5012.

Adresse électronique : [protee@uqac.quebec.ca](mailto:protee@uqac.quebec.ca). Distribution : Diffusion Parallèle, 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand, Québec, J7E 4H4, (514) 434-2824. PROTÉE

est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Les textes et illustrations publiés dans cette revue engagent la responsabilité de leurs seuls auteurs. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

PROTÉE est indexée dans Argus, Klapp, Ulrich's International Periodicals Directory, OXPLUS et dans le Répertoire de la vie française en Amérique. PROTÉE bénéficie également d'un site électronique – l'*Espace Protée* (<http://www.uqac.quebec.ca/dal/protee.htm>) – à l'intérieur du *Site électronique international de sémiotique* (<http://www.uqac.quebec.ca/dal/semiotique.htm>). L'impression de PROTÉE a été confiée à l'Imprimerie La Renaissance.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada

ISSN-0300-3523

## Interprétation

Ce dossier a été préparé sous la responsabilité de Louis Hébert

**Présentation** / *Louis Hébert* 4

SENS ET SIGNIFICATION / *François Rastier* 7

L'INTERPRÉTATION.

*Fondement du langage et condition de toute signification* / *Joëlle Réthoré* 19

HERMÉNEUTIQUE ET COGNITION / *Andrew Quinn* 29

LA LITTÉRATURE TELLE UNE AIRE DE JEU INTERPRÉTATIF / *Nicole Fortin* 43

LE SENS RÉGLÉ PARAMÈTRE À PARAMÈTRE / *Ghislain Bourque* 51

FOUCAULT ET L'INTERPRÉTATION DE LA SEXUALITÉ / *Guy Bouchard* 63

MICHEL CÔTÉ présenté par Bertrand Gervais: *In extremis* 73

EXÉGÈSE NÉOPLATONICIENNE ET SÉMANTIQUE DE L'INTERPRÉTATION.

*Prolégomènes pour un organon herméneutique* / *Ioannis Kanellos* 83

JEUX DE LANGAGES ET JEUX DE SIGNIFIANTS.

*De Frege à Searle, en passant par Husserl* / *Fernande Saint-Martin* 95

LE DISCOURS N'EST PAS TOUJOURS CE QUE L'ON CROIT.

*Sur l'interprétation des discours littéraires* / *Jacques Geninasca* 109

L'INTERPRÉTATION DE L'INTROSPECTION :

*la membrane translucide dans Element of Crime (Lars von Trier)* / *Jacques Fontanille* 119

### Hors dossier

VERS UNE SÉMIOTIQUE DE L'ALTÉRITÉ (La Mise en scène, *Claude Ollier*) / *Olivier Ammour-Mayeur* 132

INTERSUBJECTIVITÉ ET TENSIVITÉ *dans Tu ne t'aimes pas de Nathalie Sarraute* / *Nicolas Couégnas* 145

RÉSUMÉS / ABSTRACTS 151

NOTICES BIOGRAPHIQUES 153

# INTERPRÉTATION

*Une présentation de Louis Hébert*

Depuis Aristote au moins (*De l'interprétation*), la problématique de l'interprétation accompagne le développement (ou le piétinement) de la pensée occidentale. « La théorie sémiotique décrit la production et l'interprétation du sens » (F. Rastier dans Greimas et Courtés, 1986: 119), à cet égard, elle ne peut faire l'économie de la chose, ne fût-ce que pour la réduire à la portion congrue.

Mais que faut-il entendre par *interprétation* ou, nonobstant les disparates terminologiques, qu'est-ce que l'interprétation? Posons simplement deux balises. Dans son extension la plus grande, l'interprétation est un processus général (ou son produit) établissant une relation entre des facteurs sémiotiques. Son domaine est alors coextensif à celui du signe (cf. par exemple Eco, 1992). Plus restrictivement, l'interprétation peut être définie comme: (1) le processus complémentaire à la production, (2) qui vise à assigner un «sens» à un objet – (3) particulièrement lorsque ce dernier est individué, singulier, particulier, esthétique, textuel et saisi au palier global –, (4) dans et par la production d'un autre objet, mental ou linguistique (fixé ou non), (4) dérivé et dépendant du premier (dans une relation de type métadiscursif) et (5) réputé entretenir une relation d'adéquation avec lui.

La conjonction de la sémiotique et de l'interprétation connaît trois modalités principales, qui sont autant de thèmes du numéro proposé.

## *La sémiotique pour analyser l'interprétation et les interprétations*

La sémiotique permet de comparer les différentes conceptions de l'interprétation à l'extérieur de la sémiotique; de dresser, à l'aide de la caractérisation obtenue par comparaison, des typologies de ces conceptions; et de dégager par synthèse une définition générale. *A fortiori*, elle est en mesure d'analyser, de caractériser, voire d'évaluer, les interprétations d'objets particuliers.

## *L'interprétation dans la sémiotique*

Le statut et l'importance accordés à l'interprétation varient d'une sémiotique à l'autre. Présentons lapidairement quelques-unes des grandes positions théoriques.

L'École de Paris, autour de Greimas, s'est surtout intéressée à la première composante sémiotique. Elle cherche à décrire le passage de la structure *ab quo*, simple et abstraite, à la structure *ad quem*, complexe et concrète, en prévoyant des procédures de conversion entre les différents paliers ménagés le long du *parcours génératif*. La perspective déductive et générative adoptée amène, en définitive, à considérer l'interprétation comme une *conversion* (un transcodage): c'est « la paraphrase formulant d'une autre manière le contenu équivalent d'une unité signifiante » (Greimas et Courtés, 1979: 192).

Peirce a ménagé une place importante à l'interprétation. Il distingue l'interprète de l'*interprétant*, de nature logique, intégré à la sémosis. Tout étant signe (l'homme, le monde, etc.), tout est par là interprétation. Umberto Eco, souvent sur fond peircien, s'interroge – de *L'Œuvre ouverte* (1965) jusqu'à *Interprétation et Surinterprétation* (Eco et al., 1996) en passant par *Les Limites de l'interprétation* (1992) – sur les réquisitions d'interprétation stipulées par *l'intention de l'œuvre* et auxquelles est tenu le lecteur modèle.

Pour que l'étude de la seconde composante sémiotique ait quelque intérêt, il ne faut pas considérer *a priori* l'interprétation comme le décalque inversé de la génération : les deux composantes sont complémentaires et possèdent une autonomie relative (Rastier, 1987 : 220). À partir de ces postulats, Rastier fonde sa sémantique linguistique et textuelle. En simplifiant, nous dirons que si l'École de Paris décrit surtout le *parcours génératif*, la sémantique rastiérienne s'intéresse au *parcours interprétatif*. La sémantique interprétative privilégie une *herméneutique matérielle*, une aporétique interprétation sans recours à un sujet psychologique ou philosophique : « non pas dire qui donne du sens et pourquoi, mais quelles sont les conditions et contraintes linguistiques qui s'imposent alors à quiconque, qu'il les néglige ou qu'il en tienne compte » (1994 : 21).

#### *La sémiotique pour interpréter*

La sémiotique appliquée produit des interprétations d'objets de nature diverse (textes, tableaux, objet singulier, corpus, types, etc.) et, explicitement ou non, s'interroge en termes sémiotiques sur la pratique en cours. On logera dans cette section les réflexions théoriques sur la sémiotique appliquée : comment la sémiotique s'adapte-t-elle à ces différents objets ? Qu'est-ce qui la distingue et la rapproche d'autres pratiques interprétatives (la psychanalyse, l'herméneutique, la philologie, etc.) ?

Synchrétisme : un même article de ce numéro peut bien sûr aborder plusieurs des trois thèmes. La linguistique, les études littéraires, l'histoire de l'art, la philosophie, etc., sont convoquées pour assurer la diversité du dossier thématique. La perspective sémiotique en préservera la cohérence.

\* \*  
\*

François Rastier dégage deux grands paradigmes interprétatifs en sémantique : logico-grammatical, d'une part, rhétorique et herméneutique, d'autre part. Schématiquement, on dira qu'ils opposent signe et texte, signification et sens, décontextualisation et contextualisation, relation et parcours interprétatifs, référence ou inférence et différence, positivisme et constructivisme, atomisme et holisme, théorétique et praxéologique, etc. Devant l'alternative, Rastier propose de placer « la problématique du signe sous la dépendance de la problématique du texte ».

Dans une perspective peircienne, Joëlle Réthoré distingue l'interprétation du sens et celle de la signification. La première connaît deux stades, selon que le signe est simplement reconnu ou se développe par diverses relations et opérations, dont la déduction et l'abduction. L'interprétation au sens restreint s'appuie sur le sens, qu'elle déborde en signification pour « affronter inductivement du neuf ».

Convoquant les sémiosciences, Andrew Quinn propose une ontologie réaliste pour définir le « monde du sens commun ». La conjonction des modèles dynamiques et herméneutiques devrait ainsi mettre en relief « la naturalité du rapport interprétatif que le "sujet" entretient avec le "monde" sur la base de l'intentionnalité ». Cependant, même s'il y a parallélisme entre la nature sémiotique de l'esprit et l'organisation dynamique de la nature, le symbolique n'est pas réductible à la réalité microphysique, comme l'esprit n'est pas réductible au cerveau.

Pour Nicole Fortin, la littérature est, à la fois, objet d'interprétation, « lieu initial d'inscription des conditions de l'interprétation » et « mode d'emploi » de celle-ci. « Sémiosis spéculaire », la littérature résume la complexité du signe et condense « tous les lieux de la signification » et « tous les modes d'interprétation ».

Selon Ghislain Bourque, *détection* et *interprétation* « se disputent la compréhension du texte ». Même si la première opération est préalable à la seconde, essentiellement sémantique, elle se voit généralement négligée. La détection est sensible aux interactions paramétrées qui règlent la textualité et constituent autant de conditions qui permettent

le texte. Pour dépasser «la soumission au paramètre sémantique» qu'il décèle notamment chez Eco, l'auteur propose d'inventorier l'ensemble des paramètres et de stipuler leurs interactions.

Le modèle de la communication permet à Guy Bouchard de trancher dans un débat interprétatif: *L'Histoire de la sexualité* de Foucault est-elle phallogocentrique ou féministe? Si les destinataires et destinataires des messages étudiés par Foucault sont des hommes (par exemple des hommes libres grecs s'adressant à d'autres hommes libres grecs), le destinataire inclusif s'abstrait-il de sa masculinité et s'adresse-t-il à un homme au sens générique? Non, «jusqu'à un certain point», répond Bouchard.

Tout en comparant les théories des néoplatoniciens et de la sémantique interprétative, Ioannis Kanellos esquisse un «organon herméneutique». Cet instrument vise à suppléer «l'alignement stéréotypé» d'un auteur, un lecteur, un texte, une signification: l'objectivité du sens n'est plus gagée sur la «cohérence de la structure» ou «l'adéquation avec un certain état de choses», mais sur une rationalisation de l'historicité constitutive et irréductible du texte et de ses commentaires.

Évoquant principalement Husserl, Frege et Searle, Fernande Saint-Martin critique les théories linguistico-centrées en sémiotique visuelle. Soutenant que des signifiants peuvent jouer le rôle de signifiés, elle souligne l'existence de *représentations sensibles*, c'est-à-dire marquées de traits perceptifs. En outre, les signifiants continus et spatialisés du langage visuel «ne peuvent être décrits en termes d'identités discontinues et de nombre fini». À cet égard, les six variables du colorème et la grille descriptive à vingt-cinq cases qu'elle propose constituent des réductions uniquement méthodologiques.

Jacques Geninasca oppose les interprétations naturelle et savante. Parmi les formes de cette dernière se trouve la «réflexion herméneutique», qui en plus de décrire intègre les problématiques du langage, du sens et de l'intelligibilité des discours. Sous cet angle, l'auteur confronte l'analyse du discours (Harris), la pragmatique et les approches structurales (Lévi-Strauss et Greimas). En définitive, une sémiotique de la parole littéraire «articule compétence énonciative et virtualités, elle n'est ni "subjectale", ni "objectale"».

Si l'analyse vise à simplement construire «les articulations de l'objet sémiotique», l'interprétation «est une énonciation qui transpose et actualise un régime sémiotique dans un autre». En ce sens, comme le montre Jacques Fontanille, le film *Element of Crime* de Lars von Trier interprète: il transpose en figures du visible (par exemple les différentes représentations métaphoriques de l'écran) des figures verbales.

---

ARISTOTE [1965]: *De l'interprétation* (sous la dir. de J. Trico), Paris, Vrin.

ECO, U. et al. (1996): *Interprétation et Surinterprétation*, Paris, P.U.F., 140 p.

ECO, U. [1965]: *L'Œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 316 p.;

[1992]: *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Bernard Grasset, 406 p.

GREIMAS, A.J. et J. COURTÈS [1979]: *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Université, 423 p.;

[1986]: *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, tome 2*, Paris, Hachette Université, 270 p.

RASTIER, F. [1987]: *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.

RASTIER, F., M. CAVAZZA et A. ABEILLÉ [1994]: *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson, 240 p.

# SENS ET SIGNIFICATION

## SENS ET SIGNIFICATION

FRANÇOIS RASTIER

*Le «sens» est le rêve des insensés.*

Pascal Quignard, *Petits Traités*, I, xi, p. 217

Pour éviter de devenir une sorte de philosophie passe-partout, la sémantique interprétative doit rendre compte de trois diversités : celle des théories du sens et de la signification ; celle des systèmes de signes, qui n'ont pas les mêmes régimes herméneutiques ; celle des textes et des genres, qui ne supposent ni n'imposent les mêmes parcours interprétatifs. Comme nous avons développé ailleurs les derniers points (1989, 1996b et c), nous nous attacherons particulièrement ici au premier, en développant librement des questions évoquées dans des publications antérieures.

Deux problématiques nous paraissent dominer la tradition épistémologique des sciences du langage en Occident. Elles correspondent à deux préconceptions du langage : comme moyen de représentation ou comme moyen de communication. En bref, la première définit le sens comme une relation entre le sujet et l'objet, la seconde comme une relation entre sujets.

La problématique dominante, de tradition logique et grammaticale, privilégie dans le langage les signes et la syntaxe. Elle les rapporte aux lois de la pensée rationnelle. Elle est centrée sur la cognition, et le cognitivisme constitue son aboutissement contemporain.

L'autre problématique, de tradition rhétorique ou herméneutique, prend pour objet les textes et les discours dans leur production et leur interprétation. On peut considérer qu'elle est centrée sur la communication<sup>1</sup> : la pragmatique (qui a repris certains thèmes de la rhétorique disparue) en a présenté un aperçu fort restreint, et déterminé par le positivisme logique qui, chez Morris et Carnap, a présidé à la naissance de cette discipline.

Convenons que la *signification* est une propriété assignée aux signes, et le *sens* une «propriété» des textes. La notion transitoire de contexte peut servir à illustrer cette distinction. Si l'on approfondit la distinction entre *sens* et *signification*, on peut dire qu'un signe, du moins quand il est isolé, n'a pas de sens, et qu'un texte

n'a pas de signification. La signification résulte en effet d'un processus de décontextualisation, comme on le voit en sémantique lexicale et en terminologie; d'où son enjeu ontologique, puisque traditionnellement on caractérise l'Être par son identité à soi. En revanche, le sens suppose une contextualisation maximale aussi bien par la langue (le contexte, c'est tout le texte) que par la situation (qui se définit par une histoire et une culture, au-delà du *hic et nunc* seul considéré par la pragmatique). Aussi, alors que la signification est traditionnellement présentée comme une relation, le sens peut être représenté comme un parcours.

En privilégiant l'étude du *sens*, la sémantique interprétative<sup>2</sup> prend pour objet le *texte*, plutôt que le signe, et définit le sens comme interprétation. Elle peut s'articuler à deux sortes de théories: l'herméneutique philosophique et l'herméneutique philologique (ou *herméneutique matérielle*). Ayant à décrire de grandes diversités, elle est naturellement plus proche de la seconde, car là où la première recherche les conditions *a priori* de toute interprétation, la seconde cherche au contraire à spécifier l'incidence des pratiques sociales et débouche sur une typologie des textes.

Bien entendu, si l'étude des signes et celle des textes se complètent, les problématiques logico-grammaticale et rhétorique/herméneutique diffèrent grandement. La première a une grande autorité et une forte unité, car jusqu'à une date récente grammaire et logique se sont développées ensemble et autour des mêmes catégories (comme les concepts mêmes de catégorie, de prédication, de catégorèmes et syncatégorèmes, etc.). La seconde n'a guère d'unité et, apparemment, tout sépare la rhétorique et l'herméneutique: l'oral et l'écrit, l'énonciation et l'interprétation, la Contre-réforme et la Réforme, la persuasion et la grâce, la latinité et la germanité, etc. Cependant, on sait que les genres classiques de l'éloquence, du plaidoyer au sermon, sont des formes du commentaire, et que l'éloquence publique, jusqu'au cours magistral d'aujourd'hui, sert à exercer dogmatiquement ou non divers magistères

interprétatifs. Peut-être toute interprétation cherche-t-elle à persuader.

Nous ne pouvons retracer ici l'histoire de ces problématiques, mais il est vraisemblable que le voisinage millénaire de la grammaire et de la logique au sein du *trivium* a fait beaucoup pour leur unité. Ces deux disciplines de base se succédaient au début des cursus scolaires, la rhétorique étant étudiée à la fin et l'herméneutique restant réservée aux docteurs.

Quoi qu'il en soit, la tradition occidentale retient en bref deux façons principales de définir le contenu linguistique:

(i) La *signification* est conçue comme relation entre les plans du signe (signifiant, signifié) ou les corrélats du signe (concept, référent). Même orientée, cette relation reste statique, typée, susceptible d'une expression logique. Dans la sémiotique de tradition logico-grammaticale sur laquelle on s'appuie alors, l'interprétation se définit comme l'identification d'une relation de représentation, simple ou complexe.

(ii) Le *sens* est défini comme un parcours entre les deux plans du texte (contenu et expression) et au sein de chaque plan. Un parcours est un processus dynamique, obéissant à des paramètres variables selon les situations particulières et les pratiques codifiées. Si bien que le sens n'est pas donné, mais résulte du parcours interprétatif normé par une pratique.

Dans cette étude, nous entendons montrer comment l'on peut passer, si l'on peut dire, d'une sémantique de la signification à une sémantique du sens, par la médiation d'une réflexion sur l'interprétation<sup>3</sup>.

## I. POUR L'UNIFICATION DES PROBLÉMATIQUES DE LA SIGNIFICATION

Si les théories logiques privilégient la *référence*, les théories pragmatiques l'*inférence*, la sémantique linguistique de tradition structurale privilégie la *différence*: ce sont des oppositions au sein de classes sémantiques et entre classes sémantiques qui permettent de définir les contenus lexicaux. La sémantique cognitive a reformulé partiellement la



problématique de la différence, en introduisant ou en reconnaissant des inégalités quantitatives entre les membres des catégories (ou classes lexicales) et en introduisant des formes de gradualité dans l'organisation des catégories : mais attachée à une ontologie, elle n'envisage cependant pas de définition relationnelle des « concepts ».

La synthèse dont nous avons proposé le principe (cf. 1991, chap. III) consiste à déterminer l'inférence et la référence par la différence, puis à placer ces problématiques de la signification sous la rectio de la problématique du sens, en admettant la détermination, en dernière instance, du global (le texte) sur le local (les signes). Il s'agit alors de traiter, dans le cadre d'une sémantique différentielle, de l'inférence et de la référence. L'inférence est traitée au palier microsémantique par la théorie des sèmes afférents (ceux dont l'actualisation résulte d'une contrainte contextuelle – par contraste avec les sèmes inhérents, qui sont hérités par défaut du type par l'occurrence). Les parcours interprétatifs qui optimisent ces contraintes peuvent comprendre toutes sortes d'inférences (mettant en jeu des connaissances de tous ordres aux paliers de la phrase et du texte).

Pour ce qui concerne la référence, la sémantique différentielle en traite d'abord en décrivant les contraintes sémantiques sur les représentations. Les images mentales, notamment, sont des corrélats psychiques des signifiés. La question de la référence devient alors celle de la constitution des impressions référentielles, qui appelle une collaboration de la sémantique et de la psychologie.

Si l'on unifie les problématiques de la référence et de l'inférence sous celle de la différence, il faut ensuite présenter des propositions pour unifier ces trois problématiques de la signification sous celle du sens. Dès que la problématique de la différence est transposée de l'ordre paradigmatique à l'ordre syntagmatique, elle dépasse le problème de la signification et s'ouvre à la question du sens. Au palier microsémantique, la prééminence de la problématique du sens apparaît dans le fait que les sèmes inhérents

ne sont actualisés qu'en fonction de licences ou prescriptions contextuelles, ce qui place en somme la signification sous le contrôle du sens.

La problématique de la différence peut aussi jouer un rôle médiateur si on la transpose du paradigme au syntagme, et du mot au texte, de façon à rendre compte de la catégorisation des formes sémantiques. On retrouve en effet au palier du texte les trois relations fondamentales, référence, inférence et différence, mais transposées avec de notables inflexions.

a) La référence fait certes difficulté. Pour les textes dits non fictionnels, on pose dès le palier de la proposition le problème de la vérité ; mais on ne prétend cependant pas qu'un texte ait une valeur de vérité, à moins qu'il ne soit idéalement composé que de propositions vraies.

Pour les textes « fictionnels », le problème du réalisme (au sens non philosophique du terme, tel qu'il est employé dans la critique littéraire) doit être abordé en fonction de leur mode mimétique et des impressions référentielles qu'il induit. L'opposition entre fiction et « non fiction », tenue pour acquise et utilisée sur le mode de l'évidence (par exemple dans *Text Encoding Initiative*), nous semble cependant devoir être évitée tant qu'elle oblitère le problème des modes mimétiques. Et comme nous ne partageons pas ses attendus implicites, nous préférons écarter le problème de la vérité : philologiquement, un texte n'est ni vrai ni faux, mais authentique ou non. Le problème de la vérité dépend d'autres disciplines (histoire, théologie, etc.), qui le traitent chacune à leur manière.

En outre, le problème de la représentation doit céder à celui de l'impression référentielle. Tout texte a un mode mimétique<sup>4</sup>, défini principalement par le genre dont il relève. L'opposition entre textes fictionnels et non fictionnels ne va aucunement de soi et, sous le rapport de la constitution des impressions référentielles, tout texte peut être considéré comme fictionnel. Il faut cependant spécifier comment les discours qui prétendent à la vérité, qu'ils soient sapientiels, philosophiques ou scientifiques,

structurent leurs textes de façon à instituer des mimésis spécifiques.

b) L'inférence a été traitée au palier textuel par les théories instructionnelles du sens (dont la plus connue est la sémantique procédurale): elles s'appuient sur l'image des règles informatiques de production (*si X, alors Y*) et considèrent l'interprétation comme un calcul inférentiel<sup>5</sup>. La théorie de la pertinence (Sperber et Wilson) leur a simplement adjoint un principe *a priori* d'économie cognitive pour les réguler et leur assigner un terme. Les théories instructionnelles de l'interprétation issues de ce courant, comme celle de Eco, sont tout à la fois séduisantes et limitées, car le concept d'instruction est beaucoup trop fort, et si l'interprétation réglée peut comporter des procédures, elle ne s'y réduit pas: le problème reste de les définir, de les requérir, de les hiérarchiser et de les adapter aux objectifs de la pratique en cours.

c) Au palier textuel, la problématique de la différence intéresse la catégorisation réciproque des formes sémantiques. Les procédures interprétatives, comme le rapprochement de passages parallèles ou l'homologation, visent à juxtaposer des parties du texte pour sélectionner, par des contextualisations nouvelles ou plus précises, les traits pertinents susceptibles de les caractériser.

L'articulation des problématiques de la signification et du sens est une condition nécessaire mais non suffisante pour le remembrement des sciences du langage; la légitimité de l'interprétation dépend en effet du problème de la pertinence: celui-ci commande toute identification d'unités, et notamment des unités sémantiques. Or il n'y a pas de pertinence sémantique «en langue»: la langue propose une gamme de virtualités, le texte en retient une partie, mais ces virtualités ne sont actualisées en unités linguistiques que dans et par l'interprétation. Bref, la pertinence sémantique n'est définissable que dans une pratique interprétative.

Si le remembrement herméneutique des sciences du langage comporte la tâche de placer la

problématique du signe sous la dépendance de la problématique du texte, il faut enfin spécifier le concept de parcours interprétatif: tracer un parcours interprétatif au palier du texte impose de faire coopérer toutes les problématiques sémantiques, d'une part pour tenir compte de la diversité sémiotique propre aux langues, d'autre part pour spécifier le fonctionnement sémiotique spécifique du texte, qui détermine son mode mimétique.

## II. L'INTERPRÉTATION

Prenons garde que le mot *interprétation* renvoie à des concepts fort différents selon les disciplines et les problématiques du signe et du texte: la problématique logico-grammaticale a produit les conceptions logiques de l'interprétation, dites *sémantique* et *syntactique*, bien différentes de celle qui relève de la problématique rhétorique/herméneutique.

### 1. Représentation et interprétation

Les modèles de la signification sont principalement fondés sur la relation de représentation (d'où les métaphores récurrentes du voile, de la transparence, du miroir) et sur le palier du signe, alors que les modèles du sens s'appuient sur l'action d'interprétation, au palier du texte. Aussi, les modèles de la représentation ne conviennent sans doute pas au texte: un texte ne (re)présente pas des choses, ni le monde, mais des formations mimétiques et, au-delà, des conventions sociales et des formes de la *doxa*. Soit:

Unité de base	Relation fondamentale	Discipline
Signe	représentation	logique, grammaire
Phrase	représentation	sémantique vériconditionnelle
	interprétation	pragmatique
Texte	interprétation	rhétorique/herméneutique

On remarque la position ambiguë de la phrase qui, réduite à une ou plusieurs propositions, relève de la problématique logico-grammaticale, mais, considérée

comme une période, relève de la problématique rhétorique/herméneutique.

## 2. *Trois conceptions de l'interprétation*

Comme la tradition grammaticale n'a pas produit de conception propre de l'interprétation, elle s'appuie traditionnellement sur la logique<sup>6</sup>. Plus techniquement, il faut distinguer les deux conceptions logiques de l'interprétation: la conception syntaxique et la conception sémantique.

(i) La *conception syntaxique* fait du sens le résultat d'une interprétation au sens syntaxique du terme, c'est-à-dire d'un transcodage. Il faut alors postuler d'une part une séparation entre le syntaxique et le sémantique et, d'autre part, une compatibilité des formats (les formalismes syntaxiques et les formats sémantiques, en général propositionnels, comme la forme logique chomskienne, sont issus du même paradigme formel). L'interprétation se réduit ainsi à un transcodage du langage « naturel » dans un langage artificiel; et l'on ne peut s'étonner alors que, chez Montague par exemple, la sémantique (intensionnelle) se réduise à un décalque de la syntaxe.

(ii) La *conception sémantique* (de tradition logique) repose sur la relation de représentation entre des symboles logiques et des objets. Cependant, elle n'offre aucune garantie linguistique et ne relève pas de la linguistique, dans la mesure où elle est nécessairement fondée sur une ontologie – et qui plus est une ontologie discrète, telle que des objets puissent être représentés par des symboles et des états de choses par des propositions.

(iii) Par contraste, la *conception rhétorique/herméneutique* conduit à une définition non logique de l'interprétation: même si elle peut décrire des opérations logiques, elle s'appuie non sur la logique, mais sur les sciences sociales, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie. Fondamentalement, l'interprétation est conçue comme un parcours dans un texte ou une performance sémiotique. Cela suppose quatre facteurs ignorés par les conceptions syntaxique et logico-sémantique de l'interprétation: (i)

un sujet interprète situé, (ii) une pratique sociale, et donc (iii) une action et (iv) une temporalité<sup>7</sup>.

## III. LE SENS

L'opposition entre signification et sens ne suffit pas à conclure à l'unité du concept de sens. De manière révélatrice, Dumarsais et Beauzée, à l'article *Sens* de l'*Encyclopédie* (1765, XV, p. 16) opposent la signification au sens comme le contenu du mot isolé à celui du mot dans le contexte d'une expression ou d'une phrase; quant au sens textuel, il est traité dans *un autre* article, qui suit immédiatement, *Sens de l'Écriture*. On peut voir là – pour ainsi dire – une allégorie de la séparation entre deux conceptions du sens, grammaticale et herméneutique. Et l'on conçoit que nos deux grammairiens aient eu à cœur de les séparer soigneusement, conformément au programme des Lumières<sup>8</sup>.

### 1. *Le sens comme phénomène contextuel*

Nous avons vu qu'en sémantique lexicale, on peut appeler *signification* le contenu supposé invariant du mot et désigner par *sens* ses acceptions ou ses emplois en contexte: la signification est alors un type, constitué à partir des sens observés dans le discours, qui ont le statut d'occurrences. Pour les théories classiques de la signification, et encore naguère pour certaines théories des prototypes lexicaux, un mot avait une signification propre, constante, ou du moins privilégiée; et par rapport à elle se définissaient les variations de sens ou acceptions, souvent considérées comme des accidents de cette substance, ou en termes plus modernes des sens périphériques au *core-meaning* ou au *prototype*.

La signification du mot était gagée sur le paradigme de la référence; or, il ne peut rendre compte du sens, ni expliquer pourquoi et comment la référence varie avec les contextes, même en postulant que la signification s'y trouve déformée. Si l'on rapporte les sens lexicaux aux textes où ils sont occurrents, et ces textes aux genres et aux discours dont ils relèvent, on doit reconnaître que les « références » sont codifiées par les normes qui les gouvernent.

En somme, la hiérarchie entre sens et signification pourrait être inversée. Le sens n'est pas de la signification déformée par le contexte: la signification ne serait plus un type diversement déformé dans ses occurrences qui constituent les sens, mais du sens normalisé car coupé de son contexte. Le type devient alors une collection d'accidents, un résumé conventionnel des occurrences retenues comme pertinentes pour sa définition. Nous verrons en outre plus loin que le rapport (onto)logique entre type et occurrence ne convient sans doute point à la problématique du texte.

## 2. *Le sens comme phénomène textuel*

Une autre opposition intéresse les paliers de la description: on parle alors de la *signification* d'un mot et du *sens* d'un texte. Cette seconde distinction reflète alors la distinction entre les deux problématiques logico-grammaticale et herméneutique/rhétorique.

Précisons la question des paliers de description. Bizarrement, la plupart des théories de la signification en restent au signe isolé. Or le signe isolé est un artefact: le signe isolé n'est pas observé empiriquement et c'est une décision méthodologique d'isoler un signe. En revanche, les énoncés empiriques sont des textes oraux ou écrits, ou des passages de ces textes.

Bien qu'elle occupe une position intermédiaire entre le signe et le texte, la phrase est traditionnellement conçue à partir du signe et non du texte. La pragmatique a certes essayé de restituer une forme de contextualité, mais la relation de représentation qui définit le sens littéral reste pour elle fondamentale: c'est à partir du sens littéral que l'on peut en effet inférer le sens dérivé<sup>9</sup>. Plus généralement, l'ambiguïté de la notion de contexte tient au fait que c'est une zone d'extension, relativement au signe et à la phrase, mais une zone de restriction, relativement au texte.

## 3. *Sens et sémiosis*

Ce point nous engage à redéfinir la sémiosis (relation fondamentale qui unit les deux faces du

signe). D'une part, elle doit être rapportée aux deux plans du contenu et de l'expression des textes et des autres performances sémiotiques, et non plus définie comme une relation entre le signifiant et le signifié du signe. D'autre part, elle ne peut être définie par une relation logique simplement formulable, comme l'inférence dans la tradition internationaliste, ou la présupposition réciproque dans la tradition structuraliste. Enfin, le signifiant n'en est pas le point de départ, malgré les théories inférentielles ou associationnistes, car il a lui-même à être reconnu.

En d'autres termes, les relations qui établissent le sens vont de signifié en signifié, aussi bien que du signifié vers le signifiant. Aussi, nous définissons la sémiosis à partir du réseau des relations entre signifiés au sein du texte – en considérant les signifiants comme des *interprétants* qui permettent de construire certaines de ces relations. Nous concevons ces relations comme des parcours orientés. On pourrait distinguer sans doute autant de sortes de sémiosis que de sortes de parcours élémentaires, mais il faut souligner que tous les signes linguistiques ne se prêtent pas aux mêmes parcours.

Enfin, la sémiosis ne peut être fixée que comme résultat de l'interprétation, non comme son départ. L'identification des signifiants semble un des points d'entrée dans le parcours interprétatif, mais elle est précédée par les attentes et présomptions que définit le contrat propre au genre textuel de la pratique en cours; aussi semble-t-elle également un point de retour.

Redéfinir ainsi la sémiosis la rapporte nécessairement au concept de parcours interprétatif. En d'autres termes, le sens n'est pas donné par un codage préalable qui associerait strictement un signifiant et un signifié ou une classe de signifiés (car la langue n'est pas une nomenclature); il est produit dans des parcours qui discrétisent et unissent des signifiés entre eux, en passant par des signifiants.

Aussi, pour le linguiste-philologue, la signification d'un mot se confond avec l'histoire de ses interprétations. Pour le locuteur, elle se confond avec la tradition énonciative et interprétative dans laquelle il le situe, et qu'il perpétue à sa manière. Mais en

aucun cas elle ne se réduit à une relation entre le signe, le concept et la chose, ni même au traditionnel *aliquid stat pro aliquo* sur lequel on voudrait fonder la sémiotique (cf. Eco, 1992).

En somme, les signes sont des interprétations réifiées, plus précisément ces moments des parcours interprétatifs qui appariant des présentations mentales à ces perceptions particulières que l'on nomme *signaux*.

#### 4. *Parcours interprétatif et sémosis*

Venons-en alors à la question cruciale et souvent omise, bien qu'elle commande l'unification de l'herméneutique et de la philologie : comment concevoir l'unité des deux plans du langage, mixte jugé intolérable de sensible et d'intelligible ? On peut bien entendu proposer une réponse fonctionnelle : le langage a de fait sinon par vocation une fonction médiatrice entre ces deux sphères<sup>10</sup>. Il faut encore que cette conception même fasse droit à l'unité des deux plans – ce que les théories génératives ne font pas, considérant l'expression comme une couche superficielle ultime.

Une conception non dualiste se doit d'intégrer signifiants et signifiés dans les mêmes parcours : ils sont discrétisés d'ailleurs par les mêmes types d'opérations<sup>11</sup>, et les signifiants ne sont pas plus « donnés » que les signifiés. Même si elle reste propre à la sémantique qui l'a produite, la notion de parcours interprétatif permet de rendre compte du lien problématique entre les deux plans du langage. En effet, la sémantique interprétative a maintes fois souligné que l'actualisation de traits sémantiques exigeait le passage par ces interprétants que sont selon elle les signifiants (par exemple, la rime est ordinairement l'indice d'une relation sémantique entre sémèmes).

#### 5. *Pour une refondation interprétative de la sémiotique*

Toutes ces propositions convergent vers une refondation herméneutique de la sémantique, et au-delà, de la sémiotique, à partir de thèses qui intéressent le palier du signe et celui du texte.

(i) Un signe n'est qualifié que par un parcours interprétatif. Par exemple, un signe de ponctuation considéré comme une simple démarcation du signifiant peut être sémantisé en contexte et fonctionner comme un morphème (un point d'exclamation peut signifier « brusquerie » par exemple).

(ii) Aucun signe n'est par lui-même référentiel, inférentiel ou différentiel. Ces relations sont privilégiées par diverses théories, mais les parcours interprétatifs effectifs sont plus complexes et leur analyse ne permet pas de retrouver des relations simplement qualifiables (par exemple, les inférences interprétatives ne sont pas formelles, mais relèvent de ce que Russell nommait l'*inférence animale*); autant dire que les parcours interprétatifs sont sans doute plus près des processus perceptifs de la reconnaissance de formes que du calcul.

(iii) Le texte, ou la performance sémiotique, est l'unité fondamentale pour la problématique rhétorico-herméneutique. Il faut cependant se garder de confondre, comme le fait la problématique logico-grammaticale depuis les Stoïciens, le fondamental et l'élémentaire : si par exemple le signe linguistique (morphème) est une unité minimale, elle n'est pas pour autant fondamentale.

Si pour la problématique rhétorique / herméneutique le texte est l'unité fondamentale, l'unité linguistique maximale est le *corpus de référence*. Cette expression appelle deux précisions : a) le corpus dépend du point de vue qui a présidé à sa constitution (qu'il s'agisse de limites contingentes comme celles d'une histoire conversationnelle, ou réfléchies comme un corpus textuel à l'intérieur d'un genre)<sup>12</sup>; b) la référence s'entend ici dans l'acception philologique – et non dans l'acception logique –, mais la seconde n'est en fait qu'une objectivation de l'autre, ce pourquoi nous avons affirmé que l'ordre herméneutique domine l'ordre référentiel. On ne réfère jamais qu'à une *doxa*, c'est-à-dire un ensemble d'axiomes normatifs localement établis par le corpus des textes oraux ou écrits faisant autorité dans la pratique en cours. Par exemple, la référence de la

*Cousine Bette* n'est pas «directement» la France louis-philipparde, mais en premier lieu sinon exclusivement *La Comédie Humaine*, augmentée des romans d'Eugène Sue que Balzac voulait égaler et dépasser.

(iv) Ces formes d'incidence se composent, et l'on pourrait dire que le sens résulte de mises en relations internes et externes au texte, bref, de la rencontre d'un contexte et d'un intertexte. La détermination du local par le global s'entend en somme de deux façons : par l'incidence du texte sur ses parties, par l'incidence du corpus sur le texte. On pourrait certes objecter ici que la première sorte d'incidence est structurale, en quelque sorte immanente, et la seconde contingente, «imposée de l'extérieur». Cependant, le texte pointe vers l'intertexte, que ce soit en général par les normes de son genre ou en particulier par des mentions ou citations.

Le rapport à une extériorité, qui fonde conventionnellement le processus d'objectivation, gageait la signification sur la représentation d'une altérité ontologique pleine, celle du monde des objets, et la fondait sur un «réel» qui n'est autre que la *doxa* des positivistes. Pour la problématique rhétorique/herméneutique, l'extérieur du texte est constitué d'autres textes et plus généralement d'autres performances sémiotiques : si, pour objectiver l'interprétation et le sens qui en résulte, le réquisit fondamental d'une altérité est maintenu par la référence au corpus, il n'impose plus le recours à une disparate ontologique, ni à un acte de foi qui subordonnerait l'apparence des signifiés à l'essence des choses.

#### IV. LA SÉMANTIQUE INTERPRÉTATIVE ET LA PROBLÉMATIQUE RHÉTORIQUE/HERMÉNEUTIQUE

Malgré le regain d'intérêt qui entoure les nouvelles rhétoriques et les renouveaux de l'herméneutique, nous n'aurons pas l'impudence de prétendre restaurer deux disciplines jugées obsolètes sinon poussiéreuses : nous souhaitons simplement intégrer leurs acquis à une sémantique des textes. Elles ont en effet des mérites divers et complémentaires.

##### 1. Les inégalités qualitatives

Là où la problématique logico-grammaticale ne peut discerner dans les propositions d'un texte que des différences de degré d'abstraction (chez van Dijk et Kintsch, par exemple) ou de fonction argumentative (chez Ducrot comme dans l'École de Genève), la question des inégalités qualitatives est au centre des réflexions rhétoriques ou herméneutiques : les moments décisifs, les gestes énonciatifs, les éclaircissements et les énigmatizations, tout cela peut qualifier les formes significatives du texte, mais échappe aux procédures grammaticales de segmentation et d'analyse distributionnelle.

La problématique logico-grammaticale est dominée par le modèle entité-relation, qui suppose une distinction ontologique référentielle (elle a présidé à l'opposition entre catégorématiques et syncatégorématiques, prédicats et arguments, mots lexicaux et connecteurs, nœuds et liens des réseaux sémantiques et des graphes conceptuels).

Dans la problématique rhétorique / herméneutique, en première approximation, c'est l'opposition entre formes et fonds sémantiques qui l'emporte : les fonds sont des isotopies génériques (et il serait réducteur de résumer le sens textuel à ces seules isotopies, comme le font les théories des sens multiples), et les formes à des molécules sémiques (comme les thèmes ou les acteurs)<sup>13</sup>.

Un texte ne se réduit pas à une suite de propositions, car les formes macrosémantiques ont leur propre significativité, par leur déroulement et par les valorisations qui s'y attachent. Les parcours interprétatifs doivent en effet reconnaître les *mouvements* textuels, comme les crescendos, les ruptures, qui correspondent sans doute à ce que l'on peut appeler, à la suite de F. Douay, les *gestes* de l'énonciateur. Par ailleurs, des inégalités qualitatives marquent des lieux ou moments remarquables que l'on pourrait appeler des *points nodaux* sémantiques : ils sont définis par leur haut degré de connectivité. Les mieux connus sont aussi les plus faciles à isoler : répliques qui transforment la structure narrative, mots qui connectent plusieurs isotopies génériques. Ce sont

généralement les cibles des gestes énonciatifs. Gestes et mouvements, points nodaux et moments critiques, tempo du rythme et phrasé des contours permettent de concevoir le texte comme un *cours d'action* sémiotique, au delà d'une concaténation de symboles. Le genre codifie la conduite de cette action, mais ce qu'on pourrait appeler le *ductus* particularise un énonciateur et permettrait de caractériser le style sémantique par des rythmes et des tracés particuliers des contours de formes.

Cette conception morphosémantique du texte échappe à l'atomisme de la tradition grammaticale. Mais surtout, elle permet de déployer le concept de parcours interprétatif. Peu importe ici que la représentation figure des dynamiques sur un espace ou des rythmes dans le temps. Le problème fondamental de la segmentation se poserait ainsi: c'est le rythme qui permet de percevoir l'intervalle et le mouvement qui permet de discrétiser la séquence. Ces concepts intermédiaires permettent de concevoir le rapport du global au local d'une façon moins simpliste et moins statique que celle qui unit l'élément à l'ensemble ou même la partie au tout. L'accès du global au local, dans la mémorisation par exemple – et toute interprétation suppose une mémorisation – est médiatisé par les formes sémantiques.

Au demeurant, cette conception morphosémantique peut être modélisée par la théorie des systèmes dynamiques, les fonds sémantiques apparaissant alors comme des suites de points réguliers et les formes étant discrétisées par leurs points singuliers.

## 2. Le texte, de la situation à la tradition

Les liens du texte à l'intersubjectivité, à la société et à l'histoire (à deux moments complémentaires: celui de son énonciation et celui de son interprétation) restent en général impensables pour la problématique logico-grammaticale; ou quand ils sont évoqués, ils ne le sont que de manière restrictive.

(i) *La situation*. – La situation a été certes étudiée par la pragmatique: alors que la pragmatique formelle cherchait à paramétrer abstraitement ses facteurs, le courant microsociologique cherchait à la détailler.

Mais dans tous les cas, elle en reste au *hic et nunc* de l'échange, confond les personnages et les personnes, aussi bien par la théorie des indexicaux que dans celle des actes de langage, ne distingue pas le temps physique et le temps sémiotique, rabat la persuasion sur l'argumentation, etc. Par contraste, la rhétorique a su définir les composantes de l'interaction (*actio* et *narratio*), subordonner l'argumentation à la persuasion, s'appuyer sur les substrats émotifs de l'interaction (théories de l'*éthos* et du *pathos*) et penser, par la théorie du *kairos*, les inégalités qualitatives du temps sémiotique.

(ii) *La pratique*. – Toute situation communicative, notamment la situation d'interprétation, relève d'une pratique socialisée, que le genre textuel concrétise, au niveau sémiotique. D'où son lien avec l'éthique, et le problème de la responsabilité: celle du locuteur ou de l'auteur comme de l'auditeur ou du lecteur. En deçà du problème éthique, ce qu'on appelle aujourd'hui le «réglage» de l'interaction a été traité, aussi bien en rhétorique qu'en herméneutique par la théorie de l'*accommodatio*, qui décrit le contrat implicite entre les figures du locuteur ou de l'auteur comme de l'auditeur ou du lecteur, et pose le problème de la représentation réciproque, dans le texte, de ces instances. Cette question dépasse évidemment le propos de la tradition logico-grammaticale, qui ne peut distinguer, par exemple, la fausseté du mensonge.

(iii) *La tradition*. – Chaque pratique est prise dans une tradition, qui permet de la vivre, de la comprendre et de la caractériser par rapport aux occurrences canoniques antérieures. Si bien que le problème de la typicité (*typicality*) doit être posé selon nous en termes de canonicité. Là encore, la problématique logico-grammaticale reste évasive, alors que les herméneutiques philologique et philosophique ont de longue date élaboré des théories de la transmission et de la tradition.

## V. ONTOLOGIES ET ONTOGONIES

### 1. Le problème du type

On estime ordinairement qu'interpréter un signe, c'est subsumer son occurrence sous un type et

identifier ainsi sa signification. Cette activité de catégorisation, à la base des recherches contemporaines sur la polysémie (Lakoff, Victorri), joue un rôle fondamental dans la tradition aristotélicienne, au point qu'on en a fait le modèle de toute cognition et que l'on a édifié sur elle la conception taxinomique de la science (qui reste fort présente dans les sciences du langage). Elle suppose cependant: (i) une ontologie positive des types, fondée selon la métaphysique aristotélicienne sur l'essence des choses, si bien que les mots auraient un sens parce que les choses ont un être (comme l'affirme Aristote dans sa *Métaphysique*); (ii) une relative transparence des occurrences, de manière que l'on puisse rationnellement les subsumer sous des types. Le nominalisme occamien puis lockien, dont le positivisme logique et la philosophie du langage contemporaine sont les héritiers, n'ont rompu qu'avec le réalisme des concepts généraux pour promouvoir un réalisme des concepts individuels. À ce réalisme modéré qui a usurpé le nom de nominalisme, nous opposerions volontiers un nominalisme radical, qui est tout simplement un non-réalisme.

a) Les types sont des reconstructions transitoires, selon les objectifs de la pratique en cours, et ne jouissent d'aucune prééminence ontologique sur les occurrences.

b) L'opposition entre type et occurrence est de la plus grande importance pour les sciences du langage, car elle touche le problème de l'opposition entre langue et parole (au sens saussurien). L'opposition entre sens et signification traduit au plan sémantique cette opposition, faussement présentée par la vulgate antisaussurienne comme une antinomie, source inépuisable d'aporées imaginaires. Le rapport complexe entre type et occurrence, entre signification et sens, reflète en effet la contradiction entre les deux problématiques: la problématique logico-grammaticale qui préside à l'institution du type, et la problématique rhétorique/herméneutique qui préside à l'interprétation de ses occurrences.

Aussi, l'opposition entre type et occurrence doit, dans la problématique rhétorique/herméneutique, le

céder à l'opposition entre occurrence-source et reprise. Les occurrences-sources peuvent devenir canoniques et se trouver promues au rang de parangons. Et puisque de fait le changement des contextes rend toute répétition impossible, les reprises modifient et transforment les sources. Le rapport entre occurrences est alors médiatisé par une série de réécritures (et d'interprétations qu'elles concrétisent). Si bien que le problème de l'interprétation ne trouve plus à se poser à propos du rapport atemporel entre type et occurrence, mais dans un rapport traditionnel, qui s'exprime dans une temporalité narrative, valuée. Ainsi, un thème littéraire n'est pas un type (au sens ontologique), mais une famille de transformations dont la «formule topique» énonce les invariants. La textualité elle-même est faite de ces expositions, développements, reprises et variations.

## 2. Les ontogonies

Enfin, et ce dernier propos n'indique qu'une direction de recherche, les problématiques de la signification et du sens supposent deux formes de la mimésis, respectivement: (i) une mimésis passive des objets, supposant une ontologie discrète préétablie, dont le langage serait une représentation, médiante ou non; (ii) une mimésis active des mondes, qui établit une ontologie, ou plus exactement une impression référentielle à un ou plusieurs mondes (pour une typologie des modes de mimésis textuelle, cf. l'auteur, 1992).

Les préconceptions propres aux deux problématiques diffèrent évidemment. La première, en décrivant ce qu'on a appelé le « mobilier ontologique du monde », suppose acquis les principes d'identité à soi, de non-contradiction et de tiers exclu, qui sont à la base de la tradition parméniennienne. Ces principes instituent une isonomie qui se traduit par l'égalité qualitative des objets. Si bien qu'en quelque sorte la signification résulte du démembrement du texte en mots et du monde en objets.

La seconde est moins unifiée, et nous ne mentionnerons que son alternative principale. Soit le sens textuel est censé témoigner d'une totalité, comme



le veut l'ontologie romantique dont le formalisme russe et le structuralisme ont discrètement hérité<sup>14</sup> : le sens est alors décrit fondamentalement comme une isotopie ou un étagement d'isotopies, ce qui établit une forme d'isonomie (qui peut avoir des raisons dogmatiques, comme pour l'allégorisme patristique). Soit au contraire, une conception polémique, paradoxale, fait de l'Être une totalisation contradictoire, voire rompt avec le concept de totalité, et alors le sens textuel est conçu comme hétéronomique<sup>15</sup> ; d'où sans doute le caractère rhapsodique ou fragmentaire d'une grande part de la littérature moderne.

Retenons toutefois que le sens comme totalité a rapport avec une ontologie du global (le divin, par exemple) et la signification atomique avec une ontologie du local (les objets).

### 3. Les modes de révélation

Les théories du sens linguistique diffèrent enfin dans la manière dont elles présument, explicitement ou non, du mode de sa révélation. Deux thèses principales s'affrontent dans l'histoire occidentale : soit le sens est déjà donné, comme l'affirment les religions révélées, soit il est à révéler par l'activité rationnelle des sciences. Mais cette opposition est fautive doublement.

Le rationalisme lui-même est révélationnel : la révélation des lois de la raison permet d'acquérir le sens considéré comme reflet d'une Encyclopédie ordonnée (voir chez Eco les chiasmes fréquents sur le Livre du Monde et le Monde du Livre – par exemple 1992, p. 369).

Même si une révélation a eu lieu, elle reste à retrouver ou à élucider (et par exemple le néoplatonisme n'a cessé de reconstruire Platon) ; il reste donc toujours à construire, soit collectivement, par le magistère dogmatique d'une église ou d'une école, soit individuellement par l'effort du scoliaste, du commentateur ou du croyant.

Aussi, contradictoirement en apparence, la problématique de la signification affirme et celle du sens questionne. La tradition logico-grammaticale est

dogmatique, la tradition herméneutique est critique, notamment par l'apport de la philologie. C'est d'ailleurs de la critique des textes qu'est né ce que la pensée des sciences sociales depuis la Renaissance a apporté de meilleur, y compris la critique des dogmes religieux ou scientifiques.

\* \*  
\*

Bref, et l'on nous saura gré de ne pas conclure, les problématiques de la signification et du sens diffèrent pour ce qui concerne le palier principal d'étude (signe *versus* texte), la définition de l'interprétation (identification de relation *versus* parcours), la discipline de référence (sémiotique *versus* sémantique), le mode d'acquisition de l'objectivité (positivisme *versus* constructivisme), l'ontologie implicite (atomisme *versus* holisme), le statut gnoséologique (théorétique *versus* praxéologique) : l'approfondissement de la réflexion sur ces points nous paraît mériter d'être poursuivie, car elle intéresse le statut de toutes les sciences sociales.

### NOTES

En raison de contraintes éditoriales, cet article a dû être réduit de moitié. La version intégrale reste à paraître dans le tome IV de l'*Encyclopédie Philosophique Universelle*, aux P.U.F. (annoncé pour 1999).

1. Nous préférons, vu les insuffisances des théories de la communication, parler de *transmission* (cf. l'auteur, 1995), en y comprenant la transmission culturelle, celle du patrimoine sémiotique.
2. Cf. l'auteur, 1987.
3. L'opposition entre signification et sens a une portée plus générale et peut être étendue à d'autres sémiotiques. Ainsi, il semble qu'elle recoupe la distinction entre l'iconographie et l'iconologie proposée par Panofsky (1967, p. 26 *sq.*).
4. Nous proposons de distinguer trois modes de la textualité : génétique, mimétique, et herméneutique. Ils ne sont pas déterminés par un modèle abstrait du signe dont serait dérivé un modèle de la communication correspondant aux trois pôles de l'émetteur, du référent ou du récepteur, mais par des normes pratiques, au premier rang desquelles le genre, qui contraignent de manière concertée la production et la compréhension du texte, comme la formation des impressions référentielles.
5. La problématique de la psycholinguistique se rattache aussi à ce courant. Les recherches s'attachent à la typologie des inférences et à leur enchaînement, dans l'hypothèse que la compréhension de texte est affaire de raisonnement.
6. Si l'approche logique du langage a toujours été de règle depuis

- Aristote, ce siècle aura permis un effort de formalisation, lié à l'essor de la logique formelle (Montague).
7. Les théories logico-grammaticales en vue négligent délibérément ces quatre facteurs : cela leur permet d'objectiver le sens pour le réduire à la signification.
  8. Après la Révolution, Fontanier substituera au *sens spirituel* le *sens intellectuel*.
  9. Définie au sein du positivisme logique, la pragmatique met en œuvre la problématique logico-grammaticale, comme en témoignent par exemple des théories comme celle de l'argumentation dans la langue.
  10. Cf. l'auteur, 1996.
  11. Nous avons détaillé par ailleurs, en étudiant les relations sémantiques en contexte, les analogies entre le traitement des contrastes en perception visuelle et auditive et en perception sémantique (cf. 1991, ch. VIII).
  12. Hjelmslev voyait dans l'œuvre la plus grande unité linguistique : hardie et pénétrante, cette opinion rappelle cependant la mystique de l'individu qui a présidé à la formation de la stylistique, et fait la part plus belle à l'auteur – littéraire – qu'à l'interprète.
  13. Je reprends ici des éléments de mon étude de 1997.
  14. Jakobson, par exemple, reconnaissait tardivement avoir emprunté à Novalis son concept de structure.
  15. Outre bien sûr les Fragments de *L'Athenäum*, deux écrits de F. Schlegel pourraient ici servir d'exemple, son essai *Sur l'impossibilité de comprendre*, et son roman *Lucinde*.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARRIVÉ, M. et alii [1986]: *La Grammaire aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- AUROUX, S., [1979]: *La Sémiotique des encyclopédistes*, Paris, Payot.
- BRÉAL, M. [1897]: *Essai de sémantique*, Paris, Hachette [rééd. Brionne, Gérard Monfort, 1982].
- DUMARSAIS, C. C., [1988 (1730)], *Traité des tropes*, Paris, Flammarion [éd. F. Douay-Soublin];  
[1977]: *Œuvres*, 7 vol., Paris, Pouglin.
- ECO, U. [1975]: *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani;  
[1992]: *Le Signe*, Paris, Gallimard.
- FREGE, G. [1971]: *Écrits logiques et philosophiques*, (trad. C. Imbert), Paris, Seuil.
- GIRARD, Abbé [1718]: *Traité de la justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, Paris, d'Houry.
- GREIMAS, A.-J. et J. COURTÉS [1979]: *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette.
- JOHNSON-LAIRD, P. N. [1983]: *Mental Models*, Cambridge, Cambridge University Press;  
[1988]: « La représentation mentale de la signification », *RS/SI*, 115, 53-69.
- KATZ, J. J. [1971]: *La Philosophie du langage*, Paris, Payot.
- LINSKY, L. [1974]: *Le Problème de la référence*, Paris, Seuil.
- LYONS, J. [1978]: *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse;  
[1980]: *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- MONTAGUE, R. [1974] *Formal Philosophy*, New Haven (Conn.), Yale University Press.
- MOUNIN, G. [1974]: *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, P.U.F.
- OGDEN, C. K. et I. A. RICHARDS [1923]: *The Meaning of Meaning*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- PANOFSKY, E. [1967]: *Essais d'iconologie*, Paris, Gallimard.
- RASTIER, F. [1987]: *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.;  
[1989]: *Sens et Textualité*, Paris, Hachette;  
[1991]: *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, P.U.F.;  
[1992]: « Réalisme sémantique et réalisme esthétique », *Théorie, Enseignement, Langage*, 10, 84-119;  
[1995]: « Communication ou transmission? », *Césure*, 8, 151-195;  
[1996a]: « Représentation ou interprétation? – Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique », dans V. Rialle et D. Fisette (dir.), *Penser l'esprit: des sciences de la cognition à une philosophie cognitive*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 219-239;  
[1996b]: « Pour une sémantique des textes – Questions d'épistémologie », dans F. Rastier (dir.), *Textes et Sens*, Paris, Didier, 9-38;  
[1996c]: « Problématiques du signe et du texte », *Intellectica*, 23, 11-53;  
[1997]: « Herméneutique matérielle et sémantique des textes », dans J.-M. Salanskis, F. Rastier, R. Scheps (dir.), *Herméneutique: textes, sciences*, Paris, P.U.F.
- RASTIER, F., M. CAVAZZA, M. et A. ABEILLÉ [1994]: *Sémantique pour l'analyse*, Paris, Masson.
- THOUARD, D. (dir.) [1996]: *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- WITTGENSTEIN, L. [1961]: *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard.

# FONDEMENT L'INTERPRÉTATION FONDEMENT DU LANGAGE ET CONDITION DE TOUTE SIGNIFICATION

JOËLLE RÉTHORÉ

Quand la théorie sémiotique est issue de l'œuvre de C. S. Peirce, la conception de l'interprétation qui s'y trouve incluse porte la marque de la triadicité et du réalisme qui figurent parmi ses traits les plus caractéristiques, en particulier lorsqu'on a présent à l'esprit son grand adversaire contemporain, le mode de pensée le plus éloigné de toute pragmatique, à savoir le structuralisme.

Umberto Eco a largement répandu les arguments selon lesquels cette sémiotique ne se hasarde pas à laisser la bride sur le cou à tous les déconstructionnismes imprudents (ou même prudents), car le sens et ses règles de production sont là, qui pèsent de tout leur poids dans l'imaginaire collectif de chaque répertoire verbal et culturel, et réussissent généralement à ramener quelque ordre dans la communauté interprétante des signes. La sémiotique peircienne postule une norme du sens – condition de possibilité de toute communication – qui régit son évolution, en tant que processus et devenir. Cette norme, notre sens commun – fût-ce seulement lui – devrait nous pousser à la respecter, évitant ainsi que des dérives excessives ne finissent par endommager le tissu relationnel de la société dans laquelle débats et conflits se situent.

Bien entendu la question se pose de savoir ce qu'il advient de la nécessaire part de créativité et d'originalité de – et dans – l'activité langagière, due à chacun des membres de cette collectivité. Peirce nous propose une solution, exigeante mais satisfaisante: déborder le sens en signification, faire travailler les signes, les façonner pour notre propre bénéfice, exiger qu'ils sollicitent notre imagination, en dépit des risques encourus lorsqu'ils nous font accéder à des aires non encore défrichées, facteurs d'angoisses, mais aussi de libérations, qui peuvent être tout aussi obscures.

Il est sans doute possible de considérer que cette théorie résout à peu de frais une question délicate qui agite pourtant les philosophes depuis l'antiquité, et qui, à ce titre au moins, mériterait bien un minimum d'attention.

Il me semble que l'économie de moyens réalisée par ce biais constitue justement un des atouts importants parmi l'ensemble des propositions peirciennes. La théorie sémiotique de Peirce pose, en effet, que ce nouveau signe

ou *representamen* qui vient interpréter celui qui l'a déclenché, et que Peirce appelle l'interprétant du signe, est déjà la marque d'une «interprétation»<sup>1</sup>: ainsi, penser «homme» quand le signe donné à lire ou à entendre est «man». Cette opération est une traduction, sans aucun doute, mais «traduction» n'est, chez Peirce<sup>2</sup>, qu'un autre mot pour dire «interprétation», au même titre que de «comprendre» le sens d'un énoncé dans ses dimensions lexicale et pragmatique, c'est-à-dire dans sa valeur d'usage dans la société qui lui est contemporaine. Un tel niveau de compréhension est certainement assez élémentaire et faible dans sa portée, mais il est ce qui peut permettre, par exemple, d'être humainement et socialement efficace dans le simple geste de l'ouverture d'une fenêtre, si ce geste constitue le signe interprétant indirect de la remarque faite juste auparavant par quelqu'un se plaignant de souffrir de la chaleur. Un tel signe reste encore dans le domaine du simple «sens», car il ne fait que manifester que l'interprète a correctement reconnu une forme («j'ai chaud»), sans qu'il se soit senti contraint, pour autant, d'attribuer à un tel énoncé ce qu'on pourrait appeler véritablement une «signification», laquelle, dans le cas présent, exigerait de résoudre bien plus finement la question complexe de ses rapports intersubjectifs avec le locuteur. En guise d'illustration de ce que nous entendons par signification, voici un bref monologue fictif tentant de faire apparaître des données qui outrepassent la simple reconnaissance de la forme d'énoncé indirect assorti de sa visée immédiate (que la fenêtre soit ouverte):

*Après tout, s'il a chaud, pourquoi n'ouvre-t-il pas lui-même la fenêtre? Est-ce que je veux vraiment lui faire le plaisir de l'entendre à demi-mot, ou ne ferais-je pas mieux de prétendre ne pas avoir saisi sa demande? Ai-je quelque chose à perdre, vis-à-vis des autres personnes présentes, en le faisant? ou en ne le faisant pas?, etc.*

Nous venons, mine de rien, de parcourir l'espace de sens ouvert par le titre de cet article. Interpréter, dans cette conception, revient donc à traduire un signe par un autre, dans une autre langue ou bien, et

ici j'utilise le verbe «traduire» métaphoriquement, dans la même langue. Quant à la signification<sup>3</sup>, elle est ce travail des signes au-delà de leur «simple» sens<sup>4</sup>, qui façonne un nouveau réel pour l'interprète aventureux qui ose passer outre les limites du *partageable* partagé, communiqué, et alors généralement ressenti comme plutôt rassurant.

J'aurais pu, tout aussi bien, faire intervenir en préliminaire le concept de «sémiosis»<sup>5</sup>, processus phénoménologique par lequel un objet dynamique (parfois appelé objet réel, extérieur au signe) détermine un objet immédiat (objet dans le signe) à sa représentation par un signe déterminant à son tour un interprétant immédiat (interprétant dans le signe, conscience du sens) à son interprétant dynamique (effectif, perceptible comme ayant donné lieu à quelque chose, dont la nature est variable, émotion visible, geste, parole, travail mental, etc.) et éventuellement final (dans l'habitude révélée de son sens, c'est-à-dire de sa relation à son objet, pour le plus grand nombre des membres de la collectivité)<sup>6</sup>.

Puisque c'est maintenant chose faite, cela me permet de mettre en évidence l'importance du «contexte» dans l'interprétation des signes, ce contexte étant à la fois mondain et culturellement coloré, à la fois objectivable et subjectivé, le signe articulant son extérieur et son intérieur dans une matérialité observable et perçue au moins par un esprit, celui de l'interprète du signe dans le *hic et nunc* de son acte d'interprétation.

Je n'ai point quitté, pour le moment, la question de la saisie des signes dans leur vie ordinaire, dans notre vie ordinaire. C'est cette question qui occupera la première partie de mon propos, et que je traiterai en ayant à l'esprit le texte magnifique de Paul Ricœur, *De l'interprétation, Essai sur Freud*. Ce texte n'est pas récent (il date de 1965), mais cela ne me paraît pas un obstacle majeur, non plus que les désaccords que sa lecture a provoqués.

Il me faut cependant conserver à l'esprit certaines des intentions de ce numéro de *Protée*, qui vise à faire

un état des lieux théoriques en matière de compréhension du phénomène d'interprétation d'une part, et en matière de sémiotique de l'interprétation d'autre part, et je consacrerai la seconde partie de ce texte à une conception peircienne de l'«enquête».

Outre en effet la pensée de l'interprétation *in actu*, il convient de tenter de justifier la prétention de la sémiotique peircienne<sup>7</sup> à analyser les phénomènes de production ou d'interprétation des signes individuels et/ou globaux, afin d'éclairer les grandes tendances personnelles et sociales qui donnent une identité aux hommes et aux sociétés dans lesquelles ils vivent. Nous ajouterons, pour la clarté de l'exposé, que dans ce rôle d'interprétant scientifique de corpus, elle s'apparente à une herméneutique, même si elle se sépare des herméneutiques connues en ne s'attachant pas uniquement aux symboles, mais en élargissant son champ d'observation à celui des indices et des icônes. Comme on le sait, ces trois notions tentent de saisir la relation catégorielle qui unit les signes à leurs objets dynamiques (Peirce, 1908: 8.344 et 8.368). Ce que la sémiotique apporte comme originalité, dans sa pratique descriptive, c'est la considération d'abord des signes par rapport à eux-mêmes avant qu'ils soient mis en rapport avec leurs objets puis avec leurs interprétants<sup>8</sup>. Ce faisant, ce n'est plus la convention symbolique (à l'opposé de la relation iconique) qui est retenue comme critère de toute analyse, mais la question de savoir si le signe «est» une simple qualité (un ton), ou une occurrence singulière, ou un type (c'est-à-dire une loi), ce qui nous place au cœur de la vie de la langue considérée et des langages qu'elle préconise ou rend seulement possibles. J'ai dit «est» et non pas «exprime», parce que ce second verbe représente déjà une certaine relation à autre chose que le signe, et cette dimension est celle de la trichotomie de l'icône, de l'indice et du symbole, qui est seconde<sup>9</sup>. J'ai dit «au cœur de la vie de la langue» parce que, à ce niveau le plus simple du regard porté sur elle, elle n'est que matière, pas sens, et encore moins signification (ou sens du sens). Et enfin je distingue langue et langages pour opposer la grammaire légisigne de l'une avec la richesse sémiotique du

discours (s'il s'agit de signes verbaux) et autres langages (humains et non humains), qui exploitent les trois dimensions ci-dessus repérées (du ton, de l'occurrence et du type)<sup>10</sup>.

#### LE CONCEPT D'INTERPRÉTATION DANS LA VIE ORDINAIRE DES SIGNES

Le signe interprété, dans la dimension la plus élémentaire de ce processus, livre du sens à son interprète. Ce sens peut, au pire, n'être qu'un simple écho, guère plus qu'un jugement perceptuel<sup>11</sup> aboutissant à un sentiment de familiarité, de reconnaissance, de l'objet immédiat du signe.

Dans le cadre de la lecture (Réthoré, 1982 et 1988a), tel lecteur qui lira la page du journal de façon distraite n'en retirera presque rien quant à son sens et à l'information que cet article de presse est censé contenir, à ceci près qu'il a conscience de la familiarité de la langue dans laquelle les signes sont exprimés. S'il y a eu, dans le moment même de la lecture et après, un écran fait au sens, il n'a pas été lié aux règles de concaténation des signes ni à leur matérialité, mais à une certaine inattention à la tâche de lecture, c'est-à-dire de sommation de ces signes en un texte.

Dans un moment que l'on peut juger plus favorable au processus de constitution du sens à partir de la lecture, ce jugement se transforme en signe auto-contrôlable et fait «sens» dans le contexte dans lequel il surgit, au point de pouvoir se développer, si tant est que les circonstances se prêtent à ce travail. Ce développement peut être essentiellement déductif (c'est le cadre idéoscopique et idéologique le plus simple) ou abductif (et prendre la forme d'une hypothèse) et/ou émotionnel (sous la forme d'un sentiment observable de plaisir, déplaisir, indifférence, etc.). L'attention du lecteur semble désormais suffisante pour que ses capacités mnémoniques lui permettent d'en faire un compte rendu ultérieur, éventuellement assorti d'un jugement de valeur couvrant l'histoire récente de ses affects, tels qu'ils ont été suscités par le texte. Cependant, le lecteur est demeuré sur la crête du sens, sans investissement et surtout sans ré-investissement du moi, qui est la

condition de la signification qu'il autorise ce texte à prendre dans sa conscience d'homme-signe. Autrement dit, ce texte fait sens au point de pouvoir être communiqué, partagé avec un autre locuteur (dans la même langue que celle de l'article, ou dans une autre langue). Cependant, son devenir le plus certain est d'être très vite remplacé par d'autres signes, qui représentent d'autres objets dynamiques dans des contextes bien différents, et il sera ou bien purement et simplement oublié en tant que sens potentiellement dotable d'une signification, ou bien il sera refoulé pour des motifs très personnels au lecteur, motifs dépassant les simples visées intentionnelles attribuables à l'article en question.

Le troisième stade ou degré de l'interprétation, qui est généralement ce que l'on s'accorde à reconnaître comme «interprétation» (proprement dite), est celui de l'accès à la signification, également appelée signifiante, ou encore sens du sens, autant de manières de dire qui me paraissent convenables. Avec la signification, on quitte les sentiers battus de l'interprétation pour affronter inductivement du neuf, de l'inconnu (du moins pour tel interprète-sujet), et le transformer relativement à l'économie antérieure (pour paraphraser Freud et Ricoeur), ce qui représente toujours un accroissement qualitatif de sa connaissance sur le monde (monde dans lequel il est inclus), quelles que soient les synthèses auxquelles ce travail d'interprétation (rendu possible par l'utilisation d'outils plus ou moins savants) lui a permis d'accéder. Ce n'est plus seulement l'objet dynamique de ce signe (ou de cet article) qui occupe alors sa conscience de sujet, mais le rôle que cette conscience qu'il a de l'objet dynamique est autorisée à jouer dans sa vie. Je parlais, en introduction, des effets d'angoisse, disons d'inquiétude au moins, qu'une telle attitude du sujet peut entraîner, parce qu'à ce moment précis il est lâché sans filet dans le monde des signes possibles<sup>12</sup>, sans rien dans le répertoire commun et connu (du moins c'est ainsi qu'il ressent la situation) qui lui permette de valider ce qu'il a laissé ainsi s'effectuer et prendre corps (au sens plein de l'expression). C'est le moment du changement

d'habitude, qui fait que ce qui n'aurait plus pu être signe, dans l'accès à l'interprétant final (qui est le stade du repos de l'esprit dans l'habitude), est au contraire libéré dans une création potentiellement supérieure mais ô combien dangereuse pour la tranquillité de l'esprit, dans le plaisir comme dans le déplaisir.

Peut-on dire qu'à ce moment-là le sujet a quitté l'espace de la norme? Pas nécessairement, puisqu'il dispose toujours du langage et que ce dernier est toujours communicable, quels que soient les efforts pour y parvenir. Il peut donc faire retour sur son interprétation, la reconsidérer dans son involution, et en reconstruire les maillons pour expliciter la signification qui leur fut réellement accordée dans l'évolution du processus sémiotique, sans fausse pudeur.

Voici ce que la lecture attentive du texte peircien m'a permis de comprendre de la position pragmaticiste sur le langage et les signes, qui font de l'interprétation le fondement même du langage et de l'homme-signe, symbole pour lui-même certes, mais apte à percevoir sa propre existence et ses sentiments, et à reconnaître l'efficacité du monde extérieur que l'on pourrait appeler réalité.

#### L'OBSERVATION SCIENTIFIQUE DES SIGNES ET DES SÉMIOSSES

J'ai eu recours à un certain jargon sémiotique pour rendre compte de la place de l'interprétation dans la vie ordinaire des signes. Comment y échapper? Il me fallait bien parler de l'homme, du sujet, des signes qu'il produit et qu'il interprète (qui peuvent être les mêmes, ou d'autres signes inscrits par d'autres sujets), de son statut d'être social (comme traversée et communication), de son répertoire culturel (souvent pluriel d'ailleurs), et enfin, *last but not least*, de la réalité. C'est la question de la réalité qui engendre les irréductibilités d'une épistémologie à une autre, et encore aujourd'hui le débat est ouvert, sur un fond commun pourtant, qui est le caractère toujours perdu de l'objet (pour nous dynamique) des signes.

Une des positions peirciennes (le débat n'est pas davantage clos au sein de cette mouvance) est de penser cet objet non seulement comme connaissable (fût-ce toujours indirectement puisqu'il requiert la médiation d'un signe), mais comme origine de la détermination du signe à le représenter<sup>13</sup>. Bien sûr, on n'aura pas la naïveté de croire qu'il s'agit de l'origine « première », et tout aussi sûrement on ne posera pas davantage que l'esprit (l'esprit est nécessaire pour qu'il y ait sémiose) et une certaine subjectivité (celle du sujet-interprète) n'ont rien à voir avec cette pensée *a posteriori* d'une origine du signe. Cependant, on retiendra toujours que le signe a subi une détermination réelle, qui émane de la réalité définie comme ce qui ne dépend pas de l'idée que nous nous en faisons, vous ou moi<sup>14</sup>. Ce que la sémiose est capable de « faire » (et c'est en ce sens qu'elle peut être un travail), c'est de « trouver », d'identifier cette source énergétique assez puissante pour avoir permis une représentation<sup>15</sup>, elle-même filtrée par un répertoire, un texte (au sens de Bakhtine), qui lui donne son langage de référence et sa socialité.

Ce tout, composé de l'objet dynamique du signe et l'univers culturel qui livre l'objet immédiat qui permettra la communication du signe, constitue le contexte pragmatique de ce dernier, mais c'est grâce au signe que peut s'opérer l'articulation des deux sphères du réel et du métaphysique. En effet, le signe n'est signe que d'être interprété par un esprit, en deçà de quoi il ne peut guère être, s'il y a « activité », que deux « choses » (deux pour faire vite, mais sans doute davantage) : un simple jugement perceptuel, a-critique, ou un éventuel *representamen*, déclencheur automatique d'une réaction (instinctuelle, mécanique, électronique, etc.). Quelle que soit la nature de son objet dynamique, le signe devient objet d'interprétation *hic et nunc* sur la base de sa matérialité ou forme ; il est toujours localisé dans son espace-temps, itérable mais unique et singulier dans son occurrence, et c'est cette faculté d'itération qui le rend communicable, d'une part, mais qui signale, d'autre part, sans contestation possible, son appartenance à

un univers englobant de signes déjà socialisés, dont l'homme n'est qu'une entité remarquable sans doute, mais pas essentiellement différente du reste de l'univers des signes, puisque nous ne connaissons de lui que les signes qui le médiatisent lui aussi.

Cette dimension de réalité à la base de la sémiose, impulsant toute sémiose dans une certaine indépendance par rapport au psychisme humain, est la cause de la coupure épistémologique qui sépare structuralisme et pragmatisme, ce dernier concept ayant été forgé, on le sait, par Peirce pour se dégager des dérives de mode advenues à son précédent concept, le pragmatisme<sup>16</sup>, plus justement accolé aujourd'hui au nom et à l'œuvre de William James. La réalité devient un extérieur de l'appréhendé (mais pas de l'appréhensible), et l'objet dynamique ce que Michel Balat interprète comme l'espace structuré continu de l'Inconscient, dont les seuls indices sont les signes qui le transforment en discontinu, aussi petits soient rendus les espaces vides par l'analyse menée lors de la clinique ou dans le laboratoire du sémioticien. On voit pointer un problème dans cette conception, car elle fait de la réalité extérieure aux signes un espace purement psychique. Ce problème est-il résolu par la précision apportée que l'objet réel « devient » toujours l'objet d'un signe chaque fois qu'il est interprété, puisque son identification passe par le langage (je n'ai pas dit par la langue, et je tiens à cette distinction) ; ce langage dont j'ai dit plus haut qu'il est puissamment infiltré, contaminé, par les règles et coutumes de la culture (ou des cultures) ambiante(s), mais qui n'est pas nécessairement verbal ? Cet objet du signe est ce qu'on entend par objet dynamique, et c'est ce que je propose de retenir comme possible distinction opératoire entre objet réel (dont on ne peut rien dire mais dont on doit postuler l'existence) et objet dynamique (dont la nature est d'être interprétable par le biais de son médiateur, le signe). Peut-être y a-t-il cette même progression insensible du statut de réalité de l'un en statut plus psychique de l'autre, que Peirce postule dans le passage du jugement perceptuel (a-critique bien qu'adoptant déjà une

forme propositionnelle) au jugement abductif (critique, propositionnel, contrôlable), transformation dont le seuil d'occurrence échappe à toute observation (position anti-cartésienne par excellence, très critique du concept d'introspection<sup>17</sup>). Car l'ensemble de cette configuration est supporté par une phénoménologie de la perception d'un caractère général, résolument anti-subjectif. La phanéroscopie peircienne (du grec *phaneron*, phénomène) est en effet une méthode de mise en évidence des universaux du monde comme langage, en dehors de toute limitation et ancrage dans le temps et l'espace. Cependant, comme sa sémiotique, elle-même par contre située dans le temps, elle est régie catégoriellement par les trois mêmes univers de priméité, secondéité et tiercéité, que l'analyste doit s'attacher à retrouver et à objectiver dans toutes les manifestations de la réalité, interprétant ses inférences dans un corps théorique toujours susceptible d'être remis en cause, dans un changement de l'habitude d'interprétation, dont on a vu *supra* qu'il est de nature créative, c'est-à-dire, au point de départ, abductif, hypothétique et, au point d'arrivée, validé par induction. La déduction, quant à elle, aura à jouer un rôle intermédiaire de vérification de la synthèse par application à quelques cas.

Comme il est facile de le constater, la sémiotique peircienne ne parle guère de contenus. On ne saurait vraiment s'en étonner, puisqu'elle se donne comme logique des signes et de leur processus d'engendrement et d'interprétation. Peirce a abouti à l'élaboration de deux grilles descriptives : l'une qu'il a appelée les dix points de vue de la classification des signes<sup>18</sup> (il serait en fait plus juste de dire : de la sémosis), donnant lieu chacun à une trichotomie, et l'autre qui se trouve être le dixième de ces points de vue, c'est-à-dire encore une trichotomie, mais livrant elle-même dix classes de signes, organisées en une matrice présentée sous forme de treillis par R. Marty (1977).

De nombreux travaux ont été réalisés sur la base de ce treillis, ou plus généralement de la méthodologie issue des travaux de Peirce, mais je ne compte pas y

revenir ici (par exemple, les développements théoriques et applications proposés par les membres de l'Institut de recherches en Sémiotique, Communication et Éducation (I.R.S.C.E.), Université de Perpignan, dans les domaines des sciences du langage, de la psychanalyse, de la littérature et des arts, depuis la seconde moitié des années 70).

J'ai quant à moi étudié (1979-1984) contrastivement les processus de la lecture et de l'interprétation (d'œuvres littéraires), processus que j'ai à l'époque considérés comme distincts, me séparant en apparence, dans cette démarche, de la conception que j'expose et défends ici. Il s'agit moins d'une contradiction ou d'un oubli que d'une différence dans la focalisation. Je dirai qu'ici je définis le concept, après Peirce, dans sa plus grande extension, et qu'il me paraissait utile, dans un autre temps et avec d'autres visées, de le définir de façon moins large du point de vue pédagogique, en lui attribuant le maximum de compréhension. Je dirais volontiers avec le recul que la « lecture » couvre les deux niveaux d'accès au sens, dont je parlais dans la première partie de cet article (menant du qualisigne au sinsigne indiciaire dicent, en termes de classes de signes), et l'« interprétation » l'accès à la signification inter-textuelle (sous forme de légisignes ouverts à tous les degrés de contrôle, du rhème à l'argument (J. Réthoré). Ces lectures et ces interprétations m'ont été données à observer par des étudiants de deuxième année du Diplôme d'études universitaires générales (D.E.U.G.) d'anglais pendant quelques années. J'ai également tiré parti de préfaces à des œuvres, en particulier de la préface à la traduction en français d'*Au-dessous du volcan*, due à l'auteur, Malcom Lowry lui-même (Réthoré, 1988).

Ce que l'examen de ces « exercices » m'a permis de saisir avec force est combien il est difficile de maîtriser les outils de la lecture et de l'interprétation en les maintenant bien distincts les uns des autres, de façon à conserver une homogénéité des signes utilisés pour faire le compte rendu de lecture. La préface de Lowry est une illustration remarquable de ce point de vue,



car on voit comment s'y mêlent les classes desquelles relèvent les signes qui la constituent comme texte, et parfois dans une même phrase. Ainsi, telle phrase donnera une information de l'ordre de l'évocation d'une forme (ici le bois sombre) en même temps qu'elle interprétera cette même image comme l'appel d'un symbole (réalité et fatalité):

*Le thème du bois sombre, indiqué encore une fois au chapitre VII quand le Consul entre dans une lugubre cantina appelée El Bosque, ce qui signifie aussi bois, se résout au chapitre IX, celui qui relate la mort de l'héroïne, et où le bois devient réalité et fatalité. (Lowry, Préface, 1959: 25)*

Quelles garanties avons-nous de la validité de l'interprétation, d'où qu'elle vienne (lecteur ou auteur)? Le seul critère est celui du retour au texte (comme suite sommée de signes interprétés) et à l'intertextualité, ainsi qu'aux répertoires culturel et interculturel, autrement dit à l'espace des règles explicitées dans le discours plus ou moins savant, ce qui nous donne aussi la limite de cette validité, et ce que ne se privent pas de mettre en évidence les tenants de doctrines ésotériques, gnostiques, ou encore, dans un tout autre genre, déconstructionnistes. En effet, pour fonder de manière absolue la justesse de l'interprétation, il faudrait non seulement que l'idéoscopie des universaux du langage soit une science achevée (si cela a un sens, compte tenu du caractère inépuisable de la signification, puisqu'on la définit comme ouverte sur la création), mais en outre que ces universaux constituent une liste exhaustive des concepts permettant d'accéder à la réalité, ce qui n'est pas sur le point d'arriver. Quel que soit donc le degré de science et de connaissance collatérale des objets qui caractérise l'interprète, les résidus de son discours sont sans doute encore monumentaux. Pourtant, contre les déconstructionnistes, j'insisterai sur l'idée que l'enquête menée sur l'interprétation avec son retour au texte incitateur, mais aussi à tous les textes qui lui sont associés, est le seul moyen raisonnable de dire quoi que ce soit sur le sens et la signification que tel signe (généralement telle séquence de signes) a eu

pour tel interprète, qui les soumet à la collectivité de façon plus ou moins consciente et délibérée, en actes de paroles ou autres formes du langage à sa disposition. Cette interprétation, dans tous les cas de figure, sera elle-même interprétable comme accroissement ou comme déperdition du sens et de la signification possibles du signe d'origine. Et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps, dans ce que Peirce a appelé la sémiose illimitée.

#### NOTES

1. « Ce que je veux dire est que lorsqu'il y a un signe il y *aura* une interprétation dans un autre signe. L'essence de la relation est dans la futurité conditionnelle [...] ». (Brouillon d'une lettre inachevée adressée à Paul Carus, 8.225 note 10. Peirce cherche à illustrer sa conception de la logique de la science). Toutes les traductions proposées ci-après sont de l'auteur, sauf mention contraire.
2. « [...] le caractère intellectuel des croyances du moins dépend de la capacité de *traduction infinie* d'un signe en un autre signe. Une inférence *se traduit* directement en une croyance. Une pensée qui n'est pas capable d'affecter la croyance d'aucune manière, n'a, à l'évidence, aucune *signification ou valeur intellectuelle*. Mais si elle affecte la croyance, elle est alors *traduite* d'un signe en un autre comme la croyance elle-même est interprétée. En conséquence ce caractère des signes, selon lequel ils doivent être capables d'*interprétation* dans tous les sens du mot, appartient à toute sorte de cognition ». (7.357; c'est moi qui souligne).
3. Peirce critique la conception kantienne de la signification d'un terme (5.177) qui consiste à la définir comme « composée de tous les termes qui pourraient être essentiellement prédiqués de ce terme ». Mais surtout, dans un compte rendu critique de l'ouvrage de Lady Welby, dame d'honneur de la reine Victoria et qui entretint une longue correspondance avec lui à partir de cette date, Peirce saisit l'occasion qui lui est donnée de définir les trois concepts de « sense », « meaning » et « significance » : « [...] comprendre un mot ou une expression peut, en premier lieu, consister en une telle familiarité avec ce mot que cette dernière nous permettra de l'appliquer correctement; ou, en second lieu, cela peut consister en une analyse abstraite de la conception ou compréhension de ses relations intellectuelles avec les autres concepts; ou, en troisième lieu, cela peut consister en une connaissance de la portée phénoménale ou pratique possible de l'assertion du concept » (8.174). Enfin, dans la *Première Conférence Lowell* de 1903 (8.176), Peirce, faisant référence au même ouvrage, réexamine ses propres conceptions : « Un mot a du sens [en anglais *has meaning*] pour nous dans la mesure où nous sommes capable d'en faire usage en communiquant notre connaissance à d'autres et en accédant à la connaissance que ces autres cherchent à nous communiquer. Ceci est le plus bas degré de

signification. La *signification* [en anglais, *meaning*] d'un mot est à proprement parler la somme totale de toutes les prédictions conditionnelles dont la personne qui l'utilise *entend* assumer la responsabilité ou la nier. Cette *intention* consciente ou quasi consciente dans l'utilisation du mot est le second degré de signification. Mais outre les conséquences auxquelles la personne qui accepte un mot se soumet elle-même en connaissance de cause, il existe un vaste océan de conséquences imprévues que l'acceptation du mot est destinée à faire surgir, pas seulement les conséquences du savoir mais peut-être les révolutions de la société. Nul ne peut dire quel pouvoir de transformation de la face du monde il peut y avoir dans un mot ou une expression; et la somme de ces conséquences constitue le troisième degré de signification.

4. «Ainsi si le Signe est la phrase "Hamlet était fou", pour comprendre ce que ceci signifie on doit savoir que les hommes sont parfois dans cet état étrange; on doit avoir vu des fous ou avoir lu des choses à leur sujet; et ce sera d'autant mieux si on sait précisément (sans avoir besoin d'en faire l'hypothèse) ce qu'était la conception que Shakespeare avait de la folie. [...] *cela* est l'Interprétant du signe - sa "significance" [significance]». (8. 179, manuscrit non daté, Widener IB3a, sans doute une lettre, cf. note de l'éditeur du vol. 8 des *Collected Papers*).

5. «[...] par "semiosis" j'entends [...] une action, ou influence, qui est, ou implique, une coopération de trois sujets, tels qu'un signe, son objet, et son interprétant, cette influence tri-relative n'étant d'aucune façon résoluble en actions entre paires. [...] ma définition confère à toute chose qui agit de cette façon le titre de "signe"». (5. 484: extrait de «Pragmatism», écrit vers 1906).

6. Cf. 8. 343, extrait d'un brouillon de lettre à Lady Welby, datant de décembre 1908, mais dont la date oscille entre le 24 et le 28. En voici le texte:

«Un signe, donc, entre dans une relation triadique à son Objet et son Interprétant. Mais il est nécessaire de distinguer l'Objet Immédiat, ou l'Objet comme le Signe le représente, de l'Objet Dynamique, ou Objet réellement efficient mais non immédiatement présent. Il est de même indispensable de distinguer l'Interprétant Immédiat, c'est-à-dire l'Interprétant représenté ou signifié dans le Signe, de l'Interprétant Dynamique, ou effet réellement produit sur l'esprit par le Signe; et ces deux-là de l'Interprétant Normal, ou effet qui serait produit dans l'esprit par le Signe avec un développement suffisant de la pensée».

7. Le concept de «sémiotique» n'est pas très fréquent sous la plume de Peirce et fait généralement l'objet d'une rapide définition. Cependant, voici un passage assez développé dans lequel se manifestent assez clairement les objectifs et la méthode fixés pour cette science, qui n'est qu'un autre nom pour la logique:

«La logique, dans son sens général, n'est, comme je crois l'avoir montré, qu'un autre nom pour la *sémiotique* [semiotic] [...], la doctrine quasi nécessaire, ou formelle, des signes. En décrivant la doctrine comme "quasi nécessaire", ou formelle, je veux dire que nous observons les caractères des signes que nous connaissons, et à partir d'une telle observation, par un processus que je ne vois aucune objection à appeler Abstraction, nous sommes conduits à des déclarations, éminemment faillibles, et donc, dans un sens en aucune façon nécessaires, sur ce que *doivent être* les caractères de tous les signes utilisés par une intelligence "scientifique", c'est-à-dire une intelligence capable d'apprendre par expérience» (2. 227, fragment non identifié écrit vers 1897).

8. «Les dix points de vue à partir desquels sont déterminées les principales divisions des signes sont les suivantes: La Première,

fonction du Mode d'Appréhension du Signe lui-même». (8. 344, lettre à Lady Welby, 24 déc. 1908). «1. Un Signe est nécessairement en lui-même présent à l'Esprit de son Interprète. Maintenant, il y a trois façons entièrement différentes dont les Objets sont présents à l'esprit: Tout d'abord, en eux-mêmes comme ils sont en eux-mêmes [...]. Deuxièmement, le sens de quelque chose s'opposant à notre Effort [...] connu dans son individualité par le choc actuel, l'élément de surprise, dans toute expérience qui le rend *sui generis*. Troisièmement, ce qui est conservé dans notre mémoire; familier, et, en tant que tel, Général». (8. 346, lettre à Lady Welby, 26 déc. 1908).

Cette division est celle qu'il faut avoir à l'esprit pour comprendre ce que Peirce dit à propos de l'icône (2. 247): «Une icône est un signe qui renvoie à l'objet qu'il dénote simplement en vertu des caractères qu'il possède, que cet objet existe réellement ou non. Il est vrai que si cet objet n'existe vraiment pas, l'icône n'agit pas comme signe; mais cela n'a rien à voir avec son caractère de signe». (Trad. de G. Deledalle, *Écrits sur le signe*, p. 140).

9. Seconde signifie ici dyadique, c'est-à-dire saisit la relation qui unit le signe à son objet dynamique.

10. Suivant les subdivisions catégorielles proposées par Peirce de priméité, secondéité et tiercéité à l'intérieur de chaque «dimension», subdivisions qui constituent des trichotomies, on obtient les classifications suivantes dans la dimension monadique du signe considéré en lui-même, dans sa *talité* propre, c'est-à-dire dans sa matérialité, qui correspond à la première subdivision recommandée par Peirce, cf. note 9 supra:

1.1 qualisigne, ton, langage trait ou suite possible	1.2 sinsigne, occurrence, discours, énoncé	1.3 légisigne, type, langue, grammaire, lexique phrase, proposition
---------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------

Ce tableau postule qu'il existe le même rapport catégoriel entre le qualisigne, le sinsigne et le légisigne, qu'entre le langage (humain), le discours et la langue, ou encore entre le trait phonique (ou une suite de morphèmes) possible, l'énoncé et la proposition.

11. «En 1902, dans *Why Study Logic?*, Peirce avait défini le percept comme une sorte d'évidence de nos sens, mais qui ne serait pas la toute première impression. Le percept en effet est déjà une construction, mais elle est sans rapport avec la volonté (2. 141)». (Réthoré, 1988b: p. 448).

Le «jugement perceptuel», quant à lui, «est le premier jugement que forme une personne sur ce qu'elle perçoit par ses sens [...]. Les jugements perceptuels sont le produit cognitif d'une réaction (5. 156), qui nous est littéralement imposée, sans que nous puissions ni la contrôler, ni la critiquer (5. 157)». (*Ibid.*, p. 452).

«C'est au niveau de leurs prédicats que les jugements perceptuels enveloppent de la généralité (5. 151). Du point de vue de leur signification, c'est-à-dire relativement à leurs objets, les prédicats sont des *icônes* dans lesquelles les qualités du percept présent - ou image-sens [sense-image] (5. 151) - nous sont *immédiatement* présentées. [...] Par ailleurs, le processus de formation du jugement perceptuel étant inconscient ne se réalise pas en une série d'actes d'inférence discrets. Le processus se construit en *continu* (5. 181)». (*Ibid.*, p. 453; les caractères italiques ont été ajoutés).

12. Un document postérieur à la rédaction de cet article m'offre une illustration extraordinaire de vérité de ce que je veux dire, *mutatis mutandis*. Il s'agit du témoignage d'une cérébrolésée, qui s'est exprimée dans le cadre d'un séminaire européen tenu les 24 et 25 octobre 1997.

Dans ce document (qui se présente sous forme de notes multigraphiées), une jeune femme anonyme, relate et analyse son expérience :

« Un stupide accident que vous attendiez pas ; ensuite le brouillard, l'inconscience du malade pris totalement en charge ou laissé à lui-même ; vous ne prenez conscience que petit à petit de l'étendue des dégâts, de ce que vous avez perdu, de ce que vous ne pouvez plus dire, faire, voir ; vous ne savez plus lire, plus retenir les conversations [...] alors ou vous refusez d'ouvrir les yeux sur la réalité ou vous prenez conscience et c'est la panique, l'angoisse ; vous passez successivement de la honte, la révolte, au spleen, au repli total sur vous-mêmes ». (Les caractères italiques ont été ajoutés).

Si cette situation est certes qualifiable d'extrême dans le manque et la différence, elle peut aussi n'être considérée que comme l'extrême d'un continuum de situations dont l'extrémité opposée pourrait être identifiée comme « normalité ». C'est quelque part entre les deux que nous situerions le risque apparenté de la découverte de la signifiante des signes dans l'expérience réelle que l'on peut en faire lorsque ne font défaut ni la volonté, ni les moyens tant matériels qu'intellectuels pour la mener à bien.

13. « Tout d'abord, une analyse de l'essence d'un signe (en poussant ce mot dans ses limites extrêmes, comme *tout ce qui, étant déterminé par un objet, détermine une interprétation à sa détermination, à travers lui, par le même objet*) conduit à une preuve que tout signe est déterminé par son objet, soit, premièrement, en partageant certains caractères de l'objet, j'appelle alors le signe une *icône* ; en second, en étant réellement et dans son existence individuelle relié à l'objet individuel, j'appelle alors le signe un *indice* ; en troisième lieu, par la certitude plus ou moins approximative qu'il sera interprété comme dénotant l'objet, en vertu d'une habitude (terme que j'utilise comme incluant une disposition naturelle), j'appelle alors le signe un *symbole* ». (4. 531).

14. Pourtant, dans une discussion portant sur l'opposition du nominalisme et du réalisme, Peirce dit très clairement que la réalité ne doit pas être pour autant considérée comme indépendante de toute représentation. La réalité est représentée dans les représentations vraies (cf. 5. 312), elle « dépend de la décision ultime de la communauté » (5. 315), c'est-à-dire la communauté des chercheurs, à la fin des temps ! Une telle idée contredit-elle notre propre assertion dans le texte ? Non, si l'on retient tout ensemble ce qui précède et ce qui suit : « Telle est la méthode de la science. Son hypothèse fondamentale [...] est la suivante : *Il y a des choses réelles, dont les caractères sont entièrement indépendants de notre opinion à leur sujet* ; ces réels affectent nos sens en vertu de lois régulières, et, bien que nos sensations soient aussi différentes que le sont nos relations aux objets, cependant, en tirant parti des lois de la perception, nous pouvons rendre compte par le raisonnement de la façon dont les choses sont réellement, vraiment ; et tout homme, s'il se dote de suffisamment d'expérience et s'il raisonne sur cette expérience, sera conduit à la seule conclusion vraie. La nouvelle conception dont il est ici question est celle de la réalité ». (5. 384, « Comment se fixe la croyance », texte fondateur du pragmatisme avec l'article intitulé « Comment rendre nos idées claires ? »).

15. La secondarité de l'objet dynamique est l'élément de force brute qui caractérise les signes indiciaires, par exemple, notamment lorsqu'ils ont la forme d'une assertion affirmative, ou encore d'un impératif (cf. 4. 572, sur les éléments de ressemblance entre une déclarative assertée et un impératif) : « La proposition professe qu'elle est

réellement affectée par l'existant actuel ou la loi réelle auquel elle renvoie ». (2. 252). Or « Tout ce qui existe, *ex-siste*, c'est-à-dire agit réellement sur d'autres existants, [...] ». (5. 429).

« Un tel sentiment de compulsion, de lutte, entre quelque chose dedans et quelque chose dehors accompagne toute expérience quelle qu'elle soit ». (2. 22). « Parce que la compulsion est essentiellement *hic et nunc*, la circonstance de la compulsion ne peut être que représentée à l'auditeur [de l'assertion] en l'obligeant à faire l'expérience de cette même circonstance. Il s'ensuit la nécessité de disposer d'un genre de signe qui agira dynamiquement sur l'attention de l'auditeur et la dirigera sur un objet ou circonstance spécial. Un tel signe je l'appelle *Indice*. [...] Ce sur quoi l'indice dirige l'attention peut être appelé sujet de l'assertion ». (2. 336).

16. Cf. 5. 414.

17. Cf. 5. 265.

18. Cf. notes 8 et 10 *supra*.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALAT, M. [1986] : *La Triade en psychanalyse : Peirce, entre Freud et Lacan*, Thèse de doctorat d'état, Université de Perpignan ;  
[1993] : *Sémiotique et psychanalyse, Recueil d'articles ronéotés (1989-91)*, Université de Perpignan : IRSCE ;  
[1995] : *Le Musement, Recueil de textes ronéotés*, Université de Perpignan : IRSCE.
- CARUANA, F. [1991] : *Les Problèmes de l'interprétation en peinture*, Thèse de doctorat, Université de Perpignan.
- DELEDALLE, G. [1978] : *Écrits sur le signe de C.S. Peirce*, Paris, Seuil ;  
[1977] : « Pour lire la théorie des signes de Charles S. Peirce », *Semiosis*, n°6, Baden-Baden, Agis-Verlag, 29-36.
- ECO, U. [1992] : *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 406 p.
- JAPPY, A. [1994] : *Métaphore et iconicité de l'anglais moderne*, Thèse de doctorat, Université de Grenoble.
- KAMINKER, J.-P. [1992] : *Recherches sur des indicateurs sémiotiques des rapports au langage*, Thèse de doctorat, Université de Besançon.
- LOWRY, M. [1959] : *Au-dessous du volcan*, Paris, Gallimard, coll. « folio ».
- MARTY, R. [1977] : « Catégories et foncteurs en sémiotique », *Semiosis*, n°6, Baden-Baden, Agis-Verlag, 5-15.
- PEIRCE, C.S. [1931-5, 1958] : *Collected Papers*, vol. I-VIII, Cambridge (Mass.), Harvard University Press ;  
CD-ROM : *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, ISBN 1-5-7085-041-0.
- RÉTHORÉ, J. [1982] : « Lecture et interprétation. Une partition sémiotique des savoirs », *Semiosis*, n° 27, Baden-Baden, Agis-Verlag, 32-38 ;  
[1987] : « Pragmatisme et langage chez Peirce », *Semiosis*, n° 46-47, Baden-Baden, Agis-Verlag, 131-147 ;  
[1988a] : « Les conditions de l'approche d'un texte littéraire dans le contexte pédagogique : lecture et interprétation comme processus cognitifs », *Semiotic Theory and Practice*, Berlin/New York/Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1013-1021 ;  
[1988b] : *La Linguistique sémiotique de C. S. Peirce. Propositions pour une grammaire phanéoscopique*, Thèse de doctorat d'état, A.N.R.T. Université de Lille III, 739 p. ;  
[1990] : « La description de ces signes qui fondent notre rapport au réel », *Semiosis*, n° 59-60, 23-29.
- RICEUR, P. [1965] : *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Paris, Seuil.



# HERMÉNEUTIQUE ET COGNITION

## HERMÉNEUTIQUE ET COGNITION

ANDREW QUINN

*Tout le savoir s'installe dans les horizons ouverts par la perception*  
Merleau-Ponty, 1988: 240

Le courant naturaliste, qui occupe depuis une vingtaine d'années une bonne part des sciences de l'esprit et du sens – les *Naturwissenschaften* –, ne sera pas sans conséquence pour la détermination de l'herméneutique. Entendons par naturalisme ce recours à une ontologie réaliste qui suppose à la fois que les objets étudiés sont susceptibles d'être expliqués par les sciences naturelles, mais aussi que le sens commun (universel) est ontologiquement relié au monde naturel. En excluant ici ses orientations réductionnistes et/ou éliminativistes pour privilégier le naturalisme non réductionniste apparu en France avec les travaux de Thom et Petitot, lequel nous amène à l'idée d'une « physique du sens » (Petitot, 1985) mettant en relief la naturalité du rapport interprétatif que le « sujet » entretient avec le « monde » sur la base de l'intentionnalité. Le sens commun (Smith, 1993) rattaché à cette physique est en quelque sorte un ensemble de processus cognitifs<sup>1</sup> naturels comme voir, entendre, raisonner, etc., mais aussi, comme le précise Barry Smith, un système de croyances incluant ce que l'on appelle « folk physics », « folk psychology », etc. Il faut tenir compte du fait qu'il y a aussi le « monde du sens commun », c'est-à-dire le monde des objets auxquels sont reliés les processus de cognition et les contenus des croyances correspondantes. Sans aller jusqu'à prétendre définir ontologiquement les structures de ce « monde du sens commun », on refusera néanmoins autant la naïveté d'un réalisme du sens commun dans le sens du réalisme ontologique et représentationnaliste – ce que Foucault dans *Les Mots et les Choses* a défini comme l'âge de la Représentation –, que le relativisme cognitif ou culturel au cœur du postmodernisme. Dans l'optique philosophique d'une ontologie réaliste, il est possible de retenir de la physique naïve et qualitative, renforcée des études en psychologie de la perception ainsi qu'en anthropologie cognitive, ce qui mène légitimement vers un véritable noyau cognitif commun.

Des travaux récents dans le cadre des modèles dynamiques<sup>2</sup> tendent à la possibilité d'associer « la structure topologique de l'espace » – nécessairement commune – à des représentations symboliques et ce, de telle manière que l'interprétation de ces dernières doive s'intégrer dans cette même structure topologique en même temps que dans les structures de cognition tout aussi topologiques (Visetti, 1994). Par là, on peut envisager la possibilité d'un véritable *parallélisme* entre la nature sémiotique de l'esprit (au sens thomien de sémiophysique) et l'organisation dynamique de la nature (Sebeok, 1989). Sans entrer dans le détail par ailleurs trop complexe, notre modeste réflexion philosophique à partir des récents paradigmes dynamiques porte sur une problématique en partie cognitive, à savoir que le phénomène de catégorisation, présent notamment dans la démarche de Lévi-Strauss ainsi que dans l'anthropologie cognitive (Horton, 1982), est inhérent à une *sémiotique cognitive* au fondement même de l'herméneutique naturalisée. Nous postulons à ce sujet, et dans la perspective d'un réalisme du sens commun (Smith, 1992), l'existence d'une sorte de relation d'équivalence entre langage, catégorisation (mythique ou autre) et spatialité, équivalence qui, bien qu'asymétrique, permet une « constitution catégoriale » de l'espace-temps social. Et dans la mesure où semble plausible une naturalisation du sens et de ses processus de constitution, ainsi que du rapport interprétatif que le sujet entretient avec le monde, nous croyons qu'il importe de tenir compte d'un certain nombre de présupposés, à savoir : i) le caractère naturellement intelligible du réel; ii) le caractère dynamique des processus cognitifs et du monde dans lequel nous vivons; iii) la nécessité de recourir aux théories de la forme *a contrario* des thèses postgaliléennes; iv) enfin le caractère en partie parfaitement adéquat des rapports cognitifs qu'entretient le sens commun avec son environnement.

#### RÉALISME ÉCOLOGIQUE ET SENS COMMUN

Dans la mesure où il s'agit d'un phénomène phylogénétiquement déterminé, nous supposons que l'intelligibilité même du réel doit être conçue comme

recouvrant sa propre nécessité naturelle; ce phénomène cognitif peut donc être conçu comme parfaitement naturel. C'est en effet une évidence que la survie de l'espèce a dû dépendre en bonne partie de ses capacités d'adaptation cognitive et donc que le réel dans lequel elle a survécu était « intelligible »; cette intelligibilité a correspondu et correspond toujours, en partie du moins, aux structures cognitives de l'espèce. Dans la perspective où ce monde, dans lequel elle est apparue, a lutté et s'est adaptée, est un monde dynamique, l'organisation du réel comme de la cognition obéit à des lois dynamiques dans l'unité de ce monde. Les structures cognitives ont dû s'adapter à une réalité qui, malgré la diversité des paysages liée aux migrations particulièrement (l'acclimatation), n'en était pas moins « une ». Disons trivialement qu'au simple niveau des comportements de survie, l'eau comme le feu, ou le fait de manger ne relèvent de rien d'autre que de ce pourquoi ils sont universellement prégnants, en dépit des « investissements »<sup>3</sup> dont ils sont l'objet.

Ces questions ne sont intelligibles pour nous que dans la mesure où, à titre programmatique, nous postulons que la sémiotique cognitive est indissociable du programme d'une ontologie réaliste et qualitative. Ces questions, par-delà un intérêt spéculatif, sont déterminantes pour notre compréhension du monde face à la « démission de la raison » que constitue le raz-de-marée postmoderne. Le système cognitif naturel des êtres humains est relié à *un seul monde*. Aussi, le monde du sens commun est-il, au fond, culturellement invariant; il existe indépendamment des activités cognitives des hommes. S'il y a en effet des structures cognitives de base, il est essentiel aussi qu'il y ait un monde naturel auquel elles sont rattachées, ce qui ne contredit pas l'existence indéniable de la diversité des cultures. Toutefois, il s'en trouve pour refuser cette idée d'un seul et même monde auquel se rattache la cognition. La thèse sociologiste qui affirme que la diversité culturelle ou celle des langues a pour implication ontologique que les humains de différentes cultures vivraient dans des mondes différents, que les différentes langues parleraient de différents mondes, cette affirmation implique un relativisme qui semble parfaitement

conséquent. Mais peut-on sérieusement soutenir l'existence de différentes ontologies générées par une diversité des systèmes cognitifs eux-mêmes issus de la diversité des mondes habités?

#### PHÉNOMÉNOLOGIE ET SENS COMMUN

La médiation phénoménologique – physique et cognitive –, introduite par Jean Petitot (1992), rend possible une compréhension plausible, épistémologiquement articulée, du rapport continu et dynamique qu'entretient le sujet avec le monde, et donc ainsi d'une herméneutique naturalisée, en adéquation avec la réalité physique et dynamique de ce monde. La modélisation morphodynamique offre le cadre théorique adéquat pour assurer une telle perspective sur le monde et la cognition humaine à l'œuvre dans ce rapport interprétatif (sur la base de la catégorisation). Mais il faut postuler à la suite de l'écologisme de Gibson ainsi que des travaux de Marr sur la vision, et dans le cadre d'une ontologie réaliste et qualitative (Petitot et Smith, 1991), que déjà au niveau des *inputs*, il y a une finalité de l'information qui relève d'une phénoménologie intrinsèque, naturelle et en partie isomorphe aux niveaux physique et cognitif. L'émergence du rapport interprétatif cognition, monde et sens, à partir des informations fournies par les récepteurs sensoriels, implique que le contenu interprétable y soit un aspect spécifique ainsi qu'objectif, et en tant que tel, absolument incontournable. Par le fait même, les contenus informationnels doivent être définis en termes de «covariance» entre les propriétés physiques et les propriétés des systèmes cognitifs, covariance entre les propriétés des substrats physiques et les propriétés des substrats neuronaux. L'interprétation est donc indissociable des propriétés phéno-physiques/phéno-cognitives: l'herméneutique, pour se naturaliser, doit se constituer comme un phénomène intrinsèque à l'ancrage du cognitif dans le physique. Les contenus informationnels sont constitués de substrats encodant déjà une information morphologique adéquatement corrélée, en grande partie isomorphe à l'information morphologique dont sont présumés porteurs les signaux émis à partir des substrats physiques présents

dans l'environnement, et transmis aux structures de perception par des processus physiques dynamiques propres au monde naturel (Petitot, 1994). À cette information présente dans les substrats physiques correspondent adéquatement les structures cognitives, lesquelles sont elles-mêmes issues phylogénétiquement de cette physique dynamique du monde naturel. De ces substrats émergent phénoménologiquement des morphologies qui possèdent au niveau de l'apparaître un caractère phéno-physique et phéno-cognitif, ce qui doit assurer un «couplage» entre physique et cognitif. Nous croyons que cela seul autorise une théorie de l'interprétation non subjective, une herméneutique qui est métaphoriquement une sorte de «*prose du monde*» pour reprendre la belle expression de Merleau-Ponty. Il n'y a donc pas de coupure entre physique externe et cognition, comme c'est le cas pour le paradigme symbolique, classique, à la Fodor et Pylyshyn. Au contraire, les propriétés perçues, significatives pour le sujet interprétant, correspondent à des propriétés réelles, «morphologiques», de notre univers physique.

Ainsi, pour établir le rapport entre «sémiotique du monde naturel» et «phénoménologie de la manifestation», nous dirons que toute théorie épistémologiquement plausible, nomologiquement fondée des rapports interprétatifs sujet-monde, a pour condition d'admettre *a priori* une organisation proto-symbolique, une structure proprement morphologique trop longtemps rejetée, ainsi qu'un niveau intermédiaire où se réalise le «couplage» cognition-monde naturel.

En accord avec un rationalisme somme toute critique, il nous semble que l'ontologie réaliste, issue entre autres du «tournant morphologique», permet de redonner droit aux grandes questions de la modernité. Il s'agira notamment de tenir compte de cette rationalité commune à l'espèce, inhérente à l'expérience quotidienne du «sens commun», en même temps qu'à l'unité de ce monde qui se donne à nous. Prendre en compte les corrélats objectifs qui se présentent «naturellement» à nous et qui sont enracinés dans l'objectivité physique, c'est faire appel au «réalisme du sens commun», à l'objectivité du

monde qui se donne à lui. L'acte cognitif que l'on exerce au quotidien, soit en franchissant une porte, en pratiquant un sport, en conduisant une automobile, mobilise un ensemble de réseaux qui, allant des périphériques sensoriels jusqu'aux structures cognitives les plus fines, nous donne une vérité, et celle-ci, sans que nous tombions dans le *représentationnalisme*, se doit d'être adéquate à la réalité probablement inépuisable de la nature. Redonner ses lettres de noblesse au sens commun, c'est simplement faire appel au rapport « naturel » que l'humain entretient avec le « monde naturel ». Il s'agit alors d'une physique qui, bien que naïve, n'en est pas moins, à un certain niveau, tout à fait adéquate à la réalité. Sans toutefois s'astreindre à une vision naïve, on postulera ainsi que la nature humaine est « naturellement », de par ses processus cognitifs (perception, langage, etc.), en rapport objectif avec le monde naturel (Smith, 1995). C'est là entre autres une des grandes avancées des travaux de David Marr sur le plan de la perception visuelle que d'avancer un réalisme naturel :

*Marr explique que ce que Gibson considérait comme l'« extraction » (pick-up) d'invariants de l'environnement peut être compris comme une forme de traitement de l'information [...] que les algorithmes employés sont déterminés par des propriétés objectives de l'environnement [...].*  
(Petitot et Smith, 1991 : 248)

Avec l'objectif « de réconcilier le statut syntaxique des algorithmes avec une sémantique écologique », on peut sauver « le monde de l'expérience qualitative », et donc recourir à une théorie du « monde qualitatif ou du monde du sens commun conçu comme un niveau de réalité relativement autonome dans l'expérience quotidienne » (*ibid.*, p.235). Et si le « domaine qualitatif » tel qu'analysé par la physique est plus étendu que le « domaine d'expérience du sens commun », tenant compte par exemple des qualités du spectre visible comme la couleur, ce monde de l'expérience du sens commun embrasse toutefois des dimensions de nature ontologique, des dimensions strictement relatives à la « sphère du qualitatif » (*ibid.*, p.234n), impliquant aussi une « stabilité structurelle » au sens de Thom (1972). Sans cette « stabilité structurelle », on voit mal

comment par exemple une signification quelconque serait même possible; il en est de même de la régularité essentielle à un comportement de survie. La quête d'un objet implique minimalement la stabilité de sa structure ainsi que celle des structures cognitives, du corps lui-même, qui y sont impliquées. Cela est important pour contrer les ravages du postmodernisme<sup>4</sup>. En affirmant qu'il n'y a qu'un monde (dynamique) auquel réfère la cognition naturelle, on ne fait que caractériser l'espace(-temps) de base, la niche écologique, l'habitat naturel de l'espèce humaine en ce qu'elle a d'universel. La perspective réaliste rattachée au « sens commun » affirme que celui-ci bénéficie en permanence dans ses activités cognitives d'un contact direct et relativement large, incluant la catégorisation, avec cette « région stable » de la réalité qui est le « monde du sens commun ». Notre cognition quotidienne repose aussi sur un noyau de croyances qui sont solidement rattachées les unes aux autres, croyances portant sur le monde tel qu'il est, existant de manière autonome, indépendamment des relations cognitives que nous avons avec lui<sup>5</sup>. L'ontologie réaliste nous assure de l'objectivité des propriétés des objets indépendamment des interactions avec les « sujets » percevant et agissant. Est ainsi préservée l'objectivité de la couleur ou des odeurs dans la mesure « réaliste » où la couleur des objets ou leurs odeurs ne dépendent pas d'un observateur, de ses affects, etc. D'ailleurs, comment pourrions-nous même prétendre « imperceptibles » *pour nous* certaines odeurs par exemple, alors qu'elles seraient perceptibles pour un chien ou un poisson? Il importe tout aussi rationnellement de rejeter tant l'idéalisme linguistique qui prétend que le monde existe ou est structuré en vertu du langage que nous utilisons pour le décrire, que l'idéalisme subjectif ou sémantique pour lequel le monde existe en vertu de nos structures mentales. Le talon d'Achille de toute forme d'idéalisme est qu'il doit garantir lui-même une certaine stabilité de sa structure<sup>6</sup>, soit le langage pour en parler, les structures mentales pour le représenter et, *a fortiori*, la communauté des hommes, fût-elle « idéale », vers qui se dirigent les discours. D'ailleurs, notre capacité de



distinguer apparence et réalité doit reposer minimalement sur ceci, que le « monde du sens commun » est déterminé par cette stabilité, par une cohérence interne, non attribuable à la cognition proprement dite. Aussi, le réalisme attribué au sens commun doit tenir pour essentielle la possibilité de développer une théorie du monde du sens commun comme vraie, adéquate<sup>7</sup>, dans le cadre de la modélisation dynamique (Gelder et Port, 1995: 38-39), ce qui rejoint particulièrement les travaux de Gibson en psychologie de la perception (Gibson, 1979)<sup>8</sup>.

On se doit de présupposer, pour éviter un dualisme nécessairement solipsiste et donc pleinement idéaliste, que les signaux lumineux encodent une information de type morphologique du réel qu'ils transmettent à nos structures cognitives *via* les récepteurs sensoriels. Gibson a en effet soutenu que c'était une erreur de vouer trop d'attention à des modèles rattachés aux mécanismes internes, alors que la structure même des stimuli informationnels était fort peu comprise. Comme le soulignent Gelder et Port, dans la mesure où le monde et le corps sont en interaction, que le corps habite un monde, il est vraisemblable, comme il a semblé à Gibson, que la structuration du stimulus énergie (comme la lumière) par des événements environnementaux puisse jouer un rôle crucial dans l'accomplissement de cette interaction réalisée en temps réel avec l'environnement. Il semble qu'un résultat central de la découverte des sources d'information de haut niveau dans le stimulus coïncide parfaitement avec le temps continu des théories de la perception dynamique et de l'action dynamique (Gelder et Port, 1995: 39); cela permet d'envisager nomologiquement le rapport interprétatif ou significatif sujet cognitif/monde physique. On fera appel entre autres à la caractérisation des dynamiques s'exerçant sur nos structures de perception ainsi que sur celles existant au niveau des substrats mentaux. Il s'agit autant de la dynamique intra-cognitive que de la dynamique inhérente aux informations issues de l'univers physique proprement dit<sup>9</sup>. Il y a nécessité d'une

*[...] interface entre les mécanismes cognitifs internes et le corps ainsi que l'environnement. [...] Les processus cognitifs internes*

*doivent eux-mêmes se déployer dans le temps [...] et leurs propriétés qualitatives [...] sont mieux décrites dans des termes dynamiques. [...] (Gelder et Port, 1995 : 29)*

#### L'ÉCUEIL FORMALISTE

Le modèle d'intelligibilité proposé dans le cadre morphodynamique amène la diversité de l'apparaître phénoménologique vers l'unité d'un programme de « constitution d'objectivités ». Ce « monisme » s'attache en partie à récuser la viabilité du dualisme monde et sens, physique et symbolique comme chez Fodor et Pylyshyn, ainsi que l'idée d'un langage de la pensée (*mentalese*) (Fodor, 1984, 1987; Pylyshyn, 1986).

Une théorie adéquate de la cognition naturelle et de la signification présuppose une compréhension des structures du monde du sens commun auquel réfère la cognition et l'interprétation. Affirmer que la sémantique et la théorie de la référence relèvent du niveau de structures abstraites-formelles, et non du niveau concret du monde du sens commun, cela consiste à réduire fallacieusement la sémantique à une pure caractérisation linguistique et/ou logique, indépendamment de toute référentiation concrète; ou bien est-elle fonctionnelle, apte à aider à comprendre la composition « vraie » parce que logique des phrases « bien formées », sans considérer que la réalité des modèles logiques n'entraînent pas nécessairement une modélisation de la réalité. Le problème consiste à savoir comment le langage naturel peut être adéquat à la réalité du monde qu'il habite. La thèse selon laquelle la sémantique doit procéder en composant seulement avec certains modèles abstraits taillés sur mesure, et dépendant des structures des langages que se donnent ces théories, est en cela analogue au représentationnalisme ou à l'internalisme, vision selon laquelle la structure du monde externe pourrait être complètement différente de ce qu'elle est, sans rien changer. L'engagement internaliste le plus radical apparu récemment est celui de Fodor, selon qui l'investigation de nos processus psychologiques implique une théorie représentationnelle et computationnelle du mental, où l'esprit est réduit à des propriétés formelles syntaxiques des représentations en ignorant les propriétés

sémantiques ou les contenus de ces mêmes représentations, y compris toutes les connexions entre ces « représentations » et le contexte physique comme constituant un ensemble de causes possibles<sup>10</sup>. Pour Fodor, une psychologie adéquate doit chercher à spécifier les objets de l'« environnement » dans un vocabulaire tel que les relations entre environnement et organisme soient légalement « instanciées » lorsque décrites ainsi. Mais nous n'avons pas accès à un tel vocabulaire avant l'élaboration de ces sciences non psychologiques (Fodor, 1987, 1980). Ainsi, il est impossible de construire une psychologie naturaliste de la référence avant de pouvoir dire, par exemple, ce qu'est le *sel*, laquelle de ses propriétés détermine ses relations causales avec les autres choses et nous-mêmes. La thèse du réalisme du sens commun serait alors inadéquate, ce que nos expériences quotidiennes invalident. Ces expériences cognitives impliquent que nous soyons toujours en contact adéquat avec un domaine d'objets stable qui est la réalité du sens commun. D'ailleurs, nous ne sommes pas obligés de connaître toutes les propriétés du sel, par exemple, pour nous assurer d'une bonne théorie de la référence à son sujet. Son utilisation, notamment à des fins de conservation, ne nécessitait pas – on s'en doute – la connaissance de ses propriétés chimiques. Il appert que le dualisme inhérent au paradigme logico-sémantique n'arrive pas à s'ancrer dans le réel et, *a fortiori*, à prélever du « contenu » dans le réel dans une relation cognitive et interprétative qui soit nomologiquement fondée (le *de juris* de Kant). Le rapport langage et monde se voit rabaisé à une ontologie formaliste, qui suppose des rôles fonctionnels reliant les états mentaux « types » qui ne sont au fond que des « token » individualisés par ce rôle purement fonctionnel. La conséquence, comme on le sait, en est une théorie modulaire, une vision atomiste du mental. La thèse computationnaliste ne peut assurer de l'intégration des structures cognitives dans l'unité du monde réel, ce qui la fait converger vers le relativisme postmoderne. En effet,

[...] adopter la perspective computationnelle sur la question des mécanismes cognitifs internes transforme la solution (issue) de l'ancrage (*embeddedness*) en un problème: comment deux sortes

de systèmes, qui sont décrits fondamentalement en des termes différents, peuvent-ils être rapportés l'un à l'autre? Décrire la cognition en des termes computationnels crée automatiquement un fossé théorique entre les systèmes cognitifs et leurs frontières, un fossé sur lequel doit être construit un pont.

Dans le cas de l'ancrage des systèmes cognitifs dans le système nerveux, le problème est de rendre compte de la façon dont un système qui est fondamentalement dynamique à un niveau peut être simultanément un système computationnel envisagé à un autre niveau. [...] (Gelder et Port, 1995: 28-29)

Dans la mesure où le monde du sens commun recouvre substantiellement celui étudié par la physique, l'ontologie réaliste doit se confronter à la question de la relation entre ce monde et celui décrit par la physique. Cela autorise à soutenir que le réalisme du sens commun est affiné au réalisme physique, avec ceci de différent que celui-ci rend compte de la réalité à un certain niveau, alors que celui-là, bien qu'il soit en un sens aussi l'objet de la physique, dispose de la réalité des choses du monde qui, sous certains aspects, n'occupent pas la physique standard: ainsi, certains aspects particuliers de la réalité du sens commun rattachables aux structures formelles comme certaines relations de causalité, les systèmes de frontières (méréologie naïve), ou les structures matérielles qui appartiennent au monde qualitatif des couleurs ou des sons, et qui sont des qualités des choses externes. La thèse du réalisme du sens commun concerne le caractère ontologiquement accessible du monde naturel. Cette thèse possède aussi un aspect épistémologique attestant de l'existence d'un réseau de relations objectives entre les objets du monde et les agents cognitifs; relations qui permettent une cognition adéquate montrant qu'entre le monde et les structures cognitives, il y a affinité.

#### L'HERMÉNEUTIQUE STRUCTURALE DYNAMIQUE

Le structuralisme dynamique vise notamment une sémantique des formes, disons même une sémantique physique élaborée avec de puissants modèles mathématiques<sup>11</sup>. Il s'agit d'élargir les domaines de l'objectivité physique aux sémosciences, en postulant qu'à partir d'un niveau de réalité microphysique,

l'existence d'un niveau supérieur macrophysique comprenant les phénomènes de sens est susceptible d'être décrit et interprété en fonction de lois universelles ou même « locales ». Bien que causalement réductionniste (*top down*), ce néo-structuralisme soutient qu'il existe des caractéristiques structurales émergentes, indépendantes de la nature des substrats micro sous-jacents. Le concept de monde implique, pour ce structuralisme dynamique moniste, l'unité ontologique du physique et du symbolique. La réalité physique fait émerger dans une optique *bottom up* du symbolique, lequel n'est pas réductible à la réalité microphysique, comme l'esprit n'est pas réductible au cerveau ainsi qu'on le voit par exemple chez Changeux (1983). Celui-ci prétend certes à une conception « émergente », mais, précise-t-il, dans le sens où si l'on peut « dire que la conscience émerge », c'est parce que « l'on prend le mot "émerger" au pied de la lettre, comme lorsqu'on dit que l'iceberg émerge de l'eau » (*ibid.*, p.227). Éliminativiste en cela plutôt qu'émargentaliste, il peut conclure :

[...] il nous suffit de dire que la conscience est ce système de régulations en fonctionnement. L'homme n'a dès lors plus rien à faire de l'« Esprit », il lui suffit d'être un Homme Neuronal. (Loc. cit.)

Mais la détermination du rapport herméneutique homme-monde naturel oblige à une caractérisation structurale des lois de la forme qui opèrent comme dynamiques, ce qui suppose par le fait même qu'il y a place en sciences pour une analyse dynamique de structures émergentes qui soient à la fois indépendantes de la nature des substrats et causalement produites par la dynamique de ces substrats. L'enjeu est justement de *constituer* tout aussi objectivement ces types d'objet idéels ou symboliques, ce qui fait appel à un renouveau du formalisme, à une *herméneutique formelle*, objective (Salanskis, 1990) ; le plan *symbolique*, dès lors, est émergent et formalisé à partir du niveau proto-symbolique. Comme le soulignent encore Gelder et Port,

Les mêmes outils mathématiques et conceptuels sont utilisés pour décrire les processus cognitifs d'une part, et le système nerveux, le corps et l'environnement d'autre part. [...] La théorie des

systèmes dynamiques offre un cadre pour comprendre ces niveaux de relation et l'émergence d'un ordre macroscopique et la complexité à partir d'un comportement microscopique. De façon similaire, une explication dynamique des processus cognitifs est directement compatible avec les descriptions dynamiques du corps et de l'environnement [...] (1995: 29)

L'herméneutique structurale de la *Théorie des catastrophes* (Thom, 1972) est d'ailleurs une des premières grandes tentatives scientifiques (Petitot, 1994) pour assurer aux théories structurales une dynamique et une plausibilité épistémologique « réaliste », non pas pour fournir enfin une ontologie générale, mais plus modestement des « critères de localité » (Thom, 1990). Son intérêt théorique pour l'herméneutique est d'introduire l'unité de modélisation des réseaux parallèles (Smolensky, 1988; Smolensky, Legendre, Miyata, 1992) dans un domaine spécifique par une schématisation (Petitot, 1987, 1994; Wildgen, 1994) assurant la *conformité* des phénomènes à l'intelligibilité de la *générativité* des formalismes régissant l'auto-organisation. La jonction des « concepts structuraux » aux « sciences de l'organisation » constitue en droit une « ontologie structurale » (Petitot, 1988: 350). Bref, en conformité avec le programme kantien qui se définit de la *Kritik der Urteilkraft* à l'*Opus Postumum*, il s'agit de savoir comment se structurent spatio-temporellement les processus pour devenir qualitativement organisés et intelligibles au sens plein du terme (Wildgen, 1994). Il est évidemment question d'une ontologie qualitative (Thom, 1990: 523-5; Petitot et Smith, 1991) *restreinte* à des « régions structurales » d'expérience, comme par exemple le langage. Il devient alors évident que le champ linguistique (linguistique traditionnelle et notamment générative) perd alors, en tant que discipline, son autonomie (Petitot, 1989; Langacker, 1987, 1988, 1991). La révolution épistémologique que seules les linguistiques cognitives ont véritablement entreprise dans ce domaine a pour conséquence que le hiatus entre cognition, langage et monde physique, entre catégorisation et monde habité, se voit comblé. Précisons que cela tient principalement à la prise en compte des « corrélats objectifs de la structuration

qualitative du monde en morphologies et en états de choses», ce qui se «présente» à nous et qui correspond aux «phénomènes d'auto-organisation de la matière» (Petitot, 1985a: 49). Par là, nous sommes naturellement conduits à des questions de nature à la fois ontologique, phénoménologique et épistémologique; *manifestation* et *sens* sont indissociables d'une dynamique physique tant du côté sujet que du côté monde. Seule une morphologie dynamique contribue véritablement à fonder «les structures du sens dans l'objectivité de la forme» et à briser le «cercle herméneutique» (Petitot, 1992: 34) dans lequel s'enferment les théories du monde «comme projection». S'assurer de manière réaliste des *corrélats objectifs* du sens qui entrent dans la «forme du langage», cela permet de sortir de l'alternative propre aux ontologies traditionnelles qui dualisent dans un sens ou dans l'autre le rapport être-langage.

Pour être en prise sur le réel, une théorie herméneutique doit supporter une valeur explicative *forte* dans des domaines considérés jusque-là des secteurs mous du savoir, comme les sciences du sens, de la cognition et l'anthropologie. Seul le recours au sens commun permet une telle supposition. Une conséquence forte et déjà largement appuyée par des travaux dans différents domaines de recherche sous l'égide de la modélisation dynamique nous amène ainsi à comprendre que le symbolique est une structure de «nature topologique» (Visetti, 1994), émergente, et comportant intrinsèquement «une dynamique productrice». Quant au problème de la catégorisation de l'espace habité, il relève, comme tout problème sémiolinguistique, du complexe cognitif perception-langage et action; il se détache par le fait même du logicisme. Il concerne en effet l'organisation d'une «spatialisation» des structures symboliques de nature non spatiales. La relation au monde s'autorise ainsi d'un isomorphisme de nature faible entre les relations formelles et le monde sensible à travers une dynamique des formes ouverte à la multiplicité quasi infinie des investissements de prégnances (subjectives ou objectives) au sens de Thom (1990), ce qui présuppose une «relation intrinsèque entre structures et spatialité» dans la mesure où, «sémiotiquement

parlant», les classes du niveau discursif-figuratif «symbolisent» ces mêmes prégnances. À cet égard, Thom peut affirmer qu'il serait bon de poser en principe que «tout signifiant est engendré par son signifié» (1980: 197), principe reposant sur le caractère dynamique du monde physique. Aussi, faut-il tenir compte des contraintes spatiales et énergétiques, entre autres, pour l'analyse dynamique des formes: il s'agira d'établir quels sont les types d'interaction entre «contraintes» formelles et «contraintes» matérielles.

Dans la mesure où ce qu'il y a de significatif dans le monde naturel, pour un sujet cognitif qui tient lieu d'«interprétant», relève de structures qualitatives (Wildgen, 1982), il faudra recourir au réalisme du sens commun, à cette «physique naïve» (Petitot et Smith, 1991; Smith, 1993) qui est en quelque sorte notre bassin commun acquis dans le processus de phylogénèse de l'espèce; tenir compte aussi des interactions universelles, naturelles dans leur diversité de manifestation, interactions où l'on doit asseoir le phénomène de catégorisation et le considérer comme un point de départ pour une véritable herméneutique naturelle. Le problème sera alors de concevoir adéquatement les lois inhérentes au phénomène de «contagion des formes», c'est-à-dire les lois de transfert de l'information morphologique; aussi, il devient dès lors essentiel de «caractériser» les substrats physiques qui sont les «vecteurs» de cette contagion. Il importe alors de *présupposer* de manière réaliste (Gibson, Marr) que le monde physique transmet par lui-même de l'information. Le problème sera de faire appel à un type de causalité formelle en même temps que de présupposer les causes physiques qui génèrent un phénomène complexe, comme c'est le cas dans le rapport langage, cognition et spatialité, ce qui devrait permettre de caractériser adéquatement leur interrelation. Ainsi, comme le suggère Desclés (1991), «les usages spatiaux et temporels des prépositions peuvent être déduits de la perception de l'espace dans lequel se trouvent les êtres humains». En effet, «les expressions spatiales apparaîtraient avant les expressions temporelles; chaque terme qui peut être employé avec un sens spatial et temporel devrait être

acquis avec sa signification spatiale» (*ibid.*, p.85). Aussi, si l'on accorde cette primauté au spatial, il importerait d'ancrer :

[...] certains schémas de prédication sur des schémas construits par la perception visuelle. Les schémas de prédication des langues apparaissent alors comme des extensions des schémas morphosyntaxiques qui encodent les représentations universalisées de la position d'un objet dans l'espace [...] (*Loc. cit.*)

La perception, comme on le voit, est au centre de la théorie du sens commun, de la naturalisation de la phénoménologie. Dans une ontologie réaliste, la perception est source d'informations au sujet du monde naturel, informations que l'on doit supposer être vraies. Cette présupposition, proche du réalisme du sens commun à la Gibson, affirme que notre perception naturelle est sans concept, sans intermédiaire théorique. Elle produit une image fidèle de la réalité qui, en un sens, n'implique aucune computation (*voir note 9*). Bien que d'aucuns soutiennent que ce qui vaut comme une entité pour les fins de la perception peut dépendre de *patterns cognitifs* culturels, nous croyons au contraire que la perception ne renvoie pas *d'abord* à un monde organisé théoriquement, mais plutôt aux contours, aux gradients qualitatifs, à ces aspects ou portions du monde à travers lesquels nos organes de perception sont orientés et ce, à n'importe lequel des niveaux donnés par rapport auxquels ils sont, dans une certaine mesure, affines<sup>12</sup>. La perception est une manière d'extirper des entités discriminées, les fixant objectivement en fonction du contexte de façon à donner conscience de ces entités comme unités d'existence, identité. C'est, à un autre niveau, l'orientation profonde de l'œuvre de Lévi-Strauss.

#### L'ANTHROPOLOGIE

L'anthropologie de Lévi-Strauss attribue de manière cruciale à tous les phénomènes de production de sens un raccordement à une dynamique de déploiement territorial (Maranda et Kōngàs, 1971). À ce titre, la signification symbolique des récits demeure inséparable de la structuration spatiale des

sociétés envisagées. L'espace social y apparaît comme une morphologie dynamique qui *structure* intrinsèquement dans leur diversité les « organisations symboliques » de niveau émergent; mais on peut concevoir également que ces dernières, par un effet de *feed-back*, opèrent catégorialement sur cet « espace ». Les structures syntaxiques de base sont elles-mêmes contrôlées « par la structure topologique des processus de repérage » spatio-temporels (Petitot). Les archétypes apparaissent ainsi comme formes dérivées des interactions spatio-temporelles élémentaires entre des actants-interprétants tout aussi spatio-temporels. Aborder catégoriellement la question du mythe, c'est considérer ici que la catégorisation (Lévi-Strauss, 1985) opérée par le récit rejoint une spatio-temporalité *a priori* parallèle à l'organisation spatiale constitutive de l'ordre social, et assurant aux « structures anthropologiques de l'imaginaire » de pouvoir s'investir spatialement par diffusion d'une prégnance sur une saillance dans un espace en le catégorisant. L'« ordre spatial » résulte d'une différenciation opérée par des « sujets » sur la base du continu; il manifeste cet imaginaire anthropologique qui doit s'appuyer sur une théorie du sens commun (Smith, 1993), ce qui est par ailleurs un préalable épistémologique pour une anthropologie cognitive véritable où le phénomène de catégorisation relève d'une dynamique sémiophysique et cognitive. Bien que le rapport interprétatif sujet-monde soit intrinsèquement *situé*, soumis à des variations contextuelles, il n'en est alors pas moins naturalisable. En fait, les interprétants sont toujours internes à la dynamique constitutive, ce qui est au cœur de la notion peircienne d'interprétant dynamique (principe d'immanence); ils se déploient positionnellement. Aussi, toute sémiotique naturelle relève-t-elle de ce qui constitue un véritable réseau relationnel de déploiement de « structures élémentaires », un réseau de catégorisation sémantique ancré dans la physique du monde de l'apparaître (phénoménologie) et ses substrats (physique dynamique et qualitative).

L'anthropologie, et plus particulièrement l'anthropologie cognitive, nous fournit un large éventail de croyances, de rites, *communs* aux diverses

sociétés, sans rien entacher de leur spécificité. Il est en effet plausible qu'il existe un noyau commun, sur une base non triviale, de croyances concernant le monde, une sorte de spectre à variations continues, opérant comme des formes premières de catégorisation du monde et appartenant à ce que l'anthropologue Robin Horton appelle « théorie première » (1982). Viendraient en second les religions, le mythe ou même la science qui relie la nature immédiate du monde et ce qui est présent dans la perception et l'action. La théorie première s'attache à des objets interreliés, interdéfinis dans des relations causales universelles, comme si on donnait raison à Kant. La contiguïté spatiale et temporelle, comme l'a déjà montré Gilbert Durand (1969), est cruciale à la compréhension du rapport cognitif Homme-Nature. On peut y voir décrits les rapports de catégorisation de type gauche-droite, haut-bas, etc. ; plus globalement nous touchons un aspect important du lien indissoluble entre les humains et les objets du monde autant que leurs propres rapports aux autres. Il y a de très bonnes raisons pour croire en l'existence de cette théorie première et universelle, dont l'évidente facilité manifestée par les humains dans le raisonnement et l'action quotidienne implique qu'il doit y avoir des structures stables dans la réalité externe pour rendre adéquats nos modes de raisonnement et d'action. L'ontologie du sens commun doit alors jouer un rôle dans l'explication des capacités d'acquisition et d'adaptation, la très forte pertinence des croyances du sens commun.

#### SÉMANTIQUE PHYSIQUE

C'est un fait naturel et universel que tout phénomène significatif pour l'espèce requiert une stabilité de sa structure ; dans la mesure où l'intelligibilité du monde, de sa sémiose, ne requiert « aucun arbitraire », et que « l'opposé de l'arbitraire, c'est ce qui fait sens » (Thom, 1980 : 206), nous pouvons concevoir que l'universalité des processus d'interaction entre l'homme et son environnement, et plus particulièrement des phénomènes de catégorisation, demeure en partie indépendante des classes linguistiques. Le sens dont parle Thom est *de l'ordre du monde*, phéno-physique/phéno-cognitif,

phénoménologique (Petitot, 1992) ; il fait appel à une herméneutique ancrée dans la dynamique de l'espace, engendrée par *dynamisme générateur* (Thom, 1972 : 17-18). C'est aussi un des aspects essentiels de la *Cognitive Grammar* de Langacker (1987, 1991) que de refuser de réduire la sémantique au niveau grammatical. Proche en cela des paradigmes dynamiques, le sens y relève d'une opération cognitive ancrée dans la spatio-temporalité, que le niveau narratif met en « perspective ». Il semble que l'on puisse avancer que le phénomène de catégorisation renvoie à des réseaux subsymboliques ; elle procède à une sorte de détection de contrastes, à un prélèvement de discontinuités qualitatives dans le champ spatio-temporel continu : c'est « un fonctionnement cognitif dynamique » (*ibid.*, p. 116). Aussi, dans la mesure où il constitue un ordre formel émergent des supports physiques, le sens doit être envisagé dans une perspective « émergentialiste », tout autant que moniste, et associé aux « interfaces » des périphériques sensoriels et du monde physique. Toute organisation catégoriale profonde résulte de processus cognitifs rattachés à une physique qualitative (Petitot et Smith, 1991). Les unités linguistiques elles-mêmes procèdent d'un découpage géométrique des domaines locaux à partir du *continuum* physique (Thom, 1972) interprété en domaines spatio-temporels, lesquels constituent *l'espace de représentation primitif*, condition de possibilité de l'émergence des formes de catégorisation et, par suite, des formes d'interprétation. Ces formes, avant d'être symboliques, sont géométriques (Petitot, 1991 : 85 ; Visetti, 1990). Pour Langacker, le niveau primitif détermine des catégories isomorphes (iconicité) aux formes qui apparaissent au plan des espaces géométriques (Langacker, 1990, 1993).

#### L'ARCHITECTURE COGNITIVE

Quant à « l'opérateur logique » qui qualifie le rôle de l'intellect chez Lévi-Strauss (Hénaff, 1991), il importe qu'il résulte d'une architecture cognitive pour laquelle les « opérations logiques » effectuées sur le réel ne renvoient pas à du calcul propositionnel, mais à des activités primitives et communes de cognition où la catégorisation relève d'une finalité adaptative,

*phylogénétique*. Il n'y a rien en effet dans la nature qui soit symbolique, propositionnel, etc. La cognition peut être envisagée comme une dynamique constitutive du réel catégorisé de manière « naturelle », permanente et non « accessoire », motivée par les contraintes de la complexité de l'espace social. Il y a à un niveau profond des relations conceptuelles de base qui articulent une véritable prédication spatialisante (Talmy, 1983), un rattachement des relations du complexe langage-cognition à l'univers spatio-temporel (Talmy, 1978). L'émergence du symbolique obéit ainsi à une dynamique complexe. De là, on peut dire qu'en tant que systèmes de signes, les systèmes symboliques lévi-straussiens par exemple sont constitués d'écarts significatifs sur la base d'un *continuum* (Visetti, 1994), une constante dynamique cognitive finalisée. Comme c'est d'ailleurs le cas pour un structuralisme le plus standard, « les significations ressortent des écarts entre sous-réseaux », le sens s'articule dans la « relation ». Un « champ sémantique » est seulement séparable par des écarts, qu'il s'agisse de symétries, de contradictions, etc. Une théorie générale du symbolique et son herméneutique est possible si elle s'appuie sur cette infrastructure inconsciente (Hénaff, 1991 : 157sq.), métaphorisée comme l'« organe de la structuration symbolique ». Toutefois, si la catégorisation constitue une sorte d'application d'une langue naturelle sur le monde, un « découpage conceptuel » comme le montrent les *linguistiques cognitives*, cette catégorisation d'un espace toujours local relève d'une dynamique qui met en jeu des valeurs et dont l'essence est topologique. L'option dynamique vise l'explicitation de ces dynamiques concrètes, l'objectivation du substrat mental. Comme l'a déjà souligné Maranda à propos de la catégorisation mythique,

[...] *l'esprit mythique* [...] concilie les oppositions [...] à travers un médiateur que d'aucunes études du symbolisme considèrent comme le noyau dynamique constant des processus mentaux. (Maranda et Kôngàs, 1971)

Mais il ne suffit pas de simplement parler de la dynamique « du processus mental ». Il faut pouvoir retrouver dans les récits la *stabilité des formes du sens*. Le symbolique comme le langage repose en dernière

instance sur les limitations inhérentes au dispositif physico-cognitif de l'espèce humaine ainsi qu'à l'univers physique dans lequel elle évolue. Soutenir qu'il n'y a pas de lois générales est donc non seulement inadéquat, mais épistémologiquement faux, non conforme à la réalité complexe du rapport cognition-monde. Il importe donc de saisir ces contraintes *a priori* à travers la « fonction anthropologique » des récits au niveau d'une sémantique profonde et ce, dans les prégnances inconscientes de la subjectivité (Petitot, 1985 : 51). Le « code » lévi-straussien renvoie, en effet, à l'articulation de ces sémantiques profondes dont les sèmes sont des universaux anthropologiques de l'imaginaire (vie/mort, etc.), des « signifiés intéroceptifs phylogénétiquement hérités des grandes régulations éthologiques ». L'architecture cognitive est *a priori* constituée de schèmes d'organisation qui articulent « la forme du contenu » par des règles *destinées* à produire de la cohérence – ce qui est fondamentalement la fonction de l'intellect chez Lévi-Strauss – et dont la *formellité* spécifique agit comme armature de l'imaginaire anthropologique. Cet imaginaire, formalisé en accord avec le principe fondamental de son inscription dans l'univers spatio-temporel, nécessite l'ancrage des fonctions cognitives dans la physique du monde naturel. Plutôt que d'opérer à partir des règles d'un langage bien formé, la sémantique est considérée comme constitutive de la physique du monde naturel (Wildgen, 1982). Aussi, les sémiosciences rattachées au paradigme dynamique se doivent-elles de montrer cet ancrage du sens, à la fois dans les processus cognitifs répondant ainsi à des critères d'équilibre, de survie, et dans la physique du monde naturel, dans la dynamique de son apparaître. La symbolisation résulte en partie d'activités cognitives complexes *ancrées* dans le monde spatio-temporel.

L'essentiel ici du paradigme dynamique réside, pour nous, dans le fait qu'en plus de la nécessité d'outils mathématiques permettant l'implémentation, on se doit de postuler un niveau cognitif profond, plus fondamental que celui que se donne, de manière arbitraire et non conforme à la réalité, le paradigme symbolique, soit des microstructures de la cognition, voire proto-symboliques parce que finalisées. On y

présuppose un cadre conceptuel et référentiel qui dépasse le physicalisme réductionniste affirmant, par exemple, que les occurrences mentales sont identiques à des occurrences physiques (*token identity*) ou bien qu'il n'y a pas d'états mentaux « au-dessus » des états physiques. Comme nous l'avons vu à propos de Changeux, le mental y étant non caractérisable, par conséquent il doit être réduit, « éliminé », dans la mesure où il est réduit à des états physiques du cerveau. Il est donc impossible d'élaborer une théorie nomologiquement adéquate du rapport cognitif/interprétatif sujet-monde assurant une bonne théorie de la signification. Le problème de la réalisation matérielle d'un système cognitif générant du sens s'y ramène à un pur et simple problème de réduction, ce qui fait obstacle à la compréhension de ce rapport cognitif pourtant de haut niveau. Pour y arriver, il importe au contraire qu'on puisse substituer l'idée que des niveaux de description (autonomie partielle) puissent être distingués sans que soit remise en cause une conception unitaire de la causalité, mais aussi sans exclure que les « régularités structurelles », pour parler comme Thom, puissent elles-mêmes être analysées à différents niveaux. On est en droit alors de parler autant d'implémentation que d'ontologie stratifiée, de déterminisme et d'autonomie propre aux plus hauts niveaux d'organisation. En ce sens, il deviendra plausible de parler d'une herméneutique naturelle, physiquement réalisée.

#### SÉMIOTIQUE ET FINALITÉ DES STRUCTURES

Il faut tenir comme une évidence que la sémiotique constitue beaucoup plus qu'une simple « science des signes ». Alliée aux sciences cognitives, elle ouvre à l'interprétation objective d'un réel par ailleurs inépuisable. À l'instar de Peirce, nous dirons en effet que toutes les « sémioses » sont connaissables, mais qu'elles ne se trouvent pas à l'intérieur de la cognition. Le rationalisme, associé à une ontologie réaliste, ne sera plus « disjoint » de la physique du monde naturel, non plus que de la naturalité des processus cognitifs. Le problème pour les sémiosciences est alors de s'insérer dans la connaissance objective des phénomènes à travers un

monisme naturaliste, ce qui pose la nécessité incontournable d'une théorie manifestant l'universalité des structures cognitives. Il doit être possible de situer cette sémiose interprétative dans le cadre d'une théorie de l'organisation, de l'auto-organisation. Alors le *symbolique* qui était – pour prendre encore exemple chez Lévi-Strauss – à l'origine du social, devient lui-même *émergent*, puisque le monde comme sa catégorisation, dans leur forme, sont intrinsèquement finalisés.

\* \*  
\*

L'ontologie structurale, stratifiée, consiste à joindre à une causalité matérielle une finalité des processus naturels morphodynamiques en symbiose avec une ontologie réaliste et qualitative (Petitot et Smith, 1991). Cet élargissement de l'ontologie physique rend possible une interface sémiotique qui est par nécessité interdisciplinaire. Dans la constitution cognitive de l'information morphologique externe à la base de l'interprétation, les modèles qualitatifs sont d'un intérêt majeur pour « finaliser » les processus du monde naturel d'où doit émerger, par « traitement de l'information », le *sens*, et tous les processus interprétatifs associés.

Fidèle à l'esprit de Peirce, nous rejetterons la conception fregéenne du « signe », qui est purement instrumentaliste. Comme le dit Pierre Thibaud, donner vie aux signes implique d'en faire un vêtement absolument essentiel, « constitutif ». Thibaud écrit à cet effet que :

[...] *l'homme dit moins la réalité que cette dernière ne se dit à travers lui, ou encore [que] c'est moins l'homme qui utilise le langage pour exprimer la réalité que la réalité qui utilise le langage pour s'exprimer linguistiquement.* (1983: 22)

La théorie peircienne des signes, poursuit-il, constitue une « dynamique inhérente au signe qui devient ainsi capable d'engendrer ses propres interprétants [...]; c'est une entité vivante ». Sa dynamique fait donc accéder le signe au statut de « pensée » dans une dynamique plus large et très proche des paradigmes morphodynamiques, les anticipant même. Le langage se voit ainsi intégré dans une sémiose physique et cognitive. La sémiotique



peircienne ouvre ainsi à un dépassement du logico-formalisme vers la compréhension des lois dynamiques de la physique, qui produisent l'ensemble complexe de connexions vivantes, pour reprendre l'expression du physicien Hopfield. Toute cette question fait appel à une véritable topologie dynamique associée à des outils mathématiques sophistiqués (Petitot, 1992). Il existe bien des représentations mentales, mais leur nature n'est peut-être pas tant symbolique que topologique; nous ne retrouverions pas d'objectivité logico-symbolique dans la nature, non plus que dans les structures mentales tout aussi naturelles<sup>13</sup>. Ces postulats, à peine esquissés ici, feraient en sorte que les sciences humaines soient « naturelles » et plausibles, sur le plan épistémique, les sciences de l'interprétation. Peut-être serait ainsi contrée l'idéologie du soupçon sous-jacente à l'idéologie postmoderniste recouvrant en grande partie les sciences humaines et les sciences de l'interprétation.

#### NOTES

1. « Si on s'accorde à l'usage commun du terme système cognitif pour référer primitivement aux mécanismes internes qui sous-tendent les performances sophistiquées, alors les systèmes cognitifs sont essentiellement ancrés à la fois dans le système nerveux et, en un sens différent, dans le corps et l'environnement. L'ancrage des systèmes cognitifs a deux aspects différents. Le premier est la relation du système cognitif à son substrat neuronal. [...] L'autre aspect est la relation du système cognitif avec ses frontières – le reste du corps et l'environnement physique. Comment les mécanismes cognitifs internes interagissent-ils avec le corps et l'environnement ? » (Gelder et Port, 1995 : 27). Pour toutes les citations d'ouvrages de langue anglaise, notre traduction.
2. À ce sujet, Gelder et Port, 1995.
3. Nous faisons ici référence à la distinction faite par René Thom (1988) entre saillances et prégnances. Ces dernières impliquent un investissement psychique sur une saillance, investissement d'ordre affectif, sexuel, alimentaire, etc. Ainsi, le fétichisme, les religions ou les idéologies impliquent des prégnances donnant par exemple à l'eau ou au feu un caractère sacré. Mais il est plus plausible de relier ces éléments à des prégnances de base et de rattacher leur caractère sacré à un investissement second.
4. Nous référons essentiellement à la pensée dite postmoderne dans les sciences humaines. Nous ne préjugeons en rien de la pertinence ou non du postmodernisme en architecture ou en art, non plus bien entendu de l'existence d'un courant de pensée défini ainsi. Mais encore là, cela implique une « régularité » assurant l'existence même d'un tel courant de pensée.
5. Il semble que l'on doive accorder comme évident, suite aux recherches paléontologiques et archéologiques, que le monde d'avant les hommes était semblable à ce qu'il est depuis leur apparition, et même qu'il n'a – en partie – pas changé depuis leur apparition. Ce qui

ne veut pas dire que l'on nie l'importance de l'appropriation de ce monde par un animal aux capacités cognitives aussi développées. Mais, ce que décrivent les « sciences dures » est néanmoins un monde qui existe de manière indépendante.

6. Ce qui est vrai de toute « conception » du monde, fût-elle la plus subjective et même la plus démunie de tout affect comme la simple opinion.
7. Considérant que l'homme est bel et bien un *être naturel*, la dimension sémiotique se concilie de manière légalisée (au sens de Kant) avec le cadre d'une épistémologie « sans sujet » (Petitot, 1991) et ce, dans l'unité dynamique de l'espace-temps d'où elle émerge (Gelder et Port, 1995 : 25sq.).
8. Rajoutons que l'actualité d'une sémiotique cognitive *physique* – la *sémiophysique* de Thom –, sa convergence avec le physicalisme, permet de greffer les travaux de Langacker (*Space Grammar*) et des linguistiques cognitives en général (Talmy, Lakoff, Desclés) à cette grande entreprise rationaliste de naturalisation du sens, et ce en dépit des difficultés théoriques liées à une telle naturalisation, difficiles fortement soulignées par le cognitivisme de Fodor et Pylyshyn (1988) ainsi que dans certains travaux de Rastier. Le renouvellement du transcendantalisme (Petitot, 1991), les profondes avancées de la morphodynamique (Thom, 1972 ; Petitot, 1992) et l'arrimage avec le néo-connexionisme semblent ouvrir un cadre théorique favorable pour poser de manière rationnelle, réaliste et physique, le problème du rapport sémiotique *langage, ontologie et interprétation*.
9. C'est d'ailleurs fort intéressant que, dans ses travaux, Marr tente de réconcilier deux points de vue en apparence opposés, celui de l'« information-processing » et celui écologique à la Gibson, puisque l'approche dynamique (Gelder et Port, 1995 : 20-21) ne réduit pas le traitement de l'information « à des opérations de calcul sur des représentations mentales symboliques », opérations qui y sont essentiellement syntaxiques, mais soutient au contraire qu'un lien doit être établi « entre les systèmes cognitifs et ces traits (*features*) objectifs, stables, du monde qualitatif » (Petitot et Smith, 1991 : 248).
10. Son *fonctionnalisme* implique un primat de l'usage – « solipsisme méthodologique » – sur le statut ontologique du monde référé.
11. Compte tenu de leur complexité, il est impossible d'aborder ici la question des mathématiques utilisées dans le cadre « dynamiciste » ; nous laisserons à d'autres le soin de préciser le raffinement des outils en question. Tout particulièrement Salanskis, 1991.
12. Ce postulat concernant la réalité commune, sensible, pourrait être parfaitement compatible avec l'idée que les souris possèdent leur propre « monde du sens commun », et que les lois qui gouvernent ce monde seront différentes de celles gouvernant notre monde, à condition d'admettre que ces deux ordres de lois sont cohérents l'un avec l'autre dans le sens où ils reflètent des saisies discriminantes d'une même réalité, sous des angles différents ou différentes calibrations, un peu comme il y a plusieurs façons de découper un fromage.
13. D'où l'hypothèse due à Thom et à Zeeman (1977) que les unités sémantiques sont descriptibles par des attracteurs de dynamiques neurologiques et que les structures syntaxiques s'articulent dans des bifurcations de ces attracteurs (Petitot, 1992, 1994, 1995 ; Wildgen, 1994). Ce qui « est » doit pouvoir se soumettre à une valeur interprétative et donc nécessairement pouvoir se constituer en sémantique, mais une sémantique de type physique, complexe et associée à une syntaxe d'attracteurs, pour être finalement produite par une intentionnalité intrinsèquement rattachée aux mécanismes de perception connectés au monde physique par les récepteurs sensoriels.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDLER, D., [1992]: « Calcul et représentation », dans *Introduction aux sciences cognitives* (sous la dir. de D. Andler), Paris, Gallimard.
- CHANGEUX, J.-P. [1983]: *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard.
- DESCLÈS, J.-P. [1991]: « La prédication opérée par les langues », *Langage* 103, Paris.
- DURAND, G. [1969]: *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas.
- FODOR, J. A., [1980]: « Methodological Solipsism as a Research Strategy in Cognitive Psychology », *Brain and Behavioral Sciences*, 3, 63-73 ;
- [1983]: *Philosophical Essays on the Foundations of Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press ;
- [1984]: *The Modularity of Mind*, Cambridge, MIT Press ;
- [1987]: *Psychosemantics: The Problem of Meaning in the Philosophy of Mind*, Cambridge, MIT Press.
- FODOR, J. A. et Z.W. PYLYSHYN [1988]: « Connectionism and Cognitive Architecture: A Critical Analysis », *Cognition*, vol. 28, n° 1-2, 3-71.
- GELDER, T. van et R. PORT [1995]: « It's About Time: An Overview of the Dynamical Approach to Cognition », *Mind as motion* (sous la dir. de T. van Gelder et R. F. Port), Cambridge, MIT Press, 1-43.
- GIBSON, J.J. [1979]: *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton/Mifflin.
- HÉNAFF, M. [1991]: *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Belfond.
- HORTON, R. [1982]: « Tradition and Modernity Revisited », dans *Rationality and Relativism* (sous la dir. de M. Hollis et S. Lukes), Oxford, Blackwell, 201-260.
- LAKOFF, G., [1989]: « A Suggestion for a Linguistics with Connectionist Foundations », *Proceedings of the 1988 Connectionist Models*, Ca, Morgan Kaufmann Publishers.
- LANGACKER, R. W., [1983]: *Foundations of Cognitive Grammar I: Orientation*, San Diego, Linguistic Agency, University of Trier ;
- [1987]: *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. I, Stanford, Stanford University Press ;
- [1988]: « An Overview of Cognitive Grammar », dans *Topics in Cognitive Linguistics, Current Issues in Linguistics Theory*, 50 (sous la dir. de B. Rudzka-Oatyn), Amsterdam, 3-48 ;
- [1990]: « Subjectification », *Cognitive Linguistics*, 1-1, Walter de Gruyter, 5-38 ;
- [1991]: *Concept, Image and Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*, New York/Berlin, Mouton de Gruyter ;
- [1993]: « Reference-Point Constructions », *Cognitive Linguistics*, 4-1, Walter de Gruyter, 1-38.
- LÉVI-STRAUSS, C. [1985]: *La Potière jalouse*, Paris, Plon ;
- [1988]: *De près et de loin*, [avec Didier Eribon], Paris, O. Jacob.
- MARANDA, P. et E. KÖNGÁS [1971]: *Structural Models in Folklore and Transformation Essays*, The Hague/Paris, Mouton.
- MARR, D., [1982]: *Vision*, San Francisco, Freeman.
- MERLEAU-PONTY, M. [1988]: *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- PEIRCE, C. S., [1960]: *Collected Papers*, vol. I-VI (sous la dir. de C. Harshorne et P. Weiss), Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press ;
- [1966]: *Collected Papers*, vol. VII-VIII (sous la dir. de A. W. Burks), Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.
- PETITOT, J., [1985]: *Morphogénèse du sens*, Paris, P.U.F. ;
- [1985a]: « Sens et Savoir. Une question d'ontologie », *Protée*, vol. 13, n° 1, Chicoutimi ;
- [1987]: « Schématisme et Interprétation », *L'Interprétation, Cahiers Confrontation*, 17 ;
- [1988]: « Structuralisme et Phénoménologie : La Théorie des Catastrophes et la part maudite de la Raison », *Logos et Théorie des Catastrophes*, Genève, Patino, 345-376 ;
- [1989a]: « Hypothèse localiste, modèles morphodynamiques et théories cognitives: remarques sur une note de 1975 », *Semiotica*, 77, 1-3 ;
- [1989b]: « On the Linguistic Import of Catastrophe Theory », *Semiotica*, 74, 3-4 ;
- [1991]: *La Philosophie transcendante et le problème de l'objectivité*, [avec la participation de F. Marty, J.-M. Salanskis et J.-P. Desclès], Paris, Osiris ;
- [1992]: *Physique du sens*, Paris, Éd. du CNRS ;
- [1994]: « La sémiophysique: de la physique qualitative aux sciences cognitives », dans *Passion des Formes*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS Éd. ;
- [1995]: « Note complémentaire sur l'approche morphodynamique de la formule canonique du mythe », *L'Homme*, 135, juil.-sept., 17-23.
- PETTITOT, J. et B. SMITH [1991]: « New Foundations for Qualitative Physics », dans *Evolving Knowledge in Natural Science and Artificial Intelligence*, sous la dir. de Tiles, McKee et Dean, London, Pitman.
- PYLYSHYN, Z.W. [1986]: [and Demopoulos], *Meaning and Cognitive Structure*, APC.
- SALANSKIS, J.-M., [1991]: *L'Herméneutique formelle*, Paris, Éd. du CNRS.
- SEBEOK, T. [1989]: *The Sign and its Masters*, Texas, Texas University Press.
- SMITH, B. [1992]: « Caracteristica Universalis », *Language, Thruth and Ontology*, Boston/London, Kluwer, Mulligan Ed. ;
- [1993]: « The Structures of the Common-Sense World », dans *Gestalt Theory: its Origins, Foundations and Influence*, Florence, Pagnini and Poggi Eds., Olschky ;
- [1995]: « Formal Ontology, Common Sense and Cognitive Science », *International Journal of Human-Computer Studies*, 43, 641-667.
- SMOLENSKY, P. [1988]: « On the Proper Treatment of Connectionism », *The Behavioral and Brain Sciences*, 11, 1-23.
- SMOLENSKY, P., G. LEGENDRE et Y. MIYATA [1992]: *Principles for an Integrated Connectionist/Symbolic Theory of Higher Cognition*, WOCU-CS-600-92, Computer Science Department, Boulder, University of Colorado.
- TALMY, L. [1978]: « The Relation of Grammar to Cognition », *Topics in Cognitive Linguistics, Current Issues in Linguistics Theory*, 50 (sous la dir. de B. Rudzka-Oatyn), Amsterdam, 165-205.
- [1983]: « How Language Structures Space », *Spatial Orientation: Theory, Research and Application*, Plenum Press.
- THIBAUD, P. [1983]: « La notion peircéenne d'interprétant », *Dialectica* 37 [1].
- THOM, R. [1972]: *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Paris/New York, Benjamin-Ediscience ;
- [1980]: « Halte au Hasard, Silence au Bruit », *Le Débat*, 3, Paris, Gallimard, 119-132 ;
- [1988]: *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris, InterÉditions ;
- [1990]: *Apologie du logos*, Paris, Hachette.
- VISETTI, Y.M., [1990]: « Modèles connexionnistes et représentations structurées », *Modèles connexionnistes, Intellectica*, 9-10 ;
- [1994]: « Le Continu et l'espace dans les sciences cognitives », *Sémiotiques*, n° 6-7 (décembre).
- WILDGEN, W., [1982]: *Catastrophe Theoretic Semantics: An Elaboration and Extension of René Thom's Theory*, Amsterdam, Benjamins ;
- [1994]: *Process, Image and Meaning: A Realistic Model of the Meanings of Sentences and Narrative Texts*, Amsterdam, Benjamins.
- ZEEMAN, E.C. [1977]: *Catastrophe Theory: Selected Papers 1972-1977*, Mass., Addison-Wesley.

# UNE AIRE DE JEU LA LITTÉRATURE TELLE UNE AIRE DE JEU INTERPRÉTATIF<sup>1</sup> INTERPRÉTATIF

NICOLE FORTIN

Espace d'amusement, espace d'entraînement ou espace de combat avec le signe – ou avec les sémioticiens! –, la littérature participe activement à la vie sémiotique. Sur le terrain où se rencontrent sémiotique et interprétation, la littérature, à l'instar d'autres paroles artistiques, semble s'imposer comme figure obligée. La question des signes et de leur interprétation, en effet, ne se pose jamais aussi bien que là où les sens volontairement dérapent, dévient, gondolent, disent et se dédisent. La sémiotique préfère indéniablement la rugosité des angles aux objets lisses, uniformes et univoques. On peut d'ailleurs se demander s'il eût pu exister quelque théorie du sens dans un monde où chaque mot, chaque signe, chaque geste ou chaque pensée auraient étroitement concordé avec la chose désignée. Dans un tel espace utopique bâti sur l'univocité, la sémiotique perdrait en effet tout usage, comme si la possibilité de la dérivation du sens s'avérait une condition épistémique de son existence et de son action. La sémiotique pose en soi l'interprétation comme une *virtualité*, prise dans son sens peircien, c'est-à-dire comme une proposition nécessaire et préalable à l'existence du sens. Cette condition première ne s'énonce pas seulement parce que les sémiotiques, de par leur position métadiscursive, s'installent dans une posture de *transcodage*; elle s'énonce aussi parce que leur objet, le signe, se déploie intrinsèquement dans des paradigmes qui gèrent son usage en tant qu'*interprétant* d'autres signes. Même le signe fermé, imperméable à tout investissement sémantique extérieur, n'a de sens que parce qu'il s'exclut lui-même des processus virtuels de l'interprétation, court-circuitant dès l'abord l'enclenchement de toute sémiosis. La question du lien entre sémiotique et interprétation ne peut donc s'abstraire de celle de l'objet interprété, qu'il faudra envisager comme un lieu initial d'inscription des conditions de l'interprétation.

Dans ce texte, j'aborderai l'interprétation en quittant provisoirement l'instance de son action et de sa sanction, soit le discours interprétatif, afin de m'attarder à un des objets prédiqués par ce discours, soit la littérature, que j'entends traiter tel un *lieu exemplaire de thématization des conditions de l'interprétation*. La littérature, loin de poser l'interprétation comme une *virtualité*, est la *manifestation* de cette dernière et ce, autant par sa mise en discours que par le métadiscours qu'elle suscite. En

regard de l'interprétation, la littérature apparaît, de manière spectaculaire, comme un terrain meuble et miné. La question « qu'est-ce que la littérature ? » donne fatalement lieu à un désordre interprétatif où le sens est toujours momentané, contestable et désavoué : en ce désordre réside une part de son essence. Même quand elle est vue comme système de discours, la littérature semble, en effet, tout aussi ouverte à l'interprétation que les œuvres qu'elle renferme. On peut se demander, à l'instar de Pierre Ouellet, si la littérature est en soi un objet et non pas la rampe de lancement d'un discours interprétatif ou, plutôt « d'une expérience perceptive et cognitive qu'[une] objectivité sans objet propre rend à la fois possible et manifeste »<sup>2</sup>. Entièrement incluse comme objet manifesté dans la série des interprétations provoquées, la littérature, qu'elle soit entendue comme *système de textes* ou comme *œuvre isolée*, apparaît sous les traits d'un signe, sinon sous ceux d'une *configuration d'interprétants* autour desquels se conforment, *spectaculairement*, les propriétés comme les contraintes de l'interprétation et de la signifiante. Devant cette conformation spectaculaire que fixe le littéraire, il convient de saisir ce qui, dans ce discours, motive que l'on en fasse une des « aires de jeu » sémiotiques les plus prisées par le discours interprétatif : dans cette élection réside sans doute une partie de la nature et de la fonction de la littérature.

Ce spectacle de l'interprétation tient d'abord de la nature duelle de la littérature. Cette dernière repose au moins sur un double registre isotopique qui fonde un double registre interprétatif. On peut parler d'un double registre isotopique puisque l'énoncé existe et fonctionne déjà comme texte sémantisé en dehors de la resémantisation qui le transformera en texte littéraire. Il y a donc d'abord une ou des isotopies du texte auxquelles se surajoute un second niveau isotopique qu'il convient d'appeler « littérature ». Je ne rejouerai pas ici la partie visant à savoir si ce second parcours isotopique est *intrinsèque* ou *extrinsèque*, c'est-à-dire formellement inscrit dans l'énoncé ou entièrement soumis à une isotopie de lecture. L'isotopie est certainement *extrinsèque* si on considère

que le parcours de la littérature n'est cohérent que parce qu'il se déploie hors de l'énoncé qu'il sémantise ; la littérarité est en soi une *isotopie interdiscursive*, valable parce que la littérature forme en soi un lieu de discours qui interconnecte *a posteriori* des énoncés dispersés. Elle est certainement intrinsèque si on pose la littérarité comme *figure* à indexer dans un discours qui montre ainsi du doigt les règles de sa lisibilité : dans cette optique, le parcours extrinsèque ne crée son effet que par sa mise en abyme ou sa thématization dans le parcours intrinsèque.

Une chose doit cependant être notée : ici, on ne peut pas parler de polysémie au sens strict du terme, puisqu'il s'agit de niveaux hiérarchisés de sens qui ne sauraient ni s'exclure ni s'équivaloir l'un l'autre. Le second lieu s'inscrit comme lieu de la *valeur*, permettant de créer, et le sens, et l'usage d'un énoncé qui, désigné comme littéraire, s'extrait dès lors du territoire des textes ordinaires. L'énoncé littéraire se met en effet à distance des autres énoncés par son insertion ou sa conversion dans le parcours isotopique de la littérature, qui permet de dire ce qu'il n'est pas et qui le projette dans un nouvel espace de gestion et de régulation d'énoncés<sup>3</sup>. Ainsi, le statut interdiscursif de la littérature produit à l'évidence un effet *axiologique*. Cet effet de valeur agit en fait sur le texte prédié comme il agit sur les instances de la prédication. À cette double inscription isotopique correspond un double registre interprétatif, auquel les lectures sociologiques donnent notamment prise. Comme le disait par exemple Claude Lafarge qui, dans *La Valeur littéraire*, distingue le lecteur usuel du lecteur littéraire :

*Il existe donc devant les fictions deux attitudes exclusives l'une de l'autre, la première [dite lecture « naïve »] limitant l'application de la compétence du lecteur à une maîtrise pratique des formes et des sujets qui constituent le représentable, en quelque sorte soumise à la fiction et pour cette raison incapable de prendre sur l'objet le pouvoir qui résulte de la reconnaissance (de la maîtrise) du procédé, alors que la seconde [savante] s'impose un travail critique qui, s'il interdit toute lecture naïve, permet l'élaboration de discours critiques, instruments indispensables dans les stratégies de classement (similitudes, écarts, reclassements...).*<sup>4</sup>

Il semble dès lors que la double inscription isotopique de la littérature ne permette pas que la gestion de la littérarité; elle se projette sur les instances d'interprétation, construites selon le même double registre. Cette insistance accordée à des stratégies de reclassement, qui donnent « valeur » au *texte* comme à son *lecteur*, met en effet le doigt sur une littérature intimement liée à un transcodage des énoncés dans des *systèmes modélisateurs* qui nomment le *texte littéraire* comme son interprétation.

En outre, l'existence de cette double structure isotopique qui rassemble textes et lecteurs nous rappelle un fait essentiel: ainsi aurait-on tort de repousser l'instance de la réception dans un lieu *hors discours* et, partant, *hors de la littérarité* des textes. Intrinsèquement, cette (ou ces) instance de la réception – soit celle du lecteur, de l'institution, de l'histoire, du nationalisme, etc. – ne peut être elle-même définie *que* sous la forme d'une « instance de discours ». La littérature ne crée ses effets de valeur sur les discours que parce qu'elle est en soi le lieu d'un discours, ou plus précisément celui d'un discours second qui s'assume et se gère comme niveau isotopique de recatégorisation. S'il est exact de dire que la réception se pose dans un territoire hors du *texte littéraire* – conduisant dès lors à définir une littérature comme objet qui n'existe et ne vit que *par* ses « excroissances » qu'assume la lecture –, il est tout aussi exact de dire que cette réception participe néanmoins du « discours global de la littérature ». La réception est un phénomène *hors texte* – soit hors de l'énoncé littéraire –; elle n'est cependant pas un phénomène *hors du discours littéraire* – soit hors de l'espace de réénonciation des énoncés désigné génériquement sous le nom de « Littérature ». « L'œuvre n'est pas dans l'œuvre »<sup>5</sup>; elle est dans l'excroissance que conforment les conditions de sa production et de sa réception: cette exterritorialité apparente du *texte* est bien le *territoire* réel de la littérature. Il est certain que la littérature, comme régime *isotopique interdiscursif* qui réénonce et s'approprie le régime isotopique de textes qu'elle transforme en œuvres, contribue à maintenir

l'ambiguïté entre ce qui se construit fondamentalement dans l'œuvre et ce qui se construit au niveau (« externe ») de sa perception.

Suivant ce fonctionnement, l'usage et la valeur sémiotiques de la littérature ne sauraient être jugés accessoires ou arbitraires; l'importance de ce discours ne proviendrait pas non plus de la stricte reconduction de la valeur sociale et institutionnelle attribuée à ce lieu discursif. Mon hypothèse sera plutôt que la littérature, comme régime isotopique à la fois *discursif* et *interdiscursif* ou, encore, comme lieu double de sémantisation et de sursémantisation, s'offre comme *espace de thématization* des enjeux, des pouvoirs et des limites accolés à l'interprétation: cette thématization permettra tout à la fois de classer le *texte* et, par projection isotopique, le *lecteur*. Comme l'énonçait Philippe Hamon,

[...] *tout texte est fait de langage, c'est-à-dire d'un moyen qui est à la fois l'interprétant (Benveniste) de tous les autres systèmes sémiotiques [y compris la littérature], et qui est lui-même, intrinsèquement, une surdétermination de valeurs esthétiques, grammaticales, éthiques et techniques.*<sup>6</sup>

La littérature se définit comme un interprétant du monde et du langage qui devient signe en ce qu'elle est à son tour réinterprétée comme monde et comme langage.

Ouverte à l'analyse de la littérature tout entière, ma démarche repose sur la vision suivante: la *littérature* (qu'elle soit, selon les traditions, définie comme *essence, valeur, structure, marché...*) ne serait pas un interprétant permettant de prédiquer des signes discursifs; elle sera plutôt *un enchaînement d'actions sémantiques*, donc *une série* d'interprétants intra et extratextuels, qui organisent la substance, l'identité et la fonction des usages de la langue dits littéraires. La littérature ne saurait être un signe unique; elle est l'*aménagement* d'un lieu isotopique, d'un paradigme de *mobilisation*, de *positionnement* et de *mobilité* de signes intersignifiés et intersignifiants. Dès lors, la littérature ne se pose comme *sens* que parce qu'elle se pose comme *sémiosis*: *sémiosis* active au niveau de la génération sémantique, le discours littéraire étant en

soi *transcodage, conversion, surdétermination* ou *interprétation* de signes linguistiques qu'il recatégorise; sémiosis active, aussi, dans les lieux de la reprise littéraire, soit au niveau de discours sociaux, théoriques et institutionnels qui constituent autant d'énoncés qui interprètent et génèrent le sens littéraire. Lu comme sémiosis, le système littéraire n'apparaît pas comme un signe arrêté, soumis aux conditions d'un signifiant et d'un signifié circonstancié; il apparaît plutôt comme un procès de signification qui, non seulement, permet la polysémie de sa lecture mais qui, fondamentalement, se pose comme *mode de modélisation et de gestion de la polysémie*. À la façon de l'œuvre qu'on refuserait de juger univoque et fermée, la littérature est un système ouvert qui rejette l'univocité et qui se fonde sur la multiplicité possible du sens. Néanmoins, il ne s'agit pas de faire de la littérature une sémiosis invariablement illimitée mais d'y voir une série qui peut s'arrêter, momentanément ou à jamais, en fonction de la pertinence de ses unités: elle est donc une série qui régit *de l'intérieur* les limites de son interprétation, grâce à son déploiement comme régime isotopique à l'intérieur du *parcours du texte* et du *parcours de la lecture*. En soi, une sémiosis n'est ni vraie ni fautive; elle déploie d'abord un usage qui gère les modalités de sa pertinence et de son impertinence.

La valeur fétiche de la littérature dans le champ généralisé des discours proviendrait alors de ce qu'elle est la reformulation, non strictement d'un *signifiant* qu'elle recatégorise selon un ordre esthétique, ni d'un *signifié* qu'elle répercute dans une vision du monde spéculaire et spectaculaire, mais reformulation et mise en jeu du mode de la mise en signe et en discours. La littérature est, tout à la fois, *objet* et *mode d'emploi* de l'interprétation.

#### DÉBRAYAGE

Afin de fonder cette identité sémiosique de la littérature, je rappellerai ici une définition archiconnue de Todorov qui reprend le double registre sémantique évoqué plus haut. Ainsi doit-on se souvenir que «la littérature n'est pas un système symbolique primaire (comme la peinture, par

exemple, peut l'être, ou comme l'est, en un sens, la langue) mais "secondaire": elle utilise comme matière première un système déjà existant, le langage»<sup>7</sup>. Cette définition, qui dichotomise deux systèmes rattachés à la langue et à sa reprise seconde comme «lieu» de la littérature, apparaît dans un esprit similaire chez des théoriciens, tel Barthes, qui la diviseront en «langage» et «métalangage»<sup>8</sup>. Ou tel Molinié qui, à l'exemple de plusieurs, pose comme trait de littérarité la sédimentation, dans le discours, d'un double fonctionnement sémiotique, l'un porté sur la mécanique linguistique et référentielle du texte, l'autre sur le renvoi de ce dernier à un univers esthético-idéologique. Le discours littéraire, selon ses propos, est «en lui-même une totalité de fonctionnement sémiotique, qui se régule entièrement, et dualement, sur son propre système»<sup>9</sup>. L'idée de «totalité» évoque ici l'autonomie d'un système mais rappelle aussi sa complétude, soit sa capacité de s'articuler à la fois comme lieu de génération et d'interprétation.

Dans mon optique actuelle, il serait possible de prolonger ces affirmations en proposant que cet écart entre l'usage premier des signes et son réinvestissement littéraire se répercute aussi au niveau global de la sémiosis. En ce sens, la littérature ne se déploie pas comme secteur valorisé d'une sémiosis générale; elle se pose d'emblée comme *sémiosis seconde*, dont l'enjeu est de mimer, de recatégoriser et de sanctionner les enjeux et le fonctionnement général d'une sémiosis dont elle se fait le metteur en scène. La littérature, dès lors, s'impose comme espace de fictionnalisation et de réification du procès même de la production du signe. Suivant ce raisonnement, l'interprétation de la littérature, en tant qu'usage autotélique du langage, repose moins sur un repliement sur le texte par la négation de son extériorité sémantique que sur l'existence de cette fictionnalisation, qui permet de saisir le discours, ainsi que le système littéraire qui le justifie, comme un lieu qui fonctionne comme *réplique* des modes usuels du discours. Ainsi que le disait Jacques Geninasca,

*Portant sur la valeur des valeurs, [les discours esthétiques] ont en commun, avec les discours caractérisés par une visée de*

*/conversion/, de produire sur le plan de l'énoncé un simulacre du champ dialogique où ils sont censés exercer leur stratégie persuasive, mettant ainsi en scène, autrement dit, une image de leur propre « situation d'énonciation ».*<sup>10</sup>

*Plutôt qu'un renvoi au message en tant que tel, [l'autoréférentialité] est une référence à [...] l'actualisation de ses conditions d'existence. Les discours littéraires mettent en scène leur littéarité, les conditions de leur spécificité à l'intérieur du champ dialogique éclaté de notre culture.*<sup>11</sup>

Ainsi, à l'instar du débrayage énonciatif qui, en sémiotique, commande l'accès dans l'ordre des discours et contribue à disjoindre l'« acte énonciatif » de son « contexte d'énonciation », la littérature repose sur ce que l'on pourrait appeler une autre forme de débrayage, qui concourt à disjoindre le *signe littéraire* du *contexte général de la signification*, c'est-à-dire de l'ensemble des conditions discursives posées par le champ des discours. Virtuelle et idéale<sup>12</sup>, cette manière de représenter la rupture entre le littéraire et la discursivité globale contribue à poser le littéraire non pas dans un à-côté des discours, ni même dans un au-delà valorisé, mais dans un espace virtuel, présumé, détaché et spéculaire. De même que, par présupposition, l'énonciateur n'est jamais l'auteur, l'usage littéraire du signe se distingue de l'usage normal: non par décret, ni nécessairement par marquage mais par une *hypothèse régulatrice* qui protège son intégrité. C'est notamment de ce débrayage – ainsi que de l'embranchement qui occulte les différences et produit la littéarité comme *réplique* ou *simulacre* de la sémiologie – que proviennent certains des écueils rencontrés par le lecteur littéraire pour en définir la spécificité: si le débrayage constitue une rupture du littéraire à l'égard du non-littéraire, la coupure ne divise pas des *corpus* francs, imperméables et qui posséderaient chacun leurs caractéristiques exclusives. La littérature rejette et mime tout à la fois ce qu'elle n'est pas: si elle n'est pas le seul discours à être « systématique », « fictif », « générique »<sup>13</sup>, elle est sans doute la seule à se faire discours de la systémativité, de la fictionnalité, de la généricité<sup>14</sup>.

## ENCYCLOPÉDIE

À première vue, cette notion de débrayage virtuel pourra sembler un peu trop étroitement accolée à l'objet-texte, alors que la littérature outrepassa bien évidemment celui-ci en se déployant sous la forme d'un espace pluriel de gestion d'énoncés. Pour reprendre une image que posait Eco, il faudrait dire que la littérature se présente comme une *encyclopédie*<sup>15</sup>, c'est-à-dire comme une *hypothèse*, comme un modèle régulateur, abstrait et virtuel: placé dans le contexte d'interprétation, tout interprète se doit de reconstruire sa propre portion d'encyclopédie qui constituera un espace sémantique concret et nécessaire à l'apparition du sens. Pareille hypothèse régulatrice intervient ainsi dès qu'une instance interprétante agit par des stratégies de classification et de hiérarchisation, qui concourent à positionner l'œuvre dans le parcours figuratif de la littérature. Or, pour poursuivre selon la réflexion posée précédemment, on aurait certainement tort de situer la littérature comme un secteur partiel et valorisé de l'hypothétique encyclopédie globale que l'on prête à la collectivité: la littérature forme en soi une *encyclopédie débrayée*, c'est-à-dire qu'elle est en elle-même la *conversion* d'un champ encyclopédique général, dont elle reprend et fictionnalise la structure dialogique et sémantique. Elle reproduit donc, dans son ensemble, un fonctionnement spéculaire de celui qui gouverne la circularité globale des discours. À la « communication » générale des énoncés soumis à l'encyclopédie sociale, la littérature répond en termes d'« intertextualité »; à la fonction référentielle du premier système de signes, la littérature répond en termes d'« intransitivité » et d'« autoréférentialité »: en d'autres termes, la littérature est un espace généralisé de recatégorisation, qui ne donnera pas tant de nouveaux usages et fonctions au langage qu'un nouvel espace de pertinence et de régulation. Dire qu'un discours est intransitif n'est pas dire qu'il est sans référent ni but; c'est dire qu'il ne circule que dans l'espace débrayé qu'il constitue et qui le constitue. Aussi autotélique que l'œuvre, la littérature est une encyclopédie de signifiants et de signifiés: elle crée et

gère son dictionnaire de formes à travers des notions de genres, d'écoles, de styles par lesquelles elle construit les schèmes régulateurs de l'expression littéraire; elle crée et gère aussi l'ordre des signifiés en se faisant *reconversion* de référents inscrits dans une nouvelle pertinence.

#### CONVERSION

Ce qui vient d'être posé explique un décrochage qui, s'il a l'effet salutaire de localiser un espace littéraire autonome et second, n'a nullement l'effet d'en reconnaître le problématique fonctionnement. Loin de moi l'idée d'expliquer, en quelques lignes, la complexité de la littérature, tout à la fois *textualité* et *corpus*, c'est-à-dire « parcours générique de signification »<sup>16</sup> et « mode de gestion d'énoncés ». Convertir, ne serait-ce que de manière essentiellement ludique, la littérature en des lieux débrayés a eu tout au moins l'avantage de transcoder celle-ci selon un *schéma* singulier et hypothétique, qui donne ici l'occasion de réénoncer certaines des questions principales que pose la littérature.

1) *D'abord, devant une littérature envisagée comme thématization des conditions de l'interprétation, la lecture ne saurait être jugée comme excroissance gênante et étrangère à l'entité littéraire.* Il appartient à l'existence de toute sémiotique de se faire à la fois *lieu des signes* et *lieu de leurs interprétations*, non comme deux mouvements détachés mais comme deux espaces complémentaires de thématization d'une même structure isotopique. Même s'il peut être jugé hors du texte, le lecteur n'est pas pour autant hors du discours que constitue la littérature. Même là où elle se dit sociale, la lecture ne se pose pas dans une exterritorialité du texte; elle participe de l'hypothèse régulatrice d'une littérature qui, débrayée et autonome, gère le parcours à la fois *discursif* et *social* de son encodage et de son décodage. Que les théories, dans leur définition de la littérature, n'aient jamais entièrement su faire abstraction du lecteur n'est peut-être que l'indice d'une littérarité envisageable seulement à travers

son positionnement dans *tous les lieux* du signe.

- 2) *De plus, en vertu du statut interprétatif littéraire, il ne s'agit pas de dire que toutes les lectures sont possibles bien que parfois contradictoires: il s'agit plutôt d'admettre que cette possibilité émane d'un système qui gère et fictionnalise la polysémie.* La littérature crée des espaces de contradictions et de complémentarités que la lutte des lectures contribue à *figurativiser*. Le conflit dans le champ des interprétations n'est pas dû à l'imperfection d'un objet comme à sa dynamique sémiotique qui en commande le mouvement.
- 3) *En outre, lue comme sémiotique ou chaîne d'interprétation, la littérature ne peut être qu'un système de reproduction d'énoncés et d'énonciation, où l'itération des textes et des lectures ne saurait être accidentelle.* La reproduction d'œuvres sous le nom de « classique » ou de lectures sous le nom de « savoir » ne provient pas que de la valorisation d'énoncés, considérés comme des valeurs sûres, représentatives, éternelles. À l'exemple de la dynamique sémiotique dont elle fictionnalise la structure, la littérature *doit* s'énoncer comme circulation d'énoncés. Elle thématise, autour de parcours objectivés et légitimés, la circulation des objets et des lectures à travers des formes qui tendront, suivant les époques, vers celles du *consensus* ou de l'*habitude* – donc vers la thématization d'une écriture et d'une interprétation de plus en plus régulée et itérative: la littérature y trouve tout à la fois les règles de son action et de sa propre sanction.
- 4) *Enfin, si la littérature est une sémiotique spéculaire, elle est en droit et en devoir d'en reproduire toutes les étapes et les apories.* Espace mobile de discours, la littérature doit en soi assumer la fixité comme la fragilité et l'instabilité des signes. Le difficile passage de la littérature et de son métadiscours vers le statut de science témoigne sans doute moins des limites épistémiques d'un paradigme que du fait que, contrairement à tout autre, le paradigme littéraire est en soi investissement de *tous les lieux* de la signification et de *tous les modes*



d'interprétation, depuis les plus normatifs jusqu'aux plus informels. Plurielle, la littérature ne peut qu'être à la fois *percept* et *concept*. Étant posée comme discours de science, la littérature court-circuiterait sa mobilité intrinsèque autour de sens fermés et de formes stables de vérité. Or, l'éternité de la littérature ne procède sans doute pas de sa *loi*, de ses formes arrêtées; son éternité procède de ce qu'elle a, par la circularité construite de ses énoncés, assuré l'invention du mouvement perpétuel.

Eu égard à ces propos, il apparaît que le littéraire ne saurait s'offrir tel un objet parmi d'autres, mais bien telle une *mise en scène interprétative* exemplaire, dont la sémiotique réinterprète sans cesse le spectacle. En tant qu'« aire de jeu » à travers laquelle l'écriture met en jeu – et en joue – l'interprétation tout en la soumettant à l'épreuve de ses savants lecteurs, la littérature se prête à l'interprétation en ce qu'elle y trouve les règles fondamentales de sa lisibilité. Que la littérature glisse entre les doigts des sémioticiens tout comme elle se rit de ses autres lecteurs n'est peut-être que la preuve qu'elle ne se dévoile jamais aussi justement que sous la forme d'un manifeste en hommage aux signes et à leur usage.

#### NOTES

1. Communication présentée au colloque « Sémiotique et interprétation » que préparait la Société de sémiotique du Québec lors du congrès de l'ACFAS en 1995 à l'Université du Québec à Chicoutimi.
2. P. Ouellet, *Voir et Savoir. La Perception des univers du discours*, Montréal, Éd. Balzac, coll. « L'Univers des discours », 1992, p. 171 (c'est moi qui souligne).
3. Il faudrait d'ailleurs se demander si cette capacité d'extraction et de repositionnement dans un nouvel espace de gestion d'énoncés n'est pas singulière au paradigme de la littérature: les autres discours de *conversion*, comme la psychanalyse, la sociocritique ou plus généralement ceux de la science réindexent aussi le texte, mais le font selon une isotopie qui l'extrait et l'excède de sa nature discursive; ces discours n'ont pas pour effet premier de « surdéterminer » la discursivité des énoncés en regard de quelque champ général des discours. La littérature est sans doute le seul champ de gestion d'énoncés qui gère et catégorise les énoncés parce qu'ils sont intrinsèquement « usage du langage » et non seulement « mise en discours de référents valorisés ». Pour reprendre une formule que nous suggère la grammaire, la littérature est *essentiellement* et non *accidentellement* liée au langage, comme le seront d'autres formations discursives.
4. C. Lafarge, *La Valeur littéraire. Figuration littéraire et usages sociaux des fictions*, Paris, Fayard, 1983, p. 211-212.
5. P. Ouellet, *op. cit.*, p. 197.
6. P. Hamon, « Le littéraire, la littérature, le social et la valeur », *L'Énigme du texte littéraire. Cahiers de recherche sociologique*, n° 12, printemps 1989, p. 29-30.
7. T. Todorov, « Poétique », *Qu'est-ce que le structuralisme?*, n° 2, Paris, Seuil, 1968, p. 30.
8. Notamment dans R. Barthes, « Littérature et métalangage », *Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1964, p. 106-107.
9. Molinié et A. Viala, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, P.U.F., coll. « Perspectives littéraires », 1993, p. 19.
10. J. Geninascas, « Du texte au discours littéraire et à son sujet », dans L. Milot et F. Roy (dir.), *La Littérarité*, Québec, P.U.L., 1991, p. 253.
11. *Ibid.*, p. 252.
12. « Virtuelle et idéale » comme le sont en soi, bien entendu, les notions de débrayage et d'embrayage. À travers ces concepts, il s'agit bien pour la sémiotique, comme l'énonçait Jacques Geninascas dans les citations précédentes, de *représenter* ou *figurativer* le simulacre, ou la mise en scène que tend à manifester la littérature.
13. On aura reconnu que je reprends ici les points que Todorov posait, dans *La Notion de littérature* (Paris, Seuil, coll. « Points », 1987), afin de démontrer l'impossibilité de trouver quelque critère permettant de délimiter sans failles ni équivoques le champ d'usage de la littérature.
14. On comprendra dès lors pourquoi le lecteur littéraire, devant la fragilité des frontières entre le littéraire et le non-littéraire, insiste tant sur son propre débrayage et veuille se faire lecteur-modèle – et discours-modèle – de la systémativité, de la fictionnalité, de la généralité.
15. Notamment dans U. Eco, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992. À noter que le mot « hypothèse » reprend ici la notion de virtualité octroyée au système et à l'interprétation au début de ce texte: la consistance de l'encyclopédie est de moindre importance – elle est même illusoire – que celle de la *possibilité* du sens qu'elle induit.
16. J. Melançon, « La problématique de la littérarité », dans L. Milot et F. Roy, *op. cit.*, p. 209-228.



# LE SENS RÉGLÉ PARAMÈTRE À PARAMÈTRE

## PARAMÈTRE À PARAMÈTRE

GHISLAIN BOURQUE

### LE REPLI PARAMÉTRIQUE

#### *Interpréter*

On rêverait de croire que la littérature se présente pareille à la musique. Offrant par le concours du texte l'équivalent d'une partition que le lecteur s'empresse d'interpréter. À la manière d'un pianiste venu exécuter une sonate, un orchestre une symphonie, le lecteur marquerait de sa compréhension, ici, un arrangement poétique, là, une répartition romanesque.

Bien sûr, une différence subsiste. En musique, de la partition à l'interprétation, un instrument s'interpose: qui donne corps et matière à la partition, lui fournit autre apparence qu'une architecture de chiffres, de notes ou de lettres. Alors qu'en littérature, du texte à son interprétation, nul instrument autre, point de délégation au profit d'une autre matière. La pratique de lecture – à moins que ce n'en soit une de réécriture – doit s'exécuter à même l'objet qui lui est offert, dans les limites de sa codification.

Si bien qu'interpréter, chez plusieurs dont Umberto Eco (vers qui nous prendrons, lors de cet exposé, plus d'un détour), dicte un travail qui vise la « représentation sémantique d'un texte » par le concours de stratégies prévisionnelles tournées du côté de l'argumentation: « Par interprétation, on entend [...] l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle » (p. 232)<sup>1</sup>.

Où, par souci de révélation, on voit le texte en tant qu'objet qui « veut dire », et dont l'actualisation sur le seul paramètre sémantique dépend de la coopération pleine et entière du lecteur.

Ici, on ne met pas long à comprendre qu'interpréter suppose non seulement le permanent travail, pour le lecteur, de conversion sémantique (il serait en effet difficile d'actualiser sans convertir), mais aussi et surtout une orientation du sens induit par le principe de présupposition.

#### *Une projection par transfert*

Dès lors qu'il s'agit, sur le plan sémantique, d'actualiser ce que le texte veut dire, une prise en charge lectorale se présente. Et c'est à ce moment que, poussé

par son envie de coopérer, le lecteur modèle arrive. Le système élaboré par Eco, et qui catégorise le lecteur en « naïf » (quand il va vite) et en « critique » (quand il s'attarde), n'est pas des plus vérifiables. En effet, imaginer un lecteur piégé, parce que naïf, est un chose... En vérifier la présence, telle que mesurée dans la progression du texte, en est une autre. Tant il est difficile de croire que sa naïveté, étendue du début jusqu'à la fin, ne se dément pas.

Aussi, y aurait-il plus à penser que, prenant acte de ce que le texte propose, c'est entre les deux que la lecture tantôt naïve, tantôt critique, se fraie un chemin. Usant, pas moins que le texte, de stratégie. Et demeurant, lorsque le texte l'y invite ou l'y oblige, commodément ouverte.

Ce régime de discrimination, toutefois, reste maintenu; au prix, on le verra, de distorsions méthodologiques importantes. Puisque d'un lecteur objectivement localisable à l'extérieur du texte, l'analyse d'Eco, portée au compte d'une œuvre d'Alphonse Allais, intitulée « Un drame bien parisien »<sup>2</sup>, offre à juger un lecteur emblématique, intégré au texte, et opérant sur un paramètre narratologique. L'écart, ici, est de taille. Comment, en effet, mesurer l'exercice de coopération lectorale dès lors que le lecteur se trouve convoqué d'une manière toute narrative...? En quoi peut-on lui prêter voix d'interprétation quand son intervention reste articulée dans la fiction...

À l'évidence une confusion dans la nature et la fonction des composants textuels utilisés échappe au contrôle théorique. Pour explicites qu'apparaissent dans le texte les convocations du narrateur et du narrataire

*narrateur*: « Raoul, dis-je... » (p. 44)  
« Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite... » (p. 46)

*narrataire*: « Simple épisode qui, [...] donnera à la clientèle une idée... » (p. 45)

« [...] comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites vos malins ». (p. 46)

elles n'empêchent pourtant pas une conversion un brin opportuniste sur le plan méthodologique :

*Pour construire un Lecteur Modèle, il faut mettre en œuvre quelques artifices sémantiques et pragmatiques. Aussi, la nouvelle tisse-t-elle tout de suite un réseau subtil de signaux illocutoires et d'effets perlocutoires, le long de son entière surface discursive. (p. 258)*

Laquelle conversion autorisera Eco à établir un système de coopération non pas basé sur les relations narrateur *versus* narrataire, mais bien sur une série d'interventions figurant l'Auteur d'un côté et le Lecteur de l'autre :

- « Allais veut nous dire que le texte » (p. 258)
- « Allais pousse le lecteur à remplir le texte d'informations » (p. 258)
- « En réalité, Allais prend à contre-pied » (p. 262)
- « Comme cela, le lecteur ne se rend pas compte qu'Allais est en train de révéler, d'avance, la façon dont lui, il mélangera les cartes textuelles. » (p. 267)
- « C'est du moins ce que veut dire Allais » (p. 268)
- « Le texte, mécanisme très paresseux, a laissé au lecteur le soin d'accomplir une partie de son travail et il est persuadé que son lecteur a fait ce qu'il devait faire. » (p. 268)

Faisant, par répétitions contrôlées, dévier de leur trajectoire les relations narrateur *versus* narrataire, jusqu'à les ramener sur un terrain où non des personnages, mais des personnes (auteur *versus* lecteur) se disputent le texte.

Selon toute apparence, ici, se présente une manœuvre de transgression paramétrique, par laquelle des marques textuelles (je, client, vous) servent d'emblèmes pour des sujets venus coopérer, mais à l'extérieur du texte. Dans ce jeu de la coopération et de l'interprétation où l'un, l'auteur, interpole, et où l'autre, le lecteur, extrapole, se perd d'emblée le paramètre narratologique. Signe que le débat d'idées entre personnes consentantes vient prendre toute la place.

#### *L'affaire texte*

En la circonstance, le concept d'« interprétation » ne peut être praticable, sans référence à celui de « texte ». Et c'est dans le jeu définitoire de cette référence que va justement se comprendre la motivation au repli

paramétrique. Voyons donc ce qu'en dit Eco :

- « *Les textes sont le résultat d'un jeu d'unités sémantiques préétablies dans le champ virtuel de la sémosis illimitée* » (p. 26)
- « *Le texte n'est pas autre chose qu'une machine présuppositionnelle* » (p. 27)
- « *Tous les chapitres de ce livre concerneront le phénomène générique de la présupposition qui se définira au fur et à mesure comme une modalité de coopération interprétative* » (p. 28)<sup>3</sup>

On le constate avec aisance, pour joindre les rangs de l'interprétation (ou plutôt: pour être pris en charge par une démarche interprétative), le texte épouse les contours d'un objet à la fois unidimensionnel («résultat d'un jeu d'unités sémantiques») et unidirectionnel (préétablies, ces unités s'orientent à coup de présupposition). À compter d'une complète soumission au paramètre sémantique, le texte se trouve être un jeu de programmation d'idées où intention de l'auteur et interprétation du lecteur se livrent bataille – laquelle bataille peut, au demeurant, être coopérative! Dès lors, cela saute aux yeux, interpréter revient à une affaire de reconnaissance d'énoncés sémantiques déjà établis. Où nulle formulation nouvelle – échappant à l'hégémonie sémantique – ne parvient à se faire valoir, empêtré qu'est le texte à jouer sa signification dans des sens préétablis.

Avec le concours de l'intertexte, la machine présuppositionnelle peut, à coup sûr, fonctionner. Mais attention! Ce concours s'offre à proportion, non d'un échange opératoire basé sur l'emprunt d'abord, l'intégration ensuite, d'extraits venus d'ailleurs, mais de la vague résonance culturelle qui fait lire en toute reconnaissance de faits, de gestes ou d'idées. En terrain interprétatif, l'intertexte figure une réserve de sens déjà répertorié, dans laquelle puise le lecteur afin d'effectuer le remplissage sémantique nécessaire à l'expression de scénarios diégétiques utiles à la compréhension du texte. Scénarios dont l'issue se trouve jouée, parce que toujours tenue en référence, à l'avance.

Présentés de la sorte, texte et intertexte ne peuvent fonder un exercice matériellement repérable. Le sens

accordé à l'un (le texte) par l'autre (l'intertexte) se trouve trop en exclusive dépendance, non de ce qui se joue paramètre à paramètre dans le corps de l'écrit, mais de ce qui reste de l'esprit sémantique commun passé dans la culture.

#### *Interprétation et compréhension*

Par un effet de croisement pour le moins attendu, des fragments en rappel d'abord :

*Par interprétation, on entend [...] l'actualisation sémantique de tout ce que le texte, en tant que stratégie, veut dire à travers la coopération de son Lecteur Modèle* (p. 232);

en appel ensuite

*Nous pensons que la compréhension textuelle est amplement dominée par l'application de scénarios pertinents, tout comme les hypothèses textuelles vouées à l'échec [...] dépendent de l'application de scénarios erronés et «malheureux».* (p. 101)

des fragments, donc, font lire que l'interprétation ressortit à l'intention du texte (ce qu'il «*veut dire*»), en autant toutefois que cette intention passe par l'application de «*scénarios pertinents*».

Loin d'une lecture tournée vers ce que le texte fabrique, l'interprétation, avec la compréhension comme faire-valoir, quête dans la paramétrie sémantique l'essentiel de ses ressources. Et c'est là, sur le plan méthodologique, quelque chose de dramatiquement inobservable. Puisque entre ce qu'un texte «*veut dire*» et ce que, par ailleurs, il arrive à «*faire*», un monde d'interprétation et d'incompréhension risque de se dresser. Appliqué au texte, en effet, le concept d'intention introduit une donnée qui, proche l'exégèse, fait travailler à blanc la lecture, c'est-à-dire sans effet matériellement identifiable dans le texte.

L'interprétation a ceci de paradoxal qu'elle se veut «*l'actualisation sémantique*» d'un texte qui, lui-même, au départ, est donné comme «*un jeu d'unités sémantiques préétablies*». Or donc, de la sémantique à la sémantique, il y a peu de chance pour que la compréhension se construise au gré de mesures textuelles identifiées sur des paramètres autres. Initiée

sur le plan sémantique, puis clôturée à la faveur d'une «cohérence interprétative» appelée «isotopie», la compréhension manifestée en régime interprétatif bénéficie d'un champ d'évolution beaucoup trop vaste et, surtout, trop peu spécifique. En sorte que la lecture, au lieu de se compromettre auprès d'aspects divers du texte, se fraie un chemin strictement balisé de façon thématique. Lequel se trouve avalisé par une logique de cohérence – toute sémantique, faut-il le rappeler – comme en témoigne l'extrait suivant:

*C'est à partir du topic que le lecteur décide de privilégier ou de narcotiser les propriétés sémantiques des lexèmes en jeu, établissant ainsi un niveau de cohérence interprétative dite isotopie. (p. 116)*

Ce qui, d'une certaine manière, amène à penser que l'interprétation consiste à chercher ce que l'on a déjà trouvé. Puisqu'en gros, «actualiser sémantiquement tout ce que le texte veut dire» n'est là que pour nous faire reconnaître ce qui a déjà été dit, quand bien même sous forme de présupposition... sémantique cela va de soi.

En fait, ici, ce que révèle cette allégeance tautologique qui se promène de la compréhension à l'interprétation tient à l'idée qu'il y a dans le processus de déchiffrement ou de traduction des composants textuels une sorte de redoublement conceptuel. À savoir: toute lecture étant destinée, que ce soit par voie de message, de sens ou de signification, à aboutir sur le plan sémantique, ce devient une misère lectorale que de ne pas pouvoir initier ces messages, sens ou signification ailleurs que sur un paramètre nommé lui aussi sémantique. Puisque cela laisse croire, sur le plan méthodologique, que la signification d'un texte est une stricte affaire de repli paramétrique.

Dès lors, comment se tirer d'embarras, sinon en cherchant à spécifier la nature même du paramètre sémantique, non pas dans son activité visant la compréhension générique mais dans son travail opératoire auprès de composants textuels. En sorte qu'il soit identifiable à un registre précis d'opérations et d'aspects textuels et, de même, qu'il n'oculte en rien le travail effectué sur d'autres paramètres.

*Le théorème métatextuel: le procès d'intention*

Le concept de «texte», on l'a vu, restant insuffisamment spécifié, il est malaisé de donner crédit à un concept de second niveau dont les prétentions explicites seraient de réfléchir le texte. La «métatextualité» se voulant dans un sens global une aptitude du texte à mettre en valeur les conditions de son exercice, il conviendra, au préalable, de définir les articulations – seraient-elles sommaires – de ce dit mode de fonctionnement.

Or, ici, rien de tel. Le métatextuel étant à peine avancé que, déjà, il se trouve formulé en théorème.

*Allais veut nous dire que tout texte [...] a deux composantes, l'information que fournit l'auteur et celle que le Lecteur Modèle ajoute, la seconde étant déterminée et orientée par la première. Pour démontrer ce théorème métatextuel, Allais pousse le lecteur à remplir le texte d'informations qui contredisent la Fabula, l'obligeant à coopérer à la mise sur pied d'une histoire qui ne tient pas debout. L'échec de «Un drame» comme Fabula est la victoire de «Un drame» comme métatexte. (p. 258)*

À titre de «machine présuppositionnelle», le texte – ainsi défini par Eco – dépend, non d'un travail intégré d'une manière paramétrique (un dispositif narratologique par exemple, où se trouveraient réglées les positions du narrateur et du narrataire), mais d'une relation présupposée s'établissant d'auteur à lecteur: – *Allais veut nous dire...*  
– *Allais pousse le lecteur à remplir le texte [...] l'obligeant à coopérer*

Loin d'une analyse autorisant la saisie d'un mécanisme métatextuel, la lecture profite d'une manœuvre paratextuelle pour coller au texte un procès d'intention. Et ainsi rate un travail de coopération réglée à travers plusieurs paramètres du texte. Comme si la nécessité de faire apparaître l'interprétation devait aboutir à la construction d'un théorème, non sur le texte, mais sur la perception imposée par l'auteur à son lectorat.

Difficile ici de percevoir la dimension opératoire du concept de «métatexte». Celui de texte ne semblant guère précisé vis-à-vis de la *Fabula*, voire même du discours, un flottement s'installe qui autorise une

récupération par la culture des notions et de métatexte et, rétroactivement, d'intertexte.

Théorème, peut-être, mais certainement pas métatextuel! Trop peu de considérations indexent le texte dans son fonctionnement propre. Ni plus de données permettent de construire le dispositif d'autoreprésentation. En fait, l'édifice porté en théorème repose, pour l'essentiel, sur un phénomène d'interférence. Une inférence pragmatique, dirons-nous, traversée de signaux illocutoires et d'effets perlocutoires, livrés comme autant d'artifices conçus pour interpeller le lecteur. Mais, hélas, sans stratégie textuelle opératoire, c'est-à-dire qui règle la place, le lieu, l'ordre ou la fréquence des composants ainsi que leur travail, paramètre à paramètre...

#### L'ARTICULATION PARAMÉTRIQUE

Le parcours critique, tracé point par point, incite à penser que la lecture de « *Un drame* » n'est pas une affaire de présuppositions sémantiques négociées d'auteur à lecteurs, mais plutôt une entreprise de détection initiée par voie d'articulation paramétrique. Concurrément à toute démarche d'expression interprétative, la conduite « *détective* » construit sa compréhension dans le texte, en profitant d'une progression fictionnalisée sur divers paramètres.

Pour si peu que détecter soit compris comme procédure d'enquête, il y a lieu d'en rattacher le dessein à cette idée qui dicte par où et comment un texte se montre lisible. Alors, de proche en proche, construisant sa compréhension dans la saisie de composants qui associent leur travail à des aspects spécifiques du texte, le détecteur (ou lecteur-détective) initie un parcours. Mais cela ne va pas tout seul. Départager le champ et les stratégies de la détection de celui et de celles de l'interprétation commande une mise au point incontournable.

#### *L'objet texte*

S'agirait-il d'une retrempe, qu'il n'en demeure pas moins qu'à cet essentiel objet il faille donner corps de définition et âme opératoire. Sans quoi, on risquera de s'essouffler à trop vouloir courir après une lecture

qu'on n'aura guère eu le loisir de théoriquement légitimer. Quant au texte, donc, il faut entendre: *Un lieu opératoire autorisant un ou plusieurs parcours allant d'un énoncé d'ouverture à un énoncé de clôture, sans fermeture obligée*<sup>4</sup>.

Corollaires à cette définition, des spécifications viennent régler la perspective d'application:

- d'abord, à titre de « *lieu opératoire* », le texte accueille des opérations agissant sur divers aspects du texte – ici nommés paramètres – dans le but de produire toutes sortes d'effets;
- ensuite, et d'une manière pleinement consécutive, l'identification d'un parcours résulte d'un réglage paramétrique suivi: lequel réglage promeut, en quelque sorte, une spécifique lisibilité;
- enfin, il paraît essentiel de souligner, ici, le caractère provisoire de tout parcours. En ce sens, où il peut advenir qu'un énoncé d'ouverture serve de clôture pour un parcours précédent ou bien encore qu'un de clôture joue d'ouverture pour un subséquent; voire aussi qu'un autre puisse régler sa trajectoire à partir d'énoncés çà et là saisis dans plusieurs autres parcours. Bref, cela laisse entendre que le texte ne présente en soi rien de définitif. Et que s'il paraît, en certaines circonstances, clôturé, cela ne laisse nullement entendre pour autant qu'il soit fermé.

De par sa nature, faut-il le signaler, le texte opère sur divers paramètres dont certains occupent, en des moments précis, selon l'effet désiré, plus de place. À l'emploi de la détection, il devient, dès lors, moins pertinent de présupposer ce que le texte veut dire que, derechef, de référer à ce qu'il fait. Et ainsi, de là même, construire méthodiquement son sens. À terme, pourquoi pas, aussi bien l'énoncer en clair: ce qu'un texte finit par dire se veut le strict résultat de ce qu'avec plus ou moins de rigueur il a construit!

Quant aux paramètres dont le mérite réside à spécifiquement identifier l'aspect du texte (mot, phrase, paragraphe, chapitre, etc.) qui prête à construction, nous pouvons – sans pour autant prétendre à l'exhaustivité – les regrouper dans quatre larges registres.

1. Registre de la matérialité des mots, qui regarde des aspects touchant ici la lettre – *paramètres grammaticale* et *graphique* –, là le son – *paramètre phonique* –, ailleurs la lettre et le son – *paramètre lexical*.
2. Registre de la conceptualité des mots, qui enregistre toutes considérations de sens quant à la filiation des mots – *paramètre étymologique* –, leur contenu – *paramètre sémantique* –, leur parcours (réseau) d'idées – *paramètre thématique*.
3. Registre de l'assemblage grammatical de mots, qui concerne la disposition et la distribution ici en phrase, là des phrases. À savoir le *paramètre syntaxique*. Lequel, par extension et lorsque réglé de manière versificatoire, donne les *paramètres métrique* et *prosodique*.
4. Registre des enchaînements et structures qui touchent autant les règles et contraintes inhérentes à la cohérence et à la cohésion d'un texte – *paramètre logique* –, que les structures garantissant l'édification d'un récit – *paramètre narratologique*.

Ces registres, qui ont pour mérite, rappelons-le, d'identifier l'aspect du texte investi d'un travail spécifique, ne livrent pas à eux seuls la valeur de signification des composants mis en cause. Tout juste, ils désignent l'aspect à compter duquel sera initiée l'entreprise de valorisation d'un ou de plusieurs composants textuels. Consécutivement, il faudra, pour affirmer cette valeur qui, en définitive, se résume à un travail de construction du sens, aménager des dispositifs aptes à régler le mode de manifestation paramétrique. Ce n'est, en effet, qu'en vertu de réglages textuellement affirmés que peut se penser la valeur d'un composant textuel repéré sur tel ou tel paramètre. Par eux seulement, le sens prend force et relief.

Selon cet intérêt qui promet de mieux faire voir l'organisation en parcours de spécifiques composants textuels, il revient d'établir la nature et la fonction des

réglages opérant dans le cours d'un texte. À ce titre, quatre dispositifs précisent au mieux le travail par les soins duquel un composant acquiert ou construit sa valeur.

1. Le lieu: portion déterminée de l'espace textuel, ce premier dispositif délimite le terrain (contexte, région textuelle, etc.) sur lequel se manifeste tel ou tel jeu paramétrique. Que cela concerne un composant venu d'ailleurs (un intertexte), ou bien encore reconnu de souche (intratexte), il est de première importance de signaler, à l'endroit d'un composant, le lieu dans lequel il évolue (syntagme, phrase, etc.; mais aussi poème, roman, article, message publicitaire, etc.).

2. La place<sup>5</sup>: partie d'un espace ou d'un lieu textuel, ce second dispositif vient déterminer, à l'endroit d'un ou de plusieurs composants, un mode d'occupation spécifique. Qu'il s'agisse du titre dans un roman, de rimes dans un poème, ou de bulles dans une bande dessinée, le réglage de la place commande un ensemble de relations faites pour établir un parcours. Manifestées, dans des lieux bien circonscrits, les places occupées sous influence paramétrique règlent de bien des façons l'apparition du sens.

3. L'ordre: disposition et distribution de places au sein de l'espace textuel, le dispositif d'ordre signale les figures de relation que des composants entretiennent dans le texte. Qu'un ensemble de composants soit agencé sur un paramètre, ou éparpillé sur plusieurs, un réglage chorégraphique se présente qui oriente la compréhension, c'est-à-dire qui fait apparaître le sens selon un agencement paramétrique déterminé. Qu'il soit textuellement question de contrepèteries, de structure de contes merveilleux ou de calligrammes, l'ordre indexe sur des paramètres divers – phonique, narratologique et graphique – le chemin de lecture à parcourir.

4. La fréquence: qu'un travail paramétrique se présente sur un ou plusieurs composants textuels, il est requis de savoir par combien d'occurrences,



réurrences ou cooccurrences il se manifeste. Le dispositif de fréquence permet cette comptabilité textuelle, qui règle par détermination ou par surdétermination la valeur d'un composant. Qu'il soit question de déterminer l'efficacité d'un refrain ou le suivi accordé à une idée – ou, si on veut, de toute manifestation paramétrique autre –, le réglage fréquentiel permettra d'évaluer l'importance accordée à tel ou tel composant textuel.

Réglages		DISPOSITIFS			
		LIEU	PLACE	ORDRE	FRÉQUENCE
Registres paramétriques	Paramètres				
	GRAMMATIQUE				
	GRAPHIQUE				
	PHONIQUE				
	ÉTYMOLOGIQUE				
	SÉMANTIQUE				
	THÉMATIQUE				
	SYNTAXIQUE				
	MÉTRIQUE				
	LOGIQUE - cohérence - cohésion				
NARRATOLOGIQUE					

Détecteur de valeur textuelle

Pareil tableau, loin d'œuvrer à la manière d'un sésame, figure en tant qu'atelier propre à faire surgir les conditions de production de sens. Selon l'activité d'un ou de plusieurs paramètres, la valeur d'un composant textuel peut être détectée, reconnaissant de fait celui-ci à titre de porteur de sens. Pour que, de proche en proche, une fois déterminée la valeur d'un composant vis-à-vis d'un autre, s'élabore un parcours à dominante, ici grammaticale, là sémantique, ailleurs syntaxique ou logique.

Pour s'en convaincre, mais sans toutefois construire jusqu'au « parcours », activons la démarche détectrice à l'endroit d'un énoncé peu banal commis par Raymond Devos :

*Les Arabes du Caire sont antisémites,  
et les sémites sont anti-Caire.*

Réglages		DISPOSITIFS			
		LIEU	PLACE	ORDRE	FRÉQUENCE
Registres paramétriques	Paramètres				
	GRAMMATIQUE		«Anti-Caire»		
	GRAPHIQUE		• Lisible une 2e fois		
	PHONIQUE		antiquaire occupant une même place (en superposition)		
	ÉTYMOLOGIQUE			Sémites et Caire	
	SÉMANTIQUE			registre antihétique	
	THÉMATIQUE				
	SYNTAXIQUE		antisémites versus anti-Caire occupant une même place		
	MÉTRIQUE			Chiasme gauchi ...antisémites ...anti-arabes	
	LOGIQUE - cohérence - cohésion			incohérence rattrapée par force cohésive: antiquaire métiers raciste	
NARRATOLOGIQUE					

Ce réglage, paramètre à paramètre, permet de voir un surcroît de valeur à « anti-Caire » pour la raison que son sens se trouve réglé sur plusieurs paramètres :

- sur ceux graphique et phonique d'abord, quant à la place occupée – la même – dans la deuxième partie de l'énoncé (ici « anti-Caire » verse phoniquement dans un autre vocable, *antiquaire*);
- sur celui syntaxique ensuite, pour une raison de place occupée (la récurrence formulatoire « *anti-sémites versus anti-Caire* » se situant en place identique dans les deux parties de l'énoncé): et pas moins pour une raison d'ordre quand le chiasme subit un glissement lexical, autorisant la présence d'*anti-Caire*, là où, par symétrie, l'on attendrait *anti-arabes*!
- sur celui thématique où, par répercussion, *anti-Caire* fait bifurquer de la référence politique. Par changement, disons, de catégorie thématique (« *sémite* » étant un groupe ethnique, alors que « *Caire* » désigne une ville);
- sur celui logique enfin, en vertu duquel une incohérence sémantique (*antisémites versus anti-Caire*) ramène à un effort de cohésion qui fait communiquer les deux niveaux de référence: si les sémites ont un métier (*antiquaire*), les arabes aussi (*racistes*).

### Démarche de détection

Alors que la démarche d'interprétation s'affaire à exprimer sur le seul paramètre sémantique une voie privilégiée d'accès au sens, celle de détection emprunte une avenue qui, sans négliger le paramètre sémantique, met en relief divers aspects du travail du texte.

Avec ici l'idée que toute détection quête la lisibilité d'un texte dans ce qu'il construit de plus efficace, il s'agit de quitter le champ de la

présupposition sémantique, afin que soient mieux relevées les mesures qui, paramètre à paramètre, dressent les positions du texte. À ce titre, certains, parce que dominants, sont plus en vue.

Objet d'appréciation mesurée, le «sens» se définira au titre d'*orientation d'un ou de plusieurs composants textuels liée aux efforts d'une mise en perspective du travail paramétrique via une distribution opératoire des mécanismes assurant le réglage de ce dit travail.*

Voilà qui, en contexte, permet de détecter du sens. La mise en perspective du travail paramétrique, en effet, dicte sous quel angle un composant textuel présente son meilleur jour, qu'il soit phonique, sémantique, syntaxique, thématique, graphique, narratologique, etc. Ce que, paramètre à paramètre, selon l'aménagement d'un ou de plusieurs dispositifs de réglage (lieu d'apparition, place occupée, ordre de distribution et fréquence de manifestation), une distribution opératoire rendra lisible, ou scriptible, en vertu de l'efficacité textuelle réalisable.

Si la valeur se définit comme la mesure qui permet de fixer le cours du sens, le sens, quant à lui, doit être considéré comme le terme abouti de la valeur. Comme ce qui reste une fois l'échange advenu. Qui reste et qui oriente la compréhension du texte. Suite à quoi, il conviendra de soutenir que le sens géré en territoire de cohérence puise sa valeur dans le déterminisme sémantique et thématique; alors que celui apparu en territoire de cohésion se nourrit de toutes articulations de paramètres autres. Les deux

#### COHÉRENCE

La cohérence doit être considérée comme un système logique défini par la force de liaison thématique et sémantique, selon laquelle des idées s'enchaînent en raison directe de leur hégémonie paramétrique et de leur distribution linéaire (c'est-à-dire, pour le second critère, en raison inverse de leur désordre référentiel).

Régie par des règles (répétition, relation, progression, non-contradiction), la cohérence prend son sens lorsqu'elle opère en appui sur le pouvoir de présupposition des idées.

#### COHÉSION

Non moins logique, la cohésion peut être considérée comme un système évoluant à l'envers de la cohérence. À ce titre, il faudra la considérer comme une force d'adhésion par les vertus de laquelle des composants textuels s'attirent et s'articulent, en raison directe de leur éclectisme paramétrique et en raison inverse de leur distribution linéaire.

Évoluant sous contraintes (lesquelles sont tout autant illimitées que provisoires), la cohésion tire sa motivation de l'élaboration de parcours faisant arriver le sens à rebours de ce que la cohérence invoque.

s'employant à se disputer, sur le terrain de la fiction, l'espace logique conféré au texte.

Au contraire de la cohérence, la cohésion répond d'une force qui ne cultive pas d'exclusivité paramétrique. Toutefois, on pourra remarquer qu'elle parvient à se signaler avec d'autant plus de rigueur et de singularité qu'elle mobilise des composants œuvrant sur des paramètres textuels autres que ceux sémantique et thématique. Cela se comprend selon le principe qui veut qu'en se faisant détecter sur des paramètres grammaticale, phonique, syntaxique, narratologique, logique, etc., elle échappe à l'immédiate substitution de sens (ou traduction par l'idée) qui fonde l'exercice de lecture engagée dans le système de la cohérence. Et ainsi se trouve dans une position plus avantageuse pour donner à lire un dispositif d'alliances plus apte (parce que moins assujetti à l'idée d'une mécanique conversion sémantique) à nourrir un parcours singulier, au sein duquel, faut-il le préciser, le sens serait initié d'une manière tout autre. Car ce qui mérite d'être souligné, dès l'instant où la lecture s'engage dans un régime de cohésion, n'est pas tant que le sens disparaisse, mais que désormais son apparition soit tributaire du travail et du lieu par où et comment il se présente.

#### La leçon du texte

Avec, tout auprès, l'idée qu'«interprétation» et «détection» se disputent la compréhension du texte, la

présente démarche peut ensuite départager les efforts de stratégie que chacun des deux mécanismes supporte.

L'interprétation devant servir à fixer au mieux le sens et la valeur d'un texte, elle risque gros quand, pour arriver à ses fins, elle mise sur le concept d'*intention* : ici de l'auteur, là du lecteur, ailleurs du texte. Non opératoire sur le plan matériel, l'intention tire vie et santé d'une alimentation sur le strict plan présuppositionnel. En ce sens qu'elle se veut un recouplement d'inférences lancées en travers du texte dans le but d'éprouver les participations tantôt de l'auteur, tantôt du lecteur. Lesquelles inférences restent, confusément, à distance du travail du texte.

De fait, l'intention participe plus à l'affabulation du récit qu'à la compréhension textuelle. Elle relève autrement d'une prise en charge de la valeur d'un écrit – voyez comme l'auteur est intelligent! et comme il se joue du lecteur... –, que de la détection du travail du texte. Vibrant courtier de la tentation textologique, le concept d'intention fait son chemin en travers d'une lecture oscillant entre interpolation et extrapolation :

- ici, sous couvert de présuppositions sémantiques et de références à l'auteur, la lecture introduit des données qui infléchissent le cours du texte ;
- là, par recours aux implications pragmatiques, la lecture vient décider de la place à occuper par le lecteur et du type de coopération dont celui-ci doit faire preuve vis-à-vis du texte.

Avec l'interprétant comme porte-drapeau, l'interprétation s'échine à convertir la moindre activité textuelle en délibération sémantique. Convaincue que le texte offre plus à dire qu'à faire, elle invite, motivée en cela par l'obligation de coopérer, à mettre en valeur sa lecture, au détriment de la lisibilité. Appelée à participer à une opération quasi exégétique (le texte étant, de ce point de vue, une machine présuppositionnelle), pour ne pas dire patristique (du sens existe, allons voir comment il se manifeste), l'interprétant modèle s'emploiera plus à fixer du sens au gré de stratégies sémantiques qu'à

détecter par où et comment le texte se laisse lire, se fait comprendre.

Dans le camp de l'*interprétation*, il n'est pas vain de rappeler que la compréhension est tributaire de « l'actualisation sémantique de tout ce que le texte veut dire à travers la coopération de son lecteur modèle » (p. 232). Ce qui implique, aux dires d'Eco, un va-et-vient lecture-écriture visant, par le lecteur, l'application de scénarios pertinents.

En raison de quoi, par présuppositions contrôlées, la lecture vient se régler dans un réseau de références, ici, qui ont trait à l'intention du texte, là, qui regardent la convocation de l'auteur. Le tout assemblé sous couvert d'hégémonie sémantique, tant il est entendu qu'interpréter revient à juger la valeur de cohérence d'un texte en le dotant de significations présupposées. Cela laissant croire que le sens, vraisemblable facteur de compréhension, est plus affaire de reconnaissance que de connaissance nouvelle.

Dans le camp de la *détection*, il paraît opportun de signaler que la compréhension participe moins d'une entreprise de harcèlement sémantique que d'une de décèlement paramétrique. En fait, détecter réfère à un exercice de détermination des composants textuels en raison de leur coopération et de leur articulation paramétriques. Ici, pas d'hégémonie sémantique. Le sens de partout peut être initié.

Tirant profit de son attention au texte, la lecture procède avec rigueur et exactitude au relevé des faits permettant l'élaboration de parcours. Employée dans un travail discret de construction du sens, elle motive la compréhension dans un avis de stricte investigation : établir la valeur de cohésion d'un texte en articulant son travail paramétrique. Pour faire apparaître du sens, quand bien même issu d'un lieu où il n'était pas attendu. Du sens, en somme, non pas redevable d'un commerce présuppositionnel, mais plutôt rattaché aux forces veillant à l'activation de tout composant textuel, et qui combinent le contexte d'intervention, la place occupée tout alentour, l'ordre de disposition comme de distribution, de même que la fréquence de manifestation.

## NOTES

1. U. Eco, *Lector in Fabula*, Paris, Éd. Carusset et Fasquelle, coll. « Livre de Poche », 315 p.
2. A. Allais, « Un drame bien parisien », dans *À se tortre*, *Œuvres Anthumes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989. Texte placé en annexe.
3. Dans tous les passages cités, c'est moi qui souligne.
4. Le « texte » étant un lieu opératoire autorisant un ou plusieurs parcours allant d'un énoncé d'ouverture à un énoncé de clôture, sans fermeture obligée, dont la fermeture peut être provisoire... l'on définira le « contexte » comme ce qui vient avec le parcours... ce qui en crée un appui de référence, *i.e.* lieu où les opérations se présentent, défini selon des circonstances et les conditions textuelles d'apparition : intra, inter, méta, infra, hyper, hypo-textuelles.  
Parler du contexte, c'est parler du lieu qui donne la perspective à ce qui se passe. Laquelle perspective communique au texte un relief particulier, qu'il soit sémantique, thématique, phonique, grammatique, logique, etc., offrant ainsi les conditions textuelles de la lisibilité du parcours en jeu...
5. Jean Ricardou qui, dans le développement de sa « textique », fait de la *place* un paramètre (le paramètre « topique » pour ne pas le nommer), a servi sous cet aspect une définition d'importance. Détaillée dans ce qu'il a nommé des chorismes, la *place a*, en toute rigueur, autorisé la mise au point de quatre types précis d'occupation :
  - parachorismes : occupations voisines ;
  - antichorismes : occupations opposées ;
  - hyperchorismes : occupations superposées ;
  - isochorismes : occupations symétriques.Ces types d'occupation qui, au demeurant, déterminent autant de liens spécifiques entre composants du texte, ne peuvent, à titre de dispositifs, être contestés. Sauf qu'ici, ce n'est pas tant à les considérer comme essentiels rouages d'un même paramètre qu'on va s'employer, mais plutôt comme distinctifs réglages appliqués à l'un ou l'autre des paramètres activés par le texte. Pour faire bref, nous dirons que la *place* n'est pas un paramètre, mais qu'elle est l'une des dispositions par lesquelles se règle l'activité paramétrique.

## ANNEXE

### UN DRAME BIEN PARISIEN

#### Chapitre 1

*Où l'on fait connaissance avec un Monsieur et une Dame qui auraient pu être heureux, sans leurs éternels malentendus.*

« O qu'il ha bien sceu choisir, le challan ! »  
Rabelais

À l'époque où commence cette histoire, Raoul et Marguerite (un joli nom pour les amours) étaient mariés depuis cinq mois environ.

Mariage d'inclination, bien entendu.

Raoul, un beau soir, en entendant Marguerite chanter la jolie romance du colonel Henry d'Erville :

*L'averse, chère à la grenouille*

*Parfume le bois rajeuni.*

*... Le bois, il est comme Nini.*

*Y sent bon quand y s'débarbouille.*

Raoul, dis-je, s'était juré que la divine Marguerite (diva Margarita) n'appartiendrait jamais à un autre homme qu'à lui-même.

Le ménage eût été le plus heureux de tous les ménages, sans le fichu caractère des deux conjoints.

Pour un oui, pour un non, crac ! une assiette cassée, une gifle, un coup de pied dans le cul.

À ces bruits, Amour fuyait éploré, attendant, au coin d'un grand parc, l'heure toujours proche de la réconciliation.

Alors, des baisers sans nombre, des caresses sans fin, tendres et bien informées, des ardeurs d'enfer.

C'était à croire que ces deux cochons-là se disputaient pour s'offrir l'occasion de se raccommoier.

#### Chapitre 2

*Simple épisode qui, sans se rattacher directement à l'action, donnera à la clientèle une idée sur la façon de vivre de nos héros.*

« Amour en latin faict amor.  
Or donc provient d'amour la mort  
Et, par avant, soulcy qui mord,  
Deuils, plours, pièges, forfaitz, remord... »  
(Blason d'amour)

Un jour pourtant, ce fut plus grave que d'habitude.

Un soir plutôt.

Ils étaient allés au Théâtre d'Application, où l'on jouait, entre autres pièces, *L'Infidèle*, de M. de Porto-Riche.

- Quand tu auras assez vu Grosclaude, grincha Raoul, tu me le diras.

- Et toi, vitupéra Marguerite, quand tu connaîtras Mademoiselle Moréno par cœur, tu me passeras la lorgnette.

Inaugurée sur ce ton, la conversation ne pouvait se terminer que par les plus regrettables violences réciproques.

Dans le coupé qui les ramenait, Marguerite prit plaisir à gratter sur l'amour-propre de Raoul comme sur une vieille mandoline hors d'usage.

Aussi, pas plutôt rentrés chez eux, les belligérants prirent leurs positions respectives.

La main levée, l'œil dur, la moustache telle celle des chats furibonds, Raoul marcha sur Marguerite, qui commença dès lors à n'en pas mener large.

La pauvre s'enfuit, furtive et rapide, comme fait la biche en les grands bois.

Raoul allait la rattraper.

Alors, l'éclair génial de la suprême angoisse fulgura le petit cerveau de Marguerite.

Se retournant brusquement, elle se jeta dans les bras de Raoul en s'écriant :

- Je t'en prie, mon petit Raoul, défends-moi !

### Chapitre 3

*Où nos amis se réconcilient comme je vous souhaite de vous réconcilier souvent, vous qui faites vos malins.*

« Hold your tongue, please ! »

---

---

---

---

### Chapitre 4

*Comment l'on pourra constater que les gens se mêlant de ce qui ne les regarde pas feraient beaucoup mieux de rester tranquilles.*

« C'est épatant ce que le monde  
deviennent rosse depuis quelque temps ! »  
(Paroles de ma concierge  
dans la matinée de lundi dernier)

Un matin, Raoul reçut le mot suivant :

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre femme en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Elle y sera masquée et déguisée en pirogue congolaise. À bon entendeur, salut ! »

Un ami.

« Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre mari en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Il y sera masqué et déguisé en Templier fin de siècle. À bonne entendeuse, salut ! »

Une amie.

Ces billets ne tombèrent pas dans l'oreille de deux sourds.

Dissimulant admirablement leurs desseins, quand arriva le fatal jour :

- Ma chère amie, fit Raoul de son air le plus innocent, je vais être forcé de vous quitter jusqu'à demain. Des intérêts de la plus haute importance m'appellent à Dunkerque.

- Ça tombe bien, répondit Marguerite, délicieusement candide, je viens de recevoir un télégramme de ma tante Aspasia, laquelle, fort souffrante, me mande à son chevet.

### Chapitre 5

*Où l'on voit la folle jeunesse d'aujourd'hui tourner dans les plus chimériques et passagers plaisirs, au lieu de songer à l'éternité.*

« Mai vouéli vière pamens :  
La vido es tant bello ! »  
Auguste Marin

Les échos du *Diable boiteux* ont été unanimes à proclamer que le bal des Incohérents revêtit cette année un éclat inaccoutumé.

Beaucoup d'épaules et pas mal de jambes, sans compter les accessoires.

Deux assistants semblaient ne pas prendre part à la folie générale : un Templier fin de siècle et une Pirogue congolaise, tous deux hermétiquement masqués.

Sur le coup de trois heures du matin, le Templier s'approcha de la Pirogue et l'invita à venir souper avec lui.

Pour toute réponse, la Pirogue appuya sa petite main sur le robuste bras du Templier, et le couple s'éloigna.

### Chapitre 6

*Où la situation s'embrouille.*

« - I say, don't you think the rajah laughs at us ?  
- Perhaps, sir. »  
Henri O'Mercier

- Laissez-nous un instant, fit le Templier au garçon de restaurant, nous allons faire notre menu et nous vous sonnerons.

Le garçon se retira et le Templier verrouilla soigneusement la porte du cabinet.

Puis, d'un mouvement brusque, après s'être débarrassé de son casque, il arracha le loup de la Pirogue.

Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre.

Lui, ce n'était pas Raoul.

Elle, ce n'était pas Marguerite.

Ils se présentèrent mutuellement leurs excuses, et ne tardèrent pas à lier connaissance à la faveur d'un petit souper, je ne vous dis que ça.

### Chapitre 7

*Dénouement heureux pour tout le monde, sauf pour les autres.*

« Buvons le vermouth grenadine  
Espoir de nos vieux bataillons. »  
Georges Auriol

Cette petite mésaventure servit de leçon à Raoul et à Marguerite.

À partir de ce moment, ils ne se disputèrent plus jamais et furent parfaitement heureux.

Ils n'ont pas encore beaucoup d'enfants, mais ça viendra.



# L'INTERPRÉTATION FOUCAULT ET L'INTERPRÉTATION DE LA SEXUALITÉ<sup>1</sup> DE LA SEXUALITÉ

GUY BOUCHARD

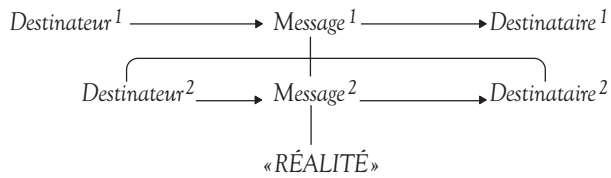
*Je crois que ce à quoi on doit se référer ce n'est pas au grand modèle de la langue et des signes, mais de la guerre et de la bataille. L'historicité qui nous emporte et nous détermine est belliqueuse; elle n'est pas langagière. Relation de pouvoir, non relation de sens. (Foucault, 1977: 19)*

N'y a-t-il pas un sens du pouvoir? Et un pouvoir du sens? À quel jeu de pouvoir joue-t-on, en tentant d'évacuer le sens? Au modèle du signe, faut-il vraiment substituer celui de la guerre, et en faisant l'économie de la guerre des signes? Faut-il vraiment oublier que c'est sur le champ de bataille du texte que s'affrontent les mots «signe» et «guerre»? Le modèle linguistique ne peut-il vraiment rien nous apprendre sur le modèle militaire?

Tentons l'expérience. Investissons un territoire spécifique, celui de la sexualité. Comment Foucault interprète-t-il cette dernière, non pas en termes de stratégie d'ensemble, mais, plus modestement, au niveau de ses tactiques discursives, en tant que destinataire de l'ouvrage en trois tomes intitulé *L'Histoire de la sexualité*<sup>2</sup>? Et s'il faut un enjeu à cette enquête, formulons-le par rapport à la guerre des sexes: quelle contribution cet ouvrage apporte-t-il aux débats contemporains soulevés par le féminisme? Une contribution positive, semble-t-il à prime abord.

## 1. UN CHAMPION DES FEMMES?

Dans le modèle jakobsonien de la communication linguistique<sup>3</sup>, le destinataire envoie un message au destinataire grâce à un code qui leur est en principe commun, et ce message a trait à un contexte habituellement interprété en termes de rapport à la «réalité». Mais le «message» du destinataire foucauldien enchâsse un second niveau discursif, celui des sources analysées, niveau qui met en scène, à son tour, un destinataire, un message, un destinataire et un certain rapport au réel. Schématiquement, et en ne retenant que les éléments essentiels:



L'aspect de la «réalité» qui requiert notre attention, c'est la relation entre les sexes. Dans *La Volonté de savoir*, cette relation est peu présente. Foucault se préoccupe plutôt de déconstruire ce qu'il appelle «l'hypothèse répressive», c'est-à-dire l'idée que, depuis trois siècles, la sexualité aurait été l'objet d'une répression constante par un pouvoir lui-même conçu comme étant essentiellement castrateur. Or, souligne-t-il, c'est le contraire que l'on peut observer : prolifération des discours sur le sexe, implantation de sexualités polymorphes et avènement d'une science de la sexualité traversée de part en part par des stratégies de pouvoir. Celui-ci, Foucault ne le conçoit pas comme un ensemble d'institutions et d'appareils garantissant la sujétion des citoyens; ni comme un mode d'assujettissement reposant sur la règle plutôt que sur la violence; ni comme un système général de domination exercée par un élément ou un groupe sur un autre :

*Par pouvoir, il me semble qu'il faut comprendre d'abord la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation; le jeu qui par voie de luttes et d'affrontements incessants les transforme, les renforce, les inverse; les appuis que ces rapports de force trouvent les uns dans les autres, de manière à former chaîne ou système, ou, au contraire, les décalages, les contradictions qui les isolent les uns des autres; les stratégies enfin dans lesquelles ils prennent effet, et dont le dessin général ou la cristallisation institutionnelle prennent corps dans les appareils étatiques, dans la formulation de la loi, dans les hégémonies sociales. (HS-1: 121-122)*

Le pouvoir n'est donc pas incarné dans un centre souverain d'où il rayonnerait vers des formes dérivées, mais il se trouve partout, parce qu'il provient de partout : «c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée» (HS-1:

123). La question est dès lors de découvrir pourquoi, à partir d'une certaine époque, le pouvoir a requis un savoir sur le sexe, et c'est dans ce contexte que se sont développés, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, quatre grands ensembles élaborant, à propos du sexe, des dispositifs spécifiques de savoir et de pouvoir. L'un d'eux est «l'hystérisation du corps de la femme». Cette expression renvoie au triple processus par lequel le corps féminin est analysé comme corps intégralement saturé de sexualité, pathologiquement intégré au champ des pratiques médicales, puis mis en communication avec le corps social qu'il reproduit, avec la famille, dont il doit être un élément fonctionnel, et avec la vie des enfants, qu'il produit et doit entretenir tout au long de l'éducation : «la Mère, avec son image en négatif de "femme nerveuse", constitue la forme la plus visible de cette hystérisation» (HS-1: 137).

Ces quelques lignes constituent le principal point d'affleurement de la question des femmes dans le premier tome de *l'Histoire de la sexualité*. Dans les deux volumes subséquents, la situation change. Matériellement d'abord : dans *L'Usage des plaisirs*, «l'économique», c'est-à-dire la science de la maisonnée (*oikos*), dans laquelle s'inscrivent les rapports entre les époux, devient, à côté de la diététique de l'acte sexuel et de l'érotique homosexuelle, l'un des trois volets de la problématisation morale des plaisirs; et il en va de même dans *Le Souci de soi*, où la discussion de l'homosexualité masculine se déroule même en comparaison constante avec la relation hétérosexuelle, et au net avantage de celle-ci, puisque l'on constate finalement qu'au cours des deux premiers siècles de notre ère, «la réflexion sur l'amour des garçons manifeste sa stérilité» (HS-3: 262) et que commencent à s'affirmer les éléments d'une nouvelle érotique.

Mais la transformation n'est pas que matérielle, elle joue aussi au plan idéologique. Foucault, en tant que destinateur d'un certain message, intervient en effet à quelques reprises pour moduler la portée du discours véhiculé par ses sources, en révélant leur appartenance à un groupe spécifique. Tant pour les Grecs de l'époque classique que pour le monde gréco-

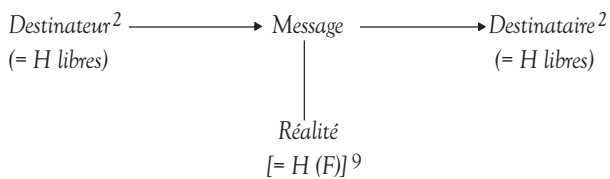


romain des deux premiers siècles de notre ère, l'on a affaire à « une morale d'hommes, faite par et pour les hommes (HS-2: 56)<sup>4</sup>, et c'est d'ailleurs de leur seul témoignage que l'on dispose (HS-3: 96)<sup>5</sup>. Cette morale n'est pas simplement faite pour les hommes mais, plus précisément, pour certains hommes:

*La réflexion morale des Grecs sur le comportement sexuel n'a pas cherché à justifier des interdits, mais à styliser une liberté: celle qu'exerce, dans son activité, l'homme « libre ». (HS-2: 111)<sup>6</sup>*

C'est donc une éthique destinée à une très faible fraction de la population, et à cette minorité qui revendique le monopole de l'activité s'oppose la catégorie des êtres passifs: non seulement les femmes, mais encore les garçons et les esclaves. Foucault souligne à quelques reprises<sup>7</sup> qu'il s'agit là d'une société fortement marquée par la domination masculine et, corrélativement, par l'assujettissement plus ou moins poussé de la femme, et il n'hésite pas à reconnaître l'existence d'un double standard moral en ce qui a trait à la fidélité conjugale<sup>8</sup>.

L'ensemble de ces précisions nous incite à modifier la seconde portion de notre schéma, initialement neutre, du processus de communication à l'œuvre dans *l'Histoire de la sexualité*:



Dans la documentation que pratique Foucault, le destinateur est en principe un homme libre qui s'adresse à d'autres hommes libres pour les entretenir de ce qui préoccupe les hommes libres, et la femme n'intervient comme objet du discours que subsidiairement, en tant que corrélat du désir et du pouvoir de l'homme. Dès lors, dans la mesure où Foucault reconnaît cette subordination des femmes, ne doit-il pas être considéré comme un penseur féministe? Sans lui consentir ce titre, certaines théoriciennes (Bordo, 1989; Grosz, 1990) reconnaissent que son œuvre a été une inspiration

pour plusieurs féministes et que quelques-uns de ses concepts peuvent être utiles à l'analyse des rapports entre hommes et femmes. D'autres (Diamond et Quinby, 1988) vont plus loin, qui instituent, entre féminisme et foucauldisme, une convergence amicale fondée sur l'engagement éthique et politique, n'ignorant pas les tensions mais œuvrant dans le respect des différences. Renchérissant, Jana Sawicki (1991) soutient même qu'il est possible d'élaborer un féminisme foucauldien, qui se révélerait plus apte à résoudre les problèmes liés aux rapports entre les sexes que le féminisme traditionnel, qu'il soit libéral ou marxiste. Mais si, comme le souligne Alan Sheridan (1985: 258), il n'existe pas de système foucauldien, Foucault se présentant comme le briseur de systèmes par excellence, peut-on vraiment, sinon sans contradiction du moins sans oxymore, placer le féminisme à sa remorque? N'y aurait-il pas, en fait, quelque danger à côtoyer de trop près une pensée qui, pour l'essentiel, resterait tributaire d'un masculinisme d'autant plus pervers qu'il demeurerait occulte?

## 2. UN PENSEUR PHALLOCRATE?

De la part des théoriciennes féministes, Foucault a aussi été la cible de plusieurs attaques. On lui reproche, par exemple, de s'inscrire dans le discours sexuel obsessif que les hommes tiennent depuis Augustin (Snitow, 1983: 10). De continuer, même à son corps défendant, à pactiser avec le pouvoir (Hartsock, 1990). D'entretenir, d'un point de vue normatif, la confusion (Fraser, 1981: 284), par exemple en reproduisant « avec assentiment la misogynie pourtant flagrante des auteurs qu'il étudie » (Néron, 1995: 291). D'être aveugle à la différence sexuelle, d'effacer la nature spécifique de la subordination des femmes et, partant, de priver le féminisme de ce qui assure sa cohésion et son existence comme mouvement (McNay, 1993: 32, 46, 194). Je n'ai pas l'intention d'évaluer le bien-fondé de ces reproches en tant que tels, mais plutôt de préciser dans quelle mesure le modèle linguistique permet d'associer l'auteur de *l'Histoire de la sexualité* soit au féminisme, soit au masculinisme.

Si les témoignages dont se sert Foucault sont essentiellement masculinistes en ce sens qu'il s'agit, comme il le souligne lui-même, de textes écrits par des hommes, adressés à d'autres hommes, les entretenant principalement d'eux-mêmes et ce, même si Foucault ne l'affirme pas expressément, à leur propre avantage et au détriment de celui des femmes, qu'en est-il de son propre discours? Comme les textes de ses sources grecques et latines, *l'Histoire de la sexualité* a pour destinataire un homme. Mais s'adresse-t-elle, comme eux, aux hommes? Et en admettant qu'elle privilégie elle aussi la réalité masculine en tant qu'objet du discours, le fait-elle de la même façon? En d'autres termes, y a-t-il un choc en retour du second niveau de communication sur le premier, de sorte que celui-ci ne serait que le reflet contemporain de celui-là, ou, au contraire, le discours foucauldien parvient-il à subvertir son origine, si bien qu'il inverserait la valence idéologique de cette dernière?

Selon Paul Rabinow (1984: 26), l'image de Foucault en tant que porte-parole est difficile à situer, car elle ne correspond ni au ton prophétique de l'intellectuel universel s'exprimant au nom de la Raison, de la Justice ou du Progrès, ni à la voix autorisée de l'intellectuel spécifique jouant un rôle particulier dans la production du savoir. Rabinow se rabat sur une troisième catégorie, celle des créateurs de discursivité, mais celle-ci, sans doute adéquate par rapport au contenu de l'œuvre, l'est-elle également du point de vue de l'instance énonciatrice? Dans *La Volonté de savoir*, souligne Naomi Schor (1987: 106-107), «une histoire universelle et unique est censée englober les deux sexes, comme si l'Histoire et, ce qui est plus important, l'Historien de la sexualité lui-même, n'avait pas de sexe»<sup>10</sup>; par contre, reconnaît la même auteure, dès le second volume, Foucault porte une attention scrupuleuse au «genre» du sujet énonciateur, précisant d'emblée que le discours sur les *aphrodisia* ne circule que parmi les hommes: s'il ne peut écrire du lieu d'énonciation d'une femme, et s'il ne tente d'ailleurs pas de le faire, il n'est pas complice du circuit de communication «homosexuel» qu'il met à nu<sup>11</sup>. À l'inverse, selon Linda Singer (1989),

Foucault se sentirait autorisé à parler aux femmes, et pour elles, en leur absence; il appartiendrait au phallocentrisme, faute d'une thématization adéquate de la différence sexuelle à l'œuvre dans la lecture et l'écriture, et il présupposerait son identification avec le lectorat par l'entremise d'un «nous» de majesté sexuellement indifférencié.

Cette piste des pronoms personnels<sup>12</sup> désignant le destinataire est intéressante à suivre. Il est vrai que le «nous» majestueux s'installe dès les premières lignes de *La Volonté de savoir*:

*Longtemps nous aurions supporté, et nous subirions aujourd'hui encore un régime victorien. L'impériale bégueule figurerait au blason de notre sexualité, retenue, muette, hypocrite.* (p.9)

Dans l'ensemble des trois volumes, cette incitation à la complicité nous fait régulièrement signe. Elle s'oppose de prime abord à l'emploi du «Je», en apparence tout aussi présent, et qui signale la mainmise du destinataire sur son texte. Ainsi, au début de *La Volonté de savoir*, Foucault écrit:

*C'est en ce point que je voudrais situer la série d'analyses historiques dont ce livre-ci est à la fois l'introduction et comme le premier survol [...].* (p. 16)

L'ouverture de *L'Usage des plaisirs*, dans laquelle l'auteur explique pourquoi il a dû modifier son projet initial, se formule d'emblée à la première personne du singulier («Cette série de recherches paraît plus tard que je n'avais prévu et sous une tout autre forme» [p.9]), et ce «je» attire l'attention au moins une cinquantaine de fois dans les onze premières pages. *Le Souci de soi* est beaucoup plus discret à cet égard, mais là aussi la première phrase («Je commencerai par l'analyse d'un texte assez singulier» [p. 15]) marque l'appropriation du message. Cet inventaire superficiel resterait toutefois encore plus incomplet s'il ne faisait état de l'omniprésence, dans la trilogie, du pronom «on»<sup>13</sup>. De très nombreuses occurrences de celui-ci désignent le destinataire dans sa relation avec son texte et sont commutables avec «je». La formule la plus fréquente est celle qui associe le verbe pouvoir («on peut», «on pourrait») à des activités propres à l'auteur,

comme dire, appeler, citer, avancer, ajouter, caractériser, etc., mais d'autres expressions sont plus directes, comme « quand on compare ces discours » ou « on ne prétend pas que... ». « On » tient également lieu, mais moins fréquemment, du « vous » du destinataire : « on me dira », « on objectera », « on aurait tort », « on me pardonnera », « on manquerait l'essentiel », « qu'on imagine », etc. Enfin, de très nombreuses formulations équivalent au « nous » de la complicité entre le destinataire et son lectorat : ici encore, le verbe pouvoir, à la forme impersonnelle, s'accompagne d'une ribambelle d'activités telles que voir, noter, appeler, définir, constater, comprendre, etc., cependant que se multiplient les « on le sait », « on l'a vu », et autres expressions analogues.

Si on relie ces tournures impersonnelles aux formules marquant la première et la seconde personnes, ainsi qu'au « nous » qui conjoint celles-ci, force est de constater que le texte de *l'Histoire de la sexualité* est criblé des marques du processus de communication. Un homme, Michel Foucault, s'adresse donc à un auditoire d'hommes et de femmes. Mais cette inférence est peut-être trop simple. Lisons, et interprétons :

*Le souci de soi, pour Épictète, est un privilège-devoir, un don-obligation qui nous assure la liberté en nous astreignant à nous prendre nous-mêmes comme objet de toute notre application.*  
(HS-3: 62)

« Nous » ? Mais la morale ancienne, et c'est Foucault qui nous l'a rappelé, était « une morale d'hommes, faite par et pour les hommes » : qui donc est ce « nous » auquel le souci de soi assure la liberté, sinon un « nous » masculin ? Ou bien Foucault assume la position d'Épictète, et alors le texte s'adresse effectivement à des lecteurs mâles ; ou bien il ne l'endosse pas, mais, faute de prendre explicitement ses distances par rapport à l'auteur ancien, il devient stylistiquement complice de la perspective masculiniste de ce dernier. Et s'il en est bien ainsi, jusqu'à quel point cette complicité imprègne-t-elle les « nous » et les « on » des deux ouvrages consacrés à la morale masculiniste ancienne ?

Examinons un second exemple, emprunté au symbolisme de l'organe masculin dans la *Clef des songes* d'Artémidore :

*Le membre viril, on le voit, apparaît au carrefour de tous ces jeux de la maîtrise : maîtrise de soi, puisque ses exigences risquent de nous asservir si nous nous laissons contraindre par lui ; supériorité sur les partenaires sexuels, puisque c'est par lui que s'effectue la pénétration ; privilèges et statut, puisqu'il signifie tout le champ de la parenté et de l'activité sociale.*  
(HS-3: 4748)

« Maîtrise », « supériorité », « pénétration », « privilèges et statut » : comment les femmes pourraient-elles se reconnaître dans le « nous » et le « on » qui conjoignent ces caractéristiques au membre viril ? Et n'est point recevable l'objection selon laquelle il s'agirait là d'un symbolisme qui pourrait également hanter les rêves des femmes puisque, et c'est encore Foucault lui-même qui nous en prévient, le rêveur type auquel s'adresse Artémidore est « un individu "ordinaire" », c'est-à-dire, la plupart du temps, un homme, les rêves des femmes étant indiqués « à titre adjacent, comme des variantes possibles où le sexe du sujet se trouve modifier le sens du rêve » (HS-3: 19).

Un dernier exemple. Dans *L'Usage des plaisirs*, Foucault nous dit que *L'Économique* de Xénophon ne fait pas allusion à la fidélité sexuelle de la femme parce que c'est là un principe que l'on présuppose admis. Quant à la tempérance du mari, elle n'est pas définie comme un monopole qu'il accorderait à sa femme sur ses activités sexuelles, mais elle a pour enjeu de préserver le statut de l'épouse au sein de la maisonnée, et la fidélité de l'époux consiste à maintenir les privilèges qui sont dus à cette dernière, mais à condition que, pour les conserver, elle exerce au mieux son rôle et ses tâches. Que telle soit la conception que se faisaient « les Grecs » de la fidélité, Foucault en trouve la confirmation dans les tragédies d'Euripide : Médée crie à l'infidélité parce que Jason a pris une autre épouse, Créuse pleure la supposée trahison de Xouthos, qui l'obligera à vivre seule et sans enfants. Dans la conclusion de cette section, Foucault note bien que la fidélité du mari n'est pas du

tout celle de l'épouse, et qu'en ce sens il y a, dans leur rapport, réciprocité mais dissymétrie essentielle, la tempérance du mari relevant «d'un art de gouverner, de se gouverner, et de gouverner une épouse qu'il faut tenir et respecter à la fois puisqu'elle est, vis-à-vis de son mari, la maîtresse obéissante de la maison» (HS-2: 183). Cependant, ce que le recours à Euripide rend manifeste, c'est que tout ce qui est dit des femmes, dans le second et le troisième tomes de *l'Histoire de la sexualité*, est filtré par le point de vue des hommes, et que confirmer la conception de la fidélité et que propose Xénophon par la compréhension qu'en ont «les épouses "trahies" qui apparaissent dans les tragédies d'Euripide» (HS-2: 181-18), cela relève d'une manœuvre doublement équivoque. Non seulement, en effet, ces épouses ne sont que des personnages inventés par un homme, mais encore cet homme se trouve à parler à la place des femmes, de sorte que ce qui nous est présenté comme un point de vue féminin sur la fidélité n'est en fait, à nouveau, qu'une perspective masculine. Il ne s'agit pas, bien entendu, de suggérer que cette perspective n'a aucune valeur du simple fait que ce n'est pas celle d'une femme, ni ne prétendre qu'un homme ne peut rien nous apprendre sur le féminin, mais plutôt de reconnaître la non-neutralité et la non-universalité de ce point de vue: la vision masculine de la façon dont les femmes vivent leur fidélité ne saurait se substituer à la vision féminine de la loyauté entre les époux, même pas en paradant sous le masque d'une expression pseudo-universelle telle que «les Grecs». N'est-on pas en droit, alors, de se demander jusqu'à quel point Foucault lui-même, par auteur interposé, s'exprime en lieu et place des femmes, et ne faut-il pas finalement admettre, avec Elizabeth Grosz (1990: 109), que Foucault, tout comme Althusser, Lacan ou Derrida, ignore le phallocentrisme de son point de vue textuel?

### 3. DES MOTS AUX CHOSES

Michel Foucault: champion des femmes ou phallocrate inconscient? Dans la guerre des sexes, épouse-t-il le point de vue des dominants ou celui des dominées? Cautionne-t-il le pouvoir ou fournit-il des

armes à la résistance? Bien entendu, on pourrait tenter de disqualifier ces questions en les décrétant non pertinentes: l'enjeu de *l'Histoire de la sexualité* n'est-il pas d'élaborer moins une «théorie» qu'une «analytique» du pouvoir, une analytique délestée de la conception «juridico-discursive» de celui-ci, qui l'assimile à une loi à laquelle le sujet doit obéir; une analytique débarrassée de l'idée qu'il existerait une opposition binaire et globale entre dominateurs et dominés, plutôt que des rapports de force multiples parcourant le corps social tout entier; et admettant en conséquence qu'il ne s'agit pas de chercher «qui a le pouvoir dans l'ordre de la sexualité (les hommes, les adultes, les parents, les médecins) et qui en est privé (les femmes, les adolescents, les enfants, les malades<sup>14</sup>...)»? D'ailleurs, sur le plan même de l'analyse politique des discours, Foucault ne récuse-t-il pas également le clivage dominant/dominé et le mécanisme de l'exclusion, au profit d'une conception stratégique où les «armes ne cessent de passer d'un camp à l'autre», puisque c'est «dans la mesure où il est commun que le discours peut devenir à la fois un lieu et un instrument d'affrontement» (1994: 123)?

Mais s'il ne s'agit pas de chercher qui a le pouvoir, pourquoi Foucault est-il contraint de préciser que la ligne qui partage l'éthique grecque des plaisirs charnels passe entre les sujets de l'activité sexuelle, qui sont, «cela va de soi», les hommes adultes et libres, et les partenaires-objets qui sont «les femmes, les garçons, les esclaves» (HS-2: 57)? Pourquoi, en soulignant le caractère viril de la tempérance, faut-il rappeler que «dans la maison, c'est l'homme qui commande, tout comme, dans la cité, ce n'est ni aux esclaves, ni aux enfants, ni aux femmes d'exercer le pouvoir, mais aux hommes et aux hommes seulement» (HS-2: 96)? Pourquoi, à propos de l'amour des garçons et de la nécessité de prêter à l'un des partenaires «la position passive, dominée et inférieure», peut-on écrire: «Et s'il n'y a pas là de problème quand il s'agit d'une femme ou d'un esclave, c'est tout autre chose quand il s'agit d'un homme» (HS-2: 242)? N'y a-t-il pas, entre «l'homme» d'une part, la femme et l'esclave d'autre part, une relation de domination qui seule

expliquerait pourquoi ceux-ci sont inconditionnellement voués au(x) bon(s) plaisir(s) de leur époux et maître? Et comment, enfin, le modèle de la guerre et de la bataille, dont le caractère éminemment masculin reste ininterrogé, peut-il nous aider à comprendre une situation discursive reposant sur la monopolisation de l'écriture publique par un groupe dominant qui rend ainsi impossible le passage des armes «d'un camp à l'autre»?

Au lieu de disqualifier ces questions, le modèle linguistique nous permet de les reformuler: dans l'*Histoire de la sexualité*, en quoi le circuit foucauldien de la communication diffère-t-il de celui des auteurs grecs et latins qu'il étudie? Dans les deux cas, le destinataire est un homme. Les exemples analysés plus haut nous incitent à penser qu'il en va de même du destinataire, ou du moins que le caractère bisexué de celui-ci n'est ni évident, ni constant. La différence résiderait-elle alors dans le rapport entre le message et la réalité qu'il prend en charge? Les quelques passages signalant que l'éthique ancienne était une morale d'hommes, propre en fait à une minorité d'adultes mâles soi-disant libres, et que cette morale était celle d'une société marquée par la domination masculine et l'assujettissement des femmes, suffisent-ils à instaurer une sorte de décalage idéologique permettant de dissocier le premier destinataire des seconds? Mais qu'est-ce qui nous assure que ces remarques, qu'il est tentant d'assimiler à des jugements de valeur, ne sont pas plutôt des énoncés purement descriptifs? Cette hypothèse, plus conforme à l'attitude discursive habituelle de Foucault, peut être confirmée indirectement par les indices textuels qui viennent sans cesse occulter ce que l'on voudrait considérer comme une dénonciation.

Dans le texte cité plus haut, nous avons pu lire que si la passivité de la femme ou de l'esclave va de soi, celle de «l'homme» fait problème. Nous devrions, en vertu des précisions fournies par Foucault, savoir, même si cela n'est pas précisé dans ce contexte, que cet «homme» n'est en fait que «l'homme libre». Mais la règle d'interprétation qui nous permettrait d'effectuer cette rectification est massivement contredite par l'emploi pseudo-générique du mot

«homme». Tout au long de *La Volonté de savoir*, c'est celui-ci qui a cours. Or, dès le début de *L'Usage des plaisirs*, alors qu'il explique la métamorphose de son projet initial, Foucault écrit:

*En somme, pour comprendre comment l'individu moderne pouvait faire l'expérience de lui-même comme sujet d'une «sexualité», il était indispensable de dégager auparavant la façon dont, pendant des siècles, l'homme occidental avait été amené à se reconnaître comme sujet de désir. (HS-2: 11-12)*

Le travail qui s'imposait désormais consistait à [...] *étudier les jeux de vérité dans le rapport de soi à soi et la constitution de soi-même comme sujet, en prenant pour domaine de référence et champ d'investigation ce qu'on pourrait appeler l'«histoire de l'homme de désir».* (HS-2: 12)

Nous ne savons pas encore en lisant ces passages, mais nous l'apprendrons pour la première fois une quinzaine de pages plus loin, que la constitution de soi-même comme sujet s'est produite, dans le monde grec, par l'entremise d'une morale élaborée par et pour les membres d'une petite élite masculine. Or, dans la mesure où la notion d'«homme occidental» introduit une continuité entre le citoyen grec ou romain et «l'individu moderne», n'en devons-nous pas conclure que l'histoire de l'«homme de désir» n'est celle que du mâle, ou de certains mâles, de l'espèce humaine? Le mot «homme», dans les trois tomes de *Histoire de la sexualité*, n'est-il pas à interpréter en ce sens, de même que des termes apparemment neutres comme «individu» et «être humain»<sup>15</sup>, ou encore de même que des expressions comme «les Grecs», «la pensée grecque», «les Latins», etc.? De sorte que la réalité dont nous entretient Foucault serait, comme elle l'a presque toujours été dans la philosophie occidentale dominée par les hommes, une réalité occultement masculine et masculiniste?

## CONCLUSION

On aurait tort de penser que les remarques précédentes n'ont trait qu'au sens de certains mots dans un ouvrage intitulé *Histoire de la sexualité*. Il en va plutôt du pouvoir exercé par le sens de ces mots, de

leur pouvoir de nous faire comprendre qu'en dépit de l'originalité de son contenu cet ouvrage appartient, du point de vue de son processus de communication, au grand palimpseste de la discursivité masculiniste. Mais il en va aussi du sens du pouvoir que peut exercer ce livre. La préoccupation essentielle de Foucault, écrit Alan Sheridan (1985: 104), c'est de comprendre le présent en tant que produit du passé et berceau de l'avenir. Foucault lui-même a insisté là-dessus dans un entretien avec André Bertin; après avoir expliqué que son travail d'historien part toujours de l'actualité, de ce que nous sommes aujourd'hui, de cet instant qui est le nôtre, il ajoutait:

[...] en essayant de poser des problèmes concrets, ce qui me paraît intéressant, c'est de choisir comme domaine des points qui sont particulièrement fragiles ou sensibles dans l'actualité. Je ne concevais guère une histoire qui soit proprement spéculative, et dont le champ ne soit pas déterminé par quelque chose qui se passe actuellement. (1988: 15)

N'est-il pas étonnant qu'un historien si attentif aux points fragiles ou sensibles de l'actualité, rédigeant une *Histoire de la sexualité* sous l'angle du pouvoir, à une époque qui correspond en gros à la période d'effervescence du féminisme contemporain, n'ait rien à dire, si ce n'est en ce qui concerne la régulation des plaisirs, sur les rapports entre hommes et femmes en tant que rapports de domination? Le destinataire module aussi son message en mettant l'accent sur certains problèmes et en en plaçant d'autres en veilleuse: pourquoi fallait-il tant insister sur une «esthétique de l'existence» qui n'était «pratiquée de toute façon que par quelques-uns» (HS-3: 215), pourquoi fallait-il analyser pendant 40 pages une *Clef des songes* dont personne ne songe plus à découvrir la clef, pourquoi fallait-il présenter si soigneusement une réflexion sur l'amour des garçons qui, dès le début de l'ère chrétienne, allait manifester sa «stérilité» (HS-3: 263), sans tenter, comme le souligne Lois McNay (1993: 76-77), de faire l'archéologie des conditions qui ont rendu possible un discours prenant les hommes pour seuls destinataires; et sans tenter, ajouterions-nous, de

distinguer de ceux-ci les destinataires actuels de son propre discours? N'est-il pas ironique de constater que, pour Foucault, la sémiologie est une manière d'esquiver «le caractère violent, sanglant, mortel [de la réalité], en la rabattant sur la forme apaisée et platonicienne du langage et du dialogue» (1977: 19), alors que son propre discours militariste occulte le combat par lequel les femmes se sont efforcées de devenir non seulement les sujets d'une sexualité spécifique, mais aussi, tout simplement, des sujets humains ayant accès au pouvoir, aux discours, au pouvoir des discours et aux discours du pouvoir?

#### NOTES

1. Ce texte s'inscrit dans le cadre d'un projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines et consacré aux *Conceptions de l'être humain dans la philosophie politique contemporaine, les discours féministes et les discours masculinisants*.
2. J'utiliserai l'abréviation H.S., numériquement modulée en fonction de chaque volume: *La Volonté de savoir* (HS-1), *L'Usage des plaisirs* (HS-2) et *Le Souci de soi* (HS-3).
3. C'est volontairement que j'élide le sixième facteur, le canal, dont il n'y a rien à tirer pour notre propos. Je ne m'arrêterai pas non plus à la dimension du code, qui serait triviale si on l'analysait en termes purement linguistiques, mais qui deviendrait trop complexe si on l'interprétait comme une opposition entre la méthodologie foucauldienne («archéologie», puis «généalogie») et celle de ses sources («essentialisme», «universalisme»).
4. Ce propos est réitéré à quatre reprises; cf. HS-2: 29, 96; HS-3: 19, 89.
5. Cette précision est fournie à propos de la nouvelle importance prise par le mariage au début de notre ère, mais elle est généralisable à l'ensemble de la problématique, car toutes les sources primaires citées dans HS-2 et HS-3, de Xénophon au Pseudo-Lucien, sont masculines.
6. Cf. également HS-2: 57, 277.
7. HS-2: 20, 146, 159, 196-200, 238-239.
8. HS-2: 183; HS-3: 204-205.
9. L'objet du discours ne se limite pas à la catégorie des êtres libres, mais inclut aussi ces hommes et ces femmes dépouillés de leur sexe par l'étiquette «esclaves».
10. Ma traduction.
11. Propos analogue sous la plume d'Elizabeth Grosz (1990: 107): Foucault nie parler au nom des autres, les femmes, par exemple.
12. Y inclus leurs dérivés adjectivaux.
13. Je néglige quelques occurrences du pronom «vous» (v.g. HS-1: 199-200) où celui-ci désigne non pas le destinataire, assimilé à un «on» objecteur, mais le destinataire lui-même qui, en s'interpellant ainsi, circonscrit le champ des objections.
14. Sur l'analytique du pouvoir, cf. HS-1: 107-135. La citation provient des pages 130-131.
15. «À travers quels jeux de vérité l'être humain s'est-il reconnu comme homme de désir» (HS-2: 13)? Si «l'homme de désir» est bien un mâle, ainsi en va-t-il de l'être humain.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALLEN, J. ET I. M. YOUNG (sous la dir.) [1989]: *The Thinking Muse. Feminism and Modern French Feminism*, Bloomington, Indiana University Press.
- BORDO, S. [1989]: « The Body And The Reproduction of Feminity: A Feminist Appropriation of Foucault », dans Jaggar et Bordo (1990), 13-33.
- DIAMOND, I. et L. QUINBY (sous la dir.) [1988]: *Feminism and Foucault, Reflections on Resistance*, Boston, Northeastern University Press. Voir aussi leur « Introduction », ix-xx.
- FOUCAULT, M. [1976]: *Histoire de la sexualité 1: La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard;
- [1977]: « Vérité et Pouvoir », *L'Arc*, 70, 16-26;
- [1984]: *Histoire de la sexualité 2: L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard;
- [1984]: *Histoire de la sexualité 3: Le Souci de soi*, Paris, Gallimard;
- [1988]: « Entretien avec Michel Foucault » (par A. Berten), *Les Cahiers du Grif*, n° 37-38, 9-19;
- [1994]: *Dits et Écrits III*, Paris, Gallimard (1976-1979).
- FRASER, N. [1981]: « Foucault on Modern Power », *Praxis International*, 1, 272-287.
- GROSZ, E. [1990]: « Contemporary Theories of Power and Subjectivity », dans S. Gunew (1990), 59-120.
- GUNEW, S. (sous la dir.) [1990]: *Feminist Knowledge: Critique and Construct*, London et New York, Routledge.
- HARTSOCK, N. [1990]: « Foucault on Power: A Theory for Women? », dans Nicholson (1990), 157-175.
- JAGGAR, A. M. et S. BORDO (sous la dir.) [1990]: *Gender, Body, Knowledge: Feminist Reconstructions of Being and Knowing*, London et New Brunswick, Rutgers University Press.
- JARDINE, A. et P. SMITH (sous la dir.) [1987]: *Men in Feminism*, New York et London, Methuen.
- MCNAY, L. [1993]: *Foucault and Feminism: Power, Gender and the Self*, Boston, Northeastern University Press.
- NÉRON, J. [1995]: « Foucault, l'histoire de la sexualité et la condition des femmes dans l'Antiquité », *Les Cahiers de Droit*, vol. 36, n° 1, 245-291.
- NICHOLSON, L. (sous la dir.) [1990]: *Feminism/Postmodernism*, New York et London, Routledge.
- RABINOW, P. (sous la dir.) [1984]: *The Foucault Reader*, New York, Pantheon; cf. aussi son « Introduction », 3-30.
- SAWICKI, J. [1991]: *Disciplining Foucault; Feminism, Power, and the Body*, New York et London, Routledge.
- SCHOR, N. [1987]: « Dreaming Dissymmetry: Barthes, Foucault, and Sexual Difference », dans Jardine et Smith (1987), 98-110.
- SHERIDAN, A. [1985]: *Discours, sexualité et pouvoir: initiation à M. Foucault*, Bruxelles, Mardaga.
- SINGER, L. [1989]: « True Confessions. Cixous and Foucault on Sexuality and Power », dans Allen et Young (1989), 136-155.
- SNITOW, A. et alii [1983]: *Powers of Desire: The Politics of Sexuality*, New York, Monthly Review Press; cf. aussi leur « Introduction », 9-50.

*Abécédaire* (1), 1997, encres, 33 x 50cm, photo: Michel Dubreuil.



**Michel Côté** est poète et artiste visuel. Il a publié ses ouvrages aux Éditions du Noroît et aux Éditions Roselin. Des textes ont paru dans les anthologies de la revue *Estuaire*. Il a réalisé de nombreuses expositions au Québec, en Europe et au Japon. Ses œuvres font partie de plusieurs collections dont celle du *Victoria and Albert Museum* à Londres et celle du *Prêt d'œuvres d'art* du Musée du Québec. Finaliste du concours national du livre d'artiste du Canada (Montréal) et lauréat du *Alcuin Society* (Vancouver), boursier du CALQ et du Conseil des arts, Michel Côté vit et travaille à Montréal. Il enseigne la philosophie.



## *In extremis*



'interprétation est un acte, un acte d'appropriation. Reprendre en ses mots. En ses lettres. Faire sien. La calligraphie est un geste, fait de papier, d'encre, d'une écriture qui s'impose comme événement, unique et inéluctable.

Le travail de Michel Côté procède du déplacement. D'un art, de soi. Son exploration l'amène aux confins de la langue, là où le sens n'est pas déjà établi, codé. Plutôt, là où il n'a plus cours. Il y a toujours une écriture, mais les mots qui s'y profilent offrent au regard une surface de résistance. On reconnaît par moment des lettres, tirées d'un alphabet préservé *in extremis* (*Abécédaire* 1, 2, 3); on devine ailleurs une écriture cursive, ouverte sur une langue étrangère, indéfiniment étrangère; on croit discerner des mots dissimulés dans l'épaisseur des bandes grises de cette encre souple. Mais ces premiers moments de décryptage, ces premiers réflexes d'une lecture trop habituée aux mots et à leurs contours stables viennent révéler que nous sommes dans le registre de l'illisible.

Une illisibilité apparue non à la suite d'une perte – ce ne sont pas d'anciens hiéroglyphes qu'il s'agit de déchiffrer –, mais d'un affranchissement: prendre le langage, l'écriture, et n'en conserver que les ingrédients fondamentaux. Le papier, ses fibres, ses accidents, crevasses et gondolements; l'encre, sa densité, ses bavures; les pinceaux et les crayons, le cuir, le poil, des lanières; la main, son poids, sa spontanéité. Le matériau de l'écriture. De ce qui a été, jusqu'à l'invention toute récente de l'écran, le fondement même, médiologique, de notre culture.

Par sa calligraphie, Michel Côté s'est aventuré au seuil de l'écriture. Les traces qu'il laisse sur le papier ne sont déjà plus des mots, tout en n'étant le commencement de rien d'autre (*Le dit d'empreinte*). Elles signalent l'écriture sans en respecter la lettre, comme une exographie, une écriture de l'altérité et de l'extériorité, qui se referme autour d'un centre vide.

Son œuvre sur papier explore une frontière où se mêlent des cérémonies et des rituels à la limite de nos habitudes. Un entre-deux fait d'un geste qui se veut singulier, mais qui n'est jamais totalement libéré de la loi, qui ne cesse en fait de l'évoquer. Ainsi, dans *Table d'écriture*, la paire, les formes allongées de la surface de l'écrit, la texture du papier exposée par l'encre couchée à grands traits, une écriture comme à bâtons rompus attestent de la présence de la loi et de l'alliance, sous sa forme ancienne. Mais une loi irrécupérable, échappée, enfouie dans un indicible musement. À leur façon, *Clarté zen*, *Le vent en Est*, *Sur la route de Basho* le disent aussi: il n'y a plus rien de précis, cela ne se reconnaît pas, mais se laisse saisir malgré tout.

Le travail de Michel Côté est une interprétation, longtemps pressentie, comme le dit une empreinte, maintenant révélée, telle une *Œuvre au vent*. La calligraphie japonaise, cet art indiqué ici explicitement par *À perte d'espace*, *partout des sommets*, une œuvre de Morikuni Sasaki, portée au dossier à titre d'interprétant, d'horizon nécessaire, a fourni à Michel Côté un lit dans lequel coucher ses explorations et les transformer en une pratique, en une nouvelle manière. Elle lui a permis d'habiter cet entre-deux et de se l'approprier pleinement. Les œuvres produites, à la croisée d'une tradition et d'une spontanéité, soulignent peut-être la précarité du sens, mais aussi l'essentielle beauté du geste qui en est la source.

*Bertrand Gervais*



*Abécédaire* (2), 1997, encres, 33 x 50cm, photo: Michel Dubreuil.



*Abécédaire (3)*, 1997, encres, 33 x 50cm, photo: Michel Dubreuil.



*Le dit d'empreinte* (1), 1984, sérigraphie, 20 x 28cm, photo : Michel Dubreuil.



*Table d'écriture (2)*, 1997, encres, 24,5 x 37cm, photo: Michel Dubreuil.



*Clarté zen*, 1997, encres, 50 x 66cm, photo: Michel Dubreuil.



*Le Vent en Est*, 1995, huile sur papier arches, 50 x 66cm, photo: Michel Dubreuil.



*Sur la route de Basho (2)*, 1997, encres, 33 x 50cm, photo: Michel Dubreuil.





*L'Œuvre au vent*, 1995, huile sur papier arches, 50 x 66cm, photo : Michel Dubreuil.



Morikuni Sasaki, *À perte d'espace, partout des sommets*, 1997, encre et papier sur soie, 46cm x 1,8m, photo : Maison Hamel-Bruneau.

# EXÉGÈSE ET SÉMANTIQUE

## EXÉGÈSE NÉOPLATONICIENNE ET SÉMANTIQUE DE L'INTERPRÉTATION PROLÉGOMÈNES POUR UN ORGANON HERMÉNEUTIQUE

IOANNIS KANELLOS

### 1. THÈME ET OBJECTIFS DE L'ÉTUDE

Dans l'histoire des constructions savantes, le développement de l'école néoplatonicienne, aux premiers siècles de notre ère, témoigne assurément d'un cas rare où les structures du dire et du comprendre fusionnent dans l'activité exégétique. Cette activité désigne en réalité plus que le travail d'une rationalité, fût-elle réglée, en exercice aux confins d'une vie sociale: il s'agit d'une praxis qui déborde pour occuper la totalité de l'espace du penser et du vivre et les redéfinir comme des modalités d'une interprétation engagée. Cette «clôture herméneutique», source et dette de toute activité intellectuelle, n'est pas qu'une circonstance des temps. C'est l'expression de la maturité d'un cheminement collectif et déjà plusieurs fois séculaire au III<sup>e</sup> siècle. Elle pose le primat de l'interprétation dans le façonnement du sens – ce qui, pour un platonicien, coïncide avec la véritable vie, la vie philosophique. Elle convoque une réhistoricisation permanente de la compréhension qui assigne ses ressources et définit son horizon à l'intérieur d'une vie où le «je» est déjà un «nous», le «présent» l'éclosion d'un «passé» reconstruit. Elle spécifie, enfin, ses normes et ses pratiques par rapport à une tradition maintenue vivante. Vécue avec d'autres dans le quotidien, c'est toujours cette tradition qui est sans cesse interrogée pour élaborer les modèles, les types et les canons de l'interprétation.

Ces éléments rehaussent le cas du néoplatonisme au rang paradigmatique pour réfléchir le thème de l'interprétation comme constitutif de sens – plus encore, comme caractère fondamental de la vie humaine.

Nous nous efforcerons de mettre en avant certains aspects de ce continu retravail qui constituait «la vie interprétative» chez les néoplatoniciens. Non pas, bien entendu, pour y rester et en faire les joies d'un cours de spécialité; mais pour évaluer la conformité d'une théorie linguistique de la textualité, celle, contemporaine, de la Sémantique Interprétative (désormais «SI»: Rastier, 1987), par rapport à cette vision du comprendre. Et en déduire, éventuellement, des orientations pour son instrumentalisation, quelque chose qu'on dénommerait volontiers «un organon herméneutique».

## 2. VIE ET INTERPRÉTATION

### DANS L'ÉCOLE NÉOPLATONICIENNE

Tout homme averti admet aujourd'hui sans peine qu'un ensemble de facteurs liés à sa situation et aux conditions de lisibilité engagées lors de sa lecture contraignent, et même parfois déterminent, ce qu'il comprendra à terme. Ses parcours de lecture sont nécessairement rapportés, pour y être aussitôt soumis, à des coordonnées subjectives et situationnelles. Rassemblés sous des terminologies diverses suivant les traditions et les zones des phénomènes sémantiques visés (comme «situation», «présupposé», «conditions de communication ou d'énonciation», et même «sens commun» et ses variantes plus ou moins théorisées et surtout, le plus équivoque de tous, le «contexte»), ces facteurs convoquent des présuppositions et des normes de toutes sortes, l'objectif, les connaissances encyclopédiques du lecteur, voire son idéologie, sa culture, des formes d'opérationnalisation de son vécu, son état de préparation, divers éléments à la proie de la psychologie cognitive, bref, un ensemble d'objets vagues et plutôt indéfinissables, en tout cas impossibles à mettre en œuvre dans une pratique spécifiée. Pour bleue de toute tendance logiciste et calculatoire, ils suffisent souvent, pour clore une théorie du sens, en donnant la forme de l'évidence à quelque chose qui, rationalisé, ne débouche que sur des apories et, formalisé, devient inextricable complexité. Nonobstant, cette évidence est un danger constant qui croît lorsque le texte est ancien comme dans notre cas, ou, plus généralement, lorsqu'il appartient à des styles et des modèles d'interprétation étrangers.

Peu ou rarement problématisée de nos jours, notre appartenance – d'ailleurs souvent inconsciente – à une ou plusieurs traditions herméneutiques n'est pas sans rapport avec ce sentiment d'évidence. En parlant de «situation» ou de «contexte», nous ne faisons, en réalité, qu'objectiver une telle tradition que nous nous efforçons de saisir par ailleurs sous le mode de la causalité. Or, ce sentiment de clarté et de naturel doit être interrogé à sa source avant d'être engagé dans une quelconque entreprise d'opérationnalisation. Il convient toujours de reconstruire et de s'approprier

quelque chose des conditions de lisibilité en vigueur à l'époque et dans la société concernée, de redonner vie et force aux normes d'origine régissant les opérations signifiantes. Certes, ce faisant, on répond à un projet concret : saisir un sens sous les modalités de l'autrefois et de l'ailleurs, plus précisément, répondre d'exigences de lecture nouvelles, en rapport de «restauration interprétative» avec les paramètres de communication dont faisait initialement partie le texte. Il nécessite la recreation d'un monde, qui ne peut être réalisée que par le biais d'un «quasi-monde de textes» (Ricœur, 1970), isomorphe au problème, qu'il faut reconstruire – parfois de toutes pièces. Quoi qu'on dise, un tel monde n'est pas moins authentique et fondé, ni moins concret et exact que ce qu'un empirisme naïf insiste à entendre par le terme (si problématique d'ailleurs) de «monde réel». Il participe autant à l'empirique que les objets palpables et les opérations sensibles, il assume autant de responsabilités dans le commerce des certitudes. Simplement, il contribue autrement à l'intellection et l'administration de ses constructions s'accomplit à des régimes différents. Plus disponible et plus pétrissable qu'un monde de choses ou d'états de choses, il fonde une seconde empiricité qui s'autonomise et, très souvent, usurpe les droits d'aïnesse.

C'est ainsi qu'en posant le problème de comprendre le terme «dialectique» chez Plotin, il devient indispensable de considérer la société des textes qui le constitue comme «objet signifiant situé» (Kanellos et Thlivitit, 1997), en l'insérant, précisément, dans une zone sémantique normée et réglée retraçant ses propres dépendances herméneutiques. La mise en place d'une telle société sous forme de corpus n'a rien d'évident et cette forme d'objectivation, usuelle, ne doit aucunement voiler qu'il ne s'agit pas de mettre sur pied un ensemble de textes mais d'exprimer un faisceau de présomptions (d'isotopie précisément) sur une assise (inter)textuelle, en ébauche ou élaborées par ailleurs, toujours à confirmer ou à infirmer, toujours à affiner ou à élargir – souvent même seulement formulées sous forme d'interrogation.

Tout sentiment d'évidence peut se révéler préjudiciable. Toujours pour le terme de « dialectique », il est possible de dresser la liste de toutes ses occurrences, *modulo* certaines variations morphologiques, dans le corpus des traités plotiniens – une tâche rendue désormais aisée par la forme électronique des textes. Il n'empêche que l'on n'en recensera qu'un seul, d'ailleurs trivialement identifiable: le traité III de la première *Ennéade*, intitulé précisément *De la dialectique*. Sans doute, l'abord direct de ce traité sera en soi, en tout temps et en toutes conditions, informatif. Cependant, cette première lecture, aussi légitime et honnête qu'elle soit, doit être complétée par bien d'autres, réajustée par rapport à bien d'autres. L'intériorisation du ou des sens du terme à la juste mesure de la pensée et de la vie – collective ou individuelle – qui l'ont fait naître et vivre est toujours à constituer par un effort interprétatif qui doit, à partir d'un moment au moins, composer avec des ressources larges et souvent hétéroclites. Le travail philologique – mais aussi, plus généralement, celui de la compréhension – tisse de manière perpétuelle avec le perfectible dans la mesure où l'isomorphie d'un monde avec un monde de textes est toujours à établir, à parfaire, à confirmer. Il mène toujours son débat avec les épreuves d'une vie. Au fond, il n'est jamais achevé. Au fond, il est toujours à refaire. Il est le travail pénible d'une résurrection à faire, d'une « réhistoricisation » à établir sur des preuves: jamais complètement fini mais cependant authentique, jamais entièrement réussi mais toujours essentiel pour prétendre à la vitalité du sens.

C'est ainsi que dans le texte de Plotin, *De la dialectique*, il est souvent question d'« intelligence », de « bien » et de « premier principe ». Comme s'il s'agissait de quelque chose de largement partagé, on parle de « première naissance », de « réalités » et de « là où il faut aller ». Certes on « comprend » quelque chose à la lecture de ces termes, dans la mesure où il est impossible de ne rien comprendre du tout: l'homme est condamné à la compréhension puisque condamné au sens. Cependant, sans recours à un monde textuel approprié, ce quelque chose est corrompu par l'inertie

sémantique du régime interprétatif du lecteur, qui est le plus souvent inconscient. Le lecteur ne fera jamais plus qu'extrapoler, par la médiation d'un jugement commun, une interprétation « égocentrée » et quelque peu « proprioceptive » à des espaces où elle est incongrue. On en convient volontiers, une telle attitude n'annonce pas une modification substantielle qui violerait le fonctionnement du régime interprétatif. Tout reste par ailleurs identique sur le plan des opérations interprétatives. Elle atteste seulement d'une volonté de supprimer ou de mésestimer la pertinence de la norme de l'égard: envers un texte et le monde des textes auquel il appartient naturellement, envers un auteur et sa société (tant d'appartenance que de référence), envers une époque et le rôle complétif qu'elle joue dans une histoire... Elle imprime une orientation au format créateur de l'interprétation qu'on pourrait comprendre comme centripète: au lieu de l'ouvrir à un monde par le détour de la textualité, elle cherche à soumettre un monde de textes à la (pré-) compréhension du lecteur, à imposer une pensée unique, là où il y aurait à reconnaître plusieurs options, à retenir une projection exclusive issue d'une « herméneutique du quotidien », là où il y aurait à envisager maintes possibilités. Elle consacre une compréhension unique, parce que performante pour une communication dimensionnée et prisée dans l'actualité, là où il convient de discerner et de légitimer une intelligence diversifiée.

Il en allait tout autrement dans l'esprit et dans la vie de Plotin et des néoplatoniciens généralement, pour qui la conscience, voire la revendication d'une tradition (et donc, des normes de l'égard qu'elle appelle), était le préalable de la compréhension (et de sa validation, d'ailleurs). L'écart épistémologique entre les deux attitudes, l'ancienne et la moderne, se fonde, justement, sur la notion d'historicité. Pour l'une, l'actuel est l'attracteur fondamental par rapport auquel s'accumule, se définit et s'ajuste toute aventure sémantique. Pour l'autre, le présent se révèle comme une réélaboration du passé – en fait un choix opéré sur le passé.

Assez tôt, le néoplatonisme rationalise et propose sous forme de système intégré les éléments d'une vie herméneutique. On ne s'improvise pas exégète: on le devient au prix d'une vie qui se refond, parfois, dans le moule de la dévotion (Dodds, 1960; I. Hadot, 1990; P. Hadot, 1963 et 1995; Bréhier, 1982).

Une telle vie nécessite tout d'abord une phase d'apprentissage, lente et fourmillant d'exercices spirituels (et d'épreuves mesurant, en définitive, la performance et l'endurance exégétiques des élèves), qui s'organise suivant une série d'étapes rigoureusement établies. La tradition était tout d'abord «un monde fait de textes» (on ne lisait pas n'importe quoi et ce qu'on lisait on le lisait à l'aide d'un pédagogue et suivant des protocoles de cours exacts) pour devenir, ensuite, «un mode adressé aux textes», style et expression du regard, manière de lire, manière – donc – de comprendre. Le respect envers la tradition s'apprenait et consistait avant tout en une lecture promue en véritable *ethos*.

Comme le remarque I. Hadot, cette façon de faire organisait, précisément, les structures de la compréhension suivant un mode interprétatif. Ce mode ne dérivait pas uniquement d'un plaisir de spéculation mais débouchait nécessairement sur une pratique exégétique. Elle commençait par la mise sur pied et l'organisation du matériau intertextuel et se réalisait par une analyse sous forme de commentaire. Elle était tissée autour d'un canevas de thèmes identifiables et réglés par un usage à la fois hérité et partagé, et déployés rationnellement suivant les régimes de la clarté et de l'obscurité. Elle était, enfin, canalisée selon diverses pratiques (cours, discours, exposé, exercice interprétatif ou rhétorique, épreuve d'initiation, exégèse, etc.) et genres (illustration, précision ou note, glose ou paraphrase, remarque ou complément d'information, démonstration ou réfutation, etc.). Conception et entendement s'accomplissaient donc dans l'activité du commentaire, qui intégrait tous les éléments nécessaires à une vie qui s'achevait volontairement dans la contemplation – soit, avant tout, contemplation d'une vérité transmise.

On appréhende de nos jours difficilement la mesure de ce respect qui était, en même temps, foi et sentiment de vérité, forme d'identité et dessein d'une vie.

*Nos théories, dira Plotin dans l'Ennéade V 1, 9, n'ont rien de nouveau et ne sont pas d'aujourd'hui. Elles ont été énoncées, il y a longtemps, mais sans être développées, et nous ne sommes que les exégètes de ces vieilles doctrines, dont l'antiquité nous est témoignée par les écrits de Platon.*

C'est déjà l'amorce d'un programme philosophique et donc de vie (P. Hadot, 1995) qui vise à se réaliser *dans*, mais aussi *par* un acte interprétatif. Ce sont précisément les vertus maïeutiques de l'acte interprétatif qui, seules, sont susceptibles d'amener l'expérience d'un moi limité à sa consécration la plus haute: la révélation de son identité avec la pensée divine (*Ennéades* VI 4, 14, IV 4, 2, I 1, 11, I 6, 8, VI, 12, etc.; cf. aussi l'*Ennéade* III 8, où Plotin montre quelque chose qui se rapproche de l'homologie entre le monde empirique et le monde des textes; et plus avant, cf. Steel, 1978; Jerphagnon, 1974; Dodds, 1960; About, 1973). Opérationalisée dans le commentaire, précisément par la dialectique de la présence et du souvenir, l'interprétation permettait ainsi la contemplation et conduisait le thème de l'identité au moment de son unité avec la norme divine.

On réalise encore plus difficilement aujourd'hui combien le style interprétatif était conscience et présence totale.

Ces traits, systématiques, témoignent du degré de pénétration de cette «présomption d'isotopie» qui, par sa grande généralité, imprègne chaque instant du quotidien des néoplatoniciens. Le thème du retour vers l'Un se trouve partout, il traverse les pratiques et les genres, tout finit par lui être subordonné.

Ces options interprétatives en traduisaient au fond une autre: l'option primordiale mais aussi finale d'un mode de vie, qui puisait déjà ses normes dans la volonté d'«être avec les autres». Une telle vie n'était pas l'aboutissement du style interprétatif qui animait la philosophie néoplatonicienne mais son origine et son but. Le style interprétatif était en effet la

médiation nécessaire pour transformer une vie (I. Hadot, 1990; Steel, 1978; Dodds, 1960). Une telle option contraignait et parfois déterminait la doctrine même et son enseignement (P. Hadot, 1995). Elle coordonnait une attitude existentielle et un régime critique. Il revenait toujours au discours philosophique, qui était interprétation, de légitimer, voire de motiver rationnellement tant l'option existentielle que celle de la conception du monde. Interpréter devenait donc chez les néoplatoniciens moyen et expression d'une vie. Tout procédait d'une telle vie, et tout convergeait vers elle, à la manière de la dynamique de la doctrine des hypostases, suivant laquelle tout procède de l'Un et tout s'y ramène, et les moments de l'existence ne désignent que la position et l'orientation à un instant donné dans ce système (Bréhier, 1982; Jerphagnon, 1974). Pour qu'il y ait conformité entre discours et vie, l'interprétation a dû s'élever au rang d'une cause efficiente.

En parallèle, se posait la clause de la conception synthétique des philosophies de Platon et d'Aristote, censée être aussi échafaudée à partir de réélaborations incessantes, mais pas nécessairement pénibles et embarrassantes comme une école de critique contemporaine s'évertue souvent à les présenter (Blumenthal, 1977; Sheppard, 1991), malgré la légitimité d'une telle conception discutée abondamment ailleurs (Jaeger, 1948; Owen, 1965; Ross, 1957). L'objectif en était de préserver, au sein d'un système intégré, tant la lumière des vieilles idées de Platon et la puissance méthodique et scientifique de la démarche de son illustre élève que la vérité du système des hypostases et la certitude de leur dynamique.

On ne le dira jamais assez: la synthèse de cette tradition élue dans cette fin de l'ancien monde était rigoureusement une affaire herméneutique. Pour les néoplatoniciens, et Plotin le premier, cette synthèse était la condition nécessaire mais aussi suffisante pour pouvoir formuler et même résoudre des problèmes originaux – auxquels, probablement, Platon et Aristote n'avaient pas songé. Contemplée suivant ses éléments productifs et sa puissance créatrice, cette

activité herméneutique apparaissait devant leurs yeux sous la forme de la vie.

Dans la conscience néoplatonicienne, le thème de la vie comportait, à lui seul, cette prolifique simplicité capable d'unifier tradition et historicité – nous y reviendrons spécifiquement. Une telle unification se réalisait au fond en conférant à un monde de textes, précisément par le moyen de l'acte interprétatif, la fonction d'une norme à usage collectif.

### 3. DE LA TEXTUALITÉ ET DU TEXTE

Une rapide analyse du cas de l'école néoplatonicienne annonce déjà combien celle-ci est éloignée d'une conception du sens comme structure. Elle montre combien, pour les néoplatoniciens, les sphères de la conscience et du sens se confondent dans le cadre de la vie; comment la pratique et l'exercice donnent les sources du comprendre et restent toujours là pour son évaluation; dans quelle mesure, enfin, l'histoire, la culture, et généralement les normes socialisées émergent comme tensions entre la volonté de vivre dans un monde et celle de le comprendre.

Le paradigme néoplatonicien revient avec insistance sur le thème de la pratique et du vécu, soit sur celui de la vie dont la tendance est sciemment dictée par la vie des textes. La question qu'il pose critique est précisément celle de l'élément vital qui anime un texte ou, mieux encore, une société de textes. Un texte appartient en réalité à une dimension linguistique plus étendue que celle que la tradition du *Cours de linguistique générale* (Saussure) avait préconisée dans la mesure où il fait partie d'un espace d'expérience. On recoupe ici cette remarque simple et productive, à savoir qu'une expérience « se fait toujours à l'intérieur d'une communauté, d'une tradition, ou d'un courant de pensée vivante, qui développent des présupposés et des exigences » (Ricoeur, 1969: 7).

Loin d'être discours fossilisé, encore moins idéalisé, le texte – comme la vie – manifeste une unité assimilable, des ordres de globalité capitalisés, des unités constituantes ouvertes, des marques créativement reconductibles. Son être se dévoile aussi

à travers la nécessité du partage et de l'interaction – précisément avec d'autres textes. Il se réalise dans la dislocation et la constellation, il appelle et même il exige le débat et la compétition. Mais il témoigne aussi de ses dépendances et de sa subordination et n'occulte jamais sa demande de complétude. Seul objet vraisemblablement susceptible d'homologuer le rapport à une vie, il devient expression et trace de son passage. Dans toutes ses factures, il *est* et il *devient* interprétation. En même temps invitation et réception, discours *sur* quelque chose et compréhension *de* quelque chose. Il est interprétation mais aussi trace d'une interprétation. En tant que tel, il ne se laisse pas facilement manipuler à l'intérieur d'une théorie du sens où le concept de vie fait défaut.

Mais la vie se manifeste comme praxis, c'est-à-dire forme envisagée comme acte, décline des pratiques et témoigne de l'existence de normes. Par conséquent, plus que le renvoi nécessaire et mutuel entre le niveau des formes et celui des contenus, plus peut-être que l'opposition entre sujet et objet – terrain d'usure totale de la critique contemporaine –, la textualité exige une épistémologie de la création, de l'élaboration, de la restauration, de la rectification permanente. Elle nécessite, en d'autres termes, une charte de l'ensemble des dynamiques démiurgiques en matière de sens.

Par ailleurs, la vie est toujours plurielle – il n'y a jamais vie sans vies. Elle suppose toujours une vie antérieure et une vie postérieure, des vies qui ont été et des vies qui seront. Elle se nourrit de vies, s'incruste et se façonne au sein d'autres vies, présuppose la ligne mais aussi les contours de l'histoire. Elle ne peut être pensée sans le primat d'une zone de culture.

Tel est le véritable problème de la textualité, et le projet qu'elle annonce comme théorie du sens dépasse l'alignement stéréotypé de «un auteur, un lecteur, un texte, une signification». Elle se veut portail qui ouvre sur un monde. Le texte est bien sûr écriture – ou il le devient –, manifestation objectivée, mais néanmoins écriture vivante et aussi écriture d'une vie, dans la mesure où il n'arrête rien en s'appropriant les oripeaux de l'objet sensible. Une vie qui s'écrit n'est pas moins vie et garde toujours en elle les adresses des

autres vies. En tant que marque d'une vie, homologuée donc au même niveau de globalité, le texte porte les signes des intentions qui l'ont créé en même temps que les prises pour des intentions susceptibles de le recréer. Il pose ainsi le fondamental problème de l'historicité, qui ne s'abrège pas à la dot de l'histoire mais s'étend aussi aux conditions du devenir collectif, à la constitution d'une identité précisément partagée par ce qui est avant et ce qui sera après. Mais aussi par ce qui prend place autour (Gadamer, 1963, entre autres). Une identité dont tant la constitution que le devenir sont œuvre commune et travail de rencontre.

Certes, une telle vision déborde des schémas typiques disponibles en deçà des possibilités explicatives d'une théorie structuraliste. Cependant, la textualité ne contredit pas la vision structuraliste. Elle lui imprime seulement une impulsion dans la direction de l'«être historique». Le sens qu'un auteur «produit» avec son texte le devance et le double, dans la mesure où l'histoire dépasse l'individualité, dans la mesure où le «nous» dépasse le «je», le partage un usage individuel, localisé. Dans la mesure, encore, où une instance d'expression n'a pas la force d'empêcher les remaniements collectifs, d'arrêter le mouvement de l'histoire qui l'implique et la modèle. Cela semble peut-être paradoxal, mais l'auteur n'appartient pas plus à son texte que son lecteur. Le collectif spolie naturellement l'individuel, l'histoire le présent – souvent même l'horizon de l'avenir. Sans tumulte, simplement, la tension sociale usurpe l'élan créatif de l'homme singulier. Mais pas pour le dépouiller: elle le valorise dans un système résistant au temps. Ce n'est pas une privation mais un avantage, une nécessité inhérente à la structure de la communication humaine qui fonde la transmission des cultures. Spécifiquement perdant, l'homme singulier recompose son identité dans l'être avec les autres, et redevient génériquement gagnant.

Dans cette perspective, l'objectivité du sens cesse d'être attelée à une notion de vérité entendue comme «cohérence de la structure» ou encore comme «adéquation avec un certain état des choses». Éloignée



de toute mécanique de génération de formes, l'objectivité du sens n'est plus vérification, saisie empirique, mais la sève de la dynamique interprétative. Elle rétablit le crédit de la vérité du sujet historique par la restitution de son autorité à faire du sens. Le sujet devient ainsi le seul invariant dans l'intelligence de toute textualité. Là où le signe linguistique saussurien, bannissant la dimension historique, faisait de l'unicité du sens l'arbre des Hespérides, le texte supporte le conflit – il le nourrit et même le provoque. Il s'adapte ou ne s'adapte pas, mais il arrive toujours à déranger la structure, à signifier différemment. Il montre qu'il ne saurait exister de structure sans structures. Il abrite le divers non pas comme un défaut mais comme le trait le plus fondamental de sa nature. Il ne renvoie plus à une unique vérité de la structure, arbitraire par qualité et position mais toujours parfaitement pure et protégée parce que volontairement close à tout désir de transcendance. Il ne renvoie pas non plus à cette souveraineté qui s'octroie le droit de légiférer sur la pertinence de la référence. Il n'est ni mesure ni évaluation de quantités – fussent-elles dissimulées sous « la loque formelle ». Il mobilise le niveau des contenus en diffusant globalement l'idée de la puissance méthodique d'une interprétation située, inévitablement historique, inexorablement culturalisée. Devenue critère fondamental dans le choix de la perspective théorique, pivot dans la constitution de l'objet linguistique, l'historicité fait en quelque sorte implorer la conception commune du signe dans la mesure où elle le replace dans un nouvel horizon sémiotique. Elle préconise aussi de nouvelles orientations théoriques, issues directement de la question de son opérationnalisation, comme on le verra dans la suite.

Autrement dit, le concept de textualité cherche à rétablir une dimension vitale à l'objet linguistique, assumant les risques d'une épistémologie alternative. Aussi, le concept d'historicité ne redouble-t-il pas celui de textualité. Il cherche simplement à le fonder. Il devient en quelque sorte son âme. Devenant le capital d'une théorie du sens, il postule en particulier que les

raisons séminales du sens ne peuvent toutes être dépeintes avec un unique pinceau – structuraliste, pour l'essentiel – et nécessitent le recours aux origines du sens, origines reconnues à la structure de l'expérience qui, partagée, réhabilite la valeur du sujet (et à sa suite de l'objet) historique. Par ailleurs, il explicite ce qui fait le mode privilégié de l'acte d'interprétation : l'existence chez l'homme de capacités inépuisables à signifier, à trouver du sens – pour lui, pour les autres. Si donc l'approche historique du sens attaque la conception structuraliste du sens, ce n'est pas pour l'annihiler, mais pour l'arracher aux illusions calculatoires qu'elle entraîne.

Intégré dans une théorie linguistique, le concept d'historicité peut se comprendre comme une critique de la confiance en la structure. Il contribue à montrer que le monde du sens ne peut être contenu dans une pure formalité, aussi riche fût-elle, mais convoque inévitablement la dimension de la vie. Précisément, on ne définit pas le sens, on ne le saisit pas comme on saisirait un objet sensible. On le vit. C'est-à-dire, on le crée, on l'élève, parfois même on le conduit à la mort – mais cette mort n'a rien de dramatique puisqu'elle est temps de naissance d'un autre sens. Il y a toujours vie, mort et résurrection d'une nouvelle forme d'historicité. Rapporté à ce concept, le sens cesse d'apparaître comme donnée abstraite, créée par un intellect, pur ou non, ou générée par une mécanique formelle, supposée ou imposée, soustraite aux conditions de communication. Il devient cette présence positive qui véhicule la valeur des rapports de l'homme non seulement à son présent mais aussi à son passé et à son avenir, qui les relativise aux champs de la culture, aux normes de ses sociétés.

Le cas du néoplatonisme nous a offert un exemple magistral des conséquences d'un sens qui s'est voulu mémoire, mieux même « mnémosyne » et participant au présent uniquement à ce titre. L'intériorisation d'une telle idée signifie résolument que l'homme est sens et donc connaissance comme mémoire. Elle implique ainsi une sorte d'isomorphisme entre la mémoire et les structures de la connaissance, finalement la vie entière.

Serions-nous en train de commenter, à notre insu, Platon et la théorie de la réminiscence par le biais du concept de l'historicité? Quoi qu'il en soit, le véritable régime de l'historicité pour les néoplatoniciens ne consistait pas en un «clonage» du sens, d'une élaboration ou d'une rencontre à l'identique – à supposer que ce soit possible. Il consistait plutôt en l'évolution, la différenciation dans la répétition des parties, le déploiement suivant les ordres conciliés du même et du différent. On faisait ainsi résider son être dans l'intégration, dans le dépassement des contours de la contrariété, dans l'unification qui ouvre sur la grâce de l'unité, cette grâce qui fonde une identité. Les néoplatoniciens comprenaient parfaitement que faire et saisir du sens est indissociable de ce sort d'unicité, chargé de drame peut-être mais résolument nécessaire pour se ramener à l'acte du signifier, donc de la vie – seule dimension où l'«homme-mémoire» peut être modelé comme «homme-dans-le-monde».

La question correcte pour une théorie linguistique, qui se veut rationnelle, devient dès lors non pas comment internaliser la (ou une) notion d'historicité par le biais de celle de la structure mais, presque à l'opposé, comment lui réserver une place dans l'analyse d'un fait de langue structurellement abordé. Et même plus : comment rationaliser sa participation systémique dans l'édifice de la langue, comment saisir ses impacts relativement aux différents ordres de systématité en vigueur dans une langue. On inverserait ainsi les choses : désormais, la structure n'est plus le palier de causalité et d'émergence du sens mais la surface sur laquelle se reflète un dessein scientifique de rationaliser l'historicité du sens.

#### 4. OPÉRATIONNALISER LE CONCEPT D'HISTORICITÉ

Nous pouvons désormais poser le problème de l'opérationnalisation de l'historicité au sein d'une théorie de l'interprétation. Ce sera, pour nous, la SI.

Certes, le lecteur par trop avide de formes et de possibilités de rentabilité applicative ne retiendra du traité de la SI que sa formalité. Arrêté là, il s'interrogera naturellement sur les rapports de la SI avec l'ensemble de l'analyse précédente. Quel rapport,

en effet, peuvent avoir les sèmes et les taxèmes, les relations d'identité et d'incompatibilité entre sèmes, voire les isotopies, avec une telle approche du sens? Cependant, l'identité profonde de la SI réside dans le pouvoir du vécu philologique qu'elle subsume – de son auteur, tout d'abord, mais aussi de la tradition dont il témoigne. N'en déplaise aux autochtones de la formalité, la SI décrit plus ce processus d'institution interprétative d'un sens que le contenu positif d'une forme sémantique. Elle dépeint, dirait-on en langage aristotélécien (et donc néoplatonicien), plus la quiddité que l'être du sens.

Dans «Communication ou Transmission» (1995), un texte moins popularisé que le traité de *Sémantique interprétative*, l'auteur de la SI proposait déjà en effet quelques formes d'opérationnalisation du thème de l'historicité, remplaçant le cadre technique exposé dans ce premier traité à un niveau qui nous ramène à notre analyse du néoplatonisme. Réfutant les prétendus mérites du paradigme de l'information comme fondement d'une authentique théorie de la communication, Rastier en arrivait au thème critique de la textualité et aux causes et aux mobiles de l'approche interprétative. Ce faisant, il saisissait, précisément, le caractère irréductible de la communication comme «réélabération interprétative» déployée suivant les dimensions du commentaire, de la tradition et de la traduction. Nous nous permettrons une rapide synthèse de ses idées concernant, précisément, les deux premiers – la traduction posant des problèmes moins prégnants pour notre propos ici.

Sur le chapitre de la tradition, tout d'abord, Rastier renouait avec le thème de l'historicité en invitant à un dépassement de l'opposition entre mot et texte, d'un côté, et entre présent et passé, de l'autre.

*La restitution, écrivait-il, toujours conjecturale du sens initial d'un texte est le résultat d'un travail critique sur sa tradition, et son passé est contenu dans le présent. (1995, p. 179)*

La promotion de la textualité au niveau de l'objet fondamental de l'analyse sémantique canalise le problème du sens dans la direction de son historicité. Le véritable défi d'une sémantique des textes est alors de

[...] rapporter la multiplicité des lectures à celle des moments et des objectifs. Les situer, situer les textes, permettent de situer la description, condition d'une connaissance réflexive de l'activité scientifique. (p.180)

Il est ainsi question de voir dans les conditions de la lisibilité ce qui est prisé, ce qui est reconnu, ce qui est mis en valeur dans le caractère situé qui établit la qualité critique du texte. C'est la condition majeure pour assurer la transmission historique des textes, au sens d'intégrer, de s'approprier quelque chose de leur historicité constitutive :

*La jouissance de l'héritage suppose une connaissance et une réappropriation du passé. S'approprier une œuvre ancienne, c'est la maintenir pensable, mais aussi transformer ses interprétations. Mais dans l'effort même de l'appropriation, une création a lieu qui témoigne de la distance et de l'impossibilité de la combler. (Ibid.)*

Par ailleurs, le commentaire doit être entendu comme plus que simple réécriture, répétition passive ou copie – conforme ou légèrement retouchée –, dans la mesure où chaque réécriture, étant toujours située, possède une historicité différente et par là même un sens altéré. Même réduit aux aspects peu honorables de la reproduction, le commentaire est adaptation, et suppose, pour ne pas être rejeté, cohérence et régulation avec les conditions de la lisibilité qui régissent le texte de référence. Le primat de la recontextualisation rend la pure répétition impossible. C'est, au fond, un corollaire attendu de l'unicité historique du signe : l'occurrence n'a rien du caractère aseptique de la conception logique, elle est toujours contaminée par la situation qui l'accueille, qui intègre dans son particularisme et sous forme d'unicité actuelle les racines mais aussi les forces créatrices de l'être historique :

*L'histoire ne se répète pas [...] La répétition qu'articule le commentaire le plus fidèle est une reprise – au sens musical où toute reprise comporte une variation. La répétition des commentaires eux-mêmes n'échappe pas à cette détermination. En cela le commentaire est mémoire, et, comme toute mémoire, récréation. (p. 177)*

C'est cette inévitable contamination qui lui donne les attributs actifs du niveau démiurgique. Elle fait sa richesse, sa force, et aussi sa grandeur sémiotique.

Dans cette analyse, il est important de comprendre qu'il y a identité de genre entre le texte source (commenté) et le texte qui commente, les deux participant avec le même honneur à la création d'une mosaïque signifiante. Tout texte est ouvert à tout texte ; seule l'intention interprétative permet leur mariage, leur cohabitation épisodique ou leur séparation plus ou moins durable. De ce point de vue, un texte suppose et appelle toujours un texte. Le monde de la textualité est clos, au sens où il possède une autonomie tant constitutive que fonctionnelle. L'on ne fabrique pas un texte à partir d'éléments situés à des niveaux inférieurs à celui de la textualité : tout texte est fait de textes et d'opérations qui opèrent sur des textes. Le mode de constitution du texte est donc homologué à celui du commentaire. Le substrat du dessein créateur auquel renvoie un tel mode est l'intertextualité. Un texte, en effet, s'écrit :

*[...] à partir d'autres textes, qu'il reprend, transforme ou contredit. [...] La tradition se concrétise dans le texte de l'interprète par la présence de sa source et par l'histoire interprétative qui précise les modes de cette présence, sous les deux formes opposées de la continuation : la rupture et l'approfondissement. Ainsi un texte peut-il devenir inépuisable, pour autant qu'on ne cesse de le commenter. Il se renouvelle par notre désir de lui trouver du sens. (p. 178)*

On le voit, le commentaire ne devient pas de manière hasardeuse le mode par excellence de la composition, de la réflexion, du penseur néoplatonicien. Il assure l'éclosion de ce qui existe déjà, non pas sous forme incomplète mais sous forme de semence. Par exemple, toujours dans le traité sur la dialectique de Plotin, un traité qui ne fait pas plus de 128 lignes, on est en mesure d'exhiber une vingtaine de citations ou allusions empruntées seulement aux *corpora* platonicien et aristotélicien (d'autres, moins nombreuses, appartenant à d'autres traditions, sont aussi identifiables ; et l'appareil critique est loin d'être exhaustif).

Tradition et commentaire ne sont donc que des modes de domestication interprétative de l'historicité. Mais leur régime n'est pas seulement celui de l'abordable et de la familiarisation. Il est surtout celui de la constitution du nouveau par recréation intégrative.

## 5. INSTRUMENTALISER LA SI

On est parti de loin pour arriver probablement encore plus loin. Nous terminons là où un autre exposé devrait débiter. L'exemple du néoplatonisme nous a permis de discuter et d'illustrer les éléments fondamentaux que le thème de l'interprétation convoque – éléments qui nous ramènent à l'idée de la vie et du vécu et déterminent le rôle de l'historicité dans la restitution de l'autorité du sujet, source inépuisable de sens. La SI a été invoquée pour consolider essentiellement le même argument, cette fois du point de vue d'une théorie linguistique du sens. En cherchant à théoriser le concept de textualité, elle met à notre disposition les éléments fondamentaux pour aligner une théorie sémantique et les exigences de l'historicité, précisément par la médiation d'un monde de textes qui transcrit un vécu sous forme d'histoire. En reconnaissant les moments de la tradition et du commentaire comme moments inauguraux d'une véritable théorie de la communication, elle dessine, en même temps, l'horizon de leur opérationnalisation.

À l'aube du document électronique et des techniques sophistiquées de l'informatique, l'on pourrait peut-être formuler de nouvelles exigences visant maintenant l'instrumentalisation d'une telle théorie. L'on pourrait ainsi parler de manière plus véridique d'«organon herméneutique». Clairement, une telle question définit un programme. Nous achèverons notre intervention en discutant certains points de l'épistémologie nécessitée par un tel programme ainsi que les ouvertures qu'annonce la fraîcheur des premières réalisations.

Sans doute l'Intelligence Artificielle s'est-elle grandement arraisonnée en vieillissant et la théorie de la complexité nous a beaucoup appris sur l'effectivité

des promesses computationnelles depuis la fin des années soixante. Cependant, dans toute tentative de joindre la vision interprétative et les potentialités de la machine, une épistémologie de l'automatisation doit être récusée, du moins modérée. La restitution du sujet à la source de l'événement sémantique, nécessitée par une théorie interprétative, s'oppose à une prise en charge par la machine de la composante créative de l'interprétation. Nous l'avons vu, le concept de textualité médiatise un rapport à l'expérience et suppose le cadre d'une vie. Rien de cela dans la machine – malgré la Vie Artificielle encline à répéter la farce de l'Intelligence Artificielle.

Qu'on ne se leurre pas : l'historicité est le lot exclusif de l'homme, la machine ne saura en aucun temps faire plus que contribuer à sa réalisation. Précisément, l'analyse correcte des possibilités encore offertes par l'outil informatique dans un tel cadre réside dans l'assistance. La subjectivité, telle qu'elle est envisagée par une théorie de l'interprétation, ne se concilie qu'avec une architecture anthropocentrée. Dès lors, il convient de repenser le thème de la coopération entre l'homme et la machine suivant les éléments de notre analyse. Certes, on attend de toute coopération un produit qui synthétise les parties, qui accomplit les intentions et satisfait les objectifs. Cependant, en matière de sens, une telle conception doit être brouillée dans la mesure où le moment du produit doit coïncider avec celui de l'opération. C'est un corollaire de la facture interprétative du sens. La restitution du sujet aux germes mêmes d'une théorie du sens mène au corollaire du rétablissement du rôle de la subjectivité dans la coopération avec la machine. La vision anthropocentrée annonce précisément ce changement de perspective. Elle cherche également à y coordonner les opérations.

De ces remarques, brèves par nécessité ici, découle un schéma générique de coopération suivant lequel c'est la machine qui assiste l'homme – et non pas l'homme la machine pour achever la tâche qui lui est par ailleurs programmée. Ce qui est visé dans ce style de coopération n'est point la saisie d'un objet-sens, mais la mise en place de conditions facilitant la

compréhension. Elles nécessitent la gestion, parfois même la conduite d'un vécu, exigence préalable pour toute élaboration de sens. C'est en cheminant à travers une rationalisation du sémantisme textuel que l'on acquiert ce vécu. Pour cela, le cadre de la SI est invité à jouer tout d'abord un rôle primordial en mettant justement en place, de manière rationnelle, l'outillage nécessaire pour que qualités et identités sémantiques puissent mener leur débat à un niveau explicite. À travers elle, il s'agit précisément d'engager un dialogue avec l'utilisateur, une sorte de discours, assurément schématique, parfois même déplacé, mais encore fonctionnel et productif, sorte de catalyseur d'une historicité recherchée. Certes, on ne peut pas tout expliquer. L'utilisateur, maître d'œuvre de l'entreprise et pertinemment le sujet, sera toujours en mesure de trancher sur des arguments inexprimés – peut-être aussi inexprimables.

Dans ce style de coopération donc, la machine assiste l'homme, non pas en le remplaçant mais en lui prodiguant, à sa demande, les vertus d'une maïeutique des structures interprétatives. Asservie à une finalité de rationalisation déterminée par l'utilisateur, la machine est ainsi volontairement limitée à la charge d'une contrepartie calculatoire : l'organisation et la gestion des ressources symboliques relevant de l'intertextualité, la réalisation de certains types de comparaison, le stockage et la recherche d'information, l'intendance et parfois l'arbitrage sur des litiges de cohérence, la fourniture de diverses informations quantitatives, le recours éventuel à des dictionnaires, la maintenance. Elle redéfinit sans cesse ses structures en les ajustant à l'analyse sémantique en progrès dont l'entière responsabilité est reportée à l'autorité de l'utilisateur, à sa situation, à son objectif interprétatif.

Moins futuriste qu'il n'apparaît dans cette esquisse, un tel programme est à même de présenter aujourd'hui ses premiers aboutissements. PASTEL, un programme basé sur une modélisation de la SI, propose vraisemblablement le premier outil d'assistance à l'interprétation d'un texte (Tanguy, 1997 ; Tanguy et Thlivitis, 1996). Son successeur, en

cours d'achèvement au moment où nous écrivons ces lignes, est délibérément pensé suivant le patron de la philologie classique et vise à intégrer une composante intertextuelle à un modèle de la SI (Thlivitis et Kanellos, 1997). Il propose de cette manière un outil générique d'assistance à l'interprétation, traduisant les prérogatives de notre analyse ici même.

L'aventure commence à peine.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### NÉOPLATONISME

- ABOUT, P.-J. [1973]: *Plotin ou la quête de l'Un*, Paris, Seghers.
- BLUMENTHAL, H.J. [1977]: "Neoplatonic Interpretations of Aristotle on Phantasia", *Review of Metaphysics* 31, 242-257.
- BRÉHIER, E. [1982]: *La Philosophie de Plotin*, Paris, Vrin.
- DODDS, E.R. [1960]: "Tradition and Personal Achievement in the Philosophy of Plotinus", *Journal of Roman Studies* 50, 1-7; reproduit dans *The Ancient Concept of Progress and Other Essays on Greek Literature and Belief*, Oxford, 1973, 126-139.
- HADOT, I. [1990]: *Simplicius. Commentaire sur les catégories*, fascicule I (Introduction et Première partie; traduction de P. Hoffmann, commentaires et notes de I. Hadot; projet éditorial dirigé par I. Hadot), Leiden, E.J. Brill, coll. « Philosophia Antiqua », n° 50.
- HADOT, P. [1963]: *Plotin ou la simplicité du regard*, Paris, Plon ; [1995]: *Qu'est-ce que la philosophie antique?*, Paris, Gallimard.
- HOFFMANN, P. (à paraître): *Simplicius. Commentaire sur les catégories*, fascicule II (traduction, commentaire et notes par Ph. Hoffmann; projet éditorial dirigé par I. Hadot), Leiden, E.J. Brill, coll. « Philosophia Antiqua ».
- JAEGER, W.W. [1948]: *Aristotle* (traduction anglaise par R. Robinson, 2<sup>e</sup> éd., Oxford; 1<sup>ère</sup> éd. en allemand, Berlin, 1923).
- JERPHAGNON, L. [1974]: « Exigences noétiques et objectivité dans la pensée de Plotin », *Revue de Métaphysique et de Morale* 79, n° 3 (juillet-septembre 1974), 411-416.
- OWEN, G.E.L. [1965]: "The Platonism of Aristotle", *Proceedings of the British Academy* 50, 125-150; reproduit dans J. Barnes, M. Schofield, R. Sorabji (eds.), *Articles on Aristotle vol. 1: Science*, London, Duckworth, 1975, 14-34.
- PLOTIN: *De la dialectique*, [Ennéade I 3 (20)] (texte établi et traduit par E. Bréhier), Paris, Éd. des Belles Lettres, 1924 (nombreuses rééditions depuis). Chez le même éditeur, on trouvera une édition bilingue (grec/français) de l'ensemble des *Ennéades* proposée par le même traducteur (ainsi que de la *Vie de Plotin*, rédigée par Porphyre). On préférera cependant le texte de l'édition (sans traduction) des P. Hery et H.-R. Schwyzer (*editio minor*), Oxford, Clarendon Press, 1964.
- ROSS, W.D. [1957]: "The Development of Aristotle's Thought", *Proceedings of the British Academy* 43, 63-78; reproduit dans J. Barnes,

M. Schofield, R. Sorabji (eds.), *Articles on Aristotle vol. 1: Science*, London, Duckworth, 1975, 1-13.  
 SHEPPARD, A. [1991]: "Phantasia and Mental Images: Neoplatonist Interpretations of *De Anima* 3.3", dans H.J. Blumenthal et H. Robinson (eds.), *Aristotle and the Later Tradition*, Oxford Studies in Ancient Philosophy, supp. vol. 1991, Oxford, Clarendon Press, 165-173.  
 STEEL, C. [1978]: *The Changing Self: A Study on the Soul in Later Neoplatonism. Iamblichus, Damascius and Priscianus*, Verhandelingen van de Kon. Acad. voor Wetenschappen, Lett. en Schone Kunsten van België, Kl. Lett. 40 n°85, Brussels.

#### THÉORIE DE L'INTERPRÉTATION

GADAMER, H.G. [1963]: « Le problème de la conscience historique », Louvain-Paris. Voir aussi l'article « Historicité », écrit par le même auteur, dans *l'Encyclopédie Universalis*.  
 RASTIER, F. [1987]: *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.;  
 [1989]: *Sens et Textualité*, Paris, Hachette;  
 [1995]: « Communication ou Transmission », *Césure*, vol. 8, 151-195.  
 RICCEUR, P. [1969]: *Le Conflit des interprétations*, Paris, P.U.F.;  
 [1970]: « Qu'est-ce qu'un texte? Expliquer et comprendre », dans Bubner, R. et alii (eds.), *Hermeneutik und Dialektik*, Tübingen, Mohr, t. II, 184-221.

#### INFORMATIQUE LINGUISTIQUE

KANELLOS, I. et THLIVITIS, T. [1997]: « Sémantique lexicale et Intertextualité: Théorie linguistique et moyens d'assistance informatique », *16<sup>e</sup> Congrès international des linguistes (CIL 97)*, Paris (juillet).  
 KANELLOS, I., TANGUY, L. et ZALDIVAR-CARRILLO, V.-H. [1996]: « Représentation des connaissances et Sémantique interprétative », Actes du colloque CES3, Rome (octobre).  
 RASTIER, F., CAVAZZA, M., ABEILLÉ, A. [1994]: *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*, Paris, Masson.  
 TANGUY, L. [1997]: "Computer-Aided Language Processing: Using Interpretation to Redefine Man-Machine Relations", dans *Proceedings of the CT 97 International Conference*, Japon (août).  
 TANGUY, L. et THLIVITIS, T. [1996]: « Pastel: un protocole informatisé d'aide à l'interprétation des textes », dans *Informatique et Langue naturelle (ILN 96)*, Nantes.  
 THLIVITIS, T. et KANELLOS, I. [1997]: « Interprétation intertextuelle assistée par ordinateur », Actes du colloque *Journées scientifiques et techniques du réseau francophone de l'ingénierie de la langue*, Avignon (mai).

# JEUX DE LANGAGES ET JEUX DE SIGNIFIANTS

## DE FREGE À SEARLE, EN PASSANT PAR HUSSERL

### JEUX DE SIGNIFIANTS

FERNANDE SAINT-MARTIN

Qui ne serait tenté de se scandaliser, à la suite de Searle, des inepties proférées par nombre de réflexions philosophiques contemporaines! Comment peut-il se faire, s'étonnait Searle, «qu'un si grand nombre de philosophes et de savants cognitivistes puissent dire tellement de choses qui, selon moi du moins, sont manifestement fausses»? (1992: 3). Et il s'interrogeait:

*Comment, historiquement, en sommes-nous venus à cette situation? Comment en sommes-nous venus à cette situation où des gens peuvent dire des choses qui sont inconsistantes en regard de faits évidents dans leur propre expérience?* (1992: 12)

Faudrait-il encore se lever et marcher pour démontrer l'existence d'un mouvement que nieraient des analyses mathématiques? Ou, comme dit encore Searle, faudrait-il pincer ces philosophes pour qu'ils admettent qu'ils ont «conscience» d'avoir été pincés? Et, outre le phénomène de la conscience, pourquoi doutent-ils qu'ils ont voulu boire parce qu'ils avaient soif?

Cette confusion épistémologique se répercute dans le domaine des théories de la signification et de l'interprétation au point où, dans un siècle qui connaît une explosion exponentielle de l'usage de la parole à travers les nouvelles technologies, certains répètent volontiers que le sens est inatteignable, que le sens d'un texte donné est à puiser dans l'intertexte ou qu'on ne saurait déterminer un sens au sein de la sémiologie infinie. S'il est vrai que la dette des théories de l'interprétation à l'égard de la pragmatique de Searle est immense, on s'étonne de la persistance de celui-ci à négliger les schémas de base de la sémiotique, notamment la distinction fondamentale dans le signe entre le signifiant et le signifié? Y avait-il là, pour lui aussi, une de ces évidences – comme la conscience et le désir – qui ne méritent pas d'être remises en lumière? Pourtant cette évidence mérite un peu plus d'attention.

Pour Saussure, le signe consiste essentiellement en une relation entre un signifiant qui est un matériau sensible et un signifié, inobservable, mais la nature de cette relation reste mystérieuse. En outre, l'hypothèse sémiotique veut qu'un regroupement de signifiants constitue le plan de l'expression et un regroupement de signifiés, le plan du contenu. Quitte à dialectiser la notion saussurienne du signifié comme concept, en y distinguant la référence et le signifié ou encore le

sens, la signification, la signifiance, la dénotation et la connotation, le littéral et le figuré, et même l'interprétance peircienne, etc.

Mais la notion de signifiant a été peu étudiée. Y a-t-il plusieurs sortes de signifiants, ou de systèmes de signifiants, aux potentialités de représentation différentes? Peut-il exister des signifiants sans signifiés ou des signifiés sans signifiants? Alors que la vulgate greimassienne refuse de reconnaître l'existence de signifiants dont on ne connaîtrait pas le signifié, Lévi-Strauss (1958) pour sa part parlera de ces «signifiants flottants», si aisément productibles, mais dont les signifiés peuvent dans diverses cultures tarder longtemps à apparaître.

Si les signifiés d'un signifiant peuvent disparaître, lorsque par exemple un terme cesse d'être utilisé dans une langue, cela autorise-t-il à prétendre qu'un terme, encore en usage et dûment codé, pourrait être vidé aussi bien de son sens que de sa référence, comme le disait Magritte du mot «ciel», dessiné dans une œuvre plastique, lequel ne se référerait plus au dôme sur nos têtes, mais ne renverrait plus qu'à «lui-même»? (Saint-Martin, 1996a).

Ou, dit autrement, le signifiant peut-il perdre son statut et se transmuier en son propre signifié ou référent? Le signifiant peut-il devenir le signifié de lui-même ou d'un autre signifiant, alors qu'un signifiant devrait être un élément matériel toujours perceptible et le signifié rester imperceptible et caché? Est-il légitime de perpétuer la maladresse de Saussure (1968: 99), proposant cavalièrement que le signe dessiné d'un «arbre» serait le signifié de ce terme verbal, alors qu'il n'est lui aussi qu'un signifiant, mais visuel? N'y a-t-il pas là déformation logocentrique et manque de sensibilisation aux conséquences de la pluralité des systèmes de signifiants dans des langages différents? Ou encore, l'existence du déictique verbal «je», comme renvoyant à celui qui parle, autorise-t-elle l'existence généralisée d'une autoréférentialité dans les langages non verbaux et la suggestion que le signifiant «rouge» renvoie en guise de sens à sa propre matérialité, tel que le suggère encore le Groupe  $\mu$  dans son *Traité du signe visuel* (1992)? Ou pour se libérer de cette douteuse autoréférentialité sémiotique verbale

ou visuelle, peut-on dire aussi que des signifiants sensibles, aussi observables que des carrés ou des cylindres peints, fonctionnent sans «signifiés» ou contenus? L'on sait que l'historienne d'art Suzy Gablik (1976: 85) a prétendu que les formes dans l'art dit abstrait n'auraient pas de contenus, à l'instar de signifiants logiques et mathématiques, et qu'ils correspondent par là à la pensée opératoire postulée par Piaget comme l'aboutissement de l'activité intellectuelle? Non seulement Piaget (1936) posait que la pensée opératoire exige d'abandonner tout support sensible – ce qui n'est pas le cas en peinture –, mais est-il vrai que les signes de la logique mathématique soient des signifiants sans signifiés et que les signes plastiques puissent leur être apparentés?

Tous ces jeux de langage ne sont-ils justement que des jeux et non des démarches de connaissance? Pour comprendre comment, «historiquement», nous en sommes venus à la situation embarrassante décrite par Searle, où tout peut se dire ou s'écrire impunément, rappelons quelques jalons de la réflexion pré ou parasémiologique en rapport avec la théorie saussurienne des signifiants et signifiés. Non pas de façon exhaustive, tant s'en faut, mais en cherchant à saisir quelques lieux dialectiques particulièrement problématiques.

Searle s'inscrit parmi ces philosophes qui, depuis la fameuse distinction de Frege (1971: 102) entre *Sinn* et *Bedeutung*, le sens et la dénotation, se sont penchés sur les problèmes de la signification. Mais encore aujourd'hui, on peut observer que penseurs et logiciens intéressés par les problèmes du langage vont malaisément de la dénotation au sens, de la syntaxe propositionnelle verbale à la pensée logique, de la sensation à la représentation mentale ou visuelle et de celles-ci à la structure du signifié. Il serait fastidieux, mais combien instructif, de relever dans mille textes des confusions relativement grossières – comme Frege le fait vis-à-vis de ses devanciers (Imbert, 1971: 29) – entre «le signe et le signifié», entre le signifiant et le signifié et la dénotation, ou la substitution de signifiants à signifiants en guise de signifiés.

On ne saurait nier le caractère sémiotique des efforts de Frege pour élaborer une «idéographie», qu'il



ait ou non réussi à l'imposer. Il s'agissait pour lui de parfaire un nouveau mode d'écriture au plan de l'expression – c'est-à-dire des signifiants – qui pouvait servir en logique, en mathématique et dans le langage ordinaire et qui pallierait les ambiguïtés sémantiques de ces trois instruments linguistiques. Une réflexion sur les modes d'organisation des signifiants dans ces trois domaines lui a permis de souligner des lacunes ou des richesses dans chacun. Le philosophe était conscient cependant des risques d'erreurs et de contamination pouvant résulter d'une mise en relation trop étroite ou d'une imbrication l'un dans l'autre de ces trois champs d'expression :

*L'étude des langages différents facilite l'accès à ce qui est proprement logique. Mais il ne faudrait pas penser que cela suffise à lever la difficulté. Et les livres de logique s'embarrassent toujours de considérations (par exemple sujet et prédicat) qui sont étrangères à la logique. C'est pourquoi il est nécessaire de se familiariser avec un procédé d'expression des pensées d'un genre totalement différent; telles sont par exemple la langue formulaire de l'arithmétique ou mon idéographie.*  
(1971: 36-37)

La philosophie analytique a repris, au tournant du siècle, cette préoccupation de Frege quant aux « procédés d'expression des pensées » et jugea que « la langue formulaire mathématique » avait beaucoup de leçons à donner aux langues naturelles, notamment dans le secteur de la polysémie et de la relation ambiguë entre signifiants et signifiés. Au point où il est encore communément admis que toute prétention à la scientificité exigerait la formalisation, ou la mathématisation, du niveau d'expression des théories.

Mais en dépit de cette aura de sacré qui entoure parfois le langage mathématique, il faut rappeler que – tout autant que la poésie ou la métaphysique – sa terminologie convoque de subtils mystères qui masquent bien des confusions. Frege l'a souvent affirmé, puisque ce sont les carences mêmes dans la formalisation mathématique qui rendaient nécessaire son entreprise idéographique :

*J'ai déjà attiré l'attention sur les défauts des théories formelles de l'arithmétique actuellement reçues. On y parle de signes qui n'ont aucun contenu et n'en doivent pas avoir, mais on leur*

*donne cependant des propriétés qui ne peuvent convenir sans absurdité qu'à leur contenu.* (1971a: 81-82)

On verra là une allusion aux hypothèses de celui qui fut avec Boole son principal interlocuteur, soit Husserl, selon laquelle les nombres seraient des signes sans contenu conceptuel. Comme l'on sait, Husserl lui-même a appuyé son vaste édifice d'intuitions conceptuelles et phénoménologiques d'une réflexion soutenue sur la nature de l'arithmétique et de la géométrie (1972, 1974), qui se voulait aussi une réplique aux *Fondements de l'arithmétique* de Frege (1970).

La tâche de l'idéographie que Frege voudra élaborer vise d'abord à inscrire explicitement des marqueurs signifiants devant les propositions verbales ou logiques pour les qualifier. Soit des quantificateurs spécifiques, des signes marquant, par exemple, l'existence réelle ou supposée d'une chose, ou encore l'introduction dans la syntaxe d'une fonction dotée d'arguments au lieu de la linéarité du sujet-verbe-prédicat. Au plan de l'écriture même, Frege propose de remplacer la linéarité verbale par une utilisation de la bidimensionnalité de la surface, de faire précéder d'un tiret horizontal une proposition qui ne prétend pas à la vérité, d'un trait orthogonal une proposition vraie et d'une demi-verticale sous le trait une proposition qui est fausse. Il fut aussi le premier à marquer par des guillemets la simple mention d'un mot dans un énoncé, à l'encontre de son utilisation référentielle courante. Cette idéographie juxtapose ainsi des mots, des lettres et des signes graphiques, plus ou moins empruntés à l'algèbre, mais sans qu'on s'interroge au préalable sur la teneur générale de ces systèmes de signifiants. L'existence persistante à travers les millénaires de systèmes de signifiants si différents, verbaux, visuels, musicaux ou arithmétiques, ne pointe-t-elle pas les limites de chacun et une complémentarité plus ou moins hypothétique?

Par suite, est-il légitime d'entremêler des signifiants ou des articulations syntaxiques appartenant à des langages de structures différentes? Comment éviter d'assimiler indûment leurs types de signifiants et de signifiés,

manifestement différents les uns des autres – les mots, par exemple, n'étant pas des chiffres et ne renvoyant pas uniquement à une quantité? Et très précisément, la forme expressive sous laquelle le sens est véhiculé en mathématiques – différente d'ailleurs dans les diverses branches de celles-ci – peut-elle servir à représenter le signifié de l'expérience verbale ou non verbale?

#### SIGNIFIANTS ET ARTICULATIONS MATHÉMATIQUES

En son temps, Korzybsky (1933) se réjouissait du gain de connaissance produit par la substitution du langage mathématique aux langages naturels dans l'étude du réel. Il célébrait, en particulier, la production d'énoncés et de propositions libérés de la visée métaphysique du verbe «être», servant de copule prédicative, mais entraînant toujours le piège de l'identité. Le verbe «être» est remplacé en mathématique par des signes visuels marquant plutôt des égalités, des implications, des indexations, etc. À juste titre, Korzybsky soulignait les méfaits de la croyance à l'identité dans un univers où, nous le savons depuis Kant, l'on ne connaît pas l'essence des choses, mais bien leur seul apparaître en continuelle transformation.

L'on en a conclu qu'un modèle perfectionné d'écriture gagnerait à adopter la forme de l'équation algébrique et de son premier opérateur, l'égalité, heureux substitut à la funeste identification opérée par la copule du verbe être. Mais l'ambiguïté inhérente à la notion d'égalité entre des signifiants (égalité de grandeur, de prix, de sens, etc.?) est levée en mathématique par une particularité que ne partage pas le langage verbal.

L'égalité mathématique n'est concernée, en effet, que par des équivalences entre signifiants et signifiés, et non pas entre signifiants et signifiés, comme l'a souligné Frege. Dans l'équation:  $3 + 4 = 6 + 1$ , un signifiant nouveau est inscrit, à droite, mais non un autre signifié. Et toutes les branches successives des déductions algébriques ne visent qu'à transformer les signifiants pour les rendre équivalents à d'autres signifiants plus manipulables. Nul ne se préoccupe des signifiés. L'égalité postulée entre les deux membres de l'équation ne l'est donc pas entre

deux entités en général, mais renvoie à une même quantité, dénotée par deux symboles signifiants traités comme synonymes ( $2 + 3 = 1 + 4$ ). Mais les synonymes sont rares dans les langues naturelles où, en outre, l'on vise des signifiés et non de simples substitutions de signifiants. Dans une traduction à référence verbale, les sens des groupements de chiffres ci-dessus différencieraient au point où l'aspectualité même de l'équation scinde l'objet en parties différentes, même si des dénotations semblables sont assignées aux termes de chaque côté de l'équation. Ainsi: deux parents + trois enfants *n'égal pas* un parent + quatre enfants. De même, on imagine difficilement pouvoir, dans le verbal, fonder un calcul déductif sur l'égalité postulée entre «l'amant de Joséphine = le bourreau de l'Europe», ou dans toute autre paraphrase de substitution.

Selon Frege, les signifiants de chiffres ( $3 + 4$  ou  $40 - 33$ ) renvoient, sans qu'il y ait système de dénotation fixe, à des « nombres » (ici le 7) qui agiraient comme leur sens. Les mathématiques ont ainsi la partie belle de toujours pouvoir s'ancrer dans la réalité idéale et immuable des nombres, comme réservoir éternel de significations pourtant obscures! Mais quel est le statut sémiotique des nombres? Ne sont-ils pas eux-mêmes, comme les chiffres, des signifiants, dont on pourrait souhaiter connaître les signifiés? En dépit de son opposition à Husserl sur ce point, Frege n'a jamais, semble-t-il, réussi à éclairer quels peuvent être les signifiés de signifiants numériques, tels 17, 19 ou 21, ou encore la nature du « sens » du nombre 13212.

Cette énigme sémantique rend aléatoire l'application du modèle arithmétique au langage verbal dont l'articulation syntaxique et sémantique ne relève pas de la théorie des nombres. L'on sait que Lacan (1966) a voulu appliquer au fonctionnement de signifiants linguistiques verbaux, marqués par des lettres (S, s), des opérateurs algébriques: l'équation, la négation de quantité (non-S), la conversion des signes positifs/négatifs de chaque côté de l'équation, la position sur ou dessous la barre, etc. Parfois l'apparente négation ainsi obtenue est assimilée au 0 mathématique, pour conclure qu'un signifiant négatif désignerait un moins d'être, un néant, un rien, un

vide ou un trou, ce que n'est pas du tout la fonction du nombre négatif en arithmétique. Ces jeux de langages, comme dirait Wittgenstein, et cette transposition des mécanismes du «formulaire signifiant» du langage mathématique au sein des signifiants et signifiés du langage verbal, sont-ils sémiotiquement légitimes?

Certes, forts de l'autorité académique du langage mathématique et méfiants vis-à-vis de nouvelles ontologies, beaucoup de locuteurs verbaux ont accueilli avec satisfaction l'ouverture à des formes d'expression plus floues que celles de la proposition identitaire verbale. Des «identifications partielles», si un concept aussi illogique pouvait exister, suffiraient à l'avenir à justifier les juxtapositions de signifiants et de signifiés hétérogènes. Husserl avait ouvert la voie à ce laxisme dans une formule que Frege qualifie «d'insipide», à savoir que :

*On dira simplement que deux contenus quelconques sont identiques s'il y a identité des caractères qui constituent le foyer de l'intérêt.* (1971, 148)

Mais, par un paradoxal retour des choses, la substitution apparente de la fonction d'égalité à celle d'identité dans les processus d'interprétation, ne fait souvent que masquer une croyance continue, et non questionnée, à l'identité. Les ethnologues ont déjà observé que chez les sociétés primitives qui ne possèdent pas, au niveau de l'expression, un signifiant pour le verbe être, toutes les choses sont susceptibles d'être identiques à d'autres, ce qui est le fondement du totémisme. On ne mange pas de telle plante ou de tel animal, parce qu'il ou qu'elle est soi-même ou son ancêtre.

L'identité semble donc un principe d'interprétation primitif, assez frustré, mais toujours ré invoqué, à cause de son simplisme. Mais à l'heure où les dogmatismes sont remis en question, l'on n'osera plus écrire: «A est A» ou encore «A est B», sauf en poésie, comme le répétait si souvent Frege! L'on préfère utiliser verbalement le modèle de l'équation algébrique de base: «a = b», telle chose est égale à telle autre. Cependant, l'on n'y distingue pas vraiment s'il s'agit d'une égalité entre des signifiants, entre des signifiés ou une relation de signifiant à

signifié. En logique mathématique, selon Frege, cette équation se doit de préserver une distinction implicite importante: «Cette équation dit que les signes a et b ont, bien que leur sens soit différent, une même dénotation» (Imbert, 1971: 31). C'est dire l'ambiguïté inhérente au vocabulaire algébrique où les signes sont des signifiants, mais où la fonction dénotative du plan d'expression est exclue de la constitution du sens, tout en demeurant le seul indice matériel de cet élu sif sémantique. À cause de cela, Frege est fort conscient du fait que «l'identité des dénominations n'a pas pour conséquence l'identité des contenus de pensée» (1971: 89). Et il reconnaîtra que les représentations suscitées par un même terme chez divers sujets seront toujours différentes, menant à des interprétations différentes. Mais cette exclusion de la dénotation dans l'assignation du sens s'attachera par contagion sémantique à la notion de référence et fera fortune, pour autant que la référence soit identifiée à un renvoi dénotatif.

La linguistique verbale s'en est largement inspirée, depuis Hjelmslev jusqu'à Greimas, ce dernier proposant même que tout renvoi à la référence externe dans l'analyse sémantique serait de «caractère onirique» (Greimas, 1966). Cette mise en garde – à ranger sans doute dans le florilège des belles inepties – confond la croyance en la présence physique réelle d'un objet avec la considération d'une évocation produite par une représentation symbolique de ce réel dans le rêve ou le discours. Cette non-différenciation entre une représentation mentale et le réel germe déjà chez Frege, qui affirme qu'il y aurait des pensées sans porteur humain. Ainsi le théorème de Pythagore est toujours vrai, même si personne ne l'avait jamais pensé (1971: 184); mais si personne n'avait jamais considéré les propriétés de l'hypoténuse d'un triangle, comment le théorème aurait-il pu exister? Et qu'est-ce que le vrai, sinon un jugement cognitif effectué par un sujet? Cette tendance à poser une objectivité «absolue» conduit aussi Frege à prétendre qu'il existe des pensées qui se relient au réel sans l'intermédiaire de représentations mentales: «Et si j'énonce quelque chose de mon frère, je ne l'énonce pas de la représentation que j'ai de mon frère» (189).

Et pourtant, diraient encore les cognitivistes, on ne parle toujours, en premier lieu, que des représentations que l'on se fait des choses. Comment faire autrement? Dans le même temps, un trop grand crédit est prêté au pouvoir cognitif de la perception sensorielle qui donnerait «directement» accès au monde et l'on s'abstient d'en rechercher les mécanismes de fonctionnement. Une lacune plus grave encore dans cette réflexion – pour la sémiologie visuelle qui postule que l'on parle toujours d'un tableau «perçu» par quelqu'un, c'est-à-dire de «percepts» – est le refus de reconnaître l'existence de représentations sensibles, tels des percepts, qui conservent mentalement les qualités visibles et spatiales des choses, sans pourtant se confondre avec des perceptions sensibles ou des hallucinations:

*Si une prairie n'est pas ma représentation elle ne peut pas, d'après (notre) proposition, être l'objet de mon examen. Mais si elle est ma représentation elle est invisible; car des représentations ne sont pas visibles. Je peux bien avoir la représentation d'une prairie verte, mais elle n'est pas verte, car il n'y a pas de représentations vertes. (1971: 185)*

Comment, pourrait dire Searle, Frege peut-il nier une évidence commune à l'expérience de chacun? Chacun, en effet, peut très bien reproduire et distinguer mentalement les différentes couleurs d'un paysage, d'une collection de robes ou d'un tableau de Matisse absents, sans y introduire quelque représentation de mot. Comment la représentation mentale de la prairie verte pourrait ne pas être verte?

En ce sens, en changeant «la prairie verte» de Frege pour «une voiture jaune», Searle nie la formation de percepts sensibles comme faits mentaux, plus ou moins stables, accompagnant la représentation. Rien, dit-il, dans «l'expérience visuelle» n'aurait la propriété de la chose vue! (1985: 60). C'est peut-être pousser trop loin le procès que fit Eco à la ressemblance iconique! Tout individu pourtant peut se représenter mentalement et distinguer dans sa tête la Ford verte de son père et la Pontiac bleue de sa mère!

Le transfert de l'opérateur d'égalité mathématique en logique entraîne aussi des confusions dangereuses. Elles sont manifestes dans la proposition que Frege

veut accréditer sous la forme de: « $A = AB$ ». Par simple réflexe logique, l'on dira que A ne peut pas être égal à AB, parce qu'on vient de lui ajouter quelque chose. Mais Frege traduira ainsi la proposition: «Tous les mammifères (A) ont une respiration aérienne (B)». Donc  $A = AB$  (Imbert, 1971: 22).

La forme d'expression du signifiant semble ici une aberration sémiotique, car la suite naturelle des lettres capitales, utilisée comme signifiants, suggérerait des égalités entre entités, et non pas un cas d'inclusion d'une propriété partielle dans un tout. Impliqué dans un sens caché qui pourrait être n'importe quoi, puisqu'il n'est pas exprimé (pourquoi pas «Jacques = Jacques/nez»), le locuteur ne s'aperçoit pas de la désinvolture avec laquelle est traitée la production matérielle du code des signifiants.

Frege reviendra cependant sur cette proposition, en blâmant justement Husserl de procéder à une égalité entre signifiants, à forte tendance identificatrice, étant donné l'indiscernabilité propre aux signifiants numériques entre eux (1971c: 152).

Comment, en effet, discerner la différence qui existerait entre le chiffre 2, lorsqu'il est utilisé à gauche et à droite de l'équation, sur la deuxième ou quatrième branche, en haut ou en bas de la barre de division? Si rien ne les différencie au plan de la notation, faudra-t-il conclure qu'ils sont identiques?

De fait, comme dans tout langage bi ou tridimensionnel, ces signifiants se différencient justement par leur position diverse, laquelle implique un deuxième ou troisième signifié indépendant du premier, par suite du changement de contexte et de fonction. Mais Husserl rétorquera qu'il en est ainsi de l'emploi des noms communs, alors que le même terme «homme» désigne Franz et Karl, deux individus différents. Mais n'est-ce pas là une carence reconnue du langage naturel que d'utiliser les mêmes signifiants pour désigner à la fois des individus réels et distincts et des concepts idéaux? D'autre part, il faut reconnaître qu'à la différence du langage mathématique, le langage naturel utilise divers déictiques, articles et adjectifs, pour distinguer des fonctions catégorielles différentes. Le verbal admet en outre le phénomène de l'anaphore, où un terme

répété dans une deuxième proposition, ou remplacé par un pronom, équivaut au terme premier; une notion inapplicable aussi bien dans le langage mathématique que dans le langage visuel. Certes la terminologie mathématique s'est purifiée depuis Frege. Mais le prestige de ce modèle semble avoir autorisé, en linguistique verbale, à la fois une dispense constante d'avoir à déterminer le sens, une fixation sur la dénotation littérale et la croyance dans l'égalité possible non seulement entre des signifiants de dénotation, mais même entre des signifiés. Plus grave encore, aussi bien pour le verbal que pour le langage visuel, apparaissent la croyance mathématique à l'équivalence des termes au sein d'une symétrie, inversée ou non, et la non-pertinence sémantique ou dénotative d'une répétition de signifiants ou d'un changement de position des signifiants les uns par rapport aux autres ou de chaque côté de l'équation. Ainsi dans l'itération mathématique: 2 2 2 2 2, la théorie des nombres voit la répétition du même. Et l'équation:  $2 + 3 = 3 + 2$  équivaut à:  $3 + 2 = 2 + 3$ .

En sémiotique visuelle, il n'en n'est pas de même. La dénotation chromatique d'un plan *rouge* n'est plus la même lorsqu'il est répété deux, trois ou quatre fois, même si la terminologie verbale manque à désigner les nuances. Comme le veut la pragmatique, le sens se modifie lorsque le signifiant est logé dans un contexte différent. Et «trois plans de rouge suivis de deux plans de bleu» n'ont pas le même chroma, ni la même rythmique, ni la même fonction, que «deux plans de bleu suivis de trois plans de rouge». Le changement de position en fait des signifiants modifiés, pointant donc un contenu sémantique différent.

#### LES SIGNIFIANTS ABSENTS

La réflexion linguistique de Frege l'emmènera à poser les bases d'une pragmatique que Searle développera plus tard. Soit précisément l'observation qu'une proposition affirmative véhicule deux éléments: un contenu propositionnel et une affirmation qui reste sous-entendue. Cette affirmation résulte d'une opération mentale correspondant à une croyance et à un désir d'affirmation. Mais tous les énoncés ne sont pas affirmatifs. Ainsi, dira Frege, les

propositions subordonnées introduites par «que», tels «il me semble que», «ne pas savoir que», ou une formule de commandement, de prière, de crainte, ont une dénotation «qui n'est pas une valeur de vérité, mais un ordre, une prière, etc.» (1971c: 114), toujours accompagnées d'un état mental spécifique.

L'on découvrira bientôt que même des propositions principales peuvent être affectées de la sorte, sans qu'aucun signifiant ne le spécifie de façon explicite. Cette absence de signifiant rend l'analyse logique problématique – pour autant que le sens soit identifié à la valeur de vérité –, car on ne sait pas si l'on a affaire à une proposition qui prétend à une affirmation de vérité ou à un souhait, à de l'ironie, etc. D'où l'intérêt de l'idéographie de Frege qui rendrait explicite certains états mentaux. Mais la révélation que les énoncés sont accompagnés d'états mentaux, non explicités le plus souvent, fera date. Elle confortera peut-être l'introduction par Husserl de la notion d'*epochè*, où la connaissance est générée et qualifiée différemment, selon l'adoption par le sujet d'une simple disposition mentale particulière vis-à-vis du réel. De fait, en phénoménologie, cette attitude seule autoriserait la production de connaissances vraies!

L'originalité de Searle sera de relever, après Frege, que les énoncés performatifs non affirmatifs ne relèvent plus d'une valeur de vérité, mais qu'ils sont quand même fondateurs de sens et d'interprétations différentes. Ainsi le sens n'est plus logé seulement dans le signifiant exprimé et dans sa valeur de vérité, mais dans une représentation mentale, imperceptible à l'œil et à l'oreille et seulement déductible du contexte. Pour paraphraser Freud, l'on dirait que la peste vient d'entrer en sémiotique et en sémantique!

L'on reconnaîtra aussi l'importance sémiotique de la démarche de Searle, qui introduit une hypothèse radicalement nouvelle sur la nature de cette relation entre signifiant et signifié constitutive du signe. Selon lui, le signifiant est toujours impliqué dans la dynamique d'une direction d'*ajustement* entre le sujet locuteur et le monde, et l'interprétation des énoncés en découlera.

Le premier effet de cette démarche est de relativiser, tout en la maintenant partiellement, la

sempiternelle tentation de la logique, classique et contemporaine, de faire équivaloir le sens à la valeur de vérité. La théorie des « actes de parole » bouleverse la sémantique, en définissant plutôt le sens comme une expérience éprouvée, une tension, une visée active en perpétuelle mutation, qui ne se sert de connaissances vraies ou fausses – celles auxquelles on croit et celles auxquelles on ne croit pas – que comme du bois pour alimenter son feu. C'est rappeler que le locuteur typique, comme le récepteur, n'est ni un robot, ni un ordinateur, mais un organisme complexe et affectif, doté d'un passé et d'un futur, en relation avec un monde en transformation.

Au lieu de découler d'un esprit qui serait une *tabula rasa*, l'acte langagier est décrit comme précédé ou accompagné, en premier lieu, d'un état mental, conscient ou inconscient. Searle le qualifie d'intentionnel, à la suite de Husserl, pour peu qu'il vise le lien possible entre le sujet et le réel. Mais à la différence de la phénoménologie, cette « conscience de » (ou « inconscience de ») n'est pas noématique ou pourvue d'un simple objet cognitif. Chez Searle, le sujet n'est plus concerné par la « conscience de l'arbre » en tant que tel, mais bien par la conscience d'un sens ou d'une fonction à vivre et à expérimenter en liaison avec l'objet.

La fonction sémantique ne se réduit plus à une dénotation ou référence à un objet ou à sa définition lexicale, mais s'articule sur une interrelation dynamique problématique entre le sujet et le réel (Saint-Martin, 1996b). Si Searle concède que ces états intentionnels correspondent à l'ensemble des émotions humaines déjà répertoriées – qu'il n'ose analyser directement, dit-il, faute de compétence –, il faut reconnaître qu'une théorie de l'affect (croyances, émotions, désirs, etc.) vient de faire irruption officielle en linguistique et en sémantique.

Cette insertion met en jeu, au niveau de l'interprétation, aussi bien la spécificité de celui qui parle (et de celui qui entend) que sa position existentielle propre dans le défilement de la flèche du temps. En outre, tout en affirmant la nécessaire inclusion de ces réseaux d'expérience personnelle et affective du sujet particulier dans la constitution de

ses discours, Searle relie la production du sens à une notion plus globale des réseaux cognitifs, fournis à chacun, par l'Arrière-plan du monde.

Pour certains commentateurs, l'ampleur même du contexte ainsi invoqué rendrait impossible toute possibilité d'interprétation d'un énoncé particulier. La ronde folle des signifiants, présents et absents, ne peut que rendre les signifiés instables ou inaccessibles. De la pragmatique ne découlerait donc qu'un nihilisme sémantique. D'autres se réjouissent de la possibilité obtenue d'une dérive sémantique sans fin, plus vaste peut-être que celle qu'offrait la « sémiose infinie » de Peirce, étant donné l'importance accrue et concrète qui est maintenant assignée à ce que ce dernier philosophe appelait les interprétants énergétiques et affectifs.

Searle s'oppose à ces conclusions, prenant une vive position polémique contre Derrida et « la déconstruction ou le langage dans tous ses états » (1983). Mais il n'a pas répondu fermement, nous semble-t-il, aux reproches voulant que ses hypothèses sémantiques invoquant tous les contextes où loge l'énonciateur, mèneraient à un trajet exponentiel inacceptable, voire absurde, de démarches interprétatives. Il y est tout de même sensible, puisqu'il utilise le même argument à l'encontre du système préconscient et conscient de Freud, qui courrait, selon lui, le danger d'une « vicious regress » infinie (1992 : 171).

En réalité, cette vaste contextualisation exige seulement que l'interprétation dispose de connaissances suffisantes sur les structures cognitives et affectives des sujets humains, ainsi que sur l'état des choses dans le monde, appelé l'Arrière-plan. La première exigence fait davantage problème, semble-t-il, car les résistances sont encore fortes à ce que la psychanalyse – et son postulat de l'inconscient – soit plus apte que la psychologie positiviste ou béhavioriste à décrire la structure du comportement humain.

Pour la deuxième exigence, les récentes conquêtes informatiques, quant à la détermination et le stockage d'immenses quantités d'informations efficaces sur le monde, pourraient rassurer sur la capacité de l'esprit humain à manipuler de vastes réseaux de

connaissances. Le problème sémiotique résulte plutôt dans la façon dont on conçoit la nature, non seulement des réseaux intentionnels subjectifs, mais aussi de cet Arrière-plan du monde dans sa relation avec un locuteur particulier.

Cet Arrière-plan ne saurait être décrit comme encyclopédique, en ce sens qu'y seraient accumulés et juxtaposés, erreurs et vérités confondues – comme le suggère presque Eco (1990) –, tous les énoncés proférés depuis le Big Bang! Déjà les notions de quasi-faits sociaux et de quasi-connaissances proposés par Kurt Lewin (1936) ont invalidé, dans l'interprétation, l'insertion de tout élément que le sujet locuteur ne s'est pas réapproprié concrètement. L'on voit mal d'ailleurs que des énoncés, qui ont été produits comme des « actes de parole », conservent leur efficacité en l'absence de tout sujet énonciateur précis. Il faudrait plutôt concevoir pour chaque sujet locuteur un corpus d'énoncés interreliés dont on peut croire qu'ils font l'objet de croyances. Certains d'entre eux sont appelés par l'appareil scientifique, les « savoirs institués ». Et c'est par eux que Searle veut clore la dérive herméneutique.

Chez Searle, en effet – comme pour le théorème de Pythagore chez Frege –, il existe de ces savoirs institués qui appartiendraient à une réalité objective, quasi autonome, non dépendante de quelque sujet que ce soit. Non seulement les liens de ces structures cognitives avec le sémantique qu'elles modulent ne sont pas mis en question, mais ces structures ne participeraient pas non plus, selon le mode « intentionnel », à la constitution et aux buts généraux des actes de parole effectués par un sujet actuel. Ce seraient des énoncés, ou actes de parole, qui n'ont plus besoin de porteur, comme dirait Frege, et qui agissent sans l'intervention d'un sujet. On pourrait supputer que ce sont des besoins de croyance et de sécurité qui inciterent Searle à poser une sorte d'objectivité du savoir, instituée en Arrière-plan, qui résulterait de la connaissance des « propriétés intrinsèques » des objets réels et qui agirait comme borne épistémologique rassurante.

Ainsi, explique Searle, si la couleur est une qualité extrinsèque et relative des choses, leur « masse » est une propriété intrinsèque qui existerait en l'absence de

tout observateur. C'est oublier peut-être que la notion de masse n'existe que par l'édifice conceptuel construit par la science humaine et qu'elle pourrait, comme l'indivisibilité de l'atome, disparaître dans un contexte scientifique différent.

D'ailleurs, si on interroge les sciences, à quel signifié correspond le terme de masse, lorsque la physique décrit des objets qui possèdent la masse 0? Que faire de ces tours de passe-passe – qui résultent de la nécessité pour la physique de se représenter à travers un langage mathématique – dans un langage philosophique qui n'est plus fondé sur la théorie des nombres? Quant à la connaissance requise sur le sujet locuteur humain pour procéder à une interprétation de ses discours, Searle n'a fait qu'ajouter la notion d'inconscient à la théorie classique des facultés et des émotions, sans entrer dans la dialectique du freudisme. En particulier, Searle n'a pas saisi la nature sémiotique du phénomène de l'inconscient chez Freud, qui résulte du refoulement « mnémique » des signifiants, alors que des signifiés gardent leur charge énergétique dans l'organisme. D'où une certaine confusion entre le préconscient et l'inconscient et un total désintérêt pour les mécanismes de la mémoire, tenue pour quasi automatique dans les processus de la perception et de la conscience.

Searle n'a pas soupçonné non plus qu'à côté des grandes émotions de l'amour et de la haine, la réflexion d'un W.O. Bion a repris de Freud l'existence d'une « pulsion de connaître », aussi puissante que les deux premières dans les colorations qu'elle inflige au réel. Il faut dépister les aléas de cette pulsion de connaître dans l'examen même des « états mentaux » qui accompagnent la construction du signifiant. Tout comme la pragmatique cherche à comprendre, par le contexte, si un énoncé est assertif ou promissif, la grille que Bion a élaborée permet justement de comprendre si les énoncés se veulent des projections, des définitions, des concepts ou des structures (Bion, 1974).

#### LES SIGNIFIANTS SPATIAUX VISUELS

Si l'intrusion de la syntaxe et des signifiants mathématiques ou algébriques dans le langage verbal et la logique fait problème, il en sera de même de la

tentative d'assujettir le langage visuel à la syntaxe et aux unités verbales. L'hypothèse sémiotique reste toujours valable pourtant, qui veut qu'un texte visuel soit une représentation symbolique, analysable en termes de plans d'expression et de contenu, ou encore en termes d'énonciations, de production d'énoncés et de significations. Searle a reconnu que ces «actes d'énonciation visuelle» sont accompagnés des mêmes états mentaux intentionnels qui agissent sur les actes de parole.

À l'inverse des mathématiques, les représentations visuelles ont toujours été considérées comme polysémiques, obscures et ambiguës, poussant même Barthes à vouloir décider de leur sens par un ancrage ou un relais purement verbal. La méthode d'interprétation iconologique multipliera d'ineffables identifications de signifiants visuels à des signifiants verbaux, où les signifiés sont escamotés en tant que présument connus et établis. Ainsi par exemple :

*Dans Angelico, les draps, les linceuls, les linges qui pendent, [...] sont des éléments d'une forme et d'une féminité qui doivent singulièrement manquer à cette société des couvents de Florence et de Rome. (Rossi, 1992: 64)*

Mais qu'est-ce qu'un «linge qui pend» et qu'est-ce qu'une forme ou une féminité? Faut-il souligner l'état mental anachronique accompagnant cet énoncé, qui préfère oublier que les moines portaient des robes et des capes, qu'ils lavaient eux-mêmes leurs draps et leurs linges, ensevelissaient leurs morts dans des linceuls, etc. Suggère-t-on qu'ils participaient d'une forme de féminité?

Et c'est justement pour libérer l'interprétation des phénomènes plastiques du joug de l'iconologie – c'est-à-dire d'un unique recours à la lexicalité identitaire des signifiants verbaux – que la sémiologie visuelle a vu le jour. La linguistique verbale a joué, de façon excessive, le rôle de modèle ultime pour une sémiotique visuelle qui a refusé, à la différence de la philosophie du langage, de la mettre en procès et de puiser ailleurs des modèles linguistiques différents.

Une évolution s'est produite. Des syntaxes récentes se sont voulues plus énergétiques et structuralistes (Tesnière, 1976); ou encore elles ont réclamé, par

exemple, une utilisation de schèmes plus flous que les concepts, mais plus fidèles à l'objet, comme cette notion de prototypes dans la «grammaire spatiale» ou cognitive proposée par Langacker (1983). On y cherche à tenir compte d'un plus grand nombre de caractéristiques du réel, en introduisant la notion de point de vue, en faisant appel à des images mentales visuelles remémorées, etc. Cette révision tend à corriger les mirages des définitions identitaires, toujours déficientes, qui font se demander si un homme, qui n'est pas raisonnable, est toujours un homme ou encore un oiseau qui ne vole pas, un oiseau! Elle attire surtout l'attention sur les processus perceptuels qui sont à la base de la fabrication du signifiant visuel, lié à la complexité spatiale de l'appréhension du visible.

Il s'agit nommément de se confronter aux phénomènes mobiles, transitifs et hétérogènes de la perception sensorielle, agissant comme signifiants d'un langage non verbal. Il y aura toujours lieu plus tard d'éclairer leur relation avec les structures stables et quasi invariantes des productions conceptuelles philosophiques traditionnelles. Nous avons fait état ailleurs de l'hypothèse de modularité élaborée par Fodor (Saint-Martin, 1992) pour rendre compte de cette dualité au sein des phénomènes cognitifs, qui se manifeste de façon incontournable en sémiotique visuelle. Devant la multiplicité, la variabilité et la complexité des perceptions sensorielles, Fodor a commodément conclu à une sorte de gaspillage redondant, la pensée étant de toute façon impuissante à saisir toutes ces informations perceptuelles. En outre, la pensée n'en aurait pas besoin pour opérer selon son mode propre. Mais ce mode nous semble justement avoir partie liée à une conceptualisation à base verbale, qui est loin d'épuiser la connaissance du réel, comme le démontrent les sciences à base mathématique. Cette désinvolture – qui prétend pouvoir qualifier *a priori* certaines informations sur le monde comme inutiles à la connaissance du réel – prolonge la méfiance traditionnelle de la philosophie vis-à-vis de la perception sensible. Trop fugace et changeante, sujette à des illusions, la perception ne saurait fournir un fondement valable à la



connaissance. Il s'agit toujours de ce même recul devant la complexité des grands nombres, qui ne peuvent être traités par la structure identitaire verbale.

Les développements scientifiques extraordinaires des vingt dernières années – qu'il s'agisse de physique des particules ou d'astrophysique, de génétique, de neurophysiologie, etc. – devraient convaincre les chercheur(e)s des sciences humaines de la légitimité de la construction de théories, même à partir d'éléments flous, innombrables et peu localisables.

Il apparaît que la sémiotique visuelle qui traite d'un très grand nombre de faits perceptuels aurait tout profit, pour se constituer, à faire appel à des modèles de groupements de signifiants qui s'inspirent des modèles spatiaux – et non plus arithmétiques – développés par la géométrie. Par définition, un modèle spatial est susceptible de retenir une plus grande quantité d'éléments observables, en les nouant peut-être de façon plus floue, mais paradoxalement plus efficace. Elle pourra puiser aussi, comme nous le verrons ci-dessous, aux développements des théories de la complexité, notamment à l'hypothèse de l'émergence au sein de grandes pluralités d'auto-organisations plus aisément observables. C'est tout le mystère du passage du microscopique au macroscopique, où de la profusion indiscernable s'élabore des globalités perceptibles. Mais la réassurance que produit la reconnaissance d'objets ne peut faire oublier que ceux-ci doivent être appréhendés comme des ensembles de relations et non comme des monades figées et autonomes.

L'énonciation visuelle semble relever d'une modélisation analogue à celles des structures dissipatives, c'est-à-dire à ces « systèmes qui donnent naissance à des processus irréversibles », et par conséquent à une forme de nouveauté (Nicolis et Prigogine, 1992 : 67), mais à des niveaux d'abstraction plus élevés. Ainsi, à l'opposé du modèle linguistique verbal classique, il importe de reconnaître que les éléments signifiants d'un langage continu et spatialisé, tel le langage visuel, ne peuvent être décrits en termes d'identités discontinues et de nombre fini. Le besoin tout cartésien de précision et de clarté avait traditionnellement réduit les éléments visuels aux

variables de la couleur et de la forme, sauf pour quelques exceptions, dont R. Passeron, qui a insisté pour leur adjoindre la texture, ou un Kandinsky qui exclura la couleur, en ne retenant que les éléments géométriques euclidiens du point, qui serait sans masse et invisible, de la ligne et du plan.

Mais on a peu gagné à simplifier les choses. Les analyses visuelles qui ne prirent en compte que la couleur et la forme n'ont pas réussi, historiquement, à produire des analyses satisfaisantes des œuvres visuelles. Sans qu'on veuille d'ailleurs se l'avouer, ces deux notions, relativement simples, demeureraient floues, puisque les formes des choses sont innombrables, dépendant du point de vue pris sur elles, et que les couleurs sont changeantes et aussi « innombrables », pour autant que les 500 000 nuances déjà identifiées par les industries chimiques prennent beaucoup de temps à être comptées!

Face à des phénomènes de pluralité incontournables, la sémiologie visuelle a tout avantage à reconnaître la multiplicité des facteurs qui, à des niveaux différents, semblent caractériser la production de représentations visuelles. Déjà, la sémiologie du graphisme effectuée par Jacques Bertin (1973) avançait une hypothèse plus audacieuse sur les éléments constitutifs du langage visuel, mais elle est restée lettre morte dans le domaine pictural. Selon Bertin, la *dimension* d'un élément visuel, sa *position* dans les deux ou trois dimensions, son *orientation*, et naturellement sa *texture*, sa *forme* et sa *couleur/tonalité* jouaient un rôle actif dans la production de la signification. Ces six variables visuelles accomplissent les mêmes fonctions sémantiques dans tout texte visuel, qu'il s'agisse de graphisme ou de picturalité.

Méthodologiquement, la décision de considérer l'existence de six variables visuelles comme constitutives du langage visuel allait à l'encontre de la maxime méthodologique, voulant que, parmi les hypothèses, il faille choisir la plus simple. Mais la simplification ne doit correspondre ni à un déni de la complexité des phénomènes observés ni à une démission de la pensée. Il semble qu'elle puisse être produite par des formes de représentation différentes de la proposition verbale. Cela implique surtout que

l'on abandonne l'assomption conceptuelle qui veut que les phénomènes de base soient les seuls à être multiples et complexes, et que toute organisation supérieure serait plus « simple » et claire. Ce réductionnisme a déjà fait beaucoup de ravage.

L'on sait que la tradition philosophique occidentale a tendance à proposer que le flou, l'indécis, le chaos ou le complexe n'existent qu'à l'origine des processus et non dans les étapes ultérieures d'organisation. Husserl (1982), en particulier, a opposé des phénomènes dits « représentationnels », fruits tardifs et articulés du processus cognitif, à des phénomènes « présentationnels » qui seraient plus originels et posséderaient des caractéristiques opposées. Le « présentationnel » a, en effet, été décrit comme « intrinsèquement indéfini, indifférencié, doué de nombreux aspects non articulés » (Shannon, 1991 : 308).

Le renversement de cette proposition, lorsqu'on l'applique au système des signifiants verbaux, n'est pas plus juste, comme le note la réflexion d'Atlan :

*Dans cette conception, l'évolution de la composante sémantique du langage naturel n'est pas vue comme une acquisition de polysémie et de significations métaphoriques à partir de significations littérales non ambiguës et bien définies, mais juste l'opposé. Un contenu sémantique non ambigu n'a pas à être supposé comme donné au début du processus. (1991 : 30)*

Nous voudrions souligner qu'à l'encontre de la dialectique instaurée par la sémantique conceptuelle verbale où, du bas vers le haut, c'est-à-dire du concret à l'abstrait, se construiraient des représentations de plus en plus simples, dans la représentation visuelle, la complexité demeure présente à tous les niveaux, même si elle prend des formes différentes. Et l'opposition entre les trajets *bottom-up* ou *top-bottom* n'est guère définitive mais constitue une interaction continue.

Il demeure que si l'analyse elle-même de deux variables visuelles – la couleur et la forme – n'a jamais pu être effectuée de façon exhaustive, la tâche devient plus difficile encore si l'on doit tenir compte de six variables. Comment ne pas craindre que le traitement d'un tel nombre de variables, toutes mobiles et floues,

dans l'analyse d'un champ visuel souvent très étendu, n'aboutisse à une sorte de « gigantisme » perceptuel, sinon à une croissance exponentielle rendant toute connaissance impossible? Comme devant la contextualisation nécessaire de la sémantique proposée par Searle, la frayeur des grands nombres se transforme en une appréhension du chaos.

Bien que les théories de la complexité d'un Henri Atlan (1991), par exemple, ou celles des particularités des structures dissipatives d'un Prigogine (1992) n'aient pas été très répandues au tournant des années 80, il semble qu'elles ont trouvé spontanément une application dans le domaine de la sémiologie visuelle québécoise.

Ces théories proposent que des éléments nombreux, apparemment chaotiques, flous et aléatoires, peuvent donner naissance – à des niveaux de phases supérieurs – à des auto-organisations, produisant des regroupements relativement saisissables de données statistiquement énormes.

Ainsi, en sémiotique visuelle, il apparut que le regroupement de ces événements multiples et hétérogènes, engendrés par les six variables visuelles, qui sont toujours co-présentes en tout lieu du champ matériel visuel, formait une unité spatiale particulière, de type topologique, que nous avons appelé le *colorème*.

La notion de *colorème* est issue de la fonction perceptuelle elle-même, puisqu'elle résulte de l'action de cette section de l'œil qui est la plus riche et la plus précise, la fovéa. La centration fovéale permet de constituer une totalité topologique mouvante et observable, le *colorème*, dont les frontières restent floues, mais qui produit une certaine simplification permettant d'aborder la complexité des stimuli visuels.

Pendant plusieurs années, au sein du groupe de recherche GRESAV, la sémiotique québécoise s'est investie dans l'étude de ces « colorèmes », dans une analyse présémiotique, dite « exploratoire », du texte visuel. La question était la suivante : que peut-on apprendre par l'analyse de ces constituants synthétiques du langage visuel – ces « building blocks » du tissu spatial – et de la nature de leur inscription

dans un texte. Mais le regroupement des six variables visuelles dans l'unité d'un *colorème* était loin d'éliminer toute menace de complexité. Car la petite dimension du colorème, correspondant perceptuellement à un arc d'environ un degré, en hauteur et largeur, dans la courbe du champ visuel, replongeait l'analyse dans une multiplicité effarante d'éléments plus ou moins hétérogènes, exigeant encore des hypothèses de regroupement pour faire sens.

Comme première stratégie d'approche, l'hypothèse fut faite d'apposer à une œuvre visuelle – un tableau, une photographie – une grille de 25 cases, au sein desquelles on puisse observer le statut de certains *colorèmes*, corrélatifs à une centration de la fovéa. Pour demeurer à la fois réaliste et raisonnable, la consigne fut établie de n'observer, dans chacune des 25 cases, que les relations de cinq *colorèmes* avec leur entourage, alors qu'il y en aurait théoriquement des centaines.

Afin d'uniformiser les résultats et permettre la vérification, on localisa, sur le modèle de l'horloge, les *colorèmes* situés à midi, midi et quart, midi et demi, midi et trois-quarts et en dernier lieu, le *colorème* situé au centre d'une case. Chacun de ces *colorèmes* entretient des relations avec ce qui est à sa droite et à sa gauche, en dessous et au-dessus. Quand l'analyse se répète dans toutes les cases, elle implique pour beaucoup de *colorèmes* que des interrelations sont décrites avec des éléments situés dans des cases adjacentes, la grille ne constituant qu'un outil de repérage et non une structure de l'œuvre. Ainsi, si l'on ne tient pas compte des *colorèmes* en position périphérique, on peut estimer que pour les 125 *colorèmes* étudiés dans chaque œuvre, il faut rendre compte, minimalement, de 4 modalités d'interrelations (haut/bas, gauche/ droite) soit 4 fois 125, ou 500 interrelations de jonction ou de disjonction entre *colorèmes*, articulées sur les caractéristiques des 6 variables visuelles; soit le constat et le compte rendu de 3000 percepts visuels. C'est beaucoup, même si la sélection effectuée peut apparaître d'une simplification outrancière!

Sans qu'on ait atteint des chiffres astronomiques, le sémioticien ou la sémioticienne visuelle est ici confronté(e) à une grande accumulation de signes,

relativement aléatoires à ce niveau. On ne peut, de fait, en rendre compte qu'en les énumérant l'un après l'autre, ce qui les ramène à la définition même de la complexité et des propositions sur les potentialités d'organisation d'éléments multiples.

À ce niveau de multiplicité de signifiants issus de la perception fovéale, s'ajoutent bientôt les organisations prélevées par la macula et la vision périphérique, sans que disparaisse pourtant l'efficacité des *colorèmes* individuels. Si nos systèmes de notation digitale trouvent long et ardu le processus descriptif coextensif à cette succession de prélèvements perceptuels, il faut y substituer des systèmes analogiques, car l'œil, lui, est susceptible d'être affecté par tous et chacun de ces percepts et de les utiliser comme signifiants dans une syntaxe spatiale. Toute description d'une représentation visuelle fait état d'une extrême variété de jonctions et disjonctions dans les régions et sous-régions, à partir des nombreuses frontières, vectorialités, interactions de couleurs et points de vue perceptuels. Cette modularité, instaurée par l'énonciation visuelle, exigera à son tour d'être intégrée dans des hypothèses qui, selon les cas, seront de nature perceptuelle ou proprement géométrique.

Cette complexité perceptuelle est rapidement assujettie à des regroupements spontanés de signifiants qui ont été mis à jour par la psychologie de la *Gestalt*: lois de clôture, de complétude, de bonne continuité, etc., elles-mêmes complexifiées par les lois d'interaction des couleurs et des contrastes simultanés et successifs (Saint-Martin, 1990).

Ces agglomérats réorganisant spatialement de nouveaux signifiants – volumes, formes ouvertes ou fermées, masses vectorielles, superpositions et juxtapositions, iconismes, etc. – ne se prêtent à aucune notation digitale. Ni à une énumération qui ferait sens. Mais de leurs particularités surgissent la reconnaissance de super-organisations de signifiants positionnés dans les structures plus vastes que sont les perspectives. L'on sait que les systèmes de perspective rassemblent des éléments nombreux, selon le point de vue du locuteur, tout en produisant des effets de distance, aussi bien du producteur par rapport à son

champ de représentation qu'entre les éléments eux-mêmes. Or, selon la proposition de Panofsky (1975), chaque système de perspective constitue une forme symbolique signifiante, dotée de son signifié propre. Elles relèvent des intuitions géométriques topologiques, euclidiennes ou projectives, liées à du proche ou à du lointain. Ces positions dans la profondeur fondent le premier niveau de dénotation, lié aux espaces perceptuels mis en jeu dans la représentation (Hall, 1966).

Le sémantique en découle directement, car «changer de dispositif d'énonciation modifie l'espace temps, la perception de soi et des autres» (Pollack et Sivadon, 1991: 166). Ainsi, la juxtaposition de signifiants perceptuels non verbaux et de signifiants iconiques (ou verbaux) renvoie à des regroupements diversifiés qui, selon la sémiologie psychanalytique (Gear et Liendo, 1975), possèdent des fonctions sémantiques contradictoires.

Comment concevoir un système de modularité qui maintiendrait l'autonomie sémantique de cette pluralité d'espaces: en intégrant ces énoncés perceptuels disparates dans un discours faisant sens? En tout état de cause, il semblerait essentiel, à la suite de Frege et Searle, d'approfondir davantage nos connaissances sur les systèmes signifiants, tout en prenant finalement partie pour des hypothèses sémantiques qui puissent rendre compte de la fonction des processus symboliques dans la vie humaine.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATLAN, H. [1991]: «L'intuition du complexe et ses théorisations», *Les Théories de la complexité*, Colloque de Cerisy, Paris, Seuil, 9-42.
- BERTIN, J. [1973]: *Sémiologie graphique*, Paris, Mouton-La Haye.
- BION, W.R. [1974]: *Attention et Interprétation*, Paris, P.U.F.
- ECO, U. [1990]: *The Limits of Interpretation*, Bloomington, Indiana University Press.
- FREGE, G. [1971]: *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil;
- [1971a]: «Fonction et concept», dans *Écrits logiques et philosophiques*, 80-101;
- [1971b]: «Compte rendu de *Philosophie des Arithmetik* de E.G. Husserl», dans *Écrits logiques et philosophiques*, 42-159;
- [1971c]: «Sens et dénotation», dans *Écrits logiques et philosophiques*, 102-126;
- [1970]: *Fondements de l'arithmétique* (1884), Paris, Seuil.
- GABLIK, S. [1976]: *Progress in Art*, New York, Rizzoli.
- GEAR, C.S. et E. LIENDO [1975]: *Sémiologie psychanalytique*, Paris, Minuit.
- GREIMAS, A.J. [1966]: *Sémantique structurale*, Paris, Hachette.
- GROUPE  $\mu$  [1992]: *Traité du signe visuel*, Paris, Seuil.
- HALL, E.T. [1966]: *La Dimension cachée*, Paris, Seuil.
- HUSSERL, E. [1972]: *Philosophie de l'arithmétique*, Paris, P.U.F.;
- [1974]: *L'Origine de la géométrie*, Paris, P.U.F.;
- [1982]: *Recherches phénoménologiques*, Paris, P.U.F.
- IMBERT, C. [1971]: «Introduction» des *Écrits logiques* de G. Frege, Paris, Seuil, 11-59.
- KORZYBSKY, A. [1933]: *Science and Sanity*, Lakeville (Conn.), Non-Aristotelian Library.
- LACAN, J. [1966]: *Écrits*, Paris, Seuil.
- LANGACKER, R. [1983]: *Foundations of Cognitive Grammar*, Bloomington, Indiana University Linguistic Club.
- LÉVI-STRAUSS, C. [1958]: *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LEWIN, K. [1936]: *Principles of Topological Psychology*, New York, MacGraw-Hill
- NICOLIS, G. et I. PRIGOGINE [1992]: *À la rencontre du complexe*, Paris, P.U.F.
- PANOFSKY, E. [1975]: *La Perspective comme forme symbolique*, Paris, Minuit.
- PIAGET, J. [1936]: *La Naissance de l'intelligence chez l'enfant*, Neuchâtel/Paris, Delachaux & Niestlé.
- POLLACK, J.-C. et D. SIVADON [1991]: *L'Intime Utopie*, Paris, P.U.F.
- ROSSI, P.L. [1992]: *Les Draps de l'Angelico*, Paris, Maeght.
- SAINT-MARTIN, F. [1990]: *La Théorie de la Gestalt et l'art visuel*, Sillery, Presses de l'université du Québec;
- [1992]: «Une modularité conflictuelle dans le discours symbolique visuel», *RS/SI*, vol. 12, n°1-2, 217-238;
- [1996a]: «Sémantique, cognition et sens chez Magritte», *Degrés*, n°88, hiver, b-1 à b-23;
- [1996b]: «Topologie de la référence», *Visio*, vol. 1, n° 1, printemps, 95-109.
- SAUSSURE, F. de [1968]: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SEARLE, J.R. [1983]: «The World turned upside down», New York Review of Books, 27 octobre;
- [1985]: *L'Intentionnalité*, Paris, Minuit;
- [1992]: *The Rediscovery of the Mind*, Cambridge, M.I.T.
- SHANNON, B. [1991]: «Réflexions sur la complexité de la cognition», *Les Théories de la complexité*, Paris, Seuil, 297-313.
- SOULIÉ, F.F. (dir.) [1991]: *Les Théories de la complexité*, Colloque de Cerisy, Paris, Seuil.
- TESNIÈRE, L. [1976]: *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

# SUR L'INTERPRÉTATION LE DISCOURS N'EST PAS TOUJOURS CE QUE L'ON CROIT DES DISCOURS LITTÉRAIRES

JACQUES GENINASCA

La lecture, comme telle, échappe à notre prise et nous ne connaissons jamais une œuvre, un texte, qu'à travers les formulations que nous proposons d'une lecture. Quand nous croyons communiquer une lecture, nous pratiquons en réalité, et à notre insu, ce que nous pourrions appeler l'«interprétation naturelle».

On opposera à l'interprétation naturelle des pratiques plus savantes et moins naïves qui sont le fait d'herméneutes plus conscients de la nature et des limites de leur entreprise, de la difficulté qu'il y a à décrire l'exercice de la lecture, et surtout, le plaisir, la crainte, l'attente, la surprise qui l'accompagnent, plus particulièrement quand son objet est une œuvre littéraire.

Les interprétations savantes ne sont pas plus «vraies», elles ne rendent pas mieux compte de la réalité de la lecture, que les versions «naturelles» que nous proposons spontanément. Et surtout, elles ne sont pas sans conséquence pour la pratique même de la lecture et pour la connaissance, qui lui est liée, de ses objets. Il est un genre d'interprétation savante, institutionnalisée, souvent vétilleuse – exécrable et stérile – qui fausse l'image de la lecture, en condamne le plaisir, sans pour autant ajouter à la compréhension des textes et des opérations que nous accomplissons lorsque, dans la disponibilité solitaire de lecteur, nous nous ouvrons au monde, aux autres et à nous-mêmes.

À cette interprétation de spécialiste nous opposerons une réflexion herméneutique qui, s'interrogeant sur elle-même, s'efforce d'explicitier les présupposés ou d'imaginer les axiomes qui en assurent la possibilité. Tout faire interprétatif, comme toute lecture d'ailleurs, est tributaire d'une conception du langage, de la signification, du discours et, s'agissant des textes littéraires, de la littérature.

Une théorie de l'interprétation doit en tenir compte. Non contente de décrire, pour autant que la chose soit possible, les mécanismes de la lecture ou les conditions de vérité des interprétations naturelles ou savantes, elle doit se préoccuper de situer ces lectures et ces interprétations dans le cadre d'une recherche, de nature sémiotique, qui vise à intégrer les problématiques du langage (des langages), du sens (des modes du sens) et de l'intelligibilité des discours. Située à une bonne distance de son objet, une telle entreprise a pour premier effet

de remettre en question un certain nombre d'évidences partagées.

Les dictionnaires de langue, mais aussi la recherche linguistique ou sémiotique, véhiculent au moins trois assomptions implicites :

- le discours est un énoncé supraphrastique ;
- il est linéaire du moment qu'il enchaîne une suite de propositions ou une succession d'événements, ou scénarios ;
- dans leur variété les discours partagent les mêmes propriétés: il n'est donc qu'un mode de lecture et qu'une forme d'interprétation.

Aucun de ces trois stéréotypes ne résiste à l'épreuve des faits. Le sémioticien qui les retiendrait comme axiomes ne serait pas en mesure d'élaborer une théorie du discours et de l'interprétation littéraires conforme à la réalité observable :

- refusera-t-on le statut de discours aux poèmes en une phrase (proposition ou période) ou à ceux qui se présentent comme une suite énumérative indépendante de la syntaxe de la langue ? L'unité du discours n'est pas commensurable avec « l'unité la plus haute » de la langue<sup>1</sup>. Même s'il est vrai que la plupart des discours sont supraphrastiques, il en est parmi eux qui consistent en une phrase ou en un syntagme non phrastique. La théorie du discours ne relève pas de la linguistique de la phrase, mais d'une théorie des langages.

- Pris à la lettre, le principe de linéarité exclut par avance l'existence d'une hiérarchie d'énoncés (de « contenus propositionnels » ou d'actes de langage). Quelle fonction pourrait avoir, dans ce cas, la division d'un roman en parties et chapitres ?

- Il n'existe qu'un type de discours aussi longtemps qu'on écarte l'hypothèse d'une pluralité des pratiques du sens et des langages. La diversité observable des théories qui se partagent le champ sémiotique semble plaider, toutefois, en faveur de la thèse contraire. Bien comprise, elle permet d'envisager la coexistence et la collaboration d'une pluralité des modes du sens, des langages et, par conséquent, des types de cohérence discursive.

On sait que les travaux de Propp et de Lévi-Strauss consacrés aux textes de la littérature orale (mythes et

contes populaires) et les analyses que Greimas a produites d'œuvres littéraires modernes font appel à une forme de cohérence « paradigmatique » ou « structurale », distincte de la cohérence inférentielle que définit l'application récursive d'une relation de dépendance unilatérale, tour à tour interprétable comme inclusion matérielle ou logique, succession temporelle ou relation de cause à effet.

L'« incohérence » apparente des mythes amérindiens, de certains textes de la poésie moderne, ne renvoie pas à l'existence d'une pensée prélogique ou alogique, elle tient à l'existence d'une forme de logique, ou d'intelligibilité, distincte de la logique qui assure habituellement, à nos yeux, le sens de nos pratiques, l'intelligibilité du monde et de nos discours quotidiens. Il n'est pas qu'une rationalité : j'ai dénommé, faute de mieux, « rationalité mythique » la raison qui préside à la signification des discours littéraires et, d'une manière plus générale, « esthétiques »<sup>2</sup>.

Les rationalités inférentielle et mythique président à la production et à l'interprétation des deux grandes familles de discours : notre parole n'est pas toujours au service de la même visée ; il s'agit tantôt d'informer, tantôt de signifier. Il en découle que la rationalité mythique n'est pas propre à une « pensée primitive », et qu'elle conditionne tout aussi bien l'intelligibilité de la classe des discours esthétiques et littéraires de notre propre culture.

Je propose de distinguer deux grandes classes de discours, informatifs et signifiants, compte tenu de la fonction que la parole y assume : les premiers sont, par définition, transitifs : ils proposent une description, indépendante des états du sujet énonçant, des états ou des événements du monde. Subordonnés au savoir encyclopédique et logiquement consistants, ils enchaînent énoncés et scénarios (« frames », « schémas d'action ») en même temps qu'ils composent les figures ou les configurations du monde naturel. La visée des seconds est intransitive, plus précisément réflexive : ils renvoient aux conditions d'émergence de la signification discursive et de leur propre énonciation. Les descriptions qu'à l'occasion ils proposent des états

du monde ou de ses acteurs ne sont jamais que le moyen de mettre en scène (de figurativiser) les conditions d'émergence de la signification discursive, celles qu'ils présupposent ou celles qui président à l'existence d'autres classes de discours. À l'intérieur de la totalité instaurée des discours littéraires, les formants du monde (scénarios, figures, configurations), auxquels font référence les formants de la langue, assurent l'accès aux structures signifiantes (schémas catégoriels et syntaxiques) qui en conditionnent la compréhension.

#### L'INTERPRÉTATION DES DISCOURS LITTÉRAIRES

Toute théorie de l'interprétation qui se veut solidaire d'une théorie du discours est appelée à se prononcer, en premier lieu, sur les questions de la cohérence et des unités du discours. La manière de penser la cohérence du (ou des) discours et de l'ensemble de ses unités suffit à définir et à caractériser différents *types d'analyses et d'interprétations*.

#### *L'analyse du discours selon Z. S. Harris*

L'« Analyse du discours » de Z. S. Harris<sup>3</sup> correspond à une tentative d'application de la « méthode élémentaire » de l'analyse distributionnelle, propre à la linguistique de la phrase, à des suites de phrases finies. Elle cherche à établir les régularités formelles spécifiques de textes singuliers, de séquences finies et uniques de phrases. Ce type d'analyse évite de prendre appui sur le sens (p. 13). Les unités qu'il manie (les occurrences relatives de morphèmes sans égard à leur signification) sont dépourvues de pertinence sémantique et leur ensemble a la forme d'un inventaire.

Or, un inventaire, si exhaustif soit-il, on le sait, ne permettra jamais de résoudre, ni même de poser, la question de la cohérence. La méthode d'analyse distributionnelle du discours n'a d'ailleurs jamais prétendu définir la complétude (sémantique) des énoncés singuliers et finis qu'elle se donne pour but de caractériser. Elle ne pouvait générer, ni même étayer, une théorie de l'interprétation.

#### *Approches pragmatiques*

On observe depuis un certain temps, dans le domaine de la pragmatique et de la linguistique, une tendance à travailler à partir d'exemples empruntés à la littérature. De manière inverse, on s'est interrogé sur ce que pourrait être l'apport d'une approche pragmatique à l'interprétation des textes littéraires. Deux linguistes et pragmaticiens suisses se sont proposé de donner, il y a une dizaine d'années, « deux éclairages différents sur l'interprétation » d'un petit texte de Stendhal, intitulé pour l'occasion « Histoire du curé et de la servante »<sup>4</sup>.

Qu'elle s'inscrive dans le cadre d'une théorie de la pertinence (Sperber et Wilson) ou qu'elle se définisse par rapport à l'analyse conversationnelle, l'approche pragmatique s'en tient apparemment à l'image partagée du discours que j'ai évoquée ci-dessus : le discours est linéaire et supraphrastique, il est soumis au principe de cohérence inférentielle (le récit doit être logiquement consistant et compatible avec le savoir encyclopédique, en d'autres termes, respectueux du vraisemblable culturel).

Les deux approches illustrées – qu'il s'agisse de décrire un processus de lecture ou d'inscrire les d'actes interprétatifs « naturels » dans une structure conversationnelle – relèguent le problème de l'interprétation au plan des évidences non questionnables. Il semble aller de soi, en effet, que le savoir-faire du « lecteur standard » (celle du pragmaticien qui commence par en jouer le rôle) compose une pluralité de compétences particulières, logique, encyclopédique, linguistique, etc., proche de la compétence discursive du « lecteur modèle » de la « sémiotique interprétative » d'Umberto Eco<sup>5</sup>.

L'interprétation procède linéairement, énoncé par énoncé. Elle consiste à transformer chacun de ceux-ci en une hypothèse interprétative. Le travail du pragmaticien ne s'exerce pas directement sur le texte, mais sur les interprétations « naturelles » – perçues comme des « donnés » tout à la fois hypothétiques et non falsifiables – des énoncés qui le constituent matériellement.

Ainsi l'« hypothèse » qui amorce le mouvement interprétatif prend-elle la forme d'une question : « le

curé couche-t-il avec la servante?» ou «le jeune homme peut-il croire que la jeune femme ne couche pas avec le curé?». Sans doute le «lecteur standard», soucieux de comprendre l'état des choses, cherche-t-il à anticiper sur le devenir du récit. Il ne peut le faire qu'en se référant aux stéréotypes sociaux et/ou littéraires («schémas d'action», «frames» ou «scénarios») que les textes littéraires ne sollicitent en général, faut-il le rappeler, que pour en contester l'efficacité explicative ou interprétative. Plus avertis que d'autres, les lecteurs de Stendhal – du moins ceux qui appartiennent aux *happy few* – ne s'y tromperaient pas.

Suffisante à spécifier, dans ses grandes lignes, la compétence nécessaire à l'interprétation naturelle des discours informatifs, l'approche pragmatique semble ignorer les conditions d'une lecture poétique, en d'autres termes, la spécificité des discours à vocation signifiante, qu'elle traite à la manière de n'importe quel discours informatif.

Il est pour le moins remarquable enfin que, dans une étude placée sous le label de la pragmatique, on ne découvre aucune indication relative à la visée illocutionnaire inhérente au texte soumis à l'analyse ou à son contexte: fragment extrait des *Mémoires d'un touriste* (tome III, «Voyage dans le Midi»), l'«histoire du curé et de la jolie servante» y est traitée comme un énoncé autonome, dont on n'aurait pas à établir la valeur contextuelle ou la valeur illocutionnaire.

#### *Deux approches structurales*

Lévi-Strauss et Greimas ont cherché à fonder respectivement l'analyse du mythe et une théorie du discours en général, en postulant la nature structurale de la cohérence discursive.

Le premier, il est vrai, limite son ambition à élaborer la méthode d'analyse d'une sous-classe de discours, les mythes, dont la spécificité dépendrait d'«un mode d'expression linguistique particulier» et, plus fondamentalement, d'une «pensée mythique» dont le régime ne serait pas celui de la pensée rationnelle. Le second a pu croire, à la fin des années 60, à la possibilité d'une sémiotique générale qui

serait aussi une grammaire du discours, de tous les discours possibles.

Les travaux de l'anthropologue et du sémanticien présupposent cependant deux conceptions inconciliables de la nature et de la fonction de la structure à l'intérieur d'une théorie de la production et de l'interprétation des énoncés discursifs. Alors que la méthode de Lévi-Strauss situe la cohérence au terme d'une procédure de structuration de récits-occurrences, la sémiotique greimassienne commence par poser, au plan du contenu, à l'intérieur du parcours génératif, les universaux (la «structure élémentaire de la signification» et, jusque vers la fin des années 70, le «schéma narratif canonique») dont est supposé dépendre le «tout de signification» dénommé «discours».

À ce qui se veut une méthode d'analyse applicable à la classe des récits mythiques des peuples sans écriture s'oppose un modèle sémantique de génération du «discours» à vocation universelle.

#### *La cohérence du mythe selon Lévi-Strauss*

L'analyse lévi-straussienne a pour fin d'établir la «structure permanente» des «événements» dont la suite finie constitue l'histoire – supposée achevée et complète – que raconte le mythe en chacune de ses versions.

La méthode d'analyse, telle qu'elle est décrite dans une étude devenue fameuse<sup>6</sup>, enchaîne trois groupes d'opérations correspondant à (1) la traduction de l'énoncé verbal en unités constitutives du mythe, ou mythèmes; (2) la réduction de l'ensemble des mythèmes reconnus et isolés (unités de premier degré) à un nombre limité de «paquets» ou paradigmes corrélables à un nombre égal de «traits communs» (unités de second degré); (3) la structuration, enfin, de ces unités de second degré dites «véritables unités constitutives du mythe». La structure du mythe (des événements qui en constituent l'histoire, des mythèmes et des paquets de mythèmes) a la forme d'une homologie qui intègre (au moins?) deux couples de «traits communs», ces critères d'appartenance qui permettent de considérer



comme un tout chacun des inventaires de mythèmes préalablement établis.

On se rappelle, en effet, la formulation qu'à des fins purement illustratives l'auteur propose du mythe d'Œdipe interprété à l'américaine: «la sur-évaluation de la parenté de sang est à la sous-évaluation de celle-ci comme l'effort pour échapper à l'autochtonie est à l'impossibilité d'y réussir». Ce n'est, en effet, qu'au sein de cette «structure propre à la pensée mythique» que les paquets de mythèmes «acquièrent une fonction signifiante» (p.233-34).

Pour autant qu'elle soit correcte en sa brièveté, cette description cavalière et schématique permet de mettre en doute la portée transsubjective de la méthode d'analyse proposée et de ses résultats: (1) la traduction dans un langage descriptif – dont les éléments ont la forme de propositions prédicatives: a(x)– des «événements», dont la succession constitue l'histoire que raconte le mythe, subordonne la reconnaissance des mythèmes à un premier acte interprétatif, déterminant pour l'interprétation du mythe lui-même; elle présuppose, de surcroît, un double postulat sur la nature des relations sémantiques et sur le statut des unités narratives; (2) la distribution, en un second temps, des mythèmes, en un nombre  $n$  de «paquets» ou de colonnes, et l'identification d'un «trait commun» à chaque sous-ensemble ainsi constitué, deux opérations qui dépendent d'un nouvel acte interprétatif, dont il convient d'interroger la nature et les conditions.

Tout se passe, en effet, comme si on exploitait simultanément les deux manières de désigner, ou de constituer un ensemble quelconque: par énumération de ses éléments ou par élection d'un critère d'appartenance. Du «paquet de mythèmes» et du «trait commun», toutefois, lequel est présupposé, lequel présupposé? Qu'est-ce qui est premier de la rubrique ou de la colonne?

La méthode pratiquée est-elle empirique ou déductive? Quelle que soit la réponse apportée, la constitution des colonnes précède la détermination du «trait commun» ou la sélection d'un critère d'appartenance et conditionne l'organisation des

mythèmes en paradigmes, il reste à expliciter les principes de construction des sous-ensembles de mythèmes ou d'élection de leurs critères d'appartenance.

Le fait même qu'on doive poser de telles questions suffit à montrer que l'interprétation procède nécessairement «par approximations, par essais et par erreurs» (p. 233) en vue de satisfaire un postulat, à la fois général et spécifique: (a) le récit mythique est un tout (b) dont la forme signifiante est celle d'une homologie.

Le succès de l'opération de structuration présuppose satisfaites, on le voit, deux conditions qui sont autant de contraintes déterminantes par rapport aux choix interprétatifs qu'impliquent les opérations de traduction et de réduction: les «véritables unités constitutives du mythe» ne peuvent s'inscrire sur une expression d'homologation que si (1) elles sont en nombre pair et (2) si elles se trouvent, deux à deux, dans un rapport de transformation (tel que l'une soit à l'autre, par exemple, comme l'assertion à la dénégarion ou comme l'excès au défaut).

#### *L'option générative*

Logiquement antérieur à l'énoncé discursif qui en est la «manifestation», le «tout de signification», garant de la cohérence du discours, se définit tout entier au plan du contenu<sup>7</sup>. «Indifférent aux modes de manifestation sémiotiques qui lui sont logiquement ultérieurs», il dérive, à travers une cascade plus ou moins longue de «conversions», d'un «micro-univers sémantique», plus précisément d'une hiérarchie de catégories projetées sur un nombre égal de «carrés sémiotiques». Tout «discours» est susceptible de manifestations en nombre indéfini, verbales, visuelles, synchrétiques, donnant lieu aussi bien à des textes publicitaires, juridiques ou littéraires, aux contes de Maupassant qu'aux contes populaires. Les procédures de «discursivisation» et celle de «textualisation»<sup>8</sup> sont antérieures à la production d'un énoncé phénoménal quelconque.

Pour qu'une telle conception du discours puisse déboucher sur une théorie ou une pratique de

l'interprétation, il faudrait que le parcours génératif soit susceptible de s'inverser en un parcours interprétatif et la démarche de production déductive en une méthode d'analyse inductive. Ce qui est de toute évidence impossible: aucune conversion n'a jamais fait l'objet d'une description en termes de règles, les opérations de conversion elles-mêmes sont unilatéralement orientées<sup>9</sup>. La conversion d'un parcours narratif d'achat-vente peut donner lieu – compte tenu de la nature des partenaires ou de l'objet de la transaction, en fonction aussi de la variété des techniques de transfert d'objet – à un nombre indéfini de «parcours figuratifs». Conversement, la valeur – ou l'interprétation – d'un scénario de transfert d'objet est indécidable (s'agit-il d'un don, d'une restitution, d'un achat-vente, ou encore d'un dépôt?) aussi longtemps qu'on ignore les visées des partenaires de l'interaction (elles ne sont pas nécessairement communes) ou le régime d'interaction, mercantile ou échangiste, par rapport auquel celui-ci fait sens!

Conscients des difficultés liées au «parcours génératif» et néanmoins désireux d'en sauvegarder le modèle, quelques sémioticiens ont tenté, dans le cadre du «Séminaire Intersémiotique» de Paris, de réhabiliter l'instance d'énonciation à laquelle la «version standard» de la sémiotique greimassienne réservait un rôle par trop limité et, pour ainsi dire, précontraint. Reprenant, pour la développer, la notion de «praxis énonciative», ils ont cherché à exploiter au maximum l'espace de liberté correspondant au palier des structures discursives. Ils se sont attachés à promouvoir et à enrichir le concept de «convocation», qui assigne à une instance énonciative la responsabilité des choix venant ainsi corriger ce que les opérations de «conversion», en particulier celles qui relèvent de la «compétence sémio-narrative» antérieure à et pré-supposée par la «compétence discursive», ont apparemment de déterministes. Cela ne suffit pas, toutefois, à transformer une sémiotique «objectale» (pour reprendre l'expression de J.-C. Coquet) en une sémiotique «subjectale», qui fasse du sujet «un centre de fonctionnement et non pas le siège *a priori* d'un

édifice achevé»<sup>10</sup>. Les aléas de la convocation ne sauraient toutefois pallier les conséquences du caractère indéterminé des conversions.

À l'intérieur de la sémiotique greimassienne, l'analyse ne peut être, en un sens particulier il est vrai, que projective: elle consiste à reconnaître, par delà le continu de l'énoncé discursif, les universaux formels et substantifs qui ont généré le discours entendu comme «tout de signification». À supposer même qu'on puisse le remonter (ou, selon le point de vue adopté, le redescendre), le parcours génératif ne ferait que nous reporter, sans gain interprétatif, à une catégorie articulée sur la structure *a quo* du carré sémiotique, à l'un de ces universaux *ad hoc* que sont les catégories *vie/mort... culture/nature*<sup>11</sup>.

#### *Les unités du discours selon Lévi-Strauss et selon Greimas*

Lévi-Strauss et Greimas se réclament, l'un et l'autre, du structuralisme dont ils partagent les postulats fondamentaux: il n'existe pas de «donné», toute grandeur, le tout du discours comme ses parties ou ses unités sont autant d'objets à construire, la signification est relationnelle.

Formés à des disciplines relativement éloignées l'une de l'autre, l'ethnologue et le linguiste partagent une même ambition: transformer l'ensemble des sciences humaines en une anthropologie générale. Leurs approches du discours et de l'interprétation, cependant, s'orientent selon les points de vue, apparemment inconciliables, de l'interprétation des énoncés et de la génération du sens.

Certes, la méthode d'analyse des mythes n'est pas indépendante d'une théorie de la «pensée mythique», et la grammaire générale du discours ne se développe qu'à travers les exercices d'une sémiotique du texte: il n'en reste pas moins que les recherches de Lévi-Strauss et de Greimas parcourent des chemins inverses et non parallèles, dont on voit mal comment ils pourraient se recouper, tant il est difficile de les situer l'une par rapport à l'autre.

Lévi-Strauss commence par se donner les moyens de l'analyse, les briques et les atomes nécessaires à la transmutation du récit mythique en une totalité

intelligible et signifiante, le mythe proprement dit, distinct de ses multiples versions. Il procède, nous l'avons vu, par (1) identification des « grosses unités constitutives », par (2) distribution de ces « mythèmes » en classes d'équivalence correspondant à des paradigmes de propositions prédicatives et par (3) intégration, enfin, des ensembles ainsi établis, moyennant l'organisation des critères d'appartenance qui leur sont corrélatifs en paires homologables entre elles.

La sémiotique greimassienne, de son côté, distingue deux classes d'unités sémantiques – les unités narratives et discursives – et une classe d'unités textuelles.

Considérons, pour commencer, les deux premiers types d'unités. Ni les unités narratives, ni les unités discursives ne sont les parties ou les atomes du « tout de signification » (ou « discours »), respectivement corrélables aux principaux niveaux du parcours génératif; elles correspondent aux articulations inhérentes au « texte » entendu comme la représentation sémantique du discours que génèrent les procédures de textualisation.

À la fois indépendantes l'une de l'autre et ordonnées entre elles, à la manière des principaux paliers du parcours génératif dont elles relèvent, les unités narratives et discursives coexistent à l'intérieur du « tout de signification » dont elles conditionnent l'existence, tout comme coexistent, à l'intérieur du parcours génératif où elles se succèdent, les structures narratives et discursives. De nature différente – les unes dérivent de la structure *a quo* du parcours génératif, les autres sont imputables aux choix d'une instance énonciative –, les deux types d'unités participent également à la production du discours. Le modèle du parcours génératif ne justifie pas la mise en œuvre d'une procédure d'analyse en deux étapes. La reconnaissance des « unités » n'étant pas le préalable nécessaire à l'interprétation qu'à l'inverse elle présuppose, l'analyse consistera à décrire la double organisation, narrative et discursive, que l'on suppose sous-jacente aux énoncés verbaux dont on cherche à rendre compte.

Les unités narratives et discursives ne sont pas coextensives des unités dites textuelles. Considérée

comme une « première démarche empirique visant à décomposer provisoirement le texte en grandeurs plus maniables », la segmentation produit des unités textuelles, segments ou séquences, qui « ne sont pas pour autant des unités discursives établies mais seulement des unités textuelles ».

Le découpage de l'énoncé discursif en unités textuelles n'a de valeur opératoire qu'au point de vue de la lecture ou de l'analyse et il est bien difficile, sans remettre en question les choix axiomatiques de la sémiotique greimassienne, de le considérer, « au point de vue du parcours génératif, comme une des procédures de textualisation ». Placé sous la dépendance d'une instance d'énonciation qui, apparemment soucieuse de faciliter l'identification du « texte » qu'elle génère, organise par avance l'énoncé-discours qui en sera la manifestation (laquelle toutefois, parmi toutes celles qui sont envisageables?), le concept de segmentation pourrait bien remettre en question l'ensemble de l'édifice sémiotique qui se joue entre les contraintes strictes d'une « structure élémentaire de la signification » et le caractère imprévisible de l'« élasticité du discours ».

L'embarras du sémioticien est sensible face aux procédés textuels dont la pratique des énoncés discursifs impose l'évidence. Les unités textuelles renvoient, en effet, au même niveau de pertinence que les phénomènes de récurrence, lexicale ou syntaxique, de couplage, de parallélisme ou de symétrie qu'il n'est pas toujours possible de rapporter aux articulations discursives ou narratives prévues par le parcours génératif.

Pas plus que les unités narratives ou discursives, les unités textuelles ne sont les unités constitutives du discours. Sans rapport avec le « tout de signification » et la représentation linéaire en quoi consiste un « texte » établi préalablement à toute manifestation, elles ne peuvent avoir qu'une existence éphémère et remplir une fonction mal définie à l'intérieur d'une procédure d'analyse.

Force est de constater que, dans la mesure où elle ne nous renseigne pas sur les articulations sémantiques, narratives et discursives du discours,

l'organisation textuelle (il s'agit ici, bien entendu, du texte-énoncé), liée à la procédure de segmentation, est dépourvue de toute pertinence interprétative.

QUAND INTERPRÉTER C'EST INSTAURER LE DISCOURS  
*La lecture comme performance énonciative*

La théorie de l'interprétation relève d'une théorie des langages. La transmutation d'un énoncé fini et linéaire en une totalité signifiante est le fait d'une pratique énonciative qu'on décrira en termes de stratégie(s) de cohérence.

On n'opposera pas instauration et interprétation du discours. La signification d'une œuvre littéraire n'est pas réductible à son « contenu », à l'une de ses interprétations « naturelles » ou « savantes », ou à l'une de ses paraphrases. Elle consiste tout entière dans les relations qu'installe le sémioticien et dans les opérations qu'accomplit le lecteur.

Dans la perspective d'une sémiotique de la parole, l'interprétation d'un texte littéraire s'articule en deux étapes définissant un protocole d'instauration du discours :

- (a) transformer la chaîne verbale (préalablement réinterprétée comme une série continue de segments discrets) en une structure spatiale qu'aurait engendrée une suite ordonnée de partitions opérées à partir d'un espace textuel global ;
- (b) réinterpréter chacune des relations – d'inclusion, de complémentarité et (s'agissant des espaces textuels complémentaires) de succession – propres à cette structure spatiale comme autant d'instructions de lecture ou de postulats, sur la nature des relations sémantiques correspondantes – de hiérarchie, d'équivalence et de transformation – à établir entre les représentations sémantiques, assignées aux énoncés coextensifs des espaces textuels, qu'il s'agit de constituer en une totalité signifiante.

La totalité signifiante, en quoi consiste le discours, présuppose l'isomorphisme de la structure spatiale constitutive du texte et de la structure sémantique dont dépend l'instauration du discours.

Le discours n'a pas de réalité en dehors de la stratégie énonciative qui l'engendre. Il ne correspond

nullement à une « forme du contenu » logiquement antérieure à la « forme de l'expression » avec laquelle il entrerait, par la vertu de la sémosis, dans un rapport de présupposition réciproque. L'interprétation ne consiste ni à décoder un message, ni à *surfer* indéfiniment sur les réseaux constituables à partir d'un savoir associatif (encyclopédique), ni à imaginer, pour le reconstituer, le tout de signification et l'univers sémantique dont l'énoncé serait la manifestation.

Les unités discursives correspondent à celles des représentations sémantiques assignables aux énoncés coextensifs des espaces textuels qui satisfont aux conditions d'instauration de la structure discursive. Leur extension est certes celle des espaces textuels, mais leur réalité est fonction des relations sémantiques dont dépend la métamorphose d'un énoncé phénoménal, matériellement observable en un objet invisible, bien que réel (du moins le temps de la lecture/énonciation), le discours.

Distinctes des unités linguistiques (propositions, périodes), des syntagmes sériels (suites énumératives) ou des unités narratives (scénarios, événements, schémas d'action) ou stylistiques avec lesquelles elles peuvent occasionnellement coïncider, les unités discursives ne préexistent pas aux opérations qui conditionnent l'instauration du discours comme totalité signifiante. Elles ne sont pas constitutives du discours à la façon des mythes lévi-straussiens, elles ne sont pas davantage le produit de la linéarisation d'un « tout de signification » qui leur préexisterait.

On ne décrit pas la structure discursive d'un énoncé, on l'instaure, par et à travers l'exercice d'une stratégie de cohérence appliquée à un énoncé défini. Entendue comme l'instauration réussie d'une cohérence discursive, l'interprétation ne relève pas de l'ordre du constat. Proche du bricolage lévi-straussien, elle s'en distingue toutefois en ceci que, loin de se donner pour tâche de constituer un nouvel objet à partir d'une collection d'objets hétérogènes, elle a pour fin d'assurer la transsubstantiation de l'assemblage défini de pièces qu'on soumet à sa pratique.

Tout objet textuel cependant ne se prête pas aux opérations que présuppose l'élaboration d'un texte instaurable comme discours littéraire, esthétique ou, plus généralement, signifiant. Il est possible d'inscrire, à la manière d'un collage, un article de journal, une page du bottin, à l'intérieur d'un texte littéraire, il n'en reste pas moins que ni l'article de journal, ni la page du bottin ne satisfont aux conditions d'une lecture poétique. Conversement, certaines œuvres littéraires (on pensera à *La Vénus d'Ille* de Mérimée ou aux poèmes des *Illuminations* de Rimbaud) semblent conçues tout exprès pour empêcher le succès d'une stratégie de cohérence inférentielle: elles ne font sens, elles ne se constituent en une totalité signifiante que si on les soumet au protocole de lecture qui relève de la rationalité mythique.

La spécificité des œuvres littéraires n'est pas seulement le fait d'une intention de l'auteur ou de l'illusion d'un lecteur, leur littérarité n'est pas réductible à une convention sociale et culturelle. Elle dépend des propriétés, ou plutôt des virtualités des textes en circulation sur la scène littéraire.

La spécificité d'un objet textuel quelconque tient essentiellement aux propriétés virtuelles de l'énoncé en quoi il consiste: satisfait-il aux conditions d'exercice d'une, de plusieurs stratégies de cohérence, celles-ci relèvent-elles d'une rationalité inférentielle ou mythique?

#### *Lecteur, auteur et «communication littéraire»*

On assignera à un énonciateur les opérations nécessaires à la production de la signification discursive et à un énonciataire les états tensifs et phoriques qui en représentent le sens vécu. «Énonciateur» et «énonciataire», ces termes désignent ici les rôles énonciatifs que subsume tout sujet de l'énonciation (en l'occurrence, le sujet de l'énonciation implicite garant de l'intelligibilité et du sens du discours). Ils ne sont pas homologables à ceux d'«auteur» et de «lecteur».

Le lecteur concret n'est pas le destinataire d'un auteur destinataire, à l'intérieur d'une interaction communicative dont la forme serait celle d'un

transfert d'objet. La «communication littéraire» ne se joue pas entre deux acteurs, mais entre deux sujets dont l'auteur et le lecteur concrets sont, l'un et l'autre, appelés à assumer, ou du moins à jouer les rôles énonciatifs d'énonciateur et d'énonciataire. C'est ainsi que l'auteur, au cours de son travail d'écriture, de formulation et de reformulation, ne cesse d'évaluer le rendement de telle ou telle stratégie de cohérence par rapport à l'énoncé qu'il produit, compte tenu de la compétence énonciative qu'il attribue à un simulacre de lecteur. Se mettre à la place du lecteur, en adopter le point de vue, cela revient à exercer la compétence énonciative qu'on lui attribue, en fonction de la classe de discours (social, poétique, scientifique, etc.) dont il partage la compétence énonciative spécifique.

Conversement, le lecteur concret d'une œuvre définie est censé occuper toutes les positions énonciatives – qu'elles y soient actorialisées ou dessinées en creux – de l'énoncé et surtout celle, dominante, du Sujet de l'énonciation implicite responsable de la signification discursive de l'énoncé.

#### *Les significations linguistique, narrative et discursive*

Les représentations assignées aux énoncés coextensifs des espaces textuels doivent s'avérer compatibles avec les virtualités sémantiques de ces expressions linguistiques et avec les postulats relationnels de la structure discursive.

Pour expliciter le rapport de solidarité qui unit l'interprétation des énoncés partiels (propositions, périodes, suites énumératives) constitutifs de l'énoncé global et l'instauration du discours, on doit admettre comme également vraies les deux propositions suivantes, en apparence contradictoires:

- (a) l'instauration du discours présuppose l'interprétation des propositions, périodes, suites énumératives dont l'énoncé discursif est matériellement constitué;
- (b) la structure discursive fonctionne à la manière d'une forme contextuelle qui conditionne l'interprétation des énoncés constitutifs de l'énoncé global.

Une sémiotique de la parole littéraire ne prétend pas établir une procédure d'analyse de nature algorithmique. Elle se contente d'imaginer un protocole d'instauration du discours, dont la valeur opératoire est tributaire du degré de formalisation atteint dans le domaine de la sémantique des énoncés verbaux et des scénarios.

Centrée sur le concept de stratégie de cohérence qui articule compétence énonciative et virtualités discursives, elle n'est ni «subjectale», ni «objectale».

#### NOTES

1. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, chap. X, «Les niveaux de l'analyse linguistique», p. 126.
2. Les choix terminologiques sont arbitraires, plus ou moins motivés, plus ou moins heureux. L'expression «rationalité mythique», j'en conviens, peut prêter à confusion, et «mythique», le qualificatif chargé de la spécifier, on me l'a fait remarquer, n'est pas isotope d'«inférentiel». Je n'ai pas trouvé de syntagme moins équivoque (fallait-il dire rationalité «esthétique», «structurale») et qui souligne mieux le fait que les discours les plus incohérents, en apparence, obéissent à une forme de raison qui en assure l'intelligibilité. Cette idée a émergé dans le domaine de l'analyse des mythes : Lévi-Strauss parle de «pensée mythique» et J.-P. Vernant introduit la notion de «rationalité divinatoire» (cf. J.-P. Vernant [dir.], *Divination et Rationalité*, Paris, Le Seuil, 1974). Sous l'arbitraire des dénominations cependant, le couple de rationalités, inférentielle et mythique, est homologable à deux saisies du sens, molaire et sémantique, entièrement spécifiées par la nature des relations et des termes qu'elles définissent. Sur la question des rationalités et des saisies, voir J. Geninasca, *La Parole littéraire*, Paris, P.U.F., 1977.
3. Z.S. Harris, «Analyse du discours», *Langages*, n° 13, mars 1969, p. 8-45 (*Language*, vol. 28, 1952, p. 1-30).
4. J. Moeschler et A. Reboul, «Histoire du curé et de la servante de Stendhal», *Études de lettres*, 1, 1987 (janv.-mars), p. 51-61.
5. U. Eco, *Lector in Fabula*, Milano, Bompiani, 1979.
6. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. XI, «La structure des mythes», p. 227-255.
7. À l'intérieur de ce paragraphe, les termes et les expressions entre guillemets sont empruntés à A.-J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* Paris, Hachette, 1979.
8. La procédure de «textualisation» correspond à la linéarisation – préalable à leur manifestation linguistique – des structures sémantiques ou syntaxiques du contenu saisies à un niveau quelconque du parcours génératif.
9. Le lecteur désireux de connaître les critiques que j'ai adressées aux concepts fondamentaux de la sémiotique greimassienne (carré sémiotique, parcours génératif et sémosis) pourra se reporter aux publications suivantes : «Solidarité versus compatibilité ou incompatibilité», *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémiolinguistiques* (EHESS-CNRS), IV, 17, 1981, p. 28-31 ; «Et maintenant?», *Lire Greimas*, sous la dir. d'Eric Landowski, Pulim, 1997, p. 41-57 et «Stylistique et Sémosis», *Sémiotique et Bible*, 85, mars 1997, p. 3-7.
10. J. Piaget, cité par J.C. Coquet dans *La Quête du sens*, Paris, P.U.F., 1997, «Linguistique et sémiologie», p. 37, en relation avec l'opposition que l'auteur introduit entre «sémiotique objectale» et «subjectale».
11. Cf. A.-J. Greimas et J. Courtés, *op. cit.*, p. 412

# L'INTERPRÉTATION DE L'INTROSPECTION: LA MEMBRANE TRANSLUCIDE DANS *ELEMENT OF CRIME* (LARS VON TRIER)

JACQUES FONTANILLE

## PRÉAMBULE

Prenons l'interprétation comme une question: en quoi la sémiotique est-elle concernée par cette notion?

La première réponse serait plutôt décourageante: l'interprétation est la limite de la sémiotique; ou, en d'autres termes, l'analyse sémiotique peut prétendre établir les conditions de l'interprétation, mais elle s'arrête là où commence la performance interprétative. Tout au plus fournit-elle à l'analyse sémiotique, comme dirait Ricœur, un *guidage téléologique*<sup>1</sup>, une sorte d'horizon qui prédéterminerait l'explication, et qui serait validé par elle.

La seconde réponse est plus encourageante: l'interprétation, ou *faire interprétatif*, est le corrélat de la persuasion, ou *faire persuasif*. En cela, l'interprétation est une des dimensions du discours en acte, empruntant ses composants aux modalités cognitives, épistémiques et véridictoires, et ses stratégies aux domaines de la croyance, de l'affectivité et de l'efficacité discursive. Si on admet une parenté avec l'«interprétant» peircien, alors il s'agirait de son déploiement intersubjectif dans la syntaxe du discours.

La troisième réponse sera, elle, un peu déroutante, mais c'est pourtant elle qui nous servira de fil conducteur: *l'interprétation est une énonciation qui transpose et actualise un régime sémiotique dans un autre*. Cette définition ne vaut pas seulement pour les cas les plus connus de cette acception, comme l'interprétation d'une pièce musicale ou dramatique sur une scène, mais, plus généralement, *pour toute interprétation*. En effet, si analyser n'est que construire pas à pas les articulations de l'objet sémiotique, interpréter, c'est déjà traduire, transposer, changer de plan d'énonciation et de régime sémiotique. C'est en somme installer, en référence à une première instance de discours, une autre instance, autour d'une autre position d'énonciation, reposant notamment sur d'autres valeurs.

Dans cette perspective, l'interprétation devient un exercice d'intersémioticit . Pour le sens commun, interpréter revient à projeter une «grille» (d'interprétation) sur un discours; on adopte alors simplement le point de vue de l'instance interprétée, pour souligner le fait que l'instance interprétante lui est étrangère. En revanche, quand on insiste sur la vertu herméneutique de l'interprétation, sur sa

capacité à révéler la vérité enfouie dans le discours premier, on adopte l'autre point de vue, celui de l'instance interprétante. De ce point de vue, tout discours, étant impropre à dire seul sa propre vérité, exigerait une transposition interprétative.

Cette conception de l'interprétation, reposant sur une interaction entre au moins deux instances de discours, et deux régimes sémiotiques, distincts et pourtant solidaires, permet de renouveler l'approche des *sémiotiques syncrétiques*, comme, par exemple, le cinéma. En effet, la cohabitation entre les dimensions verbales, visuelles et musicales, notamment, ne peut être réduite à une juxtaposition plus ou moins cohérente de codes: de nombreuses analyses ont montré que chaque composant d'une sémiotique syncrétique pouvait être pris en charge par une instance d'énonciation propre, et qu'il fallait alors envisager le syncrétisme comme une polyphonie, plus ou moins concordante ou discordante, plus ou moins paisible ou conflictuelle.

Nous avons choisi d'entrer dans cette problématique par l'exemple, dans le vif d'une réalisation concrète: *Element of Crime*, de Lars von Trier. Dans ce film, un détective, Fisher, retiré en Égypte, est rappelé en Europe par un policier, Kramer, qui lui demande de l'aider à retrouver un tueur de fillettes. Fisher, comme son maître, Osborn, est alors pris dans un vertige d'identification avec le criminel, qui le conduit à commettre lui-même le crime. De retour en Égypte, il souffre de violentes migraines, et suit un traitement psychologique reposant sur le récit sous hypnose. Le film met donc en image un récit introspectif sous hypnose, qui est censé libérer Fisher de ses obsessions et de ses migraines. La question qui se pose est alors celle de l'*interprétation visuelle* de cette thérapie par l'introspection: comment l'image en «interprète»-t-elle les divers composants, la mémoire, l'identité du moi, la souffrance, le soulagement, etc.?

Il ne s'agit pas de la représentation d'une narration sous hypnose, mais bien de sa *présentation* en acte, dans une autre sémiotique, par transposition. Il ne s'agit pas non plus d'une simple traduction intersémiotique, reposant sur des équivalences entre

des termes pris isolément, mais bien d'une interprétation au sens strict, c'est-à-dire (1) au sens où, s'il y a équivalence, c'est seulement globalement, à hauteur des deux discours pris dans leur entier, (2) au sens où la version visuelle serait soumise à une autre position d'énonciation et à d'autres valeurs que la version narrative et verbale, (3) et où, enfin, elle révélerait une vérité cachée que la version verbale ne saurait dire à elle seule.

Tel est le projet. Entrons dans l'image.

#### LES FIGURES DU VISIBLE

Le monde visible prend forme dans l'interaction entre l'étendue spatio-temporelle et l'intensité lumineuse: les valeurs du visible – ses figures, ses modalités – prennent forme sous le contrôle des deux grandes dimensions élémentaires de la perception et de la sensibilité, à savoir celle du déploiement figuratif dans l'étendue et celle de l'intensité sensible<sup>2</sup>.

Le monde visible, en tant qu'univers sémiotique, connaît quatre «états» principaux, qui sont des «états» de la lumière<sup>3</sup>: éclat, éclairage, chromatisme et matière. La définition de ces figures du visible repose sur les diverses corrélations possibles entre l'intensité lumineuse et l'étendue où elle s'inscrit. L'*éclat* concentre l'étendue, pour donner libre cours à la pure intensité. L'*éclairage*, lui, mobilise l'étendue et y introduit le mouvement et des relations entre des sources et des cibles. En revanche, le *chromatisme* transforme l'étendue en un ensemble de sites qu'il différencie et permet d'identifier. La *lumière-matière*, enfin, invente l'obstacle, la transparence, le modelé, la texture, partout où la lumière et la matière se rencontrent.

Le spectateur d'*Element of Crime* est immédiatement frappé par la multiplicité des sources de lumière, par la variété des effets d'éclairage, et par le rôle de ces sources et de ces effets dans le montage narratif lui-même, et, plus généralement, dans l'activité énonciative. La configuration de la lumière semble de ce fait constituer un niveau de lecture homogène. Mais elle est ici soumise à un point de vue particulier, en l'occurrence le point de vue de l'*éclairage*, qui lui



impose sa déformation cohérente, en particulier sa structure actantielle, modale et aspectuelle.

D'un côté, la *couleur* n'est ici qu'un ensemble de variétés de l'ocre, plus ou moins saturées, tirant vers le brun-rouge, voire le brun-noir, ou plus ou moins désaturées, et tirant alors vers le beige et le blanc; la seule variable chromatique pertinente étant la saturation, et non la tonalité, il est clair que l'éclairage dicte sa loi; le ton de la plage éclairée ne permet plus, en particulier, de distinguer les plages entre elles.

Par ailleurs, l'*éclat* est lui aussi sous la dépendance de l'éclairage, qu'il s'agisse de l'éclat d'une source, d'une cible ou d'un reflet; mieux encore, alors même que certaines plages blanches et éclatantes sembleraient pouvoir relever de l'éclat conçu comme une propriété autonome, elles apparaissent ici comme des surfaces qui capturent et concentrent un éclairage résiduel, voire qui font fonction de sources secondaires. Nous rencontrerons aussi, associé à la migraine, l'éclat des hyperesthésies; mais, que ce soit l'intensité de l'éclat intérieur et douloureux, ou celui d'une source extérieure qui éblouit et qui blesse la vue, le dispositif à deux places – source et cible –, caractéristique de l'éclairage, l'emporte, en ce sens qu'on doit toujours compter ici un actant qui fait souffrir et un actant qui pâtit.

Enfin, les propriétés de la *matière* ne sont révélées qu'à l'occasion d'incidents de l'éclairage, comme des propriétés particulières d'obstacles divers: obstacles opaques, translucides ou réfléchissants. Les plages éclairées et les divers obstacles opposés au rayonnement fonctionnent en somme comme des *sources déléguées* (ou « indirectes »): parmi toutes celles qu'on peut relever dans *Element of Crime*, les *reflets* et les *matières translucides* nous retiendront plus particulièrement.

Globalement donc, l'éclairage est la figure dominante des effets de lumière, à partir de laquelle sont sélectionnées les valeurs pertinentes des trois autres classes de figures: *saturation/désaturation* pour la lumière-couleur, *capture/restitution* pour la lumière-éclat, *obstacle franchissable/infranchissable* pour la lumière-matière.

## SOURCES, CIBLES ET OBSTACLES

### *Les sources de lumière*

Passons rapidement sur les sources, innombrables et omniprésentes à l'écran: les projecteurs, les feux, les falots, les ampoules électriques, etc.

Cette prolifération des sources est pourtant loin d'être anecdotique, car elle résulte d'un *débrayage énonciatif*; au cinéma, en effet, la lumière est partie prenante de l'énonciation et de ses actes prédictifs les plus courants: elle accompagne la narration et la description, elle focalise, etc. La multiplication des sources dans l'image elle-même impliquerait donc que ces fonctions énonciatives soient elles-mêmes débrayées dans l'énoncé.

Ce dispositif instaure en quelque sorte le règne d'un éclairage purement « diégétique », interne à la narration elle-même, dont nous ferons le plus grand cas en examinant l'« énonciation introspective ».

### *Quelques sources déléguées:*

#### *reflets, plages blanches et obstacles*

Les sources déléguées (surfaces et matières) peuvent être traitées comme les actants du procès de l'éclairage, un procès qui est lui-même aspectualisé. Dans la perspective du dispositif actantiel dominant, le couple source/cible, l'obstacle ne sera apprécié qu'en raison de sa *capacité* à renvoyer ou à retenir la lumière, à contrôler l'interaction entre la source et la cible, c'est-à-dire à fonctionner comme source secondaire ou comme cible intermédiaire.

Le contrôle de l'obstacle s'exerce plus particulièrement sur l'intensité de la lumière qu'il restitue, mais aussi sur la vitesse de la restitution; on parlera dans ce cas du *temps de réponse* de l'obstacle. Ce temps de réponse est une propriété des *textures* et des *matières*: l'obstacle réfléchissant renvoie immédiatement la lumière, l'obstacle absorbant la renvoie avec un délai, l'obstacle opaque ne la renvoie plus. Ces différents cas de figure sont représentés graphiquement dans la *figure 1*.

Notons que le temps de réponse est ici une fonction inverse de l'intensité lumineuse. Par conséquent, les deux types d'obstacles extrêmes

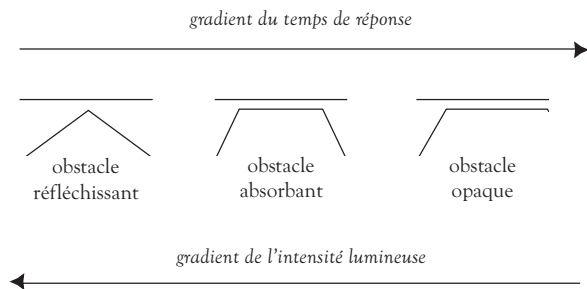


Figure 1  
Formes aspectuelles de l'obstacle

correspondent aux deux seuils du visible: au seuil d'éblouissement (intensité maximale) correspond le temps de réponse minimal, et au seuil d'obscurité (intensité minimale) correspond le temps de réponse maximal. Une corrélation apparaît ici entre deux dimensions: d'un côté, l'émission de l'actant S (source), plus ou moins intense; de l'autre, le temps de réponse de l'actant O (obstacle), plus ou moins long; la corrélation entre ces deux dimensions définit alors les diverses figures de l'éclairage. Comme le temps de réponse le plus bref correspond à l'intensité la plus forte, et inversement, on conclura que cette corrélation est de type *inverse*; mais une autre corrélation est possible, la corrélation *converse*: un obstacle qui renvoie immédiatement la moindre intensité est un obstacle *luisant* ou *scintillant* (selon que l'opération est singulative ou itérative); un obstacle qui renvoie avec un certain délai (et sur une longue période) une lumière intense, est un obstacle dont on pourrait dire, faute de mieux, qu'il «resplendit»; entre les deux, la simple *brillance* prend place. Peu important ici les dénominations, toujours approximatives; seules comptent les positions et leurs définitions<sup>4</sup>.

Les deux corrélations tensives, réunies en un même espace tensif, lui-même contrôlé par les deux *valences* (l'intensité lumineuse et le temps de réponse), procurent une schématisation globale de la configuration de l'éclairage, où les *valeurs* figuratives définies par les deux valences occupent des «zones» de l'espace interne. Soit le diagramme:

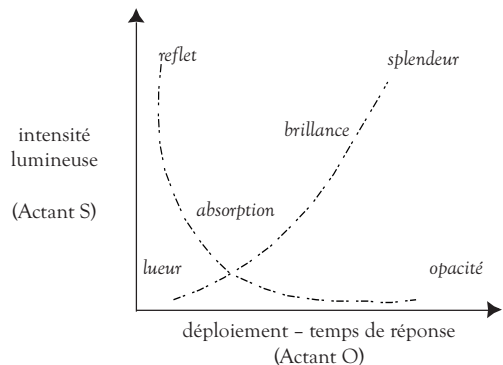


Figure 2  
Schématisation des figures de l'éclairage

À chaque valeur correspond un *scénario actantiel et aspectuel*. Les sources («S») émettent, les cibles («C») reçoivent et les obstacles («O») détournent ou capturent plus ou moins longtemps l'objet émis, le rayonnement lumineux.

Passons sur les scénarios de l'éclairage, du *reflet*, de l'obstacle *opaque*, pour ne retenir ici que celui de l'obstacle *absorbant*, représenté dans *Element of Crime* par des écrans translucides, des matières qui diffusent et des surfaces qui resplendent. Il s'agit d'un scénario où le rayonnement n'est pas capturé par l'obstacle, mais retenu et restitué. Le rayonnement semble émaner de la matière ou de la surface mêmes:

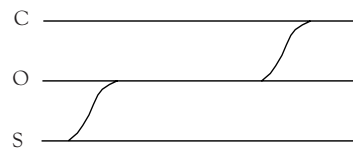


Figure 3  
Absorption

L'obstacle absorbant correspondrait au *mode potentialisé*<sup>5</sup> de l'éclairage, en quelque sorte «mis en mémoire» dans la matière, l'émission originelle pouvant même être oubliée. En d'autres termes, dans le système de valeurs lumineuses du film de Lars von Trier, ce type d'obstacle est à même de recueillir la *mémoire potentialisée* du discours.

*Les obstacles partiels: membranes, mémoire et latence*

Nous examinerons deux types d'obstacles partiels, les uns partiels dans l'espace, les écrans et matières *translucides*, les autres partiels dans le temps, les obstacles *impromptus*. L'obstacle absorbant (ou translucide) ne réalise en effet qu'un des deux cas de figure possibles de l'obstacle partiel, celui où la restitution est incomplète mais continue; l'obstacle dit «impromptu» réalise l'autre possibilité, celle d'une restitution complète dans l'instant, mais passagère et discontinuée.

Une des réalisations figuratives les plus intéressantes de l'«obstacle absorbant», dans ce film, est celle qui repose sur l'interposition, entre la source et la cible, d'une surface translucide, drap, rideaux ou vitre embuée, qui s'imprègne de la lumière émise et qui la restitue sous la forme d'un rayonnement qui semble émaner de la surface. Que ce soient les draps qui flottent dans les ruelles du Caire, les fenêtres vitrées de l'appartement d'Osborn vues de l'extérieur comme de l'intérieur, les draps étendus près de l'hôtel et de la maison close où Fisher enquête, le cône de mousseline blanche qui surmonte le lit de Kim, ou enfin les verrières de la chambre de Kim et du lieu du dernier crime, tous sont des sources déléguées, excitées par une source primaire, naturelle ou artificielle.

Parmi les propriétés de ces voiles-écrans translucides, la thématique de l'*intimité* est la plus évidente, *via* les figures de la chambre, du lit, de la maison close et de la nudité féminine. Le corrélat de cette thématique, c'est la position modale du *voyeurisme* proposée à l'observateur (voir sans être vu). Mais toute figure qui apparaît derrière ce type d'écran est elle aussi soumise à l'anonymat, dans la mesure où elle se réduit à une silhouette. L'écran translucide fonctionne comme un filtre plastique et figuratif: il trie les propriétés de l'objet-cible et élimine la couleur, le relief, les modelés, par conséquent tout ce qui permettrait d'appréhender la composition interne de l'objet, pour ne laisser passer que la masse et les contours.

Le voile translucide est donc d'abord un opérateur de *dépersonnalisation*: comme une sorte de *filtre de la*

*personne*, il semble conserver dans son épaisseur les traits d'identités retenus, et, par conséquent, inviter à percer le mystère de cette identité personnelle enfouie (potentialisée).

Il est pourtant une classe de voiles translucides sur laquelle nous devons nous pencher à nouveau: ce sont tous ceux qui, au voisinage d'une ouverture, fenêtre ou lucarne, l'occultent en partie, mais du côté de l'extérieur. C'est le cas de la fenêtre de la maison du thérapeute cairote, de toutes celles de la maison d'Osborn, de la cage vitrée où se déroule le dernier crime, etc. Ces voiles sont alors en position d'obstacle translucide dans les deux sens, de l'intérieur vers l'extérieur, et inversement; seule figure visible des deux côtés de l'ouverture, le voile apparaît alors comme une *membrane* qui sépare l'intérieur de l'extérieur. Une des dernières occurrences de cette figure, la cage vitrée où attendent Fisher et la petite fille, à la fin du film, synthétise la plupart des propriétés de toutes les variantes: (i) elle est un espace clos et éclairé de l'intérieur; (ii) elle est une immense fenêtre translucide; (iii) de l'intérieur, on voit une ombre passer à l'extérieur.

Il conviendrait de classer aussi parmi les obstacles translucides les masses liquides qui diffusent une lumière dont on ne retrouve plus la source: dans un plan qui nous montre un âne mort filmé sous l'eau, par exemple, la masse liquide devient lumière, atténuée et totalement diffusée dans le volume disponible. Le passage de la surface translucide au volume éclairé dans sa masse modifie bien entendu toute la configuration: la matière englobe la totalité du dispositif d'éclairage – source, cibles, obstacles et observateur –, le rayonnement est affaibli et sans direction, la diffusion est extrême. Mais ce qui se trouve le plus nettement affecté, dans ce cas particulier, c'est la structure du champ perceptif: il n'est plus directionnel, il ne comporte plus d'horizons bien définis, le rapport entre les sources et les cibles est suspendu; seul demeure l'affrontement indécis et diffus du rayonnement et de la matière: nous sommes alors passés à l'intérieur de l'obstacle translucide, et nous en explorons la mémoire.

*Element of Crime*, en nous faisant explorer l'« intérieur » de l'obstacle translucide, en situant le visible tout entier dans l'épaisseur de l'écran translucide, nous fait donc participer à un changement de régime de pertinence: en passant à l'intérieur de l'obstacle translucide, dans l'épaisseur de l'écran (comme Alice passait dans le miroir), on passe du point de vue de l'éclairage à celui de la lumière-matière. Ce changement est en outre associé à un changement axiologique, puisque l'élément aquatique vu de l'intérieur est dans *Element of Crime* (comme dans *Europa*, de Lars von Trier également) l'élément matériel associé à la valeur « mort »: le contenu de la mémoire potentielle, ce qui est recueilli dans la matière de l'obstacle translucide, serait donc la mort elle-même; ce que filtre l'obstacle translucide, en même temps que l'identité personnelle des silhouettes, ce serait donc aussi la valeur « vie ».

À cet égard, certaines lumières « atmosphériques » pourraient être considérées, elles aussi, comme produites par un obstacle absorbant dont la masse est diffusée dans l'air ambiant; il en est ainsi de la brume sur les lieux du crime, de l'humidité dans la salle des archives, de fumées ou de vapeurs qui capturent brièvement un rayonnement, lors de la scène du saut à l'élastique. La fonction de tri serait donc une propriété de l'ensemble des matières translucides, depuis le simple voile jusqu'aux filtres atmosphériques. Une telle généralisation fonctionne comme une « motivation » interne de la technique de tournage; l'obstacle translucide devient en effet une sorte de « milieu » matériel général de l'éclairage, qui se substitue aux filtres chromatiques utilisés pour la prise de vue, dont l'effet est donc débrayé dans l'énoncé et attribué à ces masses filtrantes. Bien sûr, les lumières aquatiques sont rares, les lumières brumeuses peu fréquentes, mais leur présence suffit à semer le doute: la qualité générale de la lumière et de la couleur dans le film pourrait être imputable au « milieu » dans lequel baigne l'éclairage.

Le cas des *obstacles impromptus* semble tout différent, puisqu'il s'agit de figures, objets, matières ou parties de corps en mouvement qui croisent la

trajectoire d'un rayonnement, inaperçu jusqu'alors. Ce type d'obstacle aurait donc pour fonction de révéler incidemment un éclairage dont la présence était seulement latente. La situation type est donc celle-ci: un éclairage virtuel, dont ni la source, ni la cible, ni le rayonnement ne sont perceptibles, est actualisé par un obstacle passager, qui fait office de cible impromptue. Il en est ainsi, lors de la première scène chez Osborn, du bras et du torse de Fisher qui s'approche du téléphone posé par terre sous une table et qui, ce faisant, capture et révèle un rayonnement au ras du sol. De même, un jet de lance à incendie sur les lieux du crime, une vapeur qui se déplace ou le costume blanc de Fisher peuvent accrocher une lumière inaperçue auparavant.

Ce cas de figure renverse la perspective énonciative ordinaire. L'éclairage est généralement considéré en effet comme ce qui révèle telle ou telle figure, c'est-à-dire comme le rhème d'un prédicat d'existence: de quelque chose qui n'est pas visible (le *thème*), l'éclairage affirme (le *rhème*) l'existence visible. Mais ici, c'est le mouvement d'un corps qui rend visible l'éclairage, élevé en quelque sorte au rang de *thème* de l'énoncé. Ce serait en quelque sorte, tout comme à propos des « masses translucides », le *stade ultime du débrayage de la lumière*: aussi longtemps que la lumière est le *rhème* de prédictions (existentielles ou symboliques), elle reste un instrument de l'énonciation; mais, dans le cas de l'obstacle impromptu, elle est le *thème* de la prédication, ce à propos de quoi on énonce, ce qui doit être rendu visible.

En outre, la lumière étant ici complètement débrayée dans l'énoncé, attachée au lieu même, elle « appartient » à l'espace, comme une de ses propriétés figuratives, de sorte que ce n'est plus la lumière qui révèle des obstacles déjà présents, mais les objets en mouvement qui révèlent ce que nous appellerons désormais une *lumière indigène*. Tout se passe comme si, les corps en mouvement explorant des lieux de mémoire, la lumière était là, installée avant le mouvement même, avant la traversée de l'écran par les corps, émanation sensible de la présence latente des contenus de la mémoire.

## LA LUMIÈRE ET L'INTROSPECTION

### *Introspection ou « extraspection »*

La narration d'*Element of Crime* est une narration qui apparaît intuitivement comme « introspective »: le film tout entier est sous le signe de la recherche d'une vérité intérieure *via* l'introspection et les encouragements d'un psychologue égyptien. Cette recherche prend la forme d'un récit à la première personne, conduit par le patient, Fisher. La question qui se pose est donc celle des modalités de la reconstruction du sens d'une aventure passée. La perspective adoptée n'est ni celle d'une représentation narrative classique, ni celle d'un récit destiné à captiver le narrataire, mais celle de la reconstitution d'une mémoire. Cette reconstitution est présentée sur trois plans différents: (1) celui de la voix *off*, (2) celui du montage narratif, et (3) celui des composants plastiques, notamment les figures de l'obstacle translucide.

De cette forme introspective du récit découlent deux questions différentes et complémentaires: celle de la mémoire et celle de l'orientation du parcours cognitif.

Pour la première, plusieurs observations antérieures, touchant à l'ancrage figuratif de la lumière dans les lieux mêmes – à propos des eaux et des vapeurs translucides, à propos des obstacles imprévisibles – donnent à penser que ce que nous avons appelé la *lumière indigène* est la substance figurative même de la mémoire inactive: aussi, pour retrouver la mémoire enfouie dans les lieux, faut-il y débusquer cette lumière-savoir. La *lumière indigène*, ce serait en somme du savoir endormi, un savoir potentialisé qui n'attend que le moment où on l'actualisera. Quand Kramer, plongé dans l'ombre, commente auprès de Fisher le premier crime, sur les lieux mêmes où il a été commis, il s'exclame *Regardez les lumières*; plus tard, sur les lieux du dernier crime, éclairés par les projecteurs jusqu'à la saturation, il s'écrie *Mais c'est moi qui y vois clair, maintenant*. Il faudrait donc débusquer la lumière ancrée dans les lieux, diffusée dans la matière, pour accéder à la vérité qu'elle recèle. Un débrayage a enfouie dans la matière

et désactivé la lumière-mémoire; un embrayage la rendra accessible et la réactivera.

C'est pourquoi les eaux translucides sont le lieu privilégié de la mémoire morte. Au début de la plongée hypnotique dans la mémoire, avant même l'arrivée en bateau chez Osborn, les premières images de l'Europe sont celles d'un âne qui se débat, puis qu'on voit flotter dans l'eau. Fisher commente en même temps: *De l'eau, de l'eau partout*. Or le thérapeute avait commencé son discours, pour inviter Fisher à suivre la cure, par ces quelques mots: *Tout ce que je sais, c'est que l'Europe est devenue une obsession pour vous*. Il semblerait donc que l'état amorphe et purement passionnel de la mémoire soit assimilable à la figure de l'eau translucide habitée de corps morts; le caractère *obsessionnel* de cet état de la mémoire serait figurativisé par la diffusion générale et informe de l'éclairage dans la matière. La reconstitution de la mémoire s'accompagnera par conséquent d'une structuration des effets de lumière, dans un rapport constant avec l'élément liquide: flaques réfléchissantes, vapeurs, brouillards, fleuves, canaux, jets d'eau et ruissellements de pluie assurent en effet la coprésence permanente de l'eau et de la lumière. En revanche, la lumière « sèche » associée au sable, celle du désert égyptien, est une lumière vide, insignifiante, et que Fisher (*le pêcheur*) déclare ne plus pouvoir supporter.

Un réseau figuratif se met donc en place dès le début, qui associe la *mémoire morte* – un savoir potentialisé –, une *lumière indigène*, emprisonnée dans une matière translucide, et l'*âne* – le corps mort enfouie dans cette lumière-mémoire inactive. Chaque figure suit son propre parcours.

Celui de l'âne: l'âne attelé à la carriole, l'âne qui tombe dans l'eau du fleuve, l'âne flottant sur l'eau, puis repêché et suspendu au bout d'une grue.

Celui des eaux de mémoire est particulièrement bien illustré par la visite aux archives de la police: toutes les archives baignent dans l'eau, on y circule en barque et on y descend par un puits (strié de bandes claires et obscures) grâce à une corde lisse. Cette situation est thématiquement liée à la mémoire morte,

comme en témoigne le commentaire de Fisher: *J'essaie de me souvenir d'un accès plus facile pour aller aux archives. Il devait y en avoir un.* Même le souvenir de l'accès aux archives de la police, la mémoire officielle du crime, échappe à une exploration narrative classique!

Celui des matières translucides, enfin, a déjà été largement commenté.

Un objet se trouve à l'intersection de ces trois parcours: la figurine que le(s) criminel(s) laisse(nt) sur les lieux du crime et qui tombe de la poche de Fisher dans la dernière partie du film. Il s'agit d'une tête d'âne (ou de cheval) moulée dans une matière translucide, légèrement luisante. Elle intéresse le parcours de l'âne, puisqu'elle en représente la tête; elle appartient à la classe des matières translucides et, à ce titre, elle emprisonne elle aussi un peu de *lumière indigène*; elle est plus que la mémoire du crime, puisqu'elle passe pour la signature même du criminel.

La figurine devient à cet égard la clé figurative du récit d'introspection, puisqu'elle est à l'intersection des différents parcours plastiques et figuratifs qui le soutiennent tout au long de la narration. De signature du criminel au plan narratif et cognitif, elle devient l'emblème au plan figuratif et plastique, et *via* la *lumière indigène* qu'elle emprisonne, de la mémoire inactive. Mieux qu'un indice (narratif) ou une métaphore (figurative), elle est l'objet même de la quête visuelle, une condensation et une transposition visuelles de ce qui est recherché sous hypnose.

Pour la seconde question, celle de l'orientation du parcours cognitif, introspectif ou *extraspectif*, nous pouvons partir, tout comme le thérapeute, de la figure de la *migraine*: Fisher vient le voir à cause de ses migraines, qui ont de fait commencé en Europe. Pour mieux s'identifier à Harry Gray qui, lui-même, éprouvait de telles douleurs, il absorbe en effet au cours de l'enquête, et à plusieurs reprises, une drogue qui provoque de terribles souffrances crâniennes. Deux propriétés de la migraine, l'une, figurative et sensorielle, l'autre, modale et spatiale, vont nous ramener au parcours dit d'«introspection».

Tout d'abord, la migraine est généralement associée à des hyperesthésies lumineuses, présentes dans le film

sous forme d'éblouissements. Ensuite, la migraine est sous le signe de la *contention*: quelque chose s'efforce de s'échapper hors du crâne, qu'il faut contenir; la scène où Kim enserme le crâne de Fisher avec des bandelettes est particulièrement explicite à cet égard.

La migraine – hyperesthésie lumineuse – prendrait de ce fait la forme suivante: celle d'une énergie – un vouloir/pouvoir faire – de nature lumineuse, qui chercherait, au prix de la souffrance, à sortir de l'espace clos où elle se trouve contenue. Dès lors, le traitement de la migraine consiste effectivement à explorer l'espace extérieur (les lieux de mémoire baignés de lumière indigène) à partir de cet espace intérieur douloureux (l'hyperesthésie lumineuse).

Aussi la mise en route du récit, sous la conduite du thérapeute, est-elle d'emblée associée à la figure de la *membrane translucide*, frontière visuelle entre l'intérieur et l'extérieur. Au début du film en effet, au moment même où le thérapeute encourage Fisher à renouer avec les souvenirs de son aventure en Europe, au moment où il en fait le sujet d'énonciation du film, le montage visuel repose sur un champ/contrechamp de part et d'autre d'un voile qui occulte partiellement la fenêtre, vu d'abord de l'extérieur, puis de l'intérieur. Le débrayage énonciatif s'accompagne donc d'un passage de l'extérieur vers l'intérieur, de part et d'autre d'une «membrane translucide». Plus précisément, il est (1) mis en scène comme une manipulation thérapeutique, l'hypnose, et (2) figurativisé comme champ/contrechamp par rapport à une *membrane translucide*. Le sujet d'énonciation (Fisher) devra accomplir à son tour un embrayage (cf. supra) pour sortir de cet espace intérieur. L'omniprésence des matières translucides dans le film rappellera donc en permanence le dispositif énonciatif auquel est soumis la narration, tout autant que les relances verbales régulières du thérapeute.

C'est pour cela que le mouvement reconnu intuitivement comme introspectif est aussi «extraspectif», car, une fois à l'intérieur, il faut vaincre la contention, pour explorer les lieux de mémoire *extérieurs*. Il y aurait donc deux manières d'en sortir: une, violente et douloureuse, qui fait voler en éclat la

membrane frontière, et dont la migraine est la version corporelle; l'autre, progressive et libératoire, qui fait simplement mouvoir la membrane, qui fait passer d'une membrane à l'autre et qui conduit à réactiver progressivement la mémoire morte.

Le mouvement de sortie *pathologique* est une explosion: Osborn, par exemple, tire des coups de revolver par la fenêtre de son appartement, devant laquelle flotte un rideau extérieur; Kim se projette hors d'une chambre, où Fisher est devenu violent, en faisant éclater la fenêtre. À la fin du film, dans la cage vitrée et éclairée où se tiennent la petite fille et Fisher, celui-ci commence par souffrir de maux de tête, avant de se déchaîner: la petite fille cherche à s'enfuir et fait éclater la verrière.

Le mouvement de sortie *thérapeutique*, au contraire, est comparable à une osmose: la *membrane translucide* est la figure de la frontière mentale qu'il faut franchir progressivement par la narration, pour pouvoir explorer les lieux de mémoire, faute de quoi la pression et l'intensité intérieure la font exploser. Tout se passe comme si cette énonciation sous hypnose était chargée de négocier *le retour à l'équilibre entre deux potentiels d'énergie lumineuse*: une très haute énergie à l'intérieur, l'hyperesthésie qui suscite la pression explosive, et une très basse énergie à l'extérieur, la lumière indigène et résiduelle de la mémoire morte.

#### *Identification et profondeur*

Le contenu de cette mémoire morte, de la quête sous hypnose, est d'abord un ensemble d'événements, mais, ensuite et au-delà, une *identité* (qui a tué? qui suis-je? suis-je le criminel?), qu'il faut extraire de la *profondeur du discours*; le savoir sur l'identité, tout comme la lumière, vient donc du fond de la profondeur. S'agissant d'un discours visuel, la *profondeur* prend un sens concret, et nous proposons pour finir d'en examiner trois variétés qui ont trait à la *remémoration de l'identité*.

#### PROFONDEUR INVERSÉE

La source de lumière, directe ou déléguée, devient le centre du champ, le centre organisateur des

mouvements et des plans de profondeur, notamment dans le cas de la *profondeur inversée*. Un exemple: sur les lieux du premier crime, un jet de lance à eau intercepte le rayonnement d'un projecteur (obstacle impromptu) et transforme l'image de la source de lumière en halo; en avant de ce halo, Fisher et Kramer avancent ensemble dans l'axe; la caméra les suit en plan américain et en *travelling* arrière; à la fin du plan, le costume de Fisher accroche une lumière au premier plan, et les personnages interrompent leur déplacement. La profondeur est à lire dans ce cas dans la relation entre les deux éclairages, relation à la fois spatiale et temporelle: d'abord, à l'arrière-plan, le halo formé autour du projecteur, et ensuite, au premier plan, la lumière captée par le costume blanc de Fisher.

Une profondeur est toujours susceptible d'accueillir deux mouvements: le creusement et le rebroussement; le creusement, du premier au dernier plan, permet de mesurer, d'apprécier cognitivement la profondeur, car son point départ, proche de l'observateur, est fixe et connu; en outre, à l'égard d'une profondeur creusée, l'observateur est en position de visée perceptive. En revanche, le rebroussement, dont le point de départ est peu ou mal déterminé, ne peut procurer que l'impression sensible de la profondeur, ou même venir saisir l'observateur.

La profondeur lumineuse ici dessinée ne peut être orientée que du fond vers le premier plan: seul l'éclairage du fond est permanent, installé dans le lieu, celui du premier plan étant lié au passage d'un obstacle impromptu. L'expérience de la profondeur est donc ici exclusivement *réfensive*, du point de vue du temps et de la mémoire, et à *rebours*, du point de vue de l'espace et du mouvement: il s'agit donc d'une profondeur sensible, affective, très proche de l'impression phénoménale<sup>6</sup>.

Un autre dispositif visuel procure les mêmes effets: il s'agit d'un cône visuel ouvert du côté de l'observateur, dont la pointe est fixée en arrière-plan, en un lieu où la lumière est à son intensité maximale; au fur et à mesure qu'on se rapproche du premier plan, le nombre de sources augmente, en même temps

que leur intensité diminue, et le premier plan est alors dans l'obscurité. Le cône de lumière est donc une autre version du rebroussement de la profondeur, où l'observateur perd la mesure de l'espace et de la position relative des objets et des acteurs.

#### SURIMPRESSIONS

Quand la transparence caractérise l'image dans son ensemble, ce ne sont pas seulement des obstacles matériels qui sont traversés par la lumière, mais des couches d'images. Plusieurs séquences se caractérisent par une surimpression de deux ou trois images, notamment les deux séquences qui évoquent la mort d'Harry Gray, lors d'un accident en automobile; l'une des images est celle de sa voiture en flammes. Lorsque Osborn raconte la mort d'Harry Gray, par exemple, à son visage en gros plan se superposent deux autres images: (i) celle des essuie-glaces de sa propre voiture, au moment où il suivait lui-même la voiture d'Harry Gray, juste avant l'accident, et (ii) la photographie de la voiture d'Harry Gray en flammes; le visage d'Osborn-narrateur apparaît *grosso modo* à la place où devrait se trouver, sur l'autre image, le visage d'Osborn-acteur, conduisant sa propre voiture.

La superposition de ces trois images met en évidence plusieurs disjonctions: (i) une disjonction temporelle, dans la mesure où le moment où Osborn suit Harry Gray en voiture est antérieur à celui où la voiture brûle, les deux étant eux-mêmes antérieurs à celui où Osborn raconte; (ii) une disjonction spatiale, puisque chaque image correspond à un lieu différent: le lieu du récit, la chambre, et le lieu de l'accident, la route; (iii) une disjonction actantielle, car aux trois images correspondent trois rôles différents: l'acteur-protagoniste Harry Gray (dont la voiture brûle), le témoin-observateur Osborn (dont la voiture suit celle d'Harry Gray), et enfin le narrateur Osborn.

La surimpression, jouant sur la transparence des images, est donc le support d'une série de débrayages actantiels, temporels et spatiaux qui mettent en relation les figures de l'énonciation énoncée (le narrateur de la mort d'Harry Gray) avec les figures propres aux événements énoncés. Or la

surimpression, du point de vue de l'énonciataire, est néanmoins perçue comme une espèce particulière de la profondeur; mais, au lieu de renvoyer à un espace homogène et segmenté, les couches de profondeur renvoient ici à des moments différents – des *nappes de passé*, aurait dit Deleuze<sup>7</sup>.

Les débrayages énoncifs sont donc contredits et compensés par un embrayage: cette suspension des disjonctions spatiales, temporelles et actérielles, au profit d'une coprésence perceptive, est comparable à celle du travail du rêve: une nouvelle scène prend forme, qui nous invite à rechercher des relations de ressemblance, voire d'identité, entre des acteurs et des lieux disjoints. La transparence serait donc ici au service du travail de la mémoire sous hypnose: elle met en perspective, dispose en profondeur, des rôles qui sont destinés à se fondre en une identité commune.

Tout comme la *profondeur inversée*, la *surimpression* est organisée à rebours, dans le mouvement dégressif de l'intensité lumineuse. Les montages en surimpression en effet disposent: (i) une lumière intense, celle de la voiture en feu, à l'arrière-plan; (ii) son équivalent, moins vif et plus étendu, au premier plan (la chevelure blanche du narrateur). La profondeur des plans d'énonciation remonte donc du fond des couches de passé et met en relation, grâce à la médiation d'un observateur-témoin, l'acteur et le narrateur. Pour retrouver l'intensité d'une vision enfouie et revivre l'impression qu'elle avait procurée, le narrateur doit donc occuper la position de cet acteur, grâce à la surimpression en transparence. La surimpression des plans d'énonciation devient, dès lors, un des dispositifs visuels de la narration introspective.

#### REFLETS

Le champ/contrechamp est mobilisé, comme nous l'avons vu, autour des *membranes translucides (mentales)*. De fait, il est rarement utilisé lors des échanges dialogués et des interactions entre acteurs. En revanche, quand il veut inscrire locuteur et interlocuteur dans la même séquence, voire dans le



même plan, Lars von Trier use du *reflet*. Ce procédé ne concerne, et c'est essentiel pour notre propos, que Fisher : à divers moments, y compris hors dialogue, son visage se reflète dans une flaque d'eau ou sur une surface humide.

Lors de la première visite à Osborn, au moment où ce dernier est en train de parler de son mariage à Fisher, on ne voit plus Osborn, on n'aperçoit directement que le pied de Fisher, et quelques mouvements de mains ; mais, tout à côté de son pied, le sol brille, et le reflet d'Osborn, minuscule, sa boule lumineuse à la main, en train de parler, y apparaît. Cet espace inverse, vertigineux, n'est certes pas fait pour mettre en scène une conversation.

Lors de la deuxième visite à Osborn, alors qu'il est malade et étendu à terre, sa tête est cadrée en plongée, et on voit, sur le sol brillant, la tête de Fisher qui se reflète. Il en résulte que les deux personnages, qui sont censés se regarder en dialoguant, semblent, dans l'image, placés côte à côte et regarder dans le même sens.

De tels reflets peuvent donner lieu à deux interprétations complémentaires. Tout d'abord, il s'agit encore d'une superposition d'images, non par transparence, mais par réflexion ; là aussi, la disjonction spatiale des deux acteurs est suspendue au profit de leur coprésence dans la même image, en profondeur. Mais en outre, et cette seconde interprétation nous livre aussi la clé des autres surimpressions, le reflet procède par dédoublement et identification : *dédoublement*, parce que l'image originale de l'acteur reste invisible, et que seule nous est livrée son image *potentielle* (« virtuelle », dit-on en optique) ; *identification*, parce que, par ce moyen, l'image indirecte d'un des acteurs se superpose à l'image directe de l'autre.

L'identification joue un rôle essentiel dans l'intrigue d'*Element of Crime* : identification entre les détectives et les criminels, et tout particulièrement entre Fisher, Osborn et Harry Gray. Il n'est donc pas étonnant que les dispositifs d'identification visuelle concernent exclusivement Harry Gray et Osborn d'une part (*cf. supra*, surimpression), mais aussi entre

Harry Gray et Fisher (*cf. supra*, autre surimpression), et que les reflets proposent une identification entre Osborn et Fisher (*cf. les deux derniers exemples retenus*) : ainsi se referme le triangle fatal de l'identification entre criminels et enquêteurs.

Les surimpressions et les reflets sont donc des figures qui, tout en bouleversant la représentation narrative (*l'image mouvement*), concourent à une stratification de l'image que l'on peut homologuer avec les couches de mémoire (*l'image temps*). Leur participation à l'identification entre les trois acteurs principaux de l'intrigue criminelle, qui est le ressort même à la fois de l'enquête et des crimes, induit une série d'homologies, qui stabilise l'ensemble du schéma discursif.

D'un côté, en effet, l'identification narrative entre acteurs prend la même forme visuelle, celle des surimpressions et des reflets ; de l'autre, cette forme visuelle est l'homologue de la stratification des couches de mémoire, sous forme de membranes et de matières translucides. L'ensemble obéit à un principe de stratification, superposant des couches transparentes les unes aux autres. L'intrigue, reposant sur l'identification entre trois criminels-enquêteurs, a donc la même forme que la mémoire elle-même. Globalement, c'est *la récurrence d'une même forme visuelle* qui assure la réussite à la fois de l'enquête et de la reconstitution de la mémoire, à deux époques différentes du récit. C'est pourquoi cette forme visuelle est le seul accès possible à ce qui s'est passé.

Le dispositif visuel délivre la clé de cet univers tout entier : si l'identification est homologue de la stratification des *nappes de passé*, c'est que les identités recherchées ont la même forme que le temps et l'espace qu'elles ont traversés : des couches translucides, fonctionnant les unes par rapport aux autres comme des membranes mouvantes, déterminant un extérieur et un intérieur. Aussi chaque identité n'est-elle que la « membrane » à travers laquelle on aperçoit l'identité dont elle est la plus proche ; cette dernière, elle-même... etc. Telle est en somme la *topique visuelle et passionnelle* d'*Element of Crime*.

## CONCLUSION

Comme toute analyse concrète, celle-ci prend sa source dans la rencontre avec une œuvre, avec un objet, et dans l'intuition, voire l'impression qu'ils procurent. La première rencontre avec *Element of Crime* fut de fascination; d'où ensuite la question: si la fascination est l'état passionnel proposé au spectateur, comment est-elle produite, et que révèle-t-elle des enjeux et de l'axiologie du film?

C'est à cette question que s'efforce de répondre notre observation continue du débrayage de la lumière dans l'énoncé et du contrôle qu'elle assume de l'organisation spatio-temporelle, narrative et affective. Tout cela au profit d'une énonciation introspective, dont les «états» de la lumière procurent les diverses figures visuelles, et marquent ainsi les étapes successives du parcours de la réminiscence.

Mais la fascination, par définition, est dangereuse, puisqu'elle pare de l'éclat le plus vif ce dont il faudrait se garantir: cet éclat qui retient l'attention est capable de «capturer» le regard; en même temps, en tant que source, il n'est plus visible, et ce d'autant plus que le sujet fasciné est littéralement passé à l'intérieur de l'actant éclatant. Ce *passage à l'intérieur* est sans doute l'opération la plus étrange qu'il nous ait été donnée d'observer dans *Element of Crime*: passage à l'intérieur de la membrane translucide, passage à l'intérieur de l'éblouissement, passage à l'intérieur de la personnalité de la victime et du criminel, passage à l'intérieur de sa propre mémoire.

Mais la topique n'est pas alors épuisée, puisqu'on sait maintenant qu'il n'y a pas dans ce film d'intérieur et d'extérieur absolus: le *passage à l'intérieur* et la plongée dans la mémoire y apparaît au contraire comme une *sortie*, comme une *échappée* hors de soi, un remède à la contention insupportable qu'imposent les limites du moi. Ce paradoxe n'est autre que celui de la topique passionnelle du film, celui des couches de *membranes mentales*, dont la superposition sépare, en profondeur, le *soi* (à l'arrière-plan, le foyer d'intensité maximale) et le *moi* (au premier plan, la zone d'intensité minimale).

L'ensemble du parcours revient donc globalement à remplacer la topique de la migraine (un intérieur et un extérieur séparés par une enveloppe en contention) par la topique des membranes successives, distribuées en profondeur selon les gradients associés de l'intensité et de l'étendue. Voilà comment, me semble-t-il, Lars von Trier pose, en images, la question de la reconstitution d'une identité sous hypnose. La transformation entre ces deux topiques est en effet un récit entièrement présenté par l'image, et qui ouvrirait en quelque sorte les «boîtes noires» de l'introspection verbale, comme si l'image nous rendait accessible ce qui échappe même au thérapeute: les strates de la mémoire et du moi, et la substance sémiotique des énergies qui s'y déploient. Tel est le pouvoir de l'interprétation visuelle d'une pratique verbale.

## NOTES

1. P. Ricœur, 1990: 15-18.
2. Voir, à ce sujet, J. Fontanille et C. Zilberberg, 1998.
3. Voir J. Fontanille, 1995, chapitre premier.
4. Le terme de «brillance», par exemple, n'est retenu que faute de mieux, pour désigner une position moyenne d'équilibre entre les deux gradients. Le schéma fait ressortir quelques parentés paradoxales, par exemple, entre la *splendeur* et l'*opacité*, toutes deux définies par un temps de réponse maximal; mais il remet aussi en cause de fragiles synonymies, par exemple entre le *reflet* et la *lueur*, qui s'opposent par leur degré d'intensité.
5. On distingue quatre modes d'existence dans le discours: le mode virtualisé, le mode actualisé, le mode réalisé et le mode potentialisé. Voir à ce sujet J. Fontanille et C. Zilberberg, 1998, chapitre «Présence».
6. On sait que les peintres ont exploité depuis longtemps cette propriété, en installant à l'arrière-plan une source lumineuse qui le «rapproche» du premier plan. C'est même un des motifs récurrents dans la perspective baroque. Dans *Element of Crime*, cette construction est en outre mise au service de cette grande isotopie passionnelle, la remémoration identitaire.
7. G. Deleuze, 1985: 129-164.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DELEUZE, G. [1985]: *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minit.
- FONTANILLE, J. [1995]: *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, P.U.F.
- FONTANILLE, J. et ZILBERBERG, C. [1998]: *Tension et Signification*, Liège, Mardaga.
- RICŒUR, P. [1990]: *Entre herméneutique et sémiotique, Nouveaux Actes Sémiotiques*, 7, Limoges, PULIM.

**HORS DOSSIER**

# VERS UNE SÉMIOTIQUE DE L'ALTÉRITÉ

(*La Mise en scène*, Claude Ollier)

OLIVIER AMMOUR-MAYEUR

À J.-C. Coquet,  
en hommage.

Lire – déchiffrer et comprendre – une œuvre comme *La Mise en scène*, parue en 1958, c'est redéfinir une épistémè singulière du champ conceptuel de la critique littéraire. Fondée sur une approche morpho-structuraliste, la narratologie classique, en effet, devient impuissante à étudier et décrire les processus d'individuation des personnages *mis en scène* dans le texte.

Partant de la sémiotique subjectale, ou des instances, élaborée par Jean-Claude Coquet, nous avons eu comme objectif d'extraire les «êtres de papier» de cette position immobiliste – réductrice – et surdéterminée, pour les analyser selon une herméneutique moins rigide. Ainsi, poser les personnages du récit, principalement l'ingénieur Lassalle, comme détenteurs de corps «propres», marque *La Mise en scène* de l'ontologie phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty. L'inscription de l'altérité prend place dans ces domaines théoriques où la perception, l'évolution, les transformations, dont peut être l'objet le personnage «principal» du texte, passent par la relation subjective de l'être-en-soi avec le monde environnant, et plus particulièrement dans ses relations intersubjectives avec les autres. Qu'il s'agisse de Ba Iken, son guide-interprète, de la «double»-figure Yamina-Jamila, ou encore des liens imaginaires, fantasmatiques, croisés, avec les deux personnages absents, mais non moins importants, que sont Moritz, premier ingénieur venu pour les repérages concernant la piste de l'Angoun, ou Lessing, l'«inconnu-étranger».

Insister sur cette nouvelle conceptualisation de l'écriture permet de mettre au jour la situation aporétique<sup>1</sup> de

nouveaux enjeux de la création littéraire. Le cadre du premier récit de Claude Ollier est particulièrement riche, dans les tissages textuels, des passages de navette, entre la subjectivité d'un corps «propre» et la perception toujours en déplacement, en resurgissement, en recomposition avec *l'autre*.

Ainsi, des philosophes comme Jean-François Lyotard ou Jacques Derrida seront au cœur des enjeux de-sur la différence. Que ce soit l'autre comme «sujet-étranger», soumis aux variables *points de vue*, ou l'autre de l'irréductible aporétique de la différence sexuelle.

## LASSALLE: ACTANT SÉMIOTIQUE

Parler d'un personnage de fiction comme actant sémiotique, c'est l'inscrire dans la sémiotique des instances, autrement dit, le constituer corps. Davantage, c'est supposer ce personnage comme participant pleinement des événements inscrits dans la narration. C'est l'identifier comme être *autonome* ou *hétéronome* et analyser les faits comme relevant d'un parcours «d'apprentissage»; ou qui lui donnent à sentir, percevoir, ce qu'il était incapable de saisir dans un premier temps. L'évolution, comprise comme visée syntagmatique transformatrice, succède à la compréhension paradigmatique fixe, de départ, du personnage.

## IDENTIFICATIONS

### 1. *Du discours, de la fiction*

En reprenant les catégories analytiques de la *deixis* comme base de définition de *La Mise en scène*, il est clair, dès les premières lignes, que ses identités sont fluctuantes et sujettes à controverses:

Depuis longtemps, depuis quelques instants peut-être, allongé sur le lit dans l'angle blanc des parois, la fenêtre à ses pieds, le

mur à sa gauche, à droite la table de nuit et la porte donnant sur le vestibule, immobile, attentif, il observe la chambre; c'est un peu comme s'il l'observait du dehors, blotti contre la balustrade en lisière du jardin [...]. (1<sup>ère</sup> partie, chap. I, p. 43)

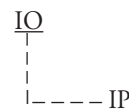
L'instance énonçante, ici l'instance d'origine du discours (le narrateur), est dès la première page donnée comme implicite et concomitante de l'instance projetée (le personnage principal). Cela de par l'usage du présent de *narration*: «il observe». L'utilisation de cette forme de présent rend complexe l'analyse du «corps de l'œuvre». La mise à distance entre auteur, narrateur et personnage principal n'a pas, ici, la même valeur que dans la majorité des textes romanesques. Il existe bel et bien un personnage central «il» – son état civil nous est pour l'instant dissimulé – indépendant du narrateur, mais la distinction entre narrateur et auteur semble ne pouvoir être recevable. L'observateur, qui regarde le personnage s'observer, est pris dans la narration comme celui qui *voit* dans le même temps qu'il *décrit* les actes du personnage: «Dans sa somnolence, c'est un peu comme s'il s'observait du dehors, à faible portée de son reflet dans l'angle droit des parois» (*ibid.*, p. 43). On peut cependant dire, malgré les jeux de fluctuation entre les deux domaines du *discours* ou du *récit*, que le texte que nous lisons se situe dans la première des deux axiologies:

discours	récit
{je; tu}	/il/
ici; maintenant	là; alors

Les théories «classiques» de classification des textes romanesques auraient tendance à le ranger du côté du récit, du /il/ disjonctif de l'instance énonçante d'origine et de la mise en présence avec le lecteur d'événements passés et/ou futurs. Dans *La Mise en scène*, nous sommes dans un univers régi par le *hic et nunc* d'un personnage présenté comme *vivant* l'instant et non comme *ayant vécu* une expérience:

En levant la tête, il aperçoit, derrière la table de nuit, la porte du vestibule; ce dernier n'est qu'un étroit couloir: un portail ouvre sur le perron et, au-delà, sur l'allée caillouteuse qui traverse le jardin, à gauche du palmier couvert de poussière. (*Ibid.*, p. 44)

La séparation entre narrateur-auteur et personnage principal peut être formalisée ainsi:



avec IO ----- Instance d'origine (narrateur-auteur)  
 IP ----- Instance projetée (personnage principal)

Ainsi, celui qui assume le discours n'est pas le personnage principal, mais bien le narrateur:

On l'a pourtant mis en garde, à plusieurs reprises, contre les menus périls, les araignées entre autres. On lui en a décrit de différentes espèces, les unes au corps noir, aux pattes velues, d'autres jaunâtres, très dangereuses. La plupart seraient inoffensives. [...] (*Ibid.*, p. 46)

Le narrateur *explique* pour le personnage. Jamais le sujet de l'histoire n'*assumera* son discours. *On*, le narrateur, lui prêtera des paroles. Il en est de même dans les parties «dialoguées» du texte. Les guillemets sont ici nécessaires puisque la relation dialogique n'existe pas dans le récit qui nous intéresse:

– Vous n'étiez encore jamais venu, n'est-ce pas? ... Et vous ne savez pas l'arabe? ... C'est dommage, évidemment, quoique votre travail ne vous impose pas de contact assidu avec la population... [...] (*Ibid.*, chap. II, p. 53)

Les questions se suivent, les réponses sont absentes, comme happées par la suite de questions du capitaine Weiss. Cependant, une fois que le lecteur ne s'y attend plus, les réponses surgissent deux paragraphes plus loin:

- Oui (c'est la première fois qu'il vient dans ce pays).
  - Non (il ne sait pas l'arabe, et où l'aurait-il appris?).
  - Oui (son métier s'accommodera de cette lacune).
- [...] (*Ibid.*, chap. II, p. 54)

Ces jeux de glissements, de renvois, d'informations, de rétentions sont significatifs de la combinaison des «hyper-structures» narratives et historiques du récit<sup>2</sup>.

Afin de ne pas mélanger les termes usités dans le métalangage littéraire, nous proposons d'appeler *fiction*, et non *roman*, le texte de *La Mise en scène*, ce qui permettra, malgré la proximité axiologique des termes, de maintenir ce récit du côté de la *discursivité* sémiotique et non de celui du *récitatif* narratologique.

## 2. Lassalle: actant double

S'inspirant du statut des typologies actantielles définies par Coquet dans *Le Discours et son sujet I*, nous essaierons de montrer que le personnage qui nous occupe en premier lieu n'est pas *Un*. Loin d'assumer son discours, pris en charge par un narrateur externe, le sujet du texte n'est pas davantage en mesure d'assumer une identité.

Lassalle – dont le caractère européen ne fait aucun doute – n'a pas son *origine* dans un passé *autonome*. Loin de *s'appartenir*, il n'est que dans son rapport de dépendance vis-à-vis d'un travail commandé par d'autres. Voilà un signe de *relation hétéronome*, car toute disposition prise par l'ingénieur sera évaluée par la Société qui l'emploie, selon des critères établis auparavant.

L'actant dominé, par exemple, n'est pas en position d'assumer/ [...] ou de /ne pas assumer/ [...] son identité; il applique la norme édictée par le dominant.<sup>3</sup>

Lassalle est dépendant de son statut d'ingénieur. Autrement dit, il est tributaire, dans une visée paradigmatique, de sa Société. On peut donc modaliser cette relation hétéronome comme suit:

R (TAt, S, O)

avec : TAt (Tiers-Actant transcendant) – – – – – La Société

S (Sujet) – – – – – Lassalle

O (Objet) – – – – – Le Monde

(le Haut-Atlas dans le texte)

Ainsi, la personnalité de l'ingénieur importe peu. Lorsque l'on parle *de lui* dans le texte, il n'est que figure dans la suite des ingénieurs passés et à venir:

– Je crois bien que j'ai rencontré un de vos collègues, il y a deux ans...

Lassalle sursaute:

– Quelqu'un de la société?

– Oui, un grand blond, dans la trentaine.

– C'était Moritz, probablement...

– Peut-être bien... *Je n'ai pas retenu son nom...* [...]

(*La Mise en scène*, chap. IV, p. 77; nous soulignons)

Il est vraisemblable que, comme pour son prédécesseur, le nom du nouvel arrivant ne soit pas important pour les habitants d'Assameur. Plus loin, on peut encore lire:

[...] ce soir il installera sa tente à proximité d'Asguine et dormira tout son souïl; demain il commencera à reconnaître les lieux, et c'est bien le diable si, en huit ou dix jours de

recherches, il ne réussit pas à apporter un élément nouveau à la solution du problème, d'autant plus qu'il bénéficie de l'expérience de *ses prédécesseurs*: Moritz, et deux ou trois autres aux tous débuts du projet; d'ailleurs, même en cas d'échec, le mal ne serait pas irréparable: *la société dépêcherait quelqu'un d'autre l'année prochaine ou dans deux ans* [...] (*Ibid.*, chap. VI, p. 104; nous soulignons)

Cette dépersonnalisation du *Sujet* entraîne celui-ci du côté du *Non-Sujet*; nous pourrions dire *Non-Sujet fonctionnel*, si nous nous en tenions à la visée paradigmatique. Mais Lassalle, ayant une identité, un nom propre, de même qu'une capacité de jugement sur le monde qui l'entoure, on peut le voir comme *Sujet*:

Il promène la lampe au-dessus du carrelage, le long du lit, de la fenêtre à la table de nuit, puis dans l'étroit couloir entre le lit et la table, jusqu'au mur. La bête est là. *Il la reconnaît aussitôt*: le scorpion gratte de ses pinces le montant métallique [...]. (*Ibid.*, chap. I, p. 50; nous soulignons)

Cependant, confronté aux autres personnages du texte, l'ingénieur perd sa spécificité de corps «propre». En fait, dans un premier temps en tout cas, il répond à la définition du *Non-Sujet*:

[...] l'actant héroïque [...] «désigné» pour reprendre une expression d'E. Benveniste, «à partir de l'acte qu'il accomplit», donc situé dans l'histoire par rapport à un objet défini (catégorie du *Sujet*), devient le représentant de tous les actes [...] virtuels (catégorie du *Non-Sujet*) [...]<sup>4</sup>

Autrement dit, la bipartition entre *Sujet/Non-Sujet* peut se concevoir comme concomitante:

R (TAt, S/NS, O)

Nous ne pouvons toutefois en rester à la visée paradigmatique. La prise en compte de l'évolution syntagmatique du personnage nous permet une vue plus juste de son statut actantiel. Lassalle n'est absolument pas «indéterminé». Dès le début, «il est doté d'une fonction»: celle de trouver le chemin le plus adéquat pour relier une mine située dans le Haut-Atlas. L'ingénieur relève donc du statut de *Forme-Sujet*<sup>5</sup>. Capable de jugement, sur sa situation d'*instrument*, il se révèle *Sujet*, mais non à part entière. Nous verrons que Lassalle est l'objet de transformations menant à une libération du statut de *Forme-Sujet*, et de là à son autonomisation en tant que *prime-actant*.

### 3. *Lassalle: personnage multiple*

Déjà analysé comme double dans la visée paradigmatique, Lassalle peut aussi se lire comme un personnage «polymorphe». Il n'est pas le même selon la personne qui s'adresse à lui :

*Lassalle* pour le narrateur (première occurrence p. 53),

*Monsieur Lassalle* et *Tu* pour Ba Iken (p. 103),

*Vous* ou l'*Ingénieur* pour les Européens, ainsi que pour Idder et Ichou (p. 53),

L'*étranger* ou l'*Inconnu* pour Yamina (p. 126).

Ces différentes positions – indépendantes de la volonté du personnage – s'accompagnent d'une fluctuation entre deux pôles, toujours inscrits dans le paradigme de la différence ou du *différend* (selon l'usage de Lyotard) :

[...] un différend serait un cas de conflit entre deux parties (au moins) qui ne pourrait pas être tranché équitablement faute d'une règle de jugement applicable aux deux argumentations. Que l'une soit légitime n'impliquerait pas que l'autre ne le soit pas.<sup>6</sup>

Employer ce terme de *différend* est inhérent à l'introduction d'une aporie conceptuelle d'identité, fluctuante, du personnage de *La Mise en scène*. Mises en jeu par l'ensemble des autres figures textuelles, la pluralité des identifications est, en effet, concomitante d'allées et venues de *ressemblances*, avec les deux autres protagonistes cités, mais absents.

Le rapprochement avec Moritz est clair, en raison des liens entretenus par Lassalle avec la Société qui emploie les deux hommes :

– Je crois bien que j'ai rencontré un de vos collègues, il y a deux ans...

Lassalle sursaute :

– Quelqu'un de la société? (*La Mise en scène*, chap. IV, p. 77)

Le rapprochement, dans ce cas, est purement formel – les deux hommes sont envoyés pour le même motif – et n'est possible que dans la confrontation avec le brigadier Pozzi.

La situation de Lassalle devient plus complexe à partir du moment où il décide de «prendre en charge» la disparition de son prédécesseur Lessing. Les rapprochements entre les deux «étrangers» sont nombreux, mais atteignent leur point d'acmé dans la dernière partie du texte, une fois que Lassalle est passé du statut de *Sujet de quête* à

celui de *Sujet de droit*. Nous citons un passage, afin de mieux faire comprendre les glissements opérés :

La porte s'ouvre sans qu'aucun bruit dans la cour n'ait averti d'une approche. Un homme entre, grand et maigre [...]

– Lieutenant Waton! [...]

– Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés?

– Vous faites certainement erreur, mon lieutenant. C'est le capitaine Weiss que j'ai vu à mon arrivée. [...]

– Oui, en effet. C'est exact... Le capitaine m'avait lui-même signalé votre passage. J'ai confondu, sur le moment... [...]

– C'est un géologue que j'avais reçu... Un géologue qui était passé peu de temps avant vous. Un étranger, du nom de...

– Lessing. [...] (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. V, p. 286-287)

Les jeux d'alternances d'un *Lassalle-Moritz* à un *Lassalle-Lessing* sont pris dans le *différend* de l'indécidable. Les changements entraînent le passage du premier au deuxième, avec la transformation de l'*ingénieur* en *Lassalle* – *actant autonome*.

## LE SUJET DE QUÊTE

### 1. *Syntagme et procès*

Après avoir dégagé une première dimension propre à l'actant *Sujet*, la mise en procès du personnage dans l'œuvre peut et doit nous permettre d'affiner notre point de vue. Nous rejoignons tout à fait le propos de Jean-Claude Coquet lorsque celui-ci affirme que

[l]a visée paradigmatique nous a conduit à considérer l'identité comme *fixée*; en adoptant la visée syntagmatique, l'analyste intègre les dimensions du temps et de l'espace et se donne les moyens de suivre les avatars d'une identité en *procès*.<sup>7</sup>

Ce qui nous amène à prendre en compte, non plus un *état figé*, mais «l'*histoire transformationnelle de l'actant*»<sup>8</sup>. Ainsi, l'ingénieur subit une première modification au contact du pays qu'il ne connaît pas : le Maroc. On peut dire qu'il s'*étrange* à lui-même :

Le capitaine Weiss décroche le récepteur et appelle le téléphoniste [...] Le capitaine s'est renversé dans son fauteuil [...] La conversation roule d'abord sur un problème apparemment fort éloigné de son objet [...] Mais une partie seulement des répliques est audible, et les phrases sont coupées de *noms propres inconnus*, de références à des événements locaux, de *mots nouveaux, arabes sans doute, qui désignent*

*peut-être des objets familiers [...]*  
(*Ibid.*, 1<sup>ère</sup> partie, chap. II, p. 55; nous soulignons)

Les répliques inaudibles pour Lassalle, comme les noms inconnus et les mots arabes, montrent clairement que l'ingénieur est confronté à un « mur », qui empêche son intégration et qui le met dans une position d'altérité impossible. Cette première transformation peut se présenter ainsi:  $f(x, y, z, t)$ , qui se paraphrase de cette manière:  $x$  (le Maroc) transforme  $y$  (l'ingénieur) en  $z$  (étranger) au moyen de  $t$  (voyage-langue)

Mais les transformations ne s'arrêtent pas là, la plus importante étant provoquée par la « rencontre » de Lassalle avec l'espace-temps du pays. Ce n'est que dans la deuxième partie, une fois atteint le lieu de recherches dans la montagne, que les transformations s'accélèrent, lui-même ne se reconnaissant plus:

Ce n'est pas le front qui l'inquiète, mais le menton et les joues: voilà quatre jours qu'il ne s'est pas regardé dans une glace, et il découvre *une barbe poivre et sel, rêche, inégale, désordonnée, en complet désaccord avec la chevelure.*  
(*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. VI, p. 142; nous soulignons)

Les termes « inégale, désordonnée » signalent les modifications subies « en complet désaccord » avec ce qui reste du personnage premier – sa chevelure –, en raison de son évolution spatio-temporelle dans un monde qui le rend *autre*. Cette transformation peut être considérée comme résiduelle, mais elle marque le début de la mise en procès du *prime-actant* Lassalle. D'autres bouleversements de l'« identité » du personnage auront lieu, principalement la convergence qui se réalisera – en fin de parcours sémiotique – de l'ingénieur vers le géologue Lessing.

Dans l'ordre d'une sémiotique du continu, les modalisations relationnelles entre les personnages peuvent être davantage exploitées. Le passage de la *Forme-Sujet Lassalle-Moritz* au *Sujet Lassalle-Lessing* peut se schématiser ainsi:

$x_1 \longrightarrow$  Moritz;  $x_2 \longrightarrow$  Lassalle;  $x_3 \longrightarrow$  Lessing  
 $\circlearrowleft \longrightarrow$  opposition  
 $\wedge \longrightarrow$  conjonction  
 $\vee \longrightarrow$  disjonction  
 $= \longrightarrow$  fusion  
 $x_1 = x_2 \circlearrowleft x_3 \rightarrow x_1 \wedge x_2 \vee x_3 \rightarrow x_1 \vee x_2 \wedge x_3 \rightarrow x_1 \circlearrowleft x_2 = x_3$

La « fusion » avec Lessing s'opère deux pages avant la fin de la narration. La description du sommeil de Lassalle

est une reprise modifiée, transposée, de la description de la mort de Lessing. Nous citons l'ultime occurrence:

L'œil fouille déjà l'espace, la portion d'espace de nouveau disponible. Mais les contours se détachent mal dans la pénombre... Il y a des pierres à droite, près de la tête, des galets gris striés de traînées vertes, avec des facettes lisses, des angles adoucis, et plus loin des rochers à l'arrière plan [...] La tête repose, immobile, sur une grande pierre plate, le bras droit, replié sur la poitrine, reste immobile lui aussi. Le bras gauche a basculé le long du corps, les jambes sont hors de portée... Seuls les yeux remuent: s'ouvrent, remuent, vont de gauche à droite, reviennent, se ferment. Et tout redevient sombre, noir. [...] <sup>9</sup>

C'est donc dans la fusion des identités, entre un mort et un vivant, que s'achève le *procès*. Mais il ne s'agit pas de la fin du *procès*. Comme il n'y a pas d'origine possible pour Lassalle, de même il n'existe pas de *finitude* imaginable du *Sujet*. Le lecteur est alors aux prises avec une interruption du discours qui le laisse en suspens, au même titre que le récit est abandonné.

Et c'est de nouveau le calme [...], tandis que le corps allongé glisse à contre-courant, immobile, les jambes raidies, les bras serrés contre la poitrine, la nuque droite, les yeux grands ouverts. (*La Mise en scène*, 3<sup>e</sup> partie, chap. VII, p. 308-309)

Les transformations de Lassalle – en tant que *Sujet de quête* – ne se font pas sans heurts, que ce soit dans l'évolution du personnage ou dans les métamorphoses du texte lui-même. Les deux structures s'entrecroisent sans cesse et perturbent la lecture. L'image de « métier à tisser » n'est pas absente de l'écriture de Claude Ollier. Ce qui nécessite une attention à tout événement narratif *intra-textuel*.

## 2. Un sujet de quête scindé

Les étapes que l'ingénieur – *Forme-Sujet* – va être amené à franchir, afin d'atteindre le statut de *Sujet*, sont de deux ordres:

1. Trouver la piste de l'Angoun.
2. Découvrir les circonstances de la mort de Lessing.

Deux trajectoires différentes dont les visées sont aussi clivées. Les raisons et les buts ne doivent pas être évalués également. Dans un premier temps, la recherche de la piste, que l'on peut considérer comme la quête d'un objet



matériel, prend en compte les modalités du *pouvoir* et du *vouloir*, celles d'une reconnaissance :

- N'empêche que si votre Société se décidait à ouvrir la piste de l'Angoun, ça rendrait bien service à tout le monde.
- Certainement, tout le monde en profiterait...

(*Ibid.*, 1<sup>ère</sup> partie, chap. IV, p. 78)

À travers l'accomplissement de son travail, l'ingénieur cherche autant l'assentiment de sa société que celle des habitants qui auront à utiliser la piste attendue. Le *Sujet de quête* Lassalle-ingénieur a la volonté de montrer ses compétences – dire *qui il est* en tant qu'ingénieur. Pour preuve, il doit *s'approprier* l'environnement du pays où il se trouve – réussir l'*acquisition* d'un savoir spatio-temporel.

Tout le travail lié à cette avancée spatiale est donc fondamentalement en interrelation avec l'autre – les autres. L'instauration d'une reconnaissance réciproque est au fondement de la transformation de Lassalle en *Sujet de droit*, en fin de parcours physique, si l'on peut dire, afin de le distinguer de la deuxième quête qu'entamera Lassalle, plus tard.

Une étrangeté se fait jour dans la suite de la narration, car les deux parcours parfaitement différenciés au départ – ne serait-ce qu'en raison de la distance temporelle qui disjoint leur point d'origine – se superposent dans les dernières pages du récit. Mais, avant de conclure sur la finalité en conjonction des trajets, nous devons définir l'autre quête de l'actant *Sujet*.

Dans cet autre procès, le personnage peut être vu comme *Sujet négatif* : il n'est pas défini par une fonction fixe, mais simplement par un *non-savoir*.

Autonome, dès le début de cette tentative d'appropriation d'un savoir, il n'a pas la volonté de parvenir à la reconnaissance par autrui ; il s'agit ici d'une fonction en *auto-reconnaissance*, sur le mode du réfléchi.

En fait, ce n'est qu'à partir du moment où Lassalle, accompagné d'Ichou, découvre l'étui pour appareil photo « perdu » par Lessing, que le *vouloir* découvrir les circonstances de sa disparition prend toute son importance :

Ichou n'a pas d'idée précise sur l'origine de l'objet : Ba Iken, lui, *pourra dire* qui est venu ces derniers temps à Imlil [...]

Lessing... Docteur Lessing? ... « Monsieur Lessing? » Le nom ne semble pas éveiller d'écho : Ichou, imperturbable, tient toujours l'étui des deux mains. Les yeux dans la vague, la lèvres inférieure saillante, il hausse les épaules d'un air évasif...

Mais l'étranger n'a *peut-être* pas séjourné à Imlil, il n'a *peut-être* fait que passer... Il n'est même *pas obligatoirement* passé par Asguine...

(*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XIII, p. 200-202 ; nous soulignons)

L'insistance sur l'identité du propriétaire de l'objet trouvé, ainsi que les répétitions du champ lexical de la supposition, appuyées par les nombreux points de suspension, marquent l'intérêt, qui ira croissant, du « nouveau » *sujet de quête* pour l'étranger-inconnu.

Ce qui motive cet engouement soudain pour l'autre inconnu, c'est le fait que Lassalle est lui-même, un *étranger, perdu* dans un monde dans lequel il est encore inadapté. Le rapprochement identificatoire avec le *plus étranger*, qui séparera Lassalle de Moritz – qui ressort, lui, du monde perceptible, connu –, est le déclencheur de l'autonomisation de l'actant qui deviendra, en même temps qu'il parviendra au statut de *Sujet de droit, Sujet positif*. Dans le même temps, la notion de quête identitaire, absente du premier *procès*, est introduite par le prime-actant.

### 3. Un *sujet de droit* « réconcilié »

Si nous parlons, dans cette partie, de *Sujet de droit* « réconcilié », c'est en référence à la conjonction finale déjà signalée des deux *procès* actantiels du personnage.

Le premier mode, faisant passer de la *Forme-Sujet* au *Sujet*, est consubstantiel du deuxième, subi par le personnage. L'intérêt surgit dans l'enchaînement des deux événements. La première transformation, qui se résout grâce à la reconnaissance par autrui du *Sujet* Lassalle, parvenu à montrer *qui il était* – détaché de la longue lignée des « autres ingénieurs » –, rend possible la reconnaissance interne, donc réfléchie, du personnage, une fois l'« énigme Lessing » résolue. Les autres personnages n'en savent rien, mais c'est parce qu'il a suivi un nouveau tracé géographique, qui le libère du poids de ses prédécesseurs, que Lassalle croise, retrouve, les traces de Lessing. Le déplacement du parcours se lit en deux endroits du texte :

[...] Demain, je chercherai encore plus loin. Mais j'ai bien peur d'en être réduit au premier tracé... À celui que j'ai reconnu hier... Ce n'est pas brillant. (*Ibid.*, chap. VIII, p. 157)

Le premier tracé est celui défini deux ans auparavant par Moritz. Pourtant, un début d'autonomisation fera son effet, au niveau des possibilités envisagées, quelques pages plus loin :

Tantôt l'idée d'avoir enfin trouvé une voie d'accès pratique le remplit d'aise [...] tantôt le nouvel itinéraire lui paraît *beaucoup trop extravagant* pour être vraiment viable (n'est-il pas dû à une *suite de découvertes fortuites* [...]). Mais à la réflexion rien dans ce parcours n'est irréalisable [...] (*Ibid.*, chap. XII, p. 187; nous soulignons)

Comme si la reconnaissance spatio-temporelle des lieux faisait prendre au personnage plus d'assurance, l'autorisant à *agir* et non à *reproduire*. Cette assurance lui permet ainsi, non plus simplement de prédiquer une « identité » d'ingénieur, mais d'asserter son autonomie de *Sujet*. À ce stade, nous ne pouvons lui attribuer encore le statut de *Sujet-Positif*, la route envisagée sur ses plans ne relevant pas du couple modal de son *vouloir-pouvoir*. Il est toujours dominé par une force transcendante: sa Société.

*Sujet-Positif*, Lassalle le devient, dans un temps second, alors qu'il s'est expliqué, aux travers de doutes, de remises en cause, d'élaborations diverses, les raisons de la disparition-mort de son « double » inconnu-étranger. À ce moment, dans la dernière partie, Lassalle est en pleine possession de ses facultés.

[...] le corps a été retrouvé le cinq et ramené le six à Aguerd, « où les autorités sont venues le chercher ». Mais quand? Le sept? Le huit? Et qu'ont-elles pu faire sinon constater que le décès remontait à plusieurs jours [...]  
(*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, chap. VI, p. 296-297; nous soulignons)

Pour les autorités, c'est un accident, jugement corroboré par l'ensemble de la population de la montagne. Lassalle, lui, est le seul à savoir – croire – qu'il s'agit d'un meurtre. Le mobile étant limpide lorsqu'on est capable, comme lui, de rapprocher cette mort de celle de Jamila dans la première partie:

[...] Et personne, en « haut lieu », n'a fait le rapprochement entre les deux affaires. Personne n'aurait pu le faire d'ailleurs, à moins d'un grand hasard, les comptes rendus officiels ayant pris soin de *localiser les événements de telle manière que soient distendus jusqu'à la rupture les liens* qui pouvaient les unir. Par suite de *l'éclatement de ses données spatiales*, le problème est devenu insoluble [...] (*Ibid.*, p. 298; nous soulignons)

La mise en relation entre les deux morts n'a été possible pour Lassalle qu'en raison de ses cheminements. Nous entendons, par là, les deux visées du parcours physique, dans le monde, en interrelation avec la reconstruction

mentale du personnage Lessing. Croisant Jamila dans la première partie du texte, au moment où celle-ci meurt, il sera amené, dans la deuxième partie, à « empiéter », à chevaucher les points de repères relatifs à Lessing.

Nous verrons, par la suite, grâce aux apports épistémologiques de la phénoménologie et de la philosophie *déconstructiviste*, comment le parcours sémiotique de Lassalle se lit par l'inscription du monde dans son corps et par l'intersubjectivité qui le lie à l'ensemble des personnages gravitant autour de son domaine spatial perceptif.

## ÊTRE ET PHÉNOMÉNOLOGIE

Avant d'entreprendre l'analyse complexe liant sémiotique et phénoménologie, il nous faut une définition explicitant notre démarche. Nous entendons le concept « phénoménologie » tel que défini par Merleau-Ponty, dans toute sa richesse de lien intersubjectif, mais surtout en ce qu'il implique un temps *individuel* parce qu'interne:

[...] Je ne suis pas le résultat ou l'entrecroisement des multiples causalités qui déterminent mon corps ou mon « psychisme », je ne puis pas me penser comme une partie du monde, comme le simple objet de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, ni fermer sur moi l'univers de la science. Tout ce que je sais du monde, même par science, *je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde* sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire [...] <sup>10</sup>

Dans *La Mise en scène*, il s'agit bien d'une appréhension particulière, personnelle du monde, des gens, des événements: toujours en mouvement, modifiable à merci, fonction de l'environnement et de l'état intérieur du *Sujet*. Nous parlons de *point de vue* et, dès la première page, il est évident que Claude Ollier se situe de ce côté de la perception du monde:

Sous l'effet de la torpeur, le point de vue se dédouble, se multiplie. Entre l'œil et l'objet le sommeil s'interpose [...]. Les contours s'estompent, les plans se distendent; au seuil de la pénombre, le cloisonnement s'effrite: sur ces données nouvelles, l'espace blanc se réédifie.  
(*La Mise en scène*, 1<sup>ère</sup> partie, chap. I, p. 43.)

## PASSAGE(S) EN FICTION

### 1. Pour un texte phénoménal

S'il nous a été possible de soulever le problème de la visée syntagmatique, liée à une (des) transformation(s) de

l'actant Lassalle, c'est parce que ce dernier s'inscrivait dans une temporalité propre à l'œuvre. Nous voulons, maintenant, rendre compte de l'aporie conceptuelle qui surgit en regard de ce que nous avons énoncé jusqu'ici. Tout d'abord, la prise en compte des transformations vécues par Lassalle n'a été possible qu'en raison de l'acceptation implicite d'une temporalité «allant de soi» dans l'œuvre. Pourtant, *La Mise en scène* déstructure, depuis la première page, toute conception systématisée du «passage du temps».

Ainsi, aucun code, si ce n'est celui de la rupture spatio-temporelle, ne régit les changements de chapitre:

I Derrière ses paupières closes se forme bientôt un quadrillage noir et blanc, sur lequel court en diagonale un pion aux ciselures inhabituelles, à la démarche hésitante et inégale, pareille à celle d'une petite mécanique à peine remontée.

II La plus grande partie du carrelage est dissimulée sous un tapis de haute laine d'un bleu criard [...]

(*Ibid.*, chap. I-II, p. 51)

Le «carrelage» pourrait être pris comme référent du «quadrillage noir et blanc», il n'en est rien. Le lecteur est victime d'une *illusion d'optique* due à son attente d'être en présence d'un texte chronologique. Cette erreur de jugement est vite corrigée dans les pages qui suivent.

Bien que le narrateur soit instance énonçante dite en *focalisation zéro*, nous préférons le terme de «mobile» donné par Gérard-Denis Farcy<sup>11</sup>: l'acte de compréhension du monde est toujours accompli par Lassalle. Dans notre exemple, le narrateur, ou focalisateur, change de point de vue, dans le même temps que le personnage s'inscrit dans une temporalité et une spatialité différentes. Dans le deuxième chapitre, l'ingénieur n'est plus couché – entre le sommeil et le réveil –, mais se trouve dans le bureau du représentant colonial, le colonel Waton, lui-même représenté par le capitaine Weiss. Cependant, nous n'estimons pas la narration comme relevant d'une focalisation interne à la troisième personne, car les fluctuations, les aléas perceptifs, du personnage ne seraient alors plus justifiés par l'écriture, par la mise en scène scripturale. Si nous sommes parvenu à définir une successivité identitaire chez Lassalle, c'est parce que nous avons pris en compte une temporalité qui lui était *spécifique*, comme le dit Merleau-Ponty:

Si nous réussissons à comprendre le sujet, ce ne sera pas dans sa pure forme, mais en le cherchant à l'intersection de

ses dimensions. Il nous faut donc considérer le temps en lui-même, et c'est en suivant sa dialectique interne que nous serons conduits à refondre notre idée du sujet.<sup>12</sup>

Le texte fonctionne sur la perpétuelle mise en branle des «intersections» de «dimensions» du sujet. L'intentionnalité d'Ollier est prégnante dans ce double système temporel, dont il dit dans une interview:

[...] Il remet en cause l'idéologie dont nous imprègnent la tradition familiale, l'école, les manifestations culturelles, et qui nous apprend à *ordonner chaque événement de notre vie en fonction de la continuité du temps et de la place que nous y tenons* [...] <sup>13</sup>

Avant d'aborder la temporalité qui fluctue au rythme des démarches – physiques et mentales – du personnage, signalons que le monde perçu est une construction contingente des évolutions et des stimuli enregistrés par l'ingénieur. Ainsi, l'objet perçu

[e]n tant qu'il est devant moi et offre à l'observation ses variations systématiques, se prête à un parcours mental de ses éléments et il peut, au moins en première approximation, être défini comme la loi de leurs variations.<sup>14</sup>

Les remises en cause des «interprétations» faites sur l'objet «en terre rouge», rencontré à plusieurs reprises dans le texte, sont donc inhérentes à son assujettissement au contexte de perception du personnage. Nous citons différentes occurrences:

Trois fauteuils à dossier réglable sont installés côte à côte sur le tapis, face à la cheminée, où des bougeoirs au vernis ocre voisinent avec une cruche et *un ustensile en terre rouge* qui, de l'autre bout de la pièce, *peut être pris pour une massue ou un brûle-parfum*.

(*La Mise en scène*, 1<sup>ère</sup> partie, chap. II, p. 52; nous soulignons)

Plus tard, dans un autre lieu, Lassalle perçoit l'objet tout autrement:

L'objet est en terre cuite rougeâtre, mais ce n'est évidemment pas une massue: la boule, hors de proportion avec le manche, est percée d'une multitude de petits trous ronds, elle se balance au bout du manche...

(*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XII, p. 188)

Les apparitions de l'objet *indécryptable* se multiplient à partir de cette description et en lien avec son utilisateur, Idder:

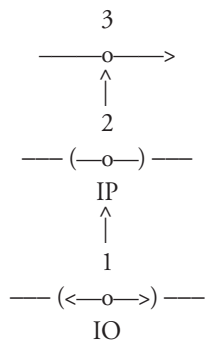
[...] il ne s'agissait pas d'une massue, hier, mais de cet ustensile en terre cuite dont un exemplaire trônait sur la cheminée, dans le bureau du capitaine, entre la cruche et les bougeoirs: un manche très court strié de rainures pointillées, une masse sphérique, probablement creuse, percée de multiples petits trous ronds. (*Ibid.*, chap. XIII, p. 192)

Nous pouvons noter que la confusion sur l'utilisation de l'instrument – «massue», «objet décoratif», «arme» – est inversement proportionnelle à la précision qualitative de sa description, de plus en plus rigoureuse. Nous verrons donc comment ce rapport «corps-objets du monde» est lié au déplacement dans le temps du personnage.

## 2. Temps et narration

Nous avons constaté que l'instance énonçante d'origine n'était pas l'instance projetée. Cependant, c'est bien cette dernière qui «vit» le temps de l'expérience, modalisé par le présent narratif, qui nous est, par un regard autre – second –, rapporté comme événement.

On pourrait formuler cette distorsion selon un ensemble schématique ternaire:



La mise en perspective de trois temps «successifs», tels que les perçoit le lecteur de *La Mise en scène*, est des plus délicates à définir. Pour expliciter notre schéma nous citons Jean-Claude Coquet:

La double orientation [des flèches] renvoie au site de l'instance énonçante, à sa mobilité, au point de vue qui est le sien, à la perception qu'il a des objets stables ou instables qui structurent son propre champ de réalité.<sup>15</sup>

Ainsi, le narrateur (1) se définit par sa position «première» d'instance énonçante, son champ d'action nous renvoie à la perception «mouvante» de l'instance projetée (2), qui nous est proposée comme personnage principal

dans le texte: Lassalle. «Des parenthèses mobiles marquent les frontières instables d'un champ phénoménal»<sup>16</sup> personnel. Enfin, sous sommes placés devant la narration de l'histoire lue (3), comprise comme temps objectif, subsumant la multiplicité des expériences.

Ce schème conceptuel du temps permet d'interpréter différemment la question de la mise en abyme textuelle, qui surgit au détour de certains détails «laissés» aux regards du lecteur. Ainsi, à la page 166:

[...] Il n'est plus très loin de dix heures. Mieux vaut se remettre à marcher: ce n'est pas le moment d'attraper froid.  
(*La Mise en scène*, 2<sup>e</sup> partie, chap. IX)

Nous ne savons pas alors que Lassalle «doit» tomber malade, nous l'apprenons seulement au chapitre XIII du livre. Ce n'est donc effectivement «pas le moment».

Jean Ricardou résume assez bien la caractéristique de la mise en abyme par ces quelques mots: «[elle] a d'autant mieux informé sur l'avenir que l'avenir, mis en périphérie, l'a confirmée en s'y conformant»<sup>17</sup>.

La réalité objectivée de l'objet livre ne résout pas pour autant l'irréductible aporie de l'appréhension de la narration. Le temps objectif que nous concédons au récit final de *La Mise en scène*, tel qu'il se présente aujourd'hui, ne se justifie que dans sa mise en perspective avec une «stabilité» de la (des) lecture(s) possible(s) de l'histoire.

Ce temps «prétexte» est analysé par Maurice Merleau-Ponty comme

[l]e temps constitué, la série des relations possibles selon l'avant et l'après, [ce] n'est pas le temps même, c'en est l'enregistrement final, c'est le résultat de son *passage* que la pensée objective présuppose toujours et ne réussit pas à saisir.<sup>18</sup>

Les modifications perceptives qui traversent l'œuvre, entraînant l'ingénieur sur le chemin de l'autonomie et de sa révélation en tant que *Sujet de droit*, sont inhérentes à son *passage* temporel dans un espace qui, en retour, lui manifeste son altérité personnelle.

Nous avons déjà noté les différentes occurrences liées à «l'objet en terre rouge», qui prend une nouvelle signification dans le même temps qu'il perd son sens premier, à chaque «resurgissement». C'est par le «voyage dans la temporalité» qu'une compréhension renouvelée est envisageable:

À chaque moment qui vient, le moment précédent subit une modification: je le tiens encore en main, il est encore

là, et cependant il sombre déjà, il descend au-dessous de la ligne des présents; *pour le garder, il faut que je tende la main à travers une mince couche de temps*.<sup>19</sup>

Les objets subissent aussi le contre-coup de «l'évolution» du temps. «L'objet en terre rouge» répond toujours aux critères «terre», «rouge», au «manche court» et à la «tête ronde», et pourtant il reste *autre*, en raison de la «mince couche de temps» qu'il a traversée, au même titre que le personnage qui le perçoit «massue», «arme», «enfumoir».

Ce passage au crible *du temps – par le temps* – se lit de la même manière dans les transformations physiques de Lassalle, perçues par le regard des autres, ou par lui-même :

Ce n'est pas le front qui l'inquiète, mais le menton et les joues : voilà quatre jours qu'il ne s'est pas regardé dans une glace, et il découvre une barbe poivre et sel, rêche, inégale, désordonnée, en complet désaccord avec la chevelure.

(*La Mise en scène*, 2<sup>e</sup> partie, chap. IX, p. 142)

Déjà cité, ce passage est essentiel pour l'analyse des transformations subies. «Voilà quatre jours» qui sont passés, et Lassalle lui-même peut constater les modifications que le temps «éloigné» a opérées sur son corps. Seuls les cheveux sont encore à même de lui rappeler celui qu'il *était*, le jour de son arrivée.

Plus loin dans le texte, plus tard, une fois que Lassalle a davantage cerné les rites, assimilé les coutumes, une fois qu'il devient *Sujet positif*, alors nous pouvons lire :

– Le cheick dit qu'avec ta barbe, comme ça, tu as l'air de quelqu'un de la tribu. Tu es tout à fait comme nous!

(*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, chap. XVI, p. 215)

Le prédicat «être comme nous» signale l'opération *transférentielle* qu'est en train de vivre Lassalle. Il est pris dans le cours d'un procès l'amenant du *même* à l'*autre*, selon *notre* point de vue d'Occidentaux. Évidemment, ce rapprochement de l'autre, qu'est encore le peuple autochtone pour l'ingénieur européen, n'arrive pas au moment propice. Le *Sujet* n'a pas pleinement réalisé son autonomie; il reçoit donc négativement cette «assimilation» :

Lassalle trouve que c'est Ba Iken qui ressemble à un «chrétien». Quant à s'apparenter au cheik Agouram, avec sa peau sombre, presque violette, ses joues rebondies, ses grands yeux blancs... (*Loc. cit.*)

C'est donc à travers la temporalisation des expériences du corps dit «propre», dans sa relation intersubjective au monde, que s'élabore le trajet sémiotique syntagmatique du *Sujet de quête* et que son statut actantiel est l'objet de modifications profondes. Cette «incorporation» phénoménologique du temps est au fondement de l'ensemble des trajets suivis, même par d'autres personnages que Lassalle. La perception et la compréhension des expériences diversement vécues ne sont modalisables que du point de vue du lecteur, à qui elles sont transmises, fixées par l'écriture, en événements.

#### DE L'ALTÉRITÉ

Arguer d'un statut en procès, c'est inscrire le corps dans une temporalité autant que conditionner les modalités du (des) changement(s) au mouvement, au déplacement.

Ancrer un personnage comme Lassalle dans une position rigide d'ingénieur européen ne permet pas de saisir la finesse de sa trajectoire. Le placer dans une position d'*étant*, et non d'*être en procès*, c'est l'inscrire dans la case du Un, de l'immuable. Ce qui n'a pas grand sens.

En revanche, accepter l'*être* en tant que modifiable, réversible et multiple, c'est, au-delà du *différend* qui prend place dans le langage – poétique –, permettre à l'actant sémiotique d'*assumer* son «instabilité». Nous pouvons le percevoir dans toute son organisation *être-paraître-advenir*, et cela au cœur de l'aporie interne de sa *différance* :

[...] le *a* provenant immédiatement du participe présent (différent) et nous rapprochant de l'action en cours du différer, avant même qu'elle ait produit un effet constitué en différent ou en différence (avec un *e*). Dans une conceptualité et avec des exigences classiques, on dirait que «différance» désigne la causalité constituante productrice et originaire, le processus de scission et de division dont les différents ou les différences seraient les produits ou les effets constitués.<sup>20</sup>

Cette notion de *différance* est en adéquation avec celle de *Sujet en procès*. Ainsi, les ruptures temporelles dans la narration peuvent se lire comme «en cours du différer», selon qu'on envisage le blanc de la page en «différance comme temporisation, différence comme espacement»<sup>21</sup>. Ainsi, lorsque Lassalle rencontre pour la première fois le «visage» de la jeune fille – Jamila-Yamina, l'instant est dramatique; cependant, l'espacement, la rupture narrative, place le lecteur en attente :

La nuque est légèrement relevée par l'accotoir. Les cheveux, très noirs, sont séparés par une raie médiane et tressés en nattes qui, de derrière les oreilles, retombent sur les épaules de chaque côté d'un collier de pièces d'argent montées sur une cordelette de soie. Le front est large, bien dégagé, le bas du visage très effilé, les joues creuses. Les lèvres, pleines, bien dessinées, sont agitées d'infimes tremblements. Les yeux, inhabituellement distants l'un de l'autre, semblent logés en lisière des tempes, par-delà la saillie des pommettes. Les paupières sont closes, les cils parfaitement immobiles. – D'où viennent-ils, dites-vous? [...]

(*La Mise en scène*, 1<sup>ère</sup> partie, chap. III, p. 64)

Ce fragment est décisif pour saisir les jeux de renvois, de différés, d'attente, dont nous parlons. La question «D'où viennent-ils?» introduit de l'étrangeté dans le cours de l'histoire et indique que du *différend* s'imisce toujours dans la narration, dans les moments importants:

Le différend est l'état instable et l'instant du langage où quelque chose qui doit pouvoir être mis en phrases ne peut pas l'être encore. Cet état comporte le silence qui est une phrase négative, mais il en appelle aussi à des phrases possibles en principe [...]<sup>22</sup>

C'est d'une jonction entre les épistémès du *différend* et de la *différence* que surgit l'efficace nouvelle de *La Mise en scène*. Le lecteur ne saisit tout d'abord pas la question, posée au masculin, qui vient comme clôturer la description physique de la jeune fille blessée. En intégrant les possibles du tissage et du «jeu avec le cadre narratif» que supposent les systèmes différenciels, alors la structure prend son sens, en regard des positions aléatoires du même et de l'autre.

Nous rejoignons Iouri Lotman, lorsqu'il écrit:

La structure relationnelle n'est pas la somme de détails matériels, mais *un assemblage de relations* qui est premier dans l'œuvre d'art et qui constitue son fondement, sa réalité. Mais cet assemblage se construit non comme une hiérarchie à plusieurs étages sans recouvrements internes, mais comme *une structure complexe de sous-structures qui se recourent l'une l'autre avec de nombreuses pénétrations d'un seul et même élément dans différents contextes constructifs*.<sup>23</sup>

L'introduction, dans le cours de *La Mise en scène*, d'un «même élément dans différents contextes constructifs» rejoint la fonction d'ancrage de la (de plusieurs) différence(s). Les reprises descriptives participent de cette reconnaissance

du même *en* l'autre, ou inversement de l'autre *à travers* le même. C'est sur cette *tèkhné* que se fondent les relations intersubjectives entre Lassalle et les autres.

Ainsi, nous pouvons lire, lorsqu'il croise pour la première fois Yamina-Jamila, l'*autre-elle-même*:

Les yeux verts, attentifs, inhabituellement distants l'un de l'autre, semblent logés en lisière des tempes, par-delà la saillie des pommettes. Le front est large, bien dégagé, le bas du visage très effilé. L'inclinaison de la tête met en valeur deux courbes concentriques: la ligne des sourcils, celles des lèvres souples et fines. Les cheveux, très noirs, sont séparés par une raie médiane et tressés en nattes qui contournent les oreilles et retombent sur le devant des épaules.

[...] Le cou est orné d'un collier de pièces d'argent montées sur une cordelette de soie [...]

(*La Mise en scène*, 2<sup>e</sup> partie, chap. III, p. 126)

Passer de l'une à l'autre, c'est *voir* toujours la *même*, mais *percevoir* la *différence* en jeu. Yamina se confond avec Jamila, mais resurgit chaque fois dans sa spécificité «propre»; comme Lassalle en tant que *Sujet de quête* opère des passages transitionnels de Moritz à Lessing, avant de se *reconnaître* dans l'*autonomie* d'action du second. Ces simulations de «variantes-similantes» entraînent des perturbations dans l'appréhension du texte. Nous parlons de «simulations» car la reprise inversée de la structure narrative nous fait prendre l'autre – personnage féminin – pour le même, alors que, selon l'épistémè de Jean Ricardou, nous devrions avoir affaire à la reprise du même en conjonction ou en disjonction de son thème initial, ce qui n'est pas ici le cas.

Cette confluence de diverses propositions conceptuelles, à la croisée d'une nouvelle pensée de l'écriture, nous oblige à concevoir différemment, plus subtilement, la littérature. Ainsi, il faut dégager l'apport théorique de la différence dans les relations *intersubjectives* entre l'*un* et *autrui*, ainsi que les perspectives théoriques qui regardent l'irréductibilité d'une interrogation sur la différence sexuelle.

## 2. La différence sexuelle

Avant tout, affirmons avec Jacques Derrida que [d]ès qu'il y a de la différence sexuelle, il y a des mots ou plutôt des traces à lire. Elle commence *par là*. Il peut y avoir de la trace sans différence sexuelle, par exemple pour du vivant asexué, mais il ne peut y avoir de différence

sexuelle sans trace, et cela ne vaut pas seulement pour nous, pour le vivant que nous appelons humain.<sup>24</sup>

Or, de *la trace* surgit partout dans le texte de *La Mise en scène*, dans la langue même des jeux de construction textuelle. Avant d'être confronté à l'autre, en partant au Maroc comme le personnage du livre, Claude Ollier explique qu'il lui était impossible d'entrer en contact avec la « chair » de la langue française :

Le français dans lequel j'écrivais, je ne sentais pas qu'il était susceptible d'*avoir prise sur ce que j'avais à tracer* – c'est-à-dire l'ensemble de mes rapports au monde dans lequel je vivais [...] <sup>25</sup>

Cette compréhension, phénoménologique, de l'écriture et de son caractère empiriste nous amène à repenser l'inscription de la différence sexuelle dans l'acte littéraire.

Ainsi, les fluctuations identitaires des personnages du récit ne se contentent pas des flous binaires Lassalle-Lessing, Jamila-Yamina, mais se jouent des identités sexuelles de chacune des couples.

Ainsi, la première scène de la caverne semble mettre en présence Lassalle et Yamina, avant que s'y superpose la scène vécue par Lessing-Jamila. Pris par surprise, dans la précipitation et par le travail des jeux d'ombres provoqués par les torches des intrus, les corps se « confondent » l'espace de quelques instants :

[...] Courbée en avant, la tête rentrée entre les épaules, elle franchit le seuil la première et se blottit dans un renfoncement, juste à droite de l'entrée : la voûte, très basse à cet endroit, oblige à s'accroupir, sous peine de la heurter du front. Le dos s'appuie au rocher, qui racle la toile du blouson, depuis le col jusqu'à la ceinture. Par terre, une légère couche de sable dissimule les graviers. La lampe est posée à même le sable, entre les doigts de pied nus et les gros souliers couverts de poussière.

(*La Mise en scène*, 2<sup>e</sup> partie, chap. IX, p. 169)

Dire qu'ils se confondent, c'est entendre que l'ajustement – l'agencement – descriptif de l'« état des lieux » mêle la perception fugace de deux corps. Les deux ne nous sont pas donnés dans une continuité chronologique, mais dans une contiguïté diachronique de la langue. Ce qui ajoute à l'*inquiétante étrangeté* de la rencontre fortuite.

La différence, subsumant toute forme de différence, se révèle alors dans l'étrangeté de la langue pratiquée par

l'auteur. Mais ce n'est pas uniquement à l'intérieur de la création du « texte artistique » que s'élabore et se conçoit une conscience – connaissance – de la différence sexuelle. Une phénoménologie de la réception peut mettre en jeu, telle une seconde écriture, ou une seconde lecture, cette histoire singulière qu'est la construction des identités sexuées :

[...] Hélène Cixous nous rappelle, autre paradoxe, que, si la différence sexuelle est toujours lue, elle est aussi lisante, c'est-à-dire qu'elle est lue, comme différence sexuelle, dans et par la différence sexuelle, à travers elle : c'est toujours un elle ou un il qui la lit [...] Cela signifie qu'il n'y a pas de lecture asexuelle, asexuée ou métasexuée de la différence sexuelle puisque celle-ci est à la fois lue et lisante.<sup>26</sup>

Comprendre le langage de la différence sexuelle dans le Maroc de l'ingénieur Lassalle suppose la remise en cause de toutes les perceptions connues – de la différence masculin/féminin –, élaborées, transcendées, par la pensée cartésienne du monde européen.

Par exemple, comment considérer la fuite perpétuelle de Yamina dès que les regards de l'« étranger » *croisent son chemin* ? :

La silhouette se découpe sur la clarté mate du ciel. La jeune fille s'est arrêtée au milieu du champ, à mi-chemin de l'arbre et du mur de pierres sèches [...]

Lassalle vient d'ouvrir les yeux... Peut-être les avait-il entr'ouverts depuis quelques instants, car elle s'est enfuie... Elle était devant lui, à trois ou quatre mètres de l'arbre, juste au milieu du champ, et maintenant elle se sauve, elle glisse à petits pas souples et coulés le long du sillon parallèle au mur [...] (*La Mise en scène*, 2<sup>e</sup> partie, chap. III, p. 126)

Comment ne pas comprendre, à travers ces échappées de la jeune fille, de même qu'à travers le (les) silence(s) de la (des) voix féminine(s), que c'est l'histoire de Lessing-Jamila qui transparaît, se rejoue, en une sorte de mouvement perpétuel du refoulement de l'autre féminin.

De même, pourquoi « D'où viennent-ils, dites-vous ? » est la première question qui vient aux lèvres du capitaine, alors que nous avons eu dans le paragraphe précédent la description d'une jeune fille – Jamila – agonisante ? Peut-être simplement parce qu'elle n'est pas dans une relation autonome à la féminité. C'est à la voix des hommes qu'elle *doit* son importance : *description* par le narrateur, *perception* teintée de pitié de Lassalle, *objet de travail* pour le repré-

sentant colonial du lieu, «*jeune fille désobéissante*» pour la communauté marocaine; et même, puisque nous parlions de réception du lecteur, *jeune fille blessée*, puis plus tard *amoureuse secrète* de Lessing.

L'inscription du corps féminin s'accomplit alors, principalement, par les mises en jeu de blancs, de suspensions, de perceptions voilées, pratiquées par le travail d'écriture de Claude Ollier. Peut-être pouvons-nous conclure – mais non clore – notre passage à travers *La Mise en scène* par ces paroles d'Hélène Cixous, qui rejoignent la matière du texte:

[...] j'ai toujours eu une passion pour un genre particulier de livres: les livres qui se sauvent. Entendez-le en faisant résonner la langue: qui se sauvent, qui échappent à toute page au sort des livres. Qui ne se referment pas, qui nous laissent tomber, qui ne finissent pas.<sup>27</sup>

C'est dans cette perspective de non-forclusion de l'épistémè littéraire que notre travail voudrait s'inscrire.

Toute notre démarche conceptuelle, prenant en compte la sémiotique des instances et la philosophie phénoménologique, nous a permis de constituer, sur la base d'un texte contemporain, un raisonnement dégageant des théories, critiques, de la littérature, d'approche moins formalisante. Considérer le personnage comme détenteur d'un corps «propre», soumis ou non à certaines forces et vivant des expériences qui nous sont rapportées comme événements, permet de remettre à (sur) l'œuvre les considérations réifiées de certaines interprétations narratologiques classiques.

Interroger le texte, en le considérant comme un tissage d'éléments aussi variés que l'imaginaire, la syntaxe et la logique constitutives de la création fictionnelle, permet d'introduire des concepts d'ouverture, telles l'aporie et la différance. Subsumer ces *nodules* théoriques sous la logique analytique, c'est accepter d'être débordés par eux, dans toute leur richesse sémiologique et philosophique. C'est, en effet, à travers leur «libre signifiant», et en l'absence de nomenclatures trop rigides – dans leur possibilité de jouer *hors-cadre* –, que les plus grandes ouvertures épistémologiques deviennent intéressantes, parce que singulières, et permettent une plus grande compréhension de l'événement d'écriture.

#### NOTES

1. Voir M. Calle-Gruber (1989) pour une étude minutieuse de la notion d'aporie textuelle.
2. Pour éviter toute confusion, il s'agit, dans cette phrase, des trois termes narratologiques définis par G. Genette, 1972: 72.
3. J.-C. Coquet, 1984: 60.
4. *Ibid.*, p.66 (en gras dans le texte).
5. *Ibid.*, p.67.
6. J.-F. Lyotard, 1983: 9.
7. J.-C. Coquet, 1984: 68 (en gras dans le texte).
8. *Ibid.*, p.69 (en gras dans le texte).
9. *La Mise en scène*, 3<sup>e</sup> partie, chap. VII, p.307. Pour comparer, voir les pages 189-190, 256-257.
10. M. Merleau-Ponty, 1945: II; nous soulignons.
11. G.-D. Farcy, 1991: 44-45-46.
12. M. Merleau-Ponty, 1945: 469-470.
13. «Les Jeux de Claude Ollier», *Le Magazine Littéraire*, n°213, propos recueillis par B. Noël, déc. 1984, p.97.
14. M. Merleau-Ponty, 1945: 175.
15. J.-C. Coquet, 1993: 13.
16. *Loc. cit.*
17. J. Ricardou, 1990: 70.
18. M. Merleau-Ponty, 1945: 474; souligné dans le texte.
19. *Ibid.*, p.476; nous soulignons.
20. J. Derrida, 1972: 9.
21. *Loc. cit.*
22. J.-F. Lyotard, 1983: 29.
23. I. Lotman, 1979: 126; nous soulignons.
24. J. Derrida, 1994: 74-75; souligné dans le texte.
25. «La Langue natale/La Langue de l'autre», (entretien avec M. Calle-Gruber), *Spirale*, no 7, mars 1995, p.6; nous soulignons.
26. J. Derrida, 1994: 86-87; souligné dans le texte.
27. H. Cixous, 1992: 129.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CALLE-GRUBER, M. [1989]: *L'Effet-Fiction – De l'illusion romanesque*, Paris, Éd. Nizet.
- CIXOUS, H. [1992]: «En octobre 1991...», dans *Du féminin*, Grenoble/Québec, P.U.G.–Le Griffon d'argile.
- COQUET, J.-C. [1984]: *Le Discours et son Sujet I*, Paris, Klincksieck;
- [1993]: «Temporalité et phénoménologie du langage», *Sémiotiques*, n°5; repris dans *La Quête du sens*, Paris, P.U.F., 1997.
- DERRIDA, J. [1972]: «La Différance», *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit.
- [1994]: «Fourmis», *Lectures de la différence sexuelle*, Paris, Éd. Des femmes.
- FARCY, G.D. [1991]: «Focalisation», *Lexique de la critique*, Paris, P.U.F.
- GENETTE, G. [1972]: *Figures III*, Paris, Seuil, coll. «Poétique».
- LOTMAN, I. [1979]: *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard.
- LYOTARD, J.-F. [1983]: *Le Différend*, Paris, Minuit.
- MERLEAU-PONTY, M. [1945]: *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- OLLIER, C. [1958]: *La Mise en scène*, Paris, Minuit; repris chez Flammarion, coll. «G.F.», 1980.
- RICARDOU, J. [1990]: *Le Nouveau Roman*, Paris, Seuil, coll. «Points».



# INTERSUBJECTIVITÉ ET TENSIVITÉ

## dans *Tu ne t'aimes pas* de Nathalie Sarraute

NICOLAS COUÉGNAS

APORIE DE L'INTERSUBJECTIVITÉ  
ET SÉMIOTIQUE TENSIVE

La sémiotique tensive et perceptive, qui prend son essor depuis les années quatre-vingt-dix<sup>1</sup>, ouvre aux chercheurs un horizon d'investigation presque vertigineux. Jacques Fontanille écrit à ce propos que « dans son effort pour constituer un espace tensif dans la théorie de la signification, la sémiotique d'aujourd'hui doit réexaminer la plupart des problématiques: la narrativité, les structures élémentaires, l'énonciation, et [...] les figures de discours »<sup>2</sup>. On veut profiter de ce mot d'ordre pour faire resurgir un problème d'importance, celui de l'intersubjectivité. Qu'advient-il de l'intersubjectivité dans l'espace tensivo-perceptif? Pour tenter de répondre, nous revenons, sémiotique oblige, aux textes eux-mêmes. *Tu ne t'aimes pas*<sup>3</sup>, écrit par Nathalie Sarraute après cinquante années d'exploration des tropismes, ces mouvements perceptifs véhiculés par le langage, constitue selon nous une pièce essentielle de l'œuvre sarrautienne. L'auteur y révèle, dans une forme exclusivement dialogique, qui oscille entre roman et théâtre, le cœur du fonctionnement tropismique. Or il apparaît dans cet écrit que le cœur du tropisme est fondamentalement intersubjectif. Nous formons donc l'hypothèse qu'il est possible d'établir, à partir du texte de Sarraute, un modèle de l'intersubjectivité qui prenne en compte les contraintes phénoménologiques et constitue à ce titre le fondement d'une sémiotique tensive de l'intersubjectivité.

Rappelons brièvement, pour les besoins de l'analyse, les enjeux et les règles de la constitution de cet espace tensif. Sa mise en place correspond à la nécessité de prendre en compte, dans l'élaboration de la signification, la dimension sensible. Les discours ne sont plus ainsi conçus comme la simple réalisation de programmes narratifs, mais comme indissociablement liés à l'activité des

sujets sentant-percevant. La sémiotique tensive rejoint ainsi les préoccupations de sémiotiques plus spécifiquement cognitives et perceptives, telle celle élaborée par Pierre Ouellet au Québec. Plus largement, il semble qu'une partie des sciences cognitives s'accorde sur le fait qu'il paraît dorénavant difficile de faire l'économie de l'enracinement corporel du sujet dans le monde. La référence à la phénoménologie husserlienne et merleau-pontienne, adaptée à l'épistémologie propre à la sémiotique, devient dès lors tout à fait logique, et explicite.

Dans ce réinvestissement, la sémiotique est presque condamnée à rencontrer, avec bénéfice espère-t-on, certains problèmes de la phénoménologie et, en premier lieu, celui de l'intersubjectivité, dont Ricœur affirme qu'il constitue l'une des apories principales de la phénoménologie de Husserl<sup>4</sup>. Le problème, selon Ricœur, est aussi simple que radical: si le monde se constitue en moi, n'a de sens que dans l'acte noétique qui me lie à lui, que devient alors cet autre sujet, devant moi, qui partage avec moi cette même faculté? Si « la phénoménologie est "élucidation de moi-même" – "égologie", comment autrui justifiera-t-il jamais son altérité »<sup>5</sup>. En d'autres termes, soit je partage avec l'autre cette faculté de viser le monde, et il faut alors parler d'une cofondation du monde, soit le monde n'a de sens que dans ma sphère propre, mais alors je nie l'autre, en le transformant en simple objet du monde. D'un côté, un déterminisme intersubjectif où le monde est cofondé et, de l'autre, une position solipsiste indépassable qui réduit le monde à ma propre sphère d'intentionnalité.

La démarche de certains phénoménologues, pour résoudre l'aporie, a consisté à établir entre soi et l'autre un fonds commun. Celui-ci peut être positif ou négatif (Levinas, Ricœur *versus* Hegel, Sartre), mais il prend pour principe de respecter, au moins en partie, l'identité de chacun comme vécu phénoménologique. On trouve ainsi

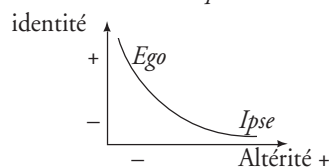
la notion d'*intropathie*, ou chez Scheler celle de *sympathie non fusionnelle*<sup>6</sup>, chez Levinas l'idée d'une *vulnérabilité* fondamentale<sup>7</sup> qui lie, ou plutôt expose l'un au regard de l'autre, ou chez Ricœur la notion de *respect*<sup>8</sup> comme catégorie subsumant toutes les autres, fussent-elles positives ou négatives. Dans tous les cas, la propriété fondamentale semble être la suivante: *il y a de l'autre en moi de la même manière qu'il y a de moi en l'autre*, ce que Ricœur résume par le terme d'*ipséité*<sup>9</sup>. Nous proposons de nommer *ipse* la part de l'autre en moi et *alter ego* la part de moi en l'autre. À la tension *a priori* irréductible entre moi et l'autre se substitue une nouvelle articulation, qui met en tension l'identique et le différent à l'intérieur de chacun, et permet de la sorte d'appréhender un type de communicabilité entre l'un et l'autre.

Moi	Autrui	Ipséité
Iipse	Alter ego	

*schéma 1*

On entrevoit déjà quels bénéfices la sémiotique tensive peut tirer de cette articulation. Premier bénéfice, non des moindres, elle montre d'emblée son efficacité. On sent en effet, dès l'abord, comme un parfum tensif dans cette *ipséité*. Cette catégorie pose en effet le problème de la coexistence en un point, une personne incarnée dans l'espace et le temps, de catégories existentielles différentes. Les catégories de l'identique et du différent n'existent pas l'une après l'autre, déposées arbitrairement dans le flux de la linéarité temporelle, sans autre lien entre elles que la consécution. Elles sont au contraire tenues ensemble par un rapport de concession, ce qui signifie que chacune n'existe que dans la tension qui l'unit à l'autre. D'autre part, je ne suis pas tour à tour absolument moi puis absolument différent, mais soumis continûment, avec plus ou moins de force, à ces deux catégories. On reconnaît là deux caractéristiques dues à une structure tensive, que l'on peut représenter sous la forme de corrélation de gradients.

*Corrélation inverse de l'ipséité*

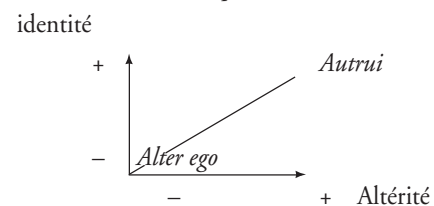


*schéma 2*

Ce qui permet de faire apparaître clairement que, d'une part, à une augmentation de l'identité correspond une baisse de l'altérité et inversement – il y a donc corrélation inverse des gradients – et que, d'autre part, l'affirmation de l'un ne se conquiert que sur la négation de l'autre. Ainsi, dans la linéarité temporelle, il n'y a pas simple substitution d'un terme à un autre, mais à tout moment une tension entre la sommation de l'un et la négation de l'autre. Voilà déjà une première formulation de la coexistence en un point des catégories apparemment opposées de l'identité et de l'altérité.

On doit ajouter que sans cette structure concessive, inhérente à l'organisation tensive des catégories, l'identité personnelle n'est pas pensable. Si à un temps  $t + 1$  je sais être le même qu'au temps  $t$ , un lien doit exister entre mes deux états. S'il n'y avait que substitution d'un état à un autre il n'y aurait pas d'identité permanente. Paul Ricœur illustre ce lien nécessaire par la promesse<sup>10</sup>: respecter une promesse, en effet, c'est tenir un engagement pris dans un état antérieur, c'est donc affirmer en continuité le maintien de son identité. Ce qui donne en outre un bel exemple du poids de l'intersubjectivité: ma propre altérité, celle à laquelle m'expose ma prise au temps, devient un facteur d'identification grâce à l'engagement que je contracte avec autrui. À nouveau, la spécificité de l'autre en tant qu'autrui se fait sentir et impose son déterminisme. Autrui n'est pas simplement autre, puisqu'il agit et donc participe à mon identité. La corrélation inverse a permis de rendre compte de la relation tensive à l'autre. On peut maintenant tenter de caractériser la relation à autrui à partir de la corrélation converse:

*Corrélation converse de l'ipséité*



*schéma 3*

Il faut noter qu'en superposant les corrélations on obtient une configuration qui s'apparente à un carré sémiotique, en l'occurrence celui de l'*ipséité*, contrôlé par les paramètres de l'identité et de l'altérité:

Valences de l'ipséité  
identité

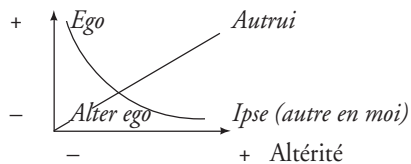


schéma 4

Dans la terminologie de Jacques Fontanille et Claude Zilberberg, cette première articulation tensive, qui structure le sens en profondeur, est une *valence*<sup>11</sup>, c'est-à-dire une association d'au moins deux gradients, nécessaire à l'émergence d'une valeur. Dans le cas présent, nous dirons qu'il s'agit des *valences de l'ipséité*, qui conditionnent et structurent les valeurs de l'identité.

#### LA PARTITION PRONOMINALE DE L'ESPACE SARRAUTIEN

Dans le cadre présent, nous désirons simplement indiquer quelques pistes, à partir du texte de Nathalie Sarraute, pour faire le lien entre les valences identitaires proposées, sur la base des paramètres de l'identité et de l'altérité, et leur appropriation potentielle par les sujets en discours. L'identité et l'altérité ont été décrits comme des forces, qui traversent le sujet, agissent comme force d'attraction ou de répulsion. C'est le niveau *hylétique*, le plus profond, où la signification n'est encore qu'un ensemble de forces non polarisées. Intervient ensuite le sujet, qui en tant que centre d'intentionnalité projette sur le monde son champ de présence. À partir de ce champ de présence, se met en place une première catégorisation des forces qui agitent la *hylé*, autour des paramètres de la présence et de l'absence. Un pas de plus dans la catégorisation sémiotique et les paramètres encore phénoménologiques de la présence et de l'absence se scindent en quatre modalités d'existence: le *réel*, le *virtuel*, l'*actuel* et le *potentiel*. Un jeu est alors possible, une rhétorique, où les valeurs ne sont plus simplement présentes ou absentes, mais distribuables sur l'ensemble des modalités d'existence. Nous avons vu précédemment que l'identité et l'altérité n'étaient pas dans un rapport de substitution, mais toujours coprésentes, liées par la concession tensive. On peut dès lors envisager que le résultat des tensions entre

identité et altérité, décrit en ses positions extrêmes comme carré sémiotique de l'*ipséité*, se distribue à son tour sur les modalités d'existence. On observe alors, sur le modèle d'une rhétorique tensive, l'ébauche d'une rhétorique identitaire. Le sujet peut grâce à cette rhétorique faire face aux formes d'altérité rencontrées, tout en affirmant en continuité son identité. Ainsi, confronté dans une quelconque interaction à une image de lui jugée trop «altérante», autrement dit qui nie son identité, le sujet en danger pourra refuser d'assumer le simulacre de lui-même réalisé sans perdre pour autant son identité assumée, cachée dans les tréfonds du virtuel.

Après ce détour, il est maintenant possible de pénétrer dans le texte de Nathalie Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*<sup>12</sup>, pour montrer ce qu'il advient de cette rhétorique identitaire dans le discours. Ce texte est l'une des nombreuses variations sur le thème des tropismes. L'auteur y scrute, comme à son habitude, une des failles du langage, agrandie, démesurément, comme en laboratoire. Un mot, une intonation particulière, un jugement apparemment anodin révèle la faille: c'est le tropisme, qui contamine l'ensemble du discours et devient l'objet même de ce discours. *Tu ne t'aimes pas* se présente au premier abord comme un dialogue où se mêlent plusieurs voix, difficilement identifiables. On découvre rapidement que toutes ces instances énonciatives sont le fait d'un seul personnage. Il s'agit d'un dialogue intérieur, un soliloque, poursuivi par un unique personnage, qui donne successivement la parole aux différentes instances dont il se sent constitué. Dans ce for intérieur, chaque intervenant s'affirme comme partie intégrante d'un *nous* et ne prend la parole qu'au nom de ce *nous*. Le problème du *nous*, responsable de son émergence en tant que tel, a déjà eu lieu. L'une des instances a osé se poser comme *je*, elle a osé entrer en interaction verbale avec l'extérieur, avec *eux*. Ce faisant, elle a commis l'irréparable de s'exposer à l'autre, de devenir un *tu*, c'est-à-dire une part de soi-même qui ne s'appartient plus totalement puisque l'autre en est juge. Est advenu ce qui devait advenir inévitablement avec l'entrée dans l'espace de l'altérité par excellence, l'espace de la parole:

[...] ils te l'ont dit: Tu ne t'aimes pas. Toi [...] Toi qui t'es montré à eux, toi qui t'es proposé, tu as voulu être de service [...] tu t'es avancé vers eux [...] comme si tu n'étais pas seulement une de nos incarnations possibles, une de nos virtualités [...] tu t'es séparé de nous, tu t'es mis en avant comme notre unique représentant [...] Tu as dit «je» [...] (p. 9)

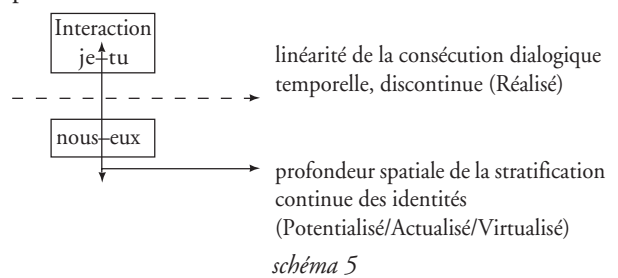
Tout est dit, dès la première page: les *nous*, réunis dans l'espace de leur for intérieur, délibèrent sans fin pour réparer l'outrage. Un *je*, en s'exposant comme *tu* par le fait même de se poser comme *je* face à autrui, a encouru la sentence suprême: *tu* lui a fait découvrir qu'il ne s'aimait pas! Et les *nous* de se demander sans fin ce que cela peut signifier de s'aimer soi-même. C'est là le cœur du tropisme: s'entendre dire que l'on ne s'aime pas. Mais la prose sarrautienne est toujours un peu plus subtile qu'on ne le croit, à s'échapper toujours dans le langage. Ainsi, sans trop entrer dans le détail, on peut lire dès le titre un énoncé tout à fait exemplaire, qui donne une clé pour l'interprétation. «Tu ne t'aimes pas» peut signifier un jugement porté sur nous par autrui. Mais il peut également contenir un autre sens, plus proche de la thématique de Sarraute: dans «tu ne t'aimes pas», c'est peut-être tout simplement *Tu* qui n'aime pas *Toi*. Ce qui revient à dire que c'est le fait même de s'engager dans l'échange conversationnel qui crée le non-amour de soi. Dès que je dis je, je deviens un tu, devenu un tu, je ne puis plus m'aimer. Une partie de moi s'est désolidarisée, n'étant plus l'unique, une identité qui forme un tout, mais une chose morcelée; cet amour de soi que l'on doit se porter n'a plus d'objet.

Il s'agit donc d'une affaire de pronom. Sarraute, sous couvert de dialogue, étudie un principe purement linguistique: l'entrée dans le dialogue impose une partition pronominale qui, par ses lois de constitution, dicte la phorie et décide donc également des axiologies qui structurent les personnes. On retrouve dans cette proposition la position de Benveniste, pour qui le seul fondement possible de la subjectivité est de nature linguistique, attaché aux caractéristiques de la première personne, le je. Il y a chez Sarraute une même primauté du fait linguistique. Les pronoms et personnes qui couvrent les différents statuts de l'identité ne prennent vie qu'à l'intérieur d'une histoire conversationnelle. La partition pronominale de Nathalie Sarraute présente en outre l'intérêt supplémentaire de contenir quatre termes, *je*, *tu*, *nous*, *eux*, ce qui laisse prévoir un rapprochement, pas tout à fait fortuit, avec les quatre modalités d'existence de la rhétorique identitaire ainsi qu'avec les valences de l'*ipséité*, évoquées précédemment.

Pour tenter ce rapprochement il faut décrire quelques-unes des caractéristiques principales de cette syntaxe pronominale.

#### DESCRIPTION SOMMAIRE DE LA PARTITION

Dans l'interaction verbale proprement dite, se mettent en place le *je* et son complément le *tu*. Ces deux pronoms personnels, deux personnes pour la linguistique de l'énonciation, sont les seuls à être effectivement réalisés pendant l'échange. Simultanément, mais dans une dimension que l'on pourrait dire verticale, perpendiculaire à la chaîne horizontale syntagmatique, apparaissent le *nous* et son complément, le *eux*. Ces deux positions ne sont pas réalisées, mais elles pourront être soit virtualisées, soit actualisées, soit potentialisées.



Dès qu'il y a interaction verbale réalisée entre un *je* et un *tu* apparaissent donc, sous d'autres modalités d'existence, le *nous* et le *eux* qui leur correspondent. Le *nous* est co-occurent du *je* et le *eux* co-occurent du *tu*. Par rapport aux quatre positions dégagées à partir des valences de l'*ipséité*, il semble que l'on peut maintenant homologuer dans le texte de Sarraute *je* à *Ego*, *tu* à *Autrui*, *eux* à *Alter Ego* et *nous* à *Ipsé*. Ainsi, les quatre formes pronominales seraient la manifestation linguistique du fonds phénoménologique de l'*ipséité*.

Le *je*: il est une partie qui se détache du *nous* pour entrer dans l'irréversible linéarité du langage. Dans cette dimension, où le *tu* l'a happé, il est partiellement coupé de sa référence identitaire, de la totalité du *nous* qui ne peut intervenir directement sur la parole du *je*. L'un des *nous* se souvient:

[...] quand l'un d'entre nous se détache de nous tout à coup, s'élance [...] tu avais pris la parole, tu la détenais [...] on ne pouvait pas interrompre le cours des mots qui coulaient de toi vers eux, qu'ils absorbaient [...] (p. 10)

Seule la réalisation de l'ensemble du *nous* dirait la totalité de la personne, or, à cause de la contrainte de la linéarité, les instances du *nous* ne peuvent prendre la parole que successivement. Sarraute donne ici une image de l'altérité inhérente à l'inscription dans le flux de la temporalité.

Sous cet aspect, la temporalité se donne à lire comme une linéarité discrétisée, dans la mesure où le *je* n'y fait que des apparitions ponctuelles, coupée de la permanence de son identité. L'auteur donne également son antidote, les ratiocinations de ce nous, toujours occupé à rattraper les excès du *je* qui s'est détachée en déléguant par exemple un autre *je*, capable de s'arracher aux deux formes d'altérité que sont le *tu* et le temps.

Le *tu*: dans l'espace sarrautien c'est l'instance menaçante, qui à la fois renvoie à *eux* et à *je*. À l'instar du *je*, le *tu* est une partie qui s'est détaché d'une totalité, le *eux*. On peut noter tout de suite que, alors que le *nous* est de nature intéroceptive, puisqu'il désigne le for intérieur du *je*, le *eux* dont s'est détaché le *tu* ne désigne pas le for intérieur d'autrui qui me parle, mais l'ensemble de toutes les autres personnes dont fait partie autrui. Mais le *tu*, c'est également le *tu* que l'autre m'adresse, c'est-à-dire cette image dans laquelle il m'enferme. Quand le *tu* me fige, il me déloge de mon *nous*, pour m'intégrer à la collectivité sans fonds identitaire que représente le *eux*.

Le *nous* et le *eux*: de même que je m'accorde une profondeur virtuelle, mon *nous* qui me permet d'échapper aux assignations d'autrui, j'attribue à autrui une profondeur qui n'est pas réalisée. Je vois derrière le *tu* qui me fait face un *eux* qui lui donne ses pouvoirs, dont celui de s'aimer. Mais alors que le *nous* est condamné aux registres du virtuel ou de l'actuel selon le degré de pression exercée sur le *je*, le *eux* appartient toujours au registre du potentiel, il reste en permanence immédiatement disponible derrière le *tu*. Ce que l'on résume par le schéma suivant:

Position pronominale		Modalité d'existence
JE	TU	Réalisé
NOUS	EUX	Potentialisé
		Virtualisé /Actualisé

schéma 6

Cette caractéristique détermine chez Sarraute la possibilité de s'aimer soi-même. Chez autrui, en effet, pas de vertige de la profondeur, pas d'incapacité à se réaliser en totalité puisque sa seule profondeur est son appartenance à une collectivité. De façon plus détaillée, cette structure va de pair avec un ensemble de traits, opposables, qui caractérisent le *nous* et le *eux*, et déterminent les axiologies qui peuvent circuler dans chacune des partitions pronominales.

À titre d'exemple, on peut mentionner brièvement quelques-unes de ces caractéristiques. Ainsi, le nous est composé d'une infinité d'instances qui forment un ensemble ouvert, incommensurable:

«Oh oui», explique l'un des je, «il y en a tant [...] comme des étoiles dans le ciel [...] toujours d'autres apparaissent dont on ne soupçonnait pas l'existence [...] alors vous voyez, j'ai renoncé, je suis l'univers tout entier, toutes les virtualités, tous les possibles [...] l'œil ne les perçoit pas, ça s'étend à l'infini [...]». (p. 17)

Alors qu'à l'inverse, les *eux* sont en nombre fini et forment un espace clos. C'est grâce à la fermeture de cet espace que les *eux* chez Sarraute parviennent à se définir uniquement à partir des catégories de l'appartenance au groupe. Si l'on interroge l'un d'eux, avec un peu plus d'insistance, sur sa profondeur, il parvient au chiffre extraordinaire de deux:

[...] «vous voyez c'est assez complexe [...]», confie l'un d'eux, «il y a deux hommes en moi, je suis tantôt l'un tantôt l'autre, pas les deux à la fois [...] je tiens ça de mon grand-père, il disait toujours "il y a en moi un moine et un banquier". C'est ça, comme Dr Jekyll et Mr Hyde, deux êtres contradictoires [...]» (p. 17)

Une profondeur qui se limite à deux, c'est assez pour se regarder soi et s'aimer, en tant que digne représentant du *eux*. Cette structure simple permet en outre à chaque représentant de se considérer comme l'un des meilleurs exemplaires. C'est en ce sens que le *eux* est potentialisé. La non-disjonction de *eux* par rapport à *tu* traduit la possibilité pour *tu* de se poser constamment comme appartenant au groupe. Le *eux* potentialisé fournit ainsi le stéréotype d'identité dont le *tu* est le prototype. Quant au *nous*, il se décrit lui-même comme une infinité de virtualités. Cette infinité, cette ouverture, lui confère son statut sémiotique virtuel (disjoint) ou actuel (non conjoint). Il est non conjoint car il ne peut jamais s'égaliser complètement au *je* qui est entré en conversation. Toujours une instance guette au sein du *nous* pour rappeler au *je* qu'il s'oublie. Sans mesure, le *nous* peut également être disjoint. S'il est virtuellement tout, il est, par rapport au *je*, toujours ailleurs, toujours un autre que celui qui se dit dans l'interaction.

\* \*  
\*

## POUR FINIR

Ces deux types de structure déterminent le système de valeurs qui règne dans chacune des parties, et notamment les axiologies de l'identité. Les *eux-tu*, ainsi que le suggèrent les traits structurels évoqués, sont perpétuellement investis par une identité stable, ponctuelle, discontinue. Un monde de statues qui ne connaît pas l'altérité, où chacun parvient à s'aimer soi-même en totalité. Du côté des *nous-je*, en revanche, l'identité est par nature instable. Mais c'est grâce à cette instabilité même que la personne parvient à conserver une identité propre et continue, qui ne soit pas le simple fait de l'assignation d'autrui. La référence au *nous* infini offre au *je* un ailleurs toujours disponible, c'est-à-dire une identité propre, ni dictée par autrui, ni partagée avec celui-ci. À la discontinuité temporelle dont souffre le *je* du dialogue répond donc la continuité spatiale du *nous*. Dans cette dimension spatiale qui double la ligne discrète des interactions verbales se déploie tout le jeu des modalités d'existence non réalisées, incarnées linguistiquement par les positions pronominales du *eux* et du *nous*. Les positions pronominales se définissent donc en fonction de la corrélation espace-temps. C'est en ce sens, nous semble-t-il, que le texte de Sarraute permet d'accéder, par des procédés littéraires qui lui sont propres, à un *tempo*, c'est-à-dire à une corrélation particulière de l'espace et du temps, capable d'accueillir toute l'épaisseur de la personne.

Nous voudrions conclure en insistant sur la valeur heuristique de la partition pronominale élaborée à partir des dialogues de Nathalie Sarraute. D'autres analyses, portant notamment sur les œuvres de Bernard-Marie Koltès et Michel Vinaver, semblent indiquer que cette structure pourrait s'appliquer à une partie des textes du théâtre contemporain, et notamment sa partie la plus aventureuse. L'identité tensive ainsi dégagée, qui se présente comme un jeu, une tension entre les quatre positions pronominales, pourrait permettre de répondre à certains défis du théâtre contemporain.

En outre, dans le cadre présent, nous n'avons pu que donner l'ébauche de ce qui nous paraît être un modèle fondamental de la syntaxe intersubjective de toute structure dialogique. Pour le prouver, il conviendrait, d'une part, de détailler beaucoup plus le fonctionnement

des deux niveaux mis à jour, de poursuivre l'analyse en montrant comment la structure dissymétrique élaborée se répercute dans les autres niveaux de la signification et, d'autre part, d'en valider l'opérativité dans un corpus étendu. Nous espérons néanmoins avoir montré le bénéfice majeur de ce modèle de l'intersubjectivité. Il permet, nous semble-t-il, d'inscrire au sein même de la structure dialogique du discours, appréhendée ici comme partition pronominale, la détermination phénoménologique de l'intersubjectivité. Ainsi l'intersubjectivité n'est plus un contenu rajouté après coup, mais une composante à part entière de la structure du langage, articulable par la tensivité.

## NOTES

1. Cet axe de la recherche sémiotique s'est développé à partir de *Sémiotique des passions* (1991); on pourra trouver un état de ces recherches dans l'ouvrage de J. Fontanille et C. Zilberberg, *Éléments de sémiotique tensive* (à paraître).
2. J. Fontanille, «Le trope visuel, entre présence et absence», *Protée*, vol. 24, n° 1, printemps 96, p. 47-54.
3. N. Sarraute, *Tu ne t'aimes pas*, 1989.
4. P. Ricœur, *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986.
5. *Ibid.*, p. 109.
6. Dans *Nature et forme de la sympathie*, cité par P. Ricœur, *op. cit.*, p. 272.
7. Dans *Humanisme de l'autre homme*, 1972, p. 104.
8. P. Ricœur, *op. cit.*, p. 266.
9. Dans *Soi-même comme un autre*, 1990.
10. *Ibid.*
11. Notion largement développée dans un article récent : «Valence/Valeur», (*Nouveaux Actes Sémiotiques*, 1996).
12. Toutes les citations suivantes sont extraites de *Tu ne t'aimes pas*, 1991.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- FONTANILLE, J. [1996] : «Le trope visuel, entre présence et absence», «Rhétoriques du visible», *Protée*, vol. 24, n° 1, printemps 96.
- FONTANILLE, J. et ZILBERBERG, C. [1996] : «Valence/Valeur», *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Université de Limoges, PULIM, 46-47.
- GREIMAS, A. J. et FONTANILLE, J. [1991] : *Sémiotique des passions*, Paris, Le Seuil.
- LEVINAS, E. [1972] : *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Fata Morgana, Le Livre de Poche.
- RICŒUR, P. [1986] : *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin ; [1990] : *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- SARRAUTE, N. [1991] : *Tu ne t'aimes pas*, Paris, Gallimard, collection «Folio» (1<sup>ère</sup> éd. [1989] : Paris, Gallimard, coll. «Blanche»).

**Sens et signification**

François Rastier – page 7

Bien au-delà des questions terminologiques, la distinction entre signification et sens permet de mettre en relief deux sortes de problématiques sémantiques : la première, de tradition logico-grammaticale, et naturellement hégémonique dans les sciences du langage, est gagée sur le signe ; la seconde, rhétorique et herméneutique, prend pour objet les textes oraux et écrits. Comme elles donnent lieu à des conceptions fort différentes de l'interprétation, et que la première a amplement démontré ses limites, il convient de placer la problématique de la signification sous la rection de celle du sens, conformément au principe que le global détermine le local. Cela conduit à réexaminer l'engagement ontologique non critique des sciences du langage.

Beyond questions of terminology, the distinction between “sense” and “signification” brings out two kinds of semantic issues : the first, of logico-grammatical origin, naturally “hegemonic” in the field of sciences of language, is founded on the sign ; the second, rhetorical and hermeneutic in essence, has oral and written texts in view. These two branches give rise to different conceptions of interpretation. The first has already reached its limits, and it forces us to relate the notion of “sense” to that of “signification”, whereas the local is determined by the global. This leads us to reconsider the non-critical ontological commitment of the sciences of language.

**L'interprétation. Fondement du langage et condition de toute signification**

Joëlle Réthoré – page 19

La définition peircienne du signe, au coeur du processus triadique de la sémiotique, fait de l'interprétation du sens et de la signification du signe un élément tout à fait ordinaire de la vie du langage, entendu comme ciment reliant les hommes dans leur humanité, et cette humanité au monde. La théorie sémiotique qui découle de cette conception permet de proposer une définition plus technique et moins primitive de l'interprétation comme mode d'accès aux seuls légisignes (ou *representamens*) de la culture dans laquelle ils se trouvent exprimés. Prise dans ce sens restreint, l'interprétation peut ainsi être discriminée de la simple lecture, qui aboutit à des signes plus élémentaires, qualisignes ou sinsignes capables, certes, de faire sens mais pour un sujet qui, à cette étape du processus, ne dispose pas de cette conscience du sens qui lui permettrait d'aborder l'univers de la signification.

At the heart of the triadic process of semiosis, the Peircean definition of sign makes the interpretation of the meaning and significance of a sign a very ordinary element of the life of language, which we take to be that which relates both men to their

humanity, and that very humanity to the world. The semiotic theory based on such a conception of language makes it possible to posit a more technical and less primitive definition of interpretation as the mode of access to the legisigns (or *representamina*) of the culture in which they are expressed. Taken in this narrow sense, interpretation can thus be discriminated from mere reading. For the latter can be conceived as giving access to more elementary signs, qualisigns or sinsigns which, of course, are perfectly capable of making sense, but whose subject (the reader), at this stage of the process, does not have the consciousness of meaning requisite to enable him or her to reach the domain of actual significance.

**Herméneutique et cognition**

Andrew Quinn – page 29

Dans cet article, nous examinerons le lien entre les modèles dynamiques et l'herméneutique. Nous considérerons ce lien dans la perspective d'une nécessité naturelle, que l'intelligibilité du réel ne peut que rencontrer sa propre nécessité naturelle. De plus, si ce qui compose le réel obéit à des lois dynamiques dans l'unité d'un monde « physique », son intelligibilité renvoie à des processus tout aussi dynamiques qui mettent en jeu une complexité non réductible à une version physicaliste dure. Il faut prendre en compte la complexité des niveaux de réalité et l'ontologie qui leur est propre, ainsi que leur dynamique spécifique. Ce réalisme du sens commun implique une certaine isomorphie, une corrélation, laquelle nécessite un « couplage » entre le langage et le réel dans toutes ses dimensions. L'appel au « sens commun », à son réalisme, devient dès lors incontournable. Aussi, le cadre sémiotique qui sous-tend l'herméneutique implique-t-il un rationalisme indissociable d'une ontologie réaliste.

The main objective of this article is to examine the link between dynamic models and hermeneutics. We will consider this link in the perspective of a natural necessity in agreement with reality's intelligibility. Moreover, if we consider that reality obeys dynamic laws within the physical world, its intelligibility can only refer to processes that are dynamic as well and which cannot be reduced to a hard physicalist conception. We must take into account the complexity of levels of reality and their specific ontology. This common sense realism implies isomorphy and a correlation between language and reality. Thus, the call for a common sense realism. The semiotic framework underlying hermeneutics supposes a rationalism indissociable from a realist ontology.

**La littérature telle une aire de jeu interprétatif**

Nicole Fortin – page 43

De par sa nature polysémique, la littérature se manifeste sans doute comme l'un des lieux les plus

## RÉSUMÉS/ABSTRACTS

propices pour fonder les rapports entre sémiotiques et interprétation. En prenant appui sur diverses conceptions sémiotiques de l'interprétation (Peirce, Eco, Rastier), le présent article développe l'hypothèse selon laquelle cet état de fait est lié à ce que la littérature se présente fondamentalement moins comme un signe à interpréter que sous la forme d'une sémosis, tout à la fois *objet* et *mode d'emploi* de l'interprétation.

Polysemic by nature, literature appears as one of the best places to scrutinize the relations between semiotics and interpretation. From diverse conceptions of interpretation (Peirce, Eco, Rastier), the article shows that this is due to literature presenting itself less in the form of an accomplished sign than as a semiosis, being at once object and directions for use of interpretation.

### **Le sens réglé paramètre à paramètre**

Ghislain Bourque – page 51

Les propos d'Umberto Eco sur l'interprétation sont généreux et pleins de bonnes intentions, mais s'essouffent à ne pouvoir se rendre opératoires quand il s'agit de démontrer ce qui se passe à hauteur de l'écrit. De fait, s'obstinant à vouloir prévoir le récit, ils négligent d'établir les conditions qui permettent le texte. Le présent article a des ambitions, disons, quelque peu déviées : c'est-à-dire qui confrontent l'exercice d'interprétation à un autre, incontournable, de détection. Cherchant à démontrer comment et par où le sens arrive, des mesures seront appliquées qui vont mettre en évidence le travail inscrit sur divers paramètres du texte, tel que coordonné par maints dispositifs de réglage.

Umberto Eco's remarks on interpretation are generous and well-meaning, but they fail to become effective when it is a matter of showing what really takes place in writing. In fact, trying exclusively to foresee the narrative, they forget to establish what conditions do texts require to come forth. This article has rather different ambitions, which is to confront interpretation to another inescapable exercise, detection. Seeking to demonstrate how does meaning arise and from where does it stem, I will look at texts in terms of various textual parameters and regulating devices.

### **Foucault et l'interprétation de la sexualité**

Guy Bouchard – page 63

Selon Foucault, c'est le modèle de la guerre, et non celui de la langue, qui éclaire les relations de pouvoir. Nous suggérons, au contraire, que c'est le modèle de la communication linguistique de Jakobson qui permet de comprendre le modèle militaire mis en œuvre par Foucault dans son étude de la sexualité. Foucault, en effet, décrit lui-même un processus de communication mettant en scène

des hommes parlant à d'autres hommes de la sexualité et du pouvoir des hommes, et il identifie correctement le caractère masculiniste de ce circuit fermé. Cependant, l'étude des marques linguistiques de son statut d'émetteur du message montre qu'il est lui-même, jusqu'à un certain point, complice du masculinisme de ses sources.

According to Foucault, the model of war gives us a better insight into power relations than the model of language. We argue, on the contrary, that Jakobson's model of the process of linguistic communication is the best weapon available, if we want to understand the military model embodied in Foucault's study of sexuality and power relationships. The French philosopher describes a communication process in which men talk to other men about men's sexuality and mastership, and he correctly identifies the masculinist bias of this process. But a study of the linguistic marks of Foucault's status as human transmitter of this message shows that he seems unaware of his own (at least partly) masculinist stand.

### **Exégèse néoplatonicienne et sémantique de l'interprétation.**

**Prolégomènes pour un organon hermèneutique**  
Ioannis Kanellos – page 83

L'article esquisse rapidement certains principes de base de la technique exégétique de l'école néoplatonicienne, à laquelle elle reconnaît un statut paradigmatique en ce qui concerne le thème de l'interprétation, pour les soumettre ensuite au regard critique d'une théorie de la textualité, la Sémantique Interprétative. On montre en quoi cette dernière renoue avec les catégories de pensée d'une tradition plusieurs fois séculaire (par la médiation du concept d'historicité), comment elle renouvelle notre façon de voir l'acte de comprendre par la mise en place tant d'une théorie que d'une technique de rationalisation du sens-en-texte. Sur ce double fond, où une tradition interprétative et une théorie de la textualité fusionnent dans la réalité du commentaire, on cherche à déceler les préalables pour un « organon hermèneutique », c'est-à-dire une sorte d'instrument qui oriente, limite et surtout assiste un lecteur à mettre en place les premiers schémas de sa préconception d'un texte et à affiner, dans la suite, sa compréhension.

The paper briefly describes some basic principles of the exegetical technique of the neoplatonic school, considered as paradigmatic with respect to the notion of interpretation. It then criticizes them from the point of view of a specific theory of textuality: Interpretative Semantics. I will show how this theory reactualizes the categories of traditional thought by way of the concept of "historicity", and how it renews our way of conceiving the act of comprehension by setting up

both a theory and a technique to rationalize meaning in the text. This twofold perspective, where an interpretative tradition and a theory of textuality merge through a commentary, is used to identify the prerequisites for a "hermeneutic organon", i.e. an instrument that orients, limits and aids the reader in establishing the initial schemata of his or her preconception of a text and subsequently in refining his or her comprehension.

### **Jeux de langages et jeux de signifiants.**

**De Frege à Searle, en passant par Husserl**

Fernande Saint-Martin – page 95

En faisant la sourde oreille au procès que la philosophie analytique a entrepris, au début du siècle, vis-à-vis des unités verbales et de leur arrangement syntaxique, la linguistique – qui a servi de modèle aux premiers pas de la sémiologie visuelle – a occulté l'étude des systèmes signifiants en tant que tels. Pourtant la valorisation accordée, depuis Frege et Husserl, aux types de signifiants mathématiques a bouleversé la sémiotique verbale et visuelle. Elle y a introduit les notions de signifiants sans signifiés, de signifiants zéro, de signifiants qui seraient en même temps des signifiés et en général toute la problématique de l'autoréférentialité.

In refusing to take into account the critical assessment made by analytical philosophy upon verbal units and syntactical structures, linguistics – which has been used as a model by the first steps of visual semiotics – has neglected the study of systems of signifiers as such. Meanwhile, the high value attributed, since Frege and Husserl, to mathematical systems of notations has shaken both verbal and visual semiotics. It has introduced the notions of signifiers without signifieds, of signifiers equal to zero, of signifiers who would be their own signifieds, and in general the whole problem of autoreferentiality.

### **Le Discours n'est pas toujours ce que l'on croit. Sur l'interprétation des discours littéraires**

Jacques Geninasca – page 109

À ce jour, la communauté des sémioticiens n'est parvenue à s'entendre ni sur une théorie du discours ni sur une pratique de l'analyse. Les pages qui suivent cherchent à organiser, autour des notions de cohérence et d'unités discursives, le champ d'un débat à venir. Suffira-t-il, pour le promouvoir, de reformuler la question de l'interprétation par rapport à un concept de stratégie de cohérence qui implique à la fois les virtualités de l'énoncé et une pluralité des compétences énonciatives ?

To this day, the semiotics community managed to reach an agreement neither on a theory of discourse nor on a practice of analysis. This article



tries to organize the field for a debate to come on the notions of coherence and discursive units. To promote such a debate, will it be enough to reformulate the question of interpretation in terms of a strategy of coherence, one which involves at the same time the virtualities of utterance and the plurality of enonciative competences ?

**L'interprétation de l'introspection : la membrane translucide dans *Element of Crime* (Lars von Trier)**

Jacques Fontanille – page 119

Le film de Lars von Trier, *Element of Crime*, se présente globalement comme un récit d'introspection, sous le contrôle d'un thérapeute. Le patient, Fisher, qui se plaint de migraines insupportables, est encouragé à reconstituer quelques-uns des événements traumatisants dont le souvenir enfoui pourrait provoquer ces crises. Une enquête sur les figures du visible dans ce film, et notamment sur les différentes variétés de la membrane translucide, avatar déformable et manipulable de l'écran de cinéma, met en évidence ses étroites relations avec le processus d'introspection engagé dans le récit. Nous avons donc affaire à une véritable interprétation – à l'intérieur d'un discours synchrétique – d'une sémiotique verbale par une sémiotique visuelle. C'est pourquoi la version « visuelle » n'est pas seulement une traduction, mais un commentaire figuratif très élaboré de la version « verbale » ; mieux encore : on peut, certes, dans ce film, observer une équivalence formelle entre la lumière et la mémoire, mais ce sont les transformations des figures de la lumière qui nous informent des structures de la mémoire, et non l'inverse.

Lars von Trier's film, *Element of Crime*, appears globally as an introspective story conducted from the point of view of a therapist. Complaining of unbearable headaches, a patient is urged to reconstruct some of the traumatizing events which, as deeply buried memories, might be causing his crises. This article proposes an investigation on the many figures of vision in this film. It will present various versions of what can only be translated as a "translucent membrane", a subjective version of the movie screen, and its relations to the introspective process present in the story. What is at stake is, within a syncretic discourse, the interpretation of a verbal semiotics by a visual one. This process explains why the "visual" version is not only a translation but also a highly developed commentary on the "verbal" version. Furthermore, we find in Trier's film a formal equivalence between light and memory, where transformations in light inform us about structures of memory, and not the opposite.

**HORS DOSSIER**

**Vers une sémiotique de l'altérité.**

(*La Mise en scène*, Claude Ollier)

Olivier Ammour-Mayeur – page 132

Proposer d'analyser un texte comme *La Mise en scène* de Claude Ollier, sous les auspices de la sémiotique subjectale et de la phénoménologie, a permis d'inscrire le texte littéraire dans une épistémè moins formaliste et donc moins réifiée. Suivre les modalités en jeu, inscrites dans le corps « propre » des personnages, a relancé les concepts d'altérité, de transformation et d'aporetisme textuel.

In this article, the analysis of Claude Ollier's *La Mise en scène*, under the aegis of "subjectal semiotics" and phenomenology, allows for the inscription of a literary text in a less formalist and reified field of research. I will try to find a new epistemological approach to character's modes of presence in contemporary fiction, as a way to renew concepts of otherness, transformation and textual "aporetics".

**Intersubjectivité et tensivité dans**

*Tu ne t'aimes pas* de Nathalie Sarraute

Nicolas Couégnas – page 145

L'inspiration actuelle de la sémiotique, qui tente de reprendre à son compte les acquis de la phénoménologie, conduit à se poser logiquement la question de l'intersubjectivité. Quelle spécificité accorder à la perception d'autrui et de soi-même, comment combler le fossé entre solipsisme et intersubjectivité et, enfin, comment tirer partie de cette aporie apparente dans le cadre des discours ? Le présent article tente de répondre à ces questions en esquissant un modèle qui s'appuie tout à la fois sur le dialogisme des tropismes de Nathalie Sarraute, sur la notion d'ipséité de Ricœur, et sur les développements de la sémiotique tensivité proposés par Fontanille et Zilberberg.

Contemporary semiotics trends try to recapture and integrate into its fields of research the acquired characteristics of phenomenology. This logically leads to the question of intersubjectivity. What are the specific features of the perception of "the other" and oneself? How do we fill the gap between solipsism and intersubjectivity and how do we profit from this obvious insoluble problem within the scope of signification in discourse? This article tries to answer these questions by proposing a model based both on sarrautian dialogism, Ricœur's notion of ipseity, and the latest developments in tensivité semiotics, proposed by Fontanille and Zilberberg.

**Guy Bouchard**

Professeur à la faculté de philosophie de l'Université Laval, Guy Bouchard a publié deux romans de science-fiction : *Vénus via Atlantide* et *Gélules utopiques* (prix Boréal, 1989), ainsi que plusieurs nouvelles, dont « Andropolis » (prix Septième Continent, 1989) et *Si la vie vous intéresse* (prix Septième Continent, 1993). Dans le domaine théorique, il est l'auteur, entre autres, de *Le Phénomène IXE-13* (en coll.), *L'Utopie aujourd'hui* (en coll.), *Le Procès de la métaphore*, *George Orwell : trois approches* (en coll.), *Femmes et pouvoir dans la « cité philosophique » : Relecture de L'Utopie de Thomas More*, ainsi que *Les 42 210 Univers de la science-fiction* (prix Aurora, 1994 et prix Boréal, 1994).

**Ghislain Bourque**

Professeur de littérature et de didactique à l'Université du Québec à Chicoutimi, Ghislain Bourque fait porter l'essentiel de son travail sur des problématiques rattachées au concept et à la pratique de « texte » : lisibilité, scriptibilité. Orientant ses recherches à la faveur d'une articulation entre la « textique » et la « littérature », il consacre ses efforts à rendre opératoires les pratiques de lecture, d'écriture, de relecture et de réécriture. Suffisamment, pense-t-il, pour fournir un point d'appui valable à la maxime suivante : « Ce qui se pratique bien s'enseigne clairement ! ».

**Jacques Fontanille**

Jacques Fontanille est titulaire de la chaire de linguistique et sémiotique à l'Institut universitaire de France, professeur à l'Université de Limoges et directeur du Centre de recherches sémiotiques au C.N.R.S. Il a publié une centaine d'articles (sémiotique théorique, sémiotique littéraire et sémiotique visuelle) et plusieurs ouvrages, dont *Le Savoir partagé* (Paris, Hadès-Benjamins), *Les Espaces subjectifs* (Paris, Hachette), *Sémiotique des passions*, avec A.J. Greimas (Paris, Seuil), *Sémiotique du visible* (Paris, P.U.F.) et *Tension et Signification*, avec C. Zilberberg (Liège, Mardaga). Il prépare actuellement un manuel de sémiotique discursive générale et un recueil d'essais de sémiotique littéraire.

**Nicole Fortin**

Analyste des rapports entre discours critiques et discours littéraires, Nicole Fortin a publié *Une Littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)* (Presses de l'Université Laval, 1994) qui lui a mérité le prix Gabrielle Roy pour le meilleur ouvrage critique de langue française (Association des littératures canadiennes et québécoises). Elle a participé à de nombreuses recherches collectives sur l'enseignement de la littérature (*La Littérature au cégep* [1993] et *Le Discours de l'Université sur la littérature qué-*

## NOTICES BIOGRAPHIQUES

*bécoise* [1996], Nuit Blanche éditeur), de même qu'elle a été coresponsable de l'organisation de plusieurs colloques, notamment *La Lecture et ses traditions* (Nuit Blanche éditeur, 1994). Chargée de cours pendant plusieurs années à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Chicoutimi, elle enseigne présentement au Collège François-Xavier-Garneau.

### Jacques Geninasca

Jacques Geninasca a été membre du Bureau de l'IASS-AIS (1969-1984) et du Comité scientifique du Centre de recherches sémiotiques de Paris, dirigé par A.-J. Greimas (1978-85). Il est actuellement professeur honoraire de l'Université de Zurich, où il a enseigné de 1970 à 1995. Signalons, au nombre de ses publications, son *Analyse structurale des « Chimères » de Nerval* (Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1971 [réédité en 1986]) et, dernier en date, *La Parole littéraire* (P.U.F., 1997).

### Louis Hébert

Louis Hébert est professeur au Collège François-Xavier-Garneau, chargé de cours dans plusieurs universités du Québec et membre de l'équipe *Sémantique des textes* dirigée par F. Rastier. Ses recherches touchent la sémiotique, la sémantique et l'onomastique. Il a dirigé le numéro *Le Référent de sémiotique appliquée* (<http://www.epas.utoronto.ca:8080/french/assa/ASSA-No2>) et publié plusieurs articles, en particulier dans *Protée*, *Semiotica* et *XYZ*. Il codirige également la revue *Débats sémiotiques*. Enfin, il a produit une *Introduction à la sémantique des textes* (à paraître).

### Ioannis Kanellos

Ioannis Kanellos est maître de conférences au département « Intelligence Artificielle et Sciences Cognitives » de l'École nationale supérieure des télécommunications de Bretagne (France). Mathématicien d'origine, il nourrit, depuis une vingtaine d'années, un intérêt certain pour la philosophie classique et notamment le néoplatonisme. Il travaille sur le thème de l'interprétation suivant trois aspects : philologique/philosophique, linguistique/sémiotique et informatique/modélisateur. Ces dernières années, il a orienté une importante partie de ses recherches vers la mise sur pied de modèles et d'applications informatiques d'aide à l'interprétation des textes.

### Andrew Quinn

Andrew Quinn est professeur au département de philosophie du Collège de Limoilou (Québec) et professeur associé à la faculté de philosophie de l'Université Laval (Québec), coresponsable du « Groupe d'Analyse des Formes Signifiantes » et

responsable du séminaire interdisciplinaire d'épistémologie : « Dynamique du Sens et Cognition Spatiale » (CELAT). Ses recherches portent principalement sur les rapports entre *langage* et *ontologie* (de Frege aux grammairies cognitives). Il s'intéresse notamment aux théories cognitives ainsi qu'aux théories morphodynamiques et leurs liens avec la sémiotique. Signalons, parmi ses publications, « Une éthique du regard : l'éthique rationaliste du structuralisme » (1993), « Kant et Peirce : théorie de la forme et théorie du sens au regard des théories *morphodynamiques* versus l'ontologie *analytique* » (1994), « Kantian Proto-Semiotics and Peircean Semiotics » (1996), et *About « La Formule canonique du mythe » : The Myth as a Categorisation of Space and its Formalism* (à paraître).

### François Rastier

François Rastier, sémanticien, docteur en linguistique, est directeur de recherche à l'Institut national de la langue française (Centre national de la recherche scientifique). Il y anime l'équipe *Sémantique des textes*. Il a entrepris l'élaboration d'une sémantique unifiée, du mot au texte, et cela l'a conduit à mettre la question de l'interprétation au centre de sa réflexion. Il a proposé des critères pour une typologie générale des textes. Dans sa pratique descriptive, il privilégie les textes littéraires. Son projet intellectuel se situe dans le cadre général d'une sémiotique des cultures. Outre de très nombreux articles, il a publié notamment *Sémantique interprétative* (Paris, P.U.F., 1987), *Sens et Textualité* (Paris, Hachette, 1989), *Sémantique et recherches cognitives* (P.U.F., 1991), *Sémantique pour l'analyse* (Paris, Masson, 1994) ; en collaboration : *L'Analyse thématique des données textuelles* (Paris, Didier, 1995), *Textes et Sens* (Paris, Didier, 1996), *Herméneutique : textes, sciences* (Paris, P.U.F., 1997). Il assure un séminaire de sémantique à l'Université Paris IV. Son séminaire virtuel (prix Microsoft Network, 1997) peut être consulté à l'adresse [www.msh-paris.fr/texto/](http://www.msh-paris.fr/texto/).

### Joëlle Réthoré

Joëlle Réthoré est professeur d'anglais à l'Université de Perpignan (France) et directrice de l'Institut de recherches en sémiotique, communication et éducation. Elle est responsable de la filière « Sémiotique et Langage » du DEA « Sciences du Langage – Linguistique Générale » (Montpellier III – Perpignan). Elle est cofondatrice de l'Association française de Sémiotique (en 1984) et actuellement cosecraire et trésorière de l'association. Ses travaux de recherche l'ont amenée à approfondir les conséquences, pour la linguistique, de la philosophie du langage et de la théorie sémiotique de Charles S. Peirce (depuis 1975).

### Fernande Saint-Martin

Fernande Saint-Martin, poète, essayiste et théoricienne de l'art, a jeté les bases d'un système de description syntaxique du langage visuel à travers divers ouvrages : *Les Fondements topologiques de la peinture* (1980), *Sémiologie du langage visuel* (1987), *La Théorie de la Gestalt et l'art visuel* (1990), etc. Ses recherches actuelles portent sur les structures sémantiques du langage visuel, à partir d'une sémiologie topologique et psychanalytique.

### Olivier Ammour-Mayeur

Olivier Ammour-Mayeur est doctorant de lettres à l'Université de Paris VIII. Dirigée par Jean-Claude Coquet, sa thèse porte sur « *Les Inscriptions différentielles – Écriture et altérité au XX<sup>e</sup> siècle*, vers une analyse subjectale des genres romanesques et fictionnels ». Il a fait paraître plusieurs articles (la plupart publiés en ouvrages collectifs) et il est l'un des fondateurs du groupe de recherche *Sémiotique et liberté*. La revue *Po&sie* a fait paraître en 1997 des extraits de ses « fragments poétiques » (*Quelques Mots*).

### Nicolas Couégnas

Allocataire de recherche à l'Université de Limoges de 1993 à 1996, Nicolas Couégnas y a obtenu un doctorat en sciences du langage. Sa thèse, dirigée par Jacques Fontanille, porte sur « L'Identité dans le théâtre contemporain français ». Il a plusieurs publications à son actif, notamment dans *RS/SI* et dans *Nouveaux Actes Sémiotiques*. Il travaille actuellement à l'établissement d'une bibliographie sémiotique avec l'équipe du CERES de Limoges (Centre de recherches sémiotiques).

## PROCHAINS NUMÉROS

- Volume 26, n° 2 : Faire, voir, dire  
Volume 26, n° 3 : Hypoiconicité et sémiotique du qualitatif  
Volume 27, n° 1 : La Mort de Molière

Les personnes qui désirent soumettre un article pouvant éventuellement s'intégrer à l'un de ces dossiers sont priées de faire parvenir leur texte dès que possible à la direction de *Protée*.

## DÉJÀ PARUS

(Les numéros précédents sont disponibles sur demande. Le sommaire de chacun des numéros est expédié gratuitement aux personnes qui en font la demande. Il est possible d'obtenir un tiré à part des articles contre des frais de traitement.)

- Volume 18, n° 1 : Rythmes. Responsable : Lucie Bourassa.  
Volume 18, n° 2 : Discours : sémantiques et cognitions. Responsables : Khadiyatoulah Fall, Maryse Souchard et Georges Vignaux.  
Volume 18, n° 3 : La reproduction photographique comme signe. Responsable : Marie Carani.  
Volume 19, n° 1 : Narratologies : États des lieux. Responsable : François Jost.  
Volume 19, n° 2 : Sémiotiques du quotidien. Responsable : Jean-Pierre Vidal.  
Volume 19, n° 3 : Le cinéma et les autres arts. Responsables : Denis Bellemare et Rodrigue Villeneuve.  
Volume 20, n° 1 : La transmission. Responsable : Anne Éline Cliche.  
Volume 20, n° 2 : Signes et gestes. Responsable : Jean-Marcel Léard.  
Volume 20, n° 3 : Elle Signe. Responsables : Christine Klein-Lataud et Agnès Whitfield.  
Volume 21, n° 1 : Schémas. Responsables : Denis Bertrand et Louise Milot.  
Volume 21, n° 2 : Sémiotique de l'affect. Responsable : Christiane Kègle.  
Volume 21, n° 3 : Gestualités (en collaboration avec la revue *Assaph* de l'Université de Tel-Aviv). Responsables : Patrice Pavis et Rodrigue Villeneuve.  
Volume 22, n° 1 : Représentations de l'Autre. Responsable : Gilles Thérien.  
Volume 22, n° 2 : Le lieu commun. Responsables : Eric Landowski et Andrea Semprini.  
Volume 22, n° 3 : Le faux. Responsables : Richard Saint-Gelais et Marilyn Randall.  
Volume 23, n° 1 : La perception. Expressions et Interprétations. Responsables : Hervé Bouchard, Jean Châteauvert et Adel G. El Zaïm.  
Volume 23, n° 2 : Style et sémosis. Responsable : Andrée Mercier.  
Volume 23, n° 3 : Répétitions esthétiques. Responsable : Manon Regimbald.  
Volume 24, n° 1 : Rhétoriques du visible. Responsables : Groupe µ (F. Édeline et J.-M. Klinkenberg).  
Volume 24, n° 2 : Les interférences. Responsables : Maxime Blanchard et Catherine Mavrikakis.  
Volume 24, n° 3 : Espaces du dehors. Responsable : Charles Grivel.  
Volume 25, n° 1 : Sémiotique des mémoires au cinéma. Responsable : Lucie Roy.  
Volume 25, n° 2 : Musique et procès de sens. Responsables : Ghyslaine Guertin et Jean Fiset.  
Volume 25, n° 3 : Lecture, traduction, culture. Responsable : Rachel Bouvet.  
Volume 26, n° 1 : Interprétation. Responsable : Louis Hébert.

### FORMULE D'ABONNEMENT 1 an/ 3 numéros

Veillez m'abonner à **PROTÉE**. Mon chèque ou mandat-poste ci-joint couvre trois numéros à partir du volume \_\_\_\_ n° \_\_\_\_.

VERSION IMPRIMÉE  VERSION ÉLECTRONIQUE (CÉDÉROM ANNUEL)

INTERNET

Canada (T.T.C.)	33,35\$ (étudiants 17,25\$)
États-Unis	34\$
Autres pays	39\$

Canada (T.T.C.)	23\$ (étudiants 12,75\$)
États-Unis	23\$
Autres pays	23\$

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Adresse électronique \_\_\_\_\_

Expédier à : **PROTÉE**, département des arts et lettres,  
Université du Québec à Chicoutimi  
555, boul. de l'Université, Chicoutimi (Québec), G7H 2B1

Chèque tiré sur une banque canadienne, en dollars canadiens ; mandat-poste en dollars canadiens.

## POLITIQUE ÉDITORIALE

**Protée** est une revue universitaire dans le champ diversifié de la sémiotique, définie comme science des signes, du langage et des discours. On y aborde des problèmes d'ordre théorique et pratique liés à l'explication, à la modélisation et à l'interprétation d'objets ou de phénomènes langagiers, textuels, symboliques et culturels, où se pose, de façon diverse, la question de la **signification**.

Les réflexions et les analyses peuvent prendre pour objet la langue, les textes, les oeuvres d'art et les pratiques sociales et culturelles de toutes sortes et mettre à contribution les diverses approches sémiotiques développées dans le cadre des différentes sciences du langage et des signes : linguistique, théories littéraires, philosophie du langage, esthétique, théorie de l'art, théorie du cinéma et du théâtre, etc.

La revue met aussi en valeur les pratiques sémiotiques proprement dites, et fait ainsi une place importante à la production artistique. Chaque numéro reçoit la collaboration d'un ou de plusieurs artistes (peintre, sculpteur, graveur, dessinateur ou designer) chargé(s) de la conception visuelle de l'iconographie. *Les œuvres choisies doivent être inédites*. **Protée** fait le plus possible place à la production culturelle « périphérique » et aux contributions « régionales » à l'étude des thèmes choisis.

Chaque numéro de la revue se partage habituellement en deux sections : 1) un dossier thématique regroupant des articles abordant sous différents angles un même problème, 2) des documents et articles hors dossier et /ou des chroniques et points de vue critiques.

Les propositions de dossiers thématiques soumises au Comité de rédaction doivent présenter clairement le thème choisi, les enjeux et les objectifs, de même que sa pertinence par rapport à la politique éditoriale de la revue. Elles doivent être accompagnées pour la première évaluation de la liste des collaborateurs pressentis. La seconde évaluation des dossiers, faite un an avant la date présumée de publication, juge des modifications apportées, examine la liste des collaborations confirmées et établit une date définitive de parution. *Chaque dossier doit comprendre au moins six contributions inédites* (d'un maximum de 20 pages dactylographiées chacune, à raison de 25 lignes par page) et ne doit pas dépasser 80 pages de la revue (soit un maximum de 10 contributions). Le(s) responsable(s) dont le projet de dossier est accepté par le Comité de rédaction s'engage(nt), vis-à-vis de la revue, à respecter le projet soumis, à fournir un dossier similaire à celui qui a été proposé et accepté ainsi qu'à produire les documents pour la date convenue. En revanche la revue s'engage vis-à-vis du ou des responsable(s) à fournir le soutien technique et logistique nécessaire à la réalisation du dossier, et éventuellement à suggérer des collaborations soumises directement à la revue.

Les articles soumis sont envoyés anonymement à trois membres compétents du Comité de lecture ou à défaut à des lecteurs spécialistes des questions traitées. Les auteurs sont avisés de la décision de publication ou des éventuelles modifications à apporter à leur texte dans les mois suivant la réception de leur article. Dans le cas d'un refus, l'avis est accompagné des raisons qui l'ont motivé. Les documents reçus ne sont retournés que s'ils sont accompagnés d'une enveloppe de retour dûment affranchie. Les auteurs sont tenus de respecter le protocole de rédaction ci-contre.

## PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les collaborateurs de **Protée** sont instamment priés

1. d'inscrire, sur la première page, en haut, le titre du texte ; de présenter celui-ci à double interligne (25 lignes par page) sans ajouter de blanc entre les paragraphes, sauf devant un intertitre ;
2. d'éviter les CAPITALES, petites ou grandes, ou le **caractère gras**, préférer l'*italique* ou encore les « guillemets français » pour accentuer ou signaler certains mots, comme par exemple les mots étrangers ;
3. de faire suivre immédiatement une citation par l'appel de note qui s'y rapporte, avant toute ponctuation ;
4. de mettre en italique, dans les notes, le titre de livres, revues et journaux, et de mettre simplement entre guillemets les titres d'articles, de poèmes ou de chapitres de livres, en suivant l'un ou l'autre de ces exemples :  
A. Breton, *Positions politiques du surréalisme*, Paris, Éd. du Sagittaire, 1935, p. 37.  
A. Goldschlager, « Le Discours autoritaire », *Le Journal canadien de recherche sémiotique*, vol. II, n° 4, hiver 1974, p. 41-46 ;
5. de présenter, de la façon suivante, les références bibliographiques :  
Benveniste, É. [1966] : « Formes nouvelles de la composition nominale », *BSL*, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 2, Paris, Gallimard, 1974, 163-176.  
Greimas, A.-J. et J. Courtés [1979] : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette ;
6. de ne mettre les majuscules dans un titre d'ouvrage qu'au premier substantif et aux mots qui le précèdent ; de suivre les règles de M.- É. de Villers (*Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Montréal, Québec/Amérique, 1988) concernant les titres dans le corps du texte ;
7. de suivre les règles de la langue du texte pour les titres d'ouvrages étrangers ;
8. de dactylographier les citations de plus de trois lignes en retrait à la ligne ;
9. de limiter leur texte à un maximum de vingt pages ;
10. d'expédier, le cas échéant, la disquette (format 3,5 po) contenant leur document ; la revue utilise le texteur *Word* de Microsoft pour le Macintosh. Les documents préparés avec d'autres logiciels (ex. : *MacWrite*) et, exceptionnellement, ceux qui sont produits au moyen de logiciels Microsoft-DOS ou Microsoft-Windows sont également acceptés, pourvu qu'ils soient sauvegardés sous format « texte seul » ;
11. de fournir, s'il y a lieu, les photos (noir et blanc) « bien contrastées » sur papier glacé 8 x 10po (200 x 250cm) ou les diapositives ou les images numérisées sous format TIFF.
12. d'annexer un résumé succinct, en français et en anglais, à leur texte, ainsi qu'une brève notice biographique.